

ESPRIT D'ARMÉNIE

ARMENIAN SPIRIT

ՀԱՅ ՌԳԻ

- 1 **Menk kadj tohmi** (Chant de lutte)
T. TCHUKHADJIAN (1837-1898)
Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*
Gaguik Mouradian *kamantcha*
Jordi Savall *vièle à archet à 6 cordes*
Viva Biancaluna Biffi *vièle à archet à 5 cordes*
David Mayoral *tambour*

3'44

« Nous sommes, nous, les enfants d'un peuple fort...
Depuis l'enfance, nous avons appris le courage
En avant, donc, et que sonnent les coups du tambour de la victoire
Que tous apprennent que nous ne deviendrons pas leur jouet. »

- 2 **Akna krunk** (Chant d'exil)
MÉDIÉVAL ANONYME
Haïg Sarikouyoumdjian *duduk I*
Georgi Minassyan *duduk II*

3'31

« D'où viens-tu, ô grue, ...
N'as-tu aucune nouvelle de chez nous ?
Le pain de l'exilé est amer, et son eau trouble ... »

- 3 **Kani vur djan im** (Chant d'amour)
SAYAT NOVA (1712-1795)
Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*
Jordi Savall *rebec*
Viva Biancaluna Biffi *vièle à archet à 5 cordes*
David Mayoral *doira & darbouka*

3'55

« Tant que je vivrai, ma vie t'est offerte, sinon qu'en ferais-je ? »

- 4 **Chant et Danse**
TRADITIONNEL
Georgi Minassyan *duduk I*
Haïg Sarikouyoumdjian *duduk II*
Pedro Estevan *percussion*

3'58

« Je ne t'ai pas vue depuis trois jours
On dirait que ça fait sept ans ... »

Suivi de la danse de jeune mariée

5 **O'h intsh anush** (Chant d'exil) 5'40
T. TCHUKHADJIAN

Jordi Savall *vièle à archet à 6 cordes*
Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*
Viva Biancaluna Biffi *vièle à archet à 5 cordes*
David Mayoral *tambour*

« Ô, quelle fraîcheur, quelle douceur, dans le souffle de cette brise matinale ... »
« Mais tu n'es pas celle de ma patrie ... »
Va-t-en souffler loin de mon cœur »

6 **Matshkal** (Chant rustique) 3'11
ANONYME

Georgi Minassyan *duduk I*
Haïg Sarikouyoumdjian *duduk II*

« Tu es aux labours, tu es exténué,
Retourne le soc et rentre,
Ta sueur coule comme la mer
Relâche les boeufs et rentre » ...

7 **Dun en glkhen** (Supplique au roi avant l'exil) 3'40
SAYAT NOVA
Gaguik Mouradian *kamantcha*

« Toi qui as la pensée d'un sage, ne prête pas l'oreille aux folles rumeurs ...
Tout le monde ne peut pas lire mon écriture, qui est une écriture autre ...
Ne fais pas de l'Inde, de l'Abyssinie, ou de l'Arabie le cimetière de Sayat Nova. »

8 **Garun a** (Chant rustique) 4'03
TRADITIONNEL RECUEILLI PAR KOMITAS (1869-1935)

Jordi Savall *vièle à archet à 6 cordes*
Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*
Viva Biancaluna Biffi *vièle à archet à 5 cordes*
David Mayoral *tambour*

« C'est le printemps, il a neigé, ...
Mon foie et mes poumons ne sont que plaies brûlantes glacées par le vent froid, si froid ...
L'amour de ma bien aimée a gelé »

9 **Chants de mariage** 4'39
TRADITIONNEL RECUEILLI PAR KOMITAS

Haïg Sarikouyoumdjian *duduk I*
Georgi Minassyan *duduk II*
Gaguik Mouradian *kamantcha*
Armen Badalyan *dap*

Éloge du marié sacré « roi » de la cérémonie, « rouge est sa couronne, verte sa jeunesse »,
départ en cortège pour rejoindre la « reine » et satire des notables.

10 **Al aylukhs** (Ronde rustique : dialogue amoureux) 5'46
TRADITIONNEL RECUEILLI PAR KOMITAS

Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*
Gaguik Mouradian *kamantcha*
Jordi Savall *vièle à archet à 6 cordes*
Viva Biancaluna Biffi *vièle à archet à 5 cordes*
David Mayoral *zarb & tombak*

« – Mon foulard rouge s'est perdu devant chez vous, rends-le moi, beau jeune homme ...
– Fille noire, habille-toi de blanc, voilà ton foulard rouge, entoures-en ma blessure,
cesse de me torturer, je suis esclave de ton amour... »

- 11 **Plainte : en sarer** 3'40
 GUSAN ASHOT (1907 - 1989)
 Georgi Minassyan *duduk I*
 Haïg Sarikouyoumdjian *duduk II*
 « Ces montagnes ... »
- 12 **Azat astvatsn & Ter kedzo** (Ode à la liberté et supplique pour les arméniens) 5'27
 ANONYMES
 Jordi Savall *vièle à archet à 6 cordes*
 Marc Clos *tambour*
 « Depuis le jour où un dieu libre consentit à insuffler la vie à mon enveloppe matérielle,
 Moi, qui n'étais qu'un enfant privé de mots,
 J'ai tendu mes deux bras impuissants,
 Pour embrasser la liberté. »
 « Seigneur, rends la vie aux Arméniens ...
 Accours à leur secours pour les délivrer des ennemis »
- 13 **Sirt im sasani** 3'19
 MKHITAR AYRIVANETSI (1222-1290)
 Georgi Minassyan *duduk I*
 Haïg Sarikouyoumdjian *duduk II*
 Cantilène du Jeudi Saint montrant l'effroi du Christ devant le supplice qui l'attend
 après la trahison de Judas : « mon cœur est ébranlé ».

- 14 **Hayastan yerkir** (Ode à la patrie) 5'40
 G. YERANIAN (1827-1862)
 Jordi Savall *vièle de gambe soprano*
 Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*
 Dani Espasa *orgue*
 « Arménie, terre de paradis,
 Berceau de l'espèce humaine
 Où s'arrêta l'arche de Noé
 Et pour moi, terre natale, ...
 Inspire-moi du courage,
 En toi seule est mon espoir ... »
-
- 15 **Hey djan** (Chant d'amour) 3'24
 TRADITIONNEL, RECUEILLI PAR D. GHAZARIAN (1883-1958)
 Haïg Sarikouyoumdjian *duduk I*
 Georgi Minassyan *duduk II*
- 16 **Hov arek** (Chant rustique : plainte) 5'17
 TRADITIONNEL, RECUEILLI PAR KOMITAS
 Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*
 Jordi Savall *vièle à archet à 6 cordes*
 Viva Biancaluna Biffi *vièle à archet à 5 cordes*
 David Mayoral *doira & darbouka*
 « Apportez de la fraîcheur sur ma peine brûlante, ô montagnes,
 Soulagez ma peine ...
 Ensevelissez sous la noire terre
 Le soleil de l'âme du méchant »

17 **Lamento : sev mut amper** 2'34

TRADITIONNEL

Haïg Sarikouyoumdjian *duduk I*

Georgi Minassyan *duduk II*

« De sombres nuages noirs se sont massés sur ton front
Tu t'es vêtu de brouillard, Alagyeaz,
Le soleil ne fleurit plus en mon coeur ... »

18 **Alagyeaz & Khnki tsar** (Chants rustiques) 5'15

TRADITIONNEL, RECUEILLI PAR KOMITAS

Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*

Jordi Savall *vièle à archet à 6 cordes*

Dani Espasa *orgue*

Marc Clos *tambour*

(Deux chants rustiques au propos léger traditionnellement joués sous la forme de petite suite)

« Le mont Alagyeaz s'est couvert de nuages ...
Mon frère a sellé son cheval ...
Il est allé voir sa bien aimée ...
La pluie l'a trempé ...
Le soleil l'a séché ...
Le voilà épanoui comme une rose ... »

« À notre porte un romarin,
À votre porte un romarin,
Ma douce bien aimée ... »

Musiciens Arméniens

Georgi Minassyan *duduk*

Haïg Sarikouyoumdjian *duduk*

Gaguik Mouradian *kamantcha*

Armen Badalyan *dap (pièce 9)*

HESPÈRION XXI

Viva Biancaluna Biffi *vièle à archet à cinq cordes (la, re, La, Re, LA)*

Dani Espasa *orgue*, David Mayoral *tambour (pièce 1, 3, 5, 7, 8, 16)*

Marc Clos *tambour (pièce 2, 18)*, Pedro Estevan *percussion (pièce 4)*

Jordi Savall

rebec à cinq cordes (si, MI, mi, la, re)

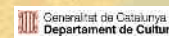
dessus de viole à 6 cordes (Re, sol, do, mi, la, re)

vièle à archet à 6 cordes (LA, mi, LA, la, re, sol)

Enregistrements réalisés à la Collégiale de Cardona (Catalogne) les 29 et 30 mars
et les 8, 9 et 25 d'avril 2012 par Manuel Mohino.

Montage et Masterisation SACD : Manuel Mohino

La Fundació Centre Internacional de Música Antiga reçoit le soutien de la Generalitat de Catalunya et de l'Institut Ramon Llull
Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission Européenne



Réalisation Éditoriale : Agnès Prunés | Design : Eduardo Néstor Gómez

Esprit d'Arménie

L'Arménie est une des plus anciennes civilisations chrétiennes de l'orient, qui a survécu miraculeusement à une histoire convulsive et particulièrement tragique. Depuis sa fondation, elle se situe politiquement et géographiquement au milieu d'autres grandes cultures imprégnées par des croyances orientales et par la pensée musulmane et a vécu une histoire très douloureuse, ponctuée par des guerres et des massacres extrêmes, qui ont causé la disparition de plus de la moitié de sa population, l'exil de beaucoup d'autres et la perte de grandes parties de son territoire. Malgré cela elle a su conserver l'essence de ses particularités nationales tout au long des siècles, comme le prouve surtout la création de son propre alphabet (en 405 par le moine Mesrop Machtots) et comme le montre aussi son riche patrimoine architectural, éparpillé aujourd'hui, même en dehors de ses territoires actuels. Bien que ce patrimoine tangible en soit un des témoignages les plus frappants, elle a aussi gardé un riche patrimoine intangible, dans le domaine musical: un répertoire très riche et très différencié mais malheureusement assez peu connu (à part celui du *duduk*).

De toutes les cultures développées, la musique – représentée par certains instruments comme par les manières de chanter et de jouer qui peuvent la concrétiser –, devient le reflet spirituel le plus fidèle de l'âme et de l'Histoire des peuples. De tous les instruments utilisés dans ses anciennes traditions musicales, l'Arménie a accordé une préférence particulière à un instrument unique : le *duduk*, à tel point qu'on peut affirmer que cet instrument la définit d'une manière presque absolue. Dès l'écoute des premiers sons de ces instruments – habituellement ils se jouent en duo – la qualité (presque vocale) et la douceur de ses vibrations nous transportent dans un univers élégiaque et poétique hors norme, et nous entraînent dans une dimension intime et profonde. La musique devient

ainsi un véritable baume, à la fois sensuel et spirituel, capable de toucher directement notre âme et, en la caressant, de la guérir de toutes les blessures et de tous les chagrins.

Montserrat Figueras avait une profonde sympathie et une grande fascination pour ces instruments arméniens, spécialement le *duduk* et le *kamantcha* et aussi une grande admiration pour les extraordinaires qualités musicales de nos amis musiciens d'Arménie. C'est après sa mort que j'ai moi-même trouvé une grande consolation à l'écoute de ces merveilleuses Plaintes à deux *duduks* et *kamantcha*, c'est pourquoi je leur ai demandé de venir aux cérémonies que nous avons organisées pour les Adieux à notre chère Montserrat. Leurs interventions musicales ont rempli les lieux des sons d'un autre monde, mais d'une beauté et d'une spiritualité bouleversantes. C'est après ces moments d'une si grande émotion et du fait de l'impact de la profonde consolation que leur musique m'apportait, que j'ai pensé à l'idée de dédier ce projet singulier à la Mémoire de Montserrat Figueras, tout en rendant un hommage personnel à un peuple qui a tant souffert dans son histoire (d'une souffrance qui n'est pas encore reconnue pleinement) et qui, malgré tant de douleur avait inspiré des musiques si pleines d'amour et si porteuses de paix et d'harmonie. En même temps, ce disque se veut aussi un sincère hommage à ces merveilleux musiciens qui consacrent leur vie à maintenir vivante la mémoire de cette ancienne culture.

Chance merveilleuse : le très cher ami et grand maître du *kamantcha* Gaguik Mouradian, m'avait offert – en 2004, déjà – plusieurs recueils de musiques arméniennes, parmi lesquels, le fabuleux « **THÉSAURUS** » de **mélodies arméniennes** publié en 1982 à Erevan, par le musicologue Nigoghos Tahmizian, dans lequel j'ai pu trouver les plus beaux exemples de ce répertoire, complétés par les pièces pour *kamantcha* et celles à deux *duduks* qu'ont proposé nos amis musiciens d'Arménie. Avec la collaboration d'un autre extraordinaire musicien et aussi très cher ami, le joueur de *duduk* Haïg Sarikouyoumdjian, j'ai passé plusieurs mois d'étude et de travail quotidien, à déchiffrer les secrets de ces anciennes et très belles mélodies, en écoutant d'anciens enregistrements et en recherchant les clés « secrètes » sur le style et le caractère de chacune de ces musiques. Pendant tous ces derniers mois, il n'y avait pas de nuit que je ne finisse sans passer quelques heures enrichissantes dans l'étude et l'interprétation de ces mélodies au charme puissant.

Finalement nous avons trouvé des dates pour les travailler ensemble, et entre la fin du mois de Mars et les premiers jours d'Avril nous nous sommes retrouvés dans la merveilleuse Église Collégiale de Cardona afin d'enregistrer toutes les pièces choisies pour aboutir à cet hommage personnel et collectif dédié à cet envoûtant et élégiaque **Esprit d'Arménie**. Tout de suite après, et grâce à la collaboration de Lise Nazarian, encore une autre chère amie d'Arménie, nous nous sommes mis à la recherche et à l'étude des éléments complémentaires à la musique pour la réalisation du livret du CD : livres d'art et d'histoire sur l'Arménie, qu'on a trouvés en abondance grâce à Armen Samuelian et Alice Aslanian conservateurs et animateurs de la merveilleuse « Librairie Orientale », rue Monsieur Le Prince, à Paris, et aussi au choix du spécialiste J.P. Mahé pour la présentation d'un article essentiel sur l'Art et l'Histoire de ce pays. En complément, Manuel Forcano a apporté des textes sur la Mémoire du Génocide et sur la chronologie de son Histoire : une histoire que nous espérons pouvoir aider à maintenir vivante grâce à l'émotion qu'apportent les musiques de cet enregistrement.

Sans Émotion il n'y a pas de Mémoire, sans Mémoire il n'y a pas de Justice, sans Justice il n'y a pas de Civilisation, et sans Civilisation l'être humain n'a pas de futur.

JORDI SAVALL
Versailles, le 5 Juillet 2012



Haïg Sarikouyoumdjian, Montserrat Figueras, Gaguik Mouradian, Pedro Estevan
16e Rencontres d'Aubrac à Conques, France, 23 août 2011.

Souffle d'Arménie

« Dieu fit passer un souffle sur la terre et les eaux diminuèrent (...). Le septième mois, le dix-septième jour du mois, l'arche se posa sur le mont Ararat (*Genèse* 8, 1. 4) ». L'Arménie est cette région montagneuse – l'antique Ourartou – où le souffle divin assécha les eaux du déluge et fit naître une création nouvelle.

Attesté par les tablettes mésopotamiennes, le mythe du déluge, plus ancien que la Bible elle-même, n'a cessé jusqu'à nos jours de hanter la conscience arménienne. En 1985, évoquant la variété des savoirs qu'il avait acquis durant son enfance dans son village natal, le romancier Hrant Matévossian écrivait : « Si le déluge de la mythologie s'était répété, j'aurais pu, comme Noé, restaurer les branches principales de l'agriculture et de l'élevage, et si la mémoire humaine s'était brusquement effacée, j'aurais pu, d'après la conduite de mes parents et de mes compatriotes en ce temps-là, reconstituer tout le code de la moralité (...). Mais en réalité cette éclipse de la mémoire et son rétablissement, ce pays les a vécus, lui aussi, comme nos autres vallées et cantons arméniens ».

En effet, ce n'est pas seulement lors du génocide de 1915 que l'Arménie est morte et ressuscitée – comme si la proximité du souffle divin était à la fois redoutable et salutaire – mais à maintes reprises, au cours des catastrophes, des invasions et des guerres qui ont marqué ses trois mille ans d'histoire. À la jonction des plaques tectoniques articulant les continents, le pays d'Ararat a été périodiquement ravagé par des séismes aussi dévastateurs que celui de décembre 1988. Mais l'instabilité géologique se double de turbulences géopolitiques : à la lisière des mondes et des empires, l'Arménie a été victime de leurs affrontements meurtriers. Tour à tour elle fut dominée par les Assyriens et les Cimmériens, les Scythes et les Mèdes, les Perses et les Macédoniens, les

Romains et les Byzantins, les Arabes et les Seldjoukides, les Mongols et les Turcomans, les Ottomans et les Safavides.

Familiales aux habitants des cantons, les formes des montagnes – géants pétrifiés par le temps – sont les témoins immémoriaux d'une luxuriante mythologie. Presque tous les jours d'été, à la fin de l'après-midi, les habitants de la plaine de l'Araxe croient assister, au-dessus de leur tête, au combat des dragons (*vichap*) du Massis (Mont Ararat) contre ceux de l'Aragatz, où l'illustre astrophysicien, Victor Hambardzumian, fit naguère ériger l'observatoire de Biourakan (« Dix mille sources » ou « Dix mille yeux »).

Déroulant dans le ciel leurs anneaux monstrueux, de gigantesques serpents de nuages noirs, qui s'élancent des cimes adverses, se ruent furieusement les uns sur les autres. Rugissant d'une voix de tonnerre, ils voilent complètement la clarté du soleil. Mais soudain, le dieu offusqué leur assène les formidables coups de son épée d'éclair. Il les taille en menus morceaux, libérant en trombes d'eau toute la rosée de la terre, toute l'humidité des rivières qu'ils ont goulûment avalées pendant la canicule. Cette lutte cosmique orne les « tapis à dragons » (*vichapagorg*) noués par des générations de femmes arméniennes, comme l'image la plus fidèle des grands cycles de la nature.

Au nord de l'Araxe, la cime de l'Ara Lerr (« la Montagne d'Ara ») se profile comme la silhouette d'un titan étendu. C'est le lieu où repose le gracieux héros, de qui s'éprit jadis Chamiram, la voluptueuse reine Sémiramis. Lasse des nombreux amants qu'elle charmait par les perles magiques ornant le haut de sa poitrine, puis vouait à mourir de consommation, tant ses exigences amoureuses étaient harassantes, elle rêva d'un *Amor de lonh* (« Amour de loin »), pour reprendre anachroniquement le titre d'une romance de Jaufré Rudel, troubadour aquitain du XIIe siècle (alors que nous sommes en réalité au IXe siècle avant notre ère). Et ce fut justement une chanson célébrant le charme d'Ara, le beau roi d'Arménie, qui lui apprit le nom et le portrait de l'inconnu qu'elle voulait séduire. « Dans la folie de sa violente passion, d'entendre tout ce qu'on chantait de lui l'embrasait d'un amour éperdu, comme si elle le voyait ». Mais celui-ci, fidèle à son épouse Nevart, repoussa les pressantes injonctions de la reine.

Que sert d'avoir raison contre les tyrans, eux-mêmes tyrannisés par leurs vices et par leurs passions ? Les armées assyriennes envahirent l'Arménie et, malgré les instructions de Chamiram, tuèrent Ara, qui combattait à la tête de ses troupes. Folle de frustration, la lubrique souveraine ordonna d'exposer le corps du jeune roi au sommet d'une ziggourat, pour que des génies à tête de chiens, les *Aralez*, le ramènent à la vie en léchant affectueusement ses blessures. L'expérience réussit-elle ? C'est selon. La morale chrétienne l'interdit, mais la mythologie païenne y consent. En tout cas, au Moyen-âge, on confiait encore les héros tués au combat à la bienveillance de ces génies et, en plein XXe siècle, le romancier Chahan Chahnour, rescapé du génocide, publiait dans son exil parisien un recueil intitulé *La trahison des Aralez*.

Dans cette terre de légendes, au carrefour de l'Asie Mineure, de l'Iran et de la Syrie, on accueillait volontiers les divinités étrangères. Ainsi Vahagn, le « Cueilleur de dragons » (*Vichapakagh*), dieu d'origine iranienne adopté par les Arméniens, avait jadis volé, pour en faire la Voie Lactée, la paille lumineuse du Syrien Barchamin, « Seigneur du ciel » (*Baal Chamayim*), dont on adorait l'idole « de Blanche Gloire » (*Spitakaparr*), faite d'argent, d'ivoire et de cristal de roche. De même Jésus Christ, « le médecin qui soigne sans remède », avait conquis le sud du plateau arménien dès l'âge apostolique, grâce à la prédication de Thaddée et de Barthélemy, comme le racontent d'édifiantes chroniques. Mais le centre et le nord du pays – la plaine de l'Araxe – restaient obstinément fermés à l'annonce de l'Évangile. En vain les prédicateurs s'évertuaient à chasser les démons de l'idolâtrie : aussitôt débusqués, les mauvais esprits s'enfuyaient avec des clameurs maléfiques vers les pentes voisines du Grand Caucase.

Il fallut un miracle spectaculaire pour arracher le roi Tiridate aux ténèbres de son erreur. Le monarque venait de faire décapiter quarante religieuses, compagnes de la belle Hripsimé qui s'était refusée à lui, quand il sentit que son échine se hérissait de soies de porc. Ses mains et ses pieds se munirent de sabots, « comme ceux des laies qui creusent le sol et mangent des racines », sa face fut affublée d'un groin « de gorets qui demeurent dans les roseaux ». La sœur du roi, déjà chrétienne, fut avertie en songe par un ange que Grégoire, un saint homme que son frère avait jeté treize ans plus tôt au fond de la « Fosse profonde », était encore en vie et connaissait le moyen de rendre au roi la forme humaine.

Tiré de la fosse, Grégoire enterra les vierges martyres et prêcha, dans la ville royale de Vagharchapat, une catéchèse de soixante-dix jours. Tiridate recouvra peu à peu la station verticale et l'usage de ses mains. À l'instant même où saint Grégoire se tut, la chair du roi redevint « douce et tendre, comme celle d'un enfant nouveau-né ». Sur les conseils du saint, Tiridate détruisit les temples païens et réserva les lieux où seraient édifiées les églises, près des reliques des martyres et à l'endroit, appelé « Etchmiadzine », où le Fils unique de Dieu (*Miadzin*) était descendu (*etch*) assigner sa mission à saint Grégoire. Celui-ci partit alors pour Césarée de Cappadoce, où il fut consacré évêque. À son retour, le roi se fit baptiser avec tout son peuple et toute son armée. L'Arménie devint ainsi, au début du IVe siècle, le premier État chrétien du monde.

Dépendant entièrement de la personne du roi, cette conversion, que les Arméniens considèrent aujourd'hui comme leur plus précieux héritage, et dont ils ont fêté, en 2001, le dix-septième centenaire, demeura longtemps exposée à toutes sortes de menaces, intérieures et extérieures. Les mentalités, les mœurs et les rites païens étaient profondément enracinés, non seulement dans les campagnes, mais dans la plus haute aristocratie. Entraînés par leurs épouses et leurs concubines, les princes rejetaient les usages chrétiens que voulait instituer le roi. Poussé à l'abdication en 330, Tiridate, dit-on, serait mort peu après, empoisonné.

Tant que la Bible, qu'on appelle en arménien « Souffle de Dieu » (*Astvatzachountch*), n'était pas traduite, la foi nouvelle était submergée par les truculentes légendes du paganisme. Improvisées lors de la célébration des offices, les interprétations orales des livres saints d'après le grec ou le syriaque étaient aussitôt oubliées. Comment faire mieux ? L'arménien ne s'écrivait pas. Il fallut cent ans pour qu'un haut fonctionnaire de la chancellerie royale, saint Mesrop Machtots, qui s'était voué à la vie religieuse, décidât de créer un alphabet spécial de trente-six lettres pour noter sa langue nationale, jusqu'alors uniquement parlée.

En deux décennies, de 405 à 425, dans une période d'angoisse et de troubles, un petit groupe de fervents lettrés – Machtots et ses disciples, sous la conduite éclairée du catholicos Sahak –, qu'on célèbre depuis sous le nom de « Saints Traducteurs », vinrent à bout d'une tâche gigantesque : la traduction de la Bible et des Pères de l'Église. D'un coup, l'arménien s'éleva au niveau des langues de culture propres à exprimer les idées les plus subtiles et tous les acquis de la science et de la sagesse antique.

Comme la brise soufflée par Dieu avait asséché les eaux du Déluge, la Parole inspirée dissipa les brouillards de la mythologie. Informée par l'Écriture sainte de la genèse du monde et des fins dernières, l'Arménie s'inscrivit elle-même dans l'histoire universelle. Imitant les scribes d'Israël, les clercs prirent l'habitude de noter leur histoire nationale, devenue aussi précieuse que celle du peuple élu. Telle est l'origine des nombreuses chroniques figurant parmi des milliers de manuscrits, souvent somptueusement enluminés, du Maténadaran d'Érévan, temple de la mémoire. Au fil des conquêtes et des annexions, l'ancien royaume d'Arménie, qui s'étendait à l'Est de l'Anatolie, du Caucase au Kurdistan, entre la Mer Noire et la Caspienne, a été réduit des neuf dixièmes. Mais le souvenir des lieux, des siècles et des personnes a été préservé.

Tandis que Machtots déployait son activité, une tempête menaçait les chrétiens d'Arménie. Alliés et protecteurs du royaume, les Romains avaient eux aussi adopté le christianisme. Mais à leurs frontières, les Perses sassanides prétendaient imposer, du Proche-Orient jusqu'au fond de l'Asie, la religion de Zoroastre, le culte du feu d'Ormizd. En 387, les revers de l'armée romaine avaient entraîné un premier partage de l'Arménie. Les Romains ne gardèrent que le tiers occidental du pays, dont ils ne tardèrent pas à faire une nouvelle « province ». Dans les deux tiers restants, les Perses nommèrent des rois arméniens à leur dévotion. Mais en 428 la monarchie fut abolie, et en 450 le souverain perse exigea l'apostasie des princes arméniens.

Rentrés chez eux, les renégats, qui avaient échappé de peu à la déportation en Asie Centrale, durent faire pénitence. Leur accordant l'absolution, le catholicos leur imposa de prendre la tête d'une insurrection populaire. Combat désespéré, en raison de la supériorité militaire des Perses et de leurs éléphants de guerre. Sous la conduite de son chef, Vardan Mamikonian, la fleur de la noblesse fut écrasée à la bataille d'Avarair en 451. La lutte avait été si acharnée et si meurtrière pour l'ennemi, pourtant victorieux, que les plans de conversion forcée furent abandonnés. Les compagnons de Vardan furent canonisés comme martyrs. Deux autres guerres éclatèrent par la suite, en 484 et 572, mais la foi arménienne demeura inébranlable. Qualifié de « Loi des ancêtres », le christianisme devint une part de l'identité nationale.

C'est sans doute pourquoi il résista aux diverses dominations musulmanes qui se succédèrent, avec quelques interruptions – notamment entre 884 et 1064 – du VII^e au XIX^e siècle. En l'absence d'État, l'Église arménienne

resta seule gardienne de la langue et de la nation. Le catholicos se fit le porte-parole de son peuple auprès des califes, des émirs, des sultans et des khans.

De 1198 à 1375, un nouveau royaume arménien se constitua en Cilicie, à l'abri des montagnes du Taurus et de l'Amanus. Jouissant d'une façade maritime, l'Arménie cilicienne commerçait avec les Républiques marchandes de Gênes et de Venise. Voisins des États Croisés, les princes arméniens marièrent leurs filles aux barons francs établis en Orient. On se passionna pour l'amour courtois, la théologie scolastique, les sciences et les techniques occidentales ; on traduisit le droit féodal, qui passait à l'époque pour le dernier cri de la bonne gouvernance.

Cherchant à se défendre contre les Mamelouks et leurs successeurs, les Ayyoubides d'Égypte et de Syrie, les rois ciliciens firent alliance avec les Mongols qui, jusqu'en 1295, n'étaient pas encore convertis à l'Islam. Ils souhaitaient, grâce aux cavaliers des steppes, prendre l'Antéchrist à revers. Malheureusement, les Croisés ne comprirent pas cette stratégie. Les Mongols rejoignirent le camp musulman et toutes les principautés franques tombèrent les unes après les autres. Demeurés seuls, les Arméniens succombèrent à leur tour.

En 1441, alors que l'Arménie entière était livrée aux hordes turcomanes, qui avaient suivi Tamerlan, un petit groupe de princes et de prélats décidèrent de rapatrier le catholicos dans la ville sainte de Vagharchapat, à l'ombre de la cathédrale d'Etchmiadzine. Triomphant de tous les obstacles, ce retour aux sources, aux heures sombres de l'histoire, inaugurait une longue attente, celle de la brise printanière qui ferait fondre les frimas, « passer les pluies, épanouir les fleurs » (*Cantique des cantiques* 2, 11-12).

L'espoir n'a pas été trompé. Voici vingt ans que l'Arménie jouit d'une indépendance obtenue sans violence. Surmontant le cataclysme de l'effondrement soviétique, elle a bâti son État, institué sa monnaie, assuré ses fournitures énergétiques et courageusement entrepris la reconstruction de son économie. Certes, de graves questions n'ont pas encore trouvé leur solution définitive. Enclavés dans le territoire azéri, les habitants arméniens des montagnes du Karabagh revendiquent le droit à la sécurité et à l'autodétermination. En représailles, la Turquie et l'Azerbaïdjan infligent un blocus à l'Arménie. À l'intérieur même de la République

arménienne, le fonctionnement de la démocratie, l'application des lois et du droit du travail exigent encore d'importants progrès.

Cette quête de l'harmonie est une oeuvre de longue haleine. Au rebours de l'éducation païenne, qui avait fait du tir à l'arc le premier exercice d'adresse et de réflexion, le saint traducteur Machtots choisissait les élèves pour la qualité de leur souffle. Il voulait de robustes chanteurs, capables de psalmodier sans faiblir d'un bout à l'autre de l'office. L'usage ne s'est pas perdu. À la monodie liturgique s'ajoutent les genres profanes, chants et danses populaires, récitations épiques, plaintes élégiaques du doudouk, grésillement des zourna : tous disent, en accord avec le poète Hovhannès Toumanian (1869-1923), la beauté du parcours, l'endurance des marcheurs, la profondeur des aspirations de l'âme.

*Notre route est sombre, notre route est nuit,
Et nous, sans relâche,
Dans l'ombre sans jour,
Des siècles durant, nous montons toujours,
Dans les âpres monts,
Les monts d'Arménie !*

*De loin, nous portons nos trésors sans prix –
La mer des trésors
Que, du fond des âges,
Enfanta notre âme –
Sur ces hautes cimes,
Les monts d'Arménie !*

*Mais combien de fois, dans le désert fauve,
De noires cohortes,
L'une derrière l'autre,*

*Vinrent attaquer notre caravane,
Dans ces monts sanglants,
Les monts d'Arménie !*

*Lors, frappée d'effroi, notre caravane,
Pillée, massacrée
Et taillée en pièces,
S'en repart chargée de blessures sans nombre,
Dans ces monts en deuil,
Les monts d'Arménie !*

*Nous fixons des yeux, pleins de nostalgie,
Les astres lointains,
Tout au bout du ciel ;
Nous leur demandons quand viendra le jour
Reverdir les monts,
Les monts d'Arménie !*

JEAN-PIERRE MAHÉ

Illustration page suivante : Enluminure sur Manuscrit latin, écriture Gothique deuxième moitié du XIV^e S. Antiphonaire en note 5 (D), Livre contenant les chants pour le choeur, durant la messe. Initiale « H » pour Hyerusalem avec le prophète Isaïe.
© Erich Lessing / Album



« THÉSAURUS » des mélodies arméniennes

Dans la préface de son « *Voskeporik* », – *thésaurus* – des chansons arméniennes publié en 1982 à Erevan, le musicologue Nigoghos Tahmizian émet un vœu très modeste. Que ce recueil de simples mélodies, qu’il considère comme un trésor de la culture de son peuple – et auquel il donne une forme manuscrite originale, destinée à rappeler un petit carnet de notes personnelles prises par un musicien – puisse être une base de travail pour de futures réalisations.

Vœu exaucé ... puisque c’est dans ce florilège, qu’il a su recevoir, que Jordi Savall a trouvé la matière du présent enregistrement.

L’interprétation qu’il donne des mélodies choisies étant instrumentale, quelques éléments succincts sur les textes et contextes de ce répertoire pourraient être utiles.

La musique de tradition orale d’un peuple qui n’a plus d’État à proprement parler depuis des siècles ne peut avoir un caractère homogène. Pourtant, à la fin du XIX^{ème} siècle, lorsque Komitas a décidé d’en faire une étude approfondie en effectuant des classements rigoureux, selon des critères de genre, de région, de circonstance d’exécution, il a été amené à mettre en lumière des éléments communs à caractère intemporel.

Bien sûr, tous ces chants ont accompagné une histoire : ils ont été intégré à des rituels, ont ponctué des moments importants de la vie rurale ou citadine, ont montré des évolutions dans la pensée ou le jugement esthétique. Mais, dans les échos héroïques comme dans la plainte de l’exilé, dans l’hommage rendu à la beauté de la terre comme dans le jeu amoureux, l’oreille attentive reconnaîtra des constantes. On les entend ici comme autant d’éléments d’une identité musicale forte : toute mélodie semble se souvenir de la symbolique en vigueur dans les modes médiévaux codifiés par l’église qui les avait sans doute en partie emprunté au répertoire profane

préexistant, chaque rythme est en lien avec la scansion propre à la versification du texte.

D'essence monodique, cette musique s'est longtemps contentée du relief caractéristique donné par l'usage du *bourdon* montré ici par les morceaux interprétés au *duduk*.

Elle ne sera harmonisée que tardivement par des compositeurs des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles ayant acquis le statut de compositeur au contact des écoles occidentales, tel Tshukhadjian (1), (5) et Komitas (8), (9), (10), (16), (18). Cette évolution est contemporaine de l'éclosion d'une renaissance littéraire et artistique, dans les villes comme Constantinople et Tiflis. Persuadés de la valeur de la culture populaire, poètes et musiciens y trouvent une inspiration nouvelle et c'est d'abord dans les campagnes que Komitas va aller respectueusement recueillir les mélodies qu'il étudiera et fera connaître.

De la matrice religieuse médiévale, nous n'avons ici qu'un seul exemple. C'est « Sird im sassani » (13) cantilène du Jeudi Saint écrite par Mkhitar Ayrivanetsi, qui dit l'effroi du Christ devant le supplice qui l'attend après la trahison de Judas : « mon cœur est ébranlé ».

L'instrument qui a en charge la parole absente est tout naturellement le *duduk*. Les vibrations si particulières de la anche en roseau de cette flûte en bois d'abricotier ont pour caractéristique d'imiter de façon troublante la voix humaine, qu'elle crie, chante ou pleure.

Partie prenante du rituel, la musique associe dans les chants de mariage (9) des éléments sacrés très anciens dont certains sont sans doute antérieurs à la période chrétienne, et des éléments profanes allant de la danse à la peinture humoristique des invités. On entend ici le recueillement de rigueur au moment où le marié est revêtu de ses habits de cérémonie avant d'être sacré « roi », le départ en cortège pour rejoindre la demeure de la « reine », et les accents plus enjoués de la satire des notables, rythmée par le *dap*, tambourin plat de grand diamètre qui permet une grande variété d'expression.

Le haut plateau arménien est une terre de passage. Les royaumes et les cités maintes fois envahies ont toujours tenté de résister. S'il y a peu de chants guerriers à proprement parler, il y a beaucoup de chants de lutte ou de résistance : le tambour sonne donc ici dans le chant « Menk kadj tohmi » (1) « Nous sommes, nous, les enfants d'un peuple fort/... Depuis l'enfance, nous avons appris le courage/ En avant, donc, et que sonnent les coups du tambour de la victoire/ Que tous apprennent que nous ne deviendrons pas leur jouet. »

L'amour du pays, souvent empreint de nostalgie est scandé par des poètes qu'on met ensuite en musique : dans le chant « Hayastan » (14), c'est Mirza Vanantédsi qui demande à son « Arménie, terre de Paradis » de l'inspirer et de l'aider à espérer en nommant les héros fondateurs : « c'est ton souffle qui a animé et fortifié Haïk ».

Les deux chants réunis « Azat asvatsn & Ter kedzo » (12) présentent une autre variante de ce même thème poétique : Azat asdvatsn est une ode à la liberté, et Ter kedzo appelle la bénédiction divine sur un peuple en détresse, puisque « les terres de l'Ararat sont aujourd'hui aux mains de peuples étrangers ».

Car l'exil est toujours tragique. Depuis le Moyen Âge, tout un répertoire de plaintes déchirantes, le rappelle. Souvent, cette douleur est abordée à travers des symboles. La grue, « krunk » oiseau migrateur, en est un (2). « D'où viens-tu, ô grue, ... N'as-tu aucune nouvelle de chez nous ? Le pain de l'exilé est amer, et son eau trouble ... » Le chant « O'h intsh anush » (5) met en musique le texte d'un poète renommé, Meguerditch Bechiktachlian. Il est imprégné de la grâce d'un « suave chant d'oiseau », de la « douceur d'une brise légère qui veille sur les fleurs » auxquelles répondent les refus obstinés et répétés de l'exilé : « Mais tu n'es pas de ma patrie, l'oiseau, va-t'en ! Va chanter loin de mon cœur ! »

La musique populaire accompagne la vie quotidienne d'un monde essentiellement rural.

Elle chante la nature, toujours associée à des symboles, comme dans « Sév mut amper » (17) « sombres nuages noirs ». On s'adresse aux montagnes, pour leur confier un désespoir ou une peine profonde, « Hov arek » (16) et (17). On les cite aussi dans l'évocation sereine de la vie de tous les jours « Alagyeaz » (18).

Les métaphores échappent pourtant aux clichés et le printemps de la résurrection « karun » peut y être montré aussi terrible que la mort (8) « C'est le printemps, il a neigé, ... Mon foie et mes poumons ne sont que plaies brûlantes glacés par le vent froid, si froid ... L'amour de ma bien aimée a gelé »

Quant le chant ne rythme pas directement les travaux des champs, il les intègre : le paysan, « Matshkal » n'est pas rentré. L'attente inquiète de sa femme (6), exprime la crainte que les labours ne l'épuisent ...

L'amour, si souvent source de mélancolie dans le répertoire lyrique (15) peut aussi être léger et gracieux, comme dans « Al Aylukhs » (10). C'est aussi lui qu'on honore en prélude à la danse qui suit son évocation (4).

La musique populaire et villageoise se passe d'interprètes professionnels. Mais depuis l'antiquité les *gusans*, poètes musiciens itinérants ou fixés à la cour ont joué un rôle équivalent à celui des aèdes et des bardes

antiques scandant les gestes épiques. Cette tradition, qui a beaucoup évolué au cours des siècles, est revendiquée jusqu'à nos jours en Arménie (11) où elle se confond souvent avec celle des *achoughs*, poètes musiciens dont les œuvres, essentiellement lyriques célèbrent l'amour. Le plus célèbre d'entre eux, Sayat Nova, (3) fut apprécié dans tout le Caucase. Il a vécu à la cour d'un roi de Géorgie au XVIIIème siècle. Et c'est à ce noble et sage ami que s'adresse le texte de « Dun en glkhen » (7) où le poète affirme fièrement que « son art est d'une écriture autre ». Il affectionnait tout particulièrement le *kamantcha*, instrument à cordes sur lesquelles on frotte un archet à tension manuelle et qu'on tient verticalement, posé sur la cuisse.

Compositeurs et « transcripteurs »

Au Vème siècle, alors que deux grands empires, perse d'un côté, byzantin de l'autre, mettent en péril l'identité de l'Arménie démantelée, la géniale intuition d'un savant mystique – Machdotz – conduit à l'émergence paradoxale d'un âge d'or culturel par l'invention d'un alphabet propre qui évitera l'assimilation irrémédiable de son peuple.

Car cette écriture nouvelle a permis à la fois la traduction des œuvres importantes des grandes civilisations d'alors et une éclosion de talents littéraires.

La musique, elle, n'a pas eu son Machdots.

Dans la liturgie ancienne, ou pour les hymnes et cantiques qui la ponctuent, c'est la transmission orale qui garantit la fidélité du chanter aux codes fixés par les autorités religieuses qui classent les modes (huit à l'origine) en fonction du calendrier liturgique et de ses fêtes : les neumes (ou khaz en arménien) trouvés sur les manuscrits anciens ne forment pas un système d'écriture musicale à proprement parler. Ils sont davantage des aides-mémoire.

Et c'est un apprentissage prolongé chez un maître qui est la source du savoir musical du gusan, ou de l'achough, interprètes professionnels de la musique profane, associant dans son art l'inspiration poétique et l'invention mélodique ou rythmique.

Tigran Tchukhadjian (1) et (5), Gabriel Yeranian (14) et leurs contemporains anonymes (12)

Le premier morceau interprété ici est emprunté au premier « compositeur » à part entière de l'histoire arménienne.

Tigran Tchukhadjian, est né en 1837 à « Bolis » ou « Polis » (le seul nom que les ouvrages arméniens donnent à l'antique Constantinople devenue Istanbul), dans une riche famille d'artisans et a compté parmi les premiers maîtres à l'origine de sa vocation musicale Gabriel Yeranian. Il a poursuivi pendant trois ans (1861-1864) sa formation au conservatoire de Milan : expérience marquante, qui l'amènera à composer plus tard les premiers opéras (et un opéra comique) en langue arménienne. Certains seront représentés de son vivant – ce qui relevait du défi, dans une ville comme Constantinople qui ne comptait alors aucun orchestre symphonique et aucun chanteur d'opéra professionnel – et ils connaîtront un immense succès. Mais tous ses efforts pour persuader des mécènes de l'opportunité de jouer les autres, à « Bolis », à Paris ou à Smyrne seront vains. Il faudra attendre 1945 pour que son opéra *Arshak II* soit représenté pour la première fois à Erevan ...

Tchukhadjian meurt dans la misère en 1898.

Son travail est à mettre en perspective avec le véritable **essor de la culture arménienne au XIXème siècle**. Contemporain des luttes et des combats politiques menés dans les empires de l'époque, il a pour enjeu l'affirmation d'une identité nationale nouvelle. Le succès considérable du chant « Menk kadj tohmi » s'explique aisément dans ce contexte ...

À Constantinople comme à Tiflis, des intellectuels ayant étudié dans des universités européennes s'approprient alors tout un héritage et le marquent du sceau de leur création propre.

Aux côtés des prestigieuses publications littéraires où s'expriment les poètes romantiques, réalistes puis symbolistes, commencent à paraître des revues musicales. « Knar Haykakan » « Lyre arménienne », est fondée par Gabriel Yeranian en 1861 et c'est son disciple Tchukhadjian qui prendra le relais en 1862. Tous deux sont animés d'un souci pédagogique et veulent transcrire et adapter en notation occidentale les mélodies dont ils dotent les poèmes de leurs contemporains.

Des musiciens dont l'histoire n'a pas retenu le nom s'inscrivent dans la même perspective et immortalisent les textes de M. Taghياتians et M. Nalbantian dans les chants « Azat asdvatsn et Ter kedzo » (12) que tous les Arméniens connaissent ...

Gabriel Yeranian, (1827-1862). Le premier maître de Tchukhadjian n'a pas vécu assez longtemps pour laisser une œuvre marquante. Pédagogue organisant des conférences, créateur de deux revues musicales, il fait partie de ces précurseurs qui ont voulu établir des liens entre le patrimoine musical de son peuple et la culture occidentale. Certains de ses chants seront harmonisés et repris à la fin du siècle par les chorales qui se créent dans toutes les villes où vivent des Arméniens ou interprétés par des solistes de renom. La charge émotionnelle de l'éloge de la terre natale « Hayastan » (14) passera à la postérité ...

Sayat Nova (1712-1795) est le plus emblématique et le plus aimé des achougs du Caucase. Né dans le Lori, il est, selon ses propres écrits le fils d'une mère originaire de Sanahin et d'un pèlerin venu jusqu'au monastère célèbre de cette région depuis la Syrie. Apprenti tisserand, il renonce assez vite à être artisan et se perfectionne dans l'art musical à Tiflis, ville cosmopolite où il apprend plusieurs langues et se forme au contact de plusieurs traditions poétiques.

Il chante à la cour du roi géorgien Irakli II qui l'enverra en exil au bord de la mer caspienne en 1756 pour des raisons aussi mystérieuses que celles qui ont éloigné Ovide d'Auguste ... (7) Son œuvre, très caractéristique du lyrisme oriental est avant tout dédiée à l'amour (3). Sa poésie crée une langue propre, tissée de références et riche en métaphores tour à tour concrètes ou savantes et symboliques.

Komitas (1869-1935)

Ce n'est pas un hasard si le présent enregistrement lui fait une large place : (8), (9), (10), (16) et (18), car la musique arménienne lui doit beaucoup.

Il a reçu les bases de sa formation à Etchmiadzine, siège du Patriarche de tous les Arméniens. Il y enseigne la musique aux séminaristes et y est ordonné prêtre en 1895. Puis il séjourne à Berlin de 1896 à 1899, afin d'y perfectionner sa culture musicale avant de se consacrer à la mission qu'il s'est choisie : donner la place qui lui revient à la musique qu'il vénère, celle de son peuple. Il recueille de façon systématique et rigoureuse les chants

des provinces qu'il parcourt. Il les classe, les analyse, les compare et les publie dans des revues ou les présente dans des conférences qu'il donne devant des publics très divers (Tiflis, Berlin, Paris, Genève). Il se fixe à Constantinople en 1910 et participe activement à la riche vie culturelle de la ville où il est l'ami des écrivains et des intellectuels. En 1915 il sera déporté en même temps qu'eux. Ce théoricien au talent musical reconnu leur survivra grâce aux interventions des diplomates qui ont exigé son retour, mais il laissera une œuvre inachevée. Amené à Paris où il est interné après la guerre, il ne retrouvera jamais sa santé mentale, définitivement ébranlée à la suite de la tragédie vécue par son peuple.

LISE NAZARIAN



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenadaran 6289).
Figurines marginales (détail).



Georgi Minassyan et Haig Sarikouyoumdjian.

Photo : Toni Peñarroya

Qui se souvient encore de l'extermination arménienne ?

Le génocide arménien : une question à résoudre

« Le contraire de l'amour ce n'est pas la haine, c'est l'indifférence. Le contraire de l'art ce n'est pas la laideur, c'est l'indifférence. Le contraire de la foi ce n'est pas l'hérésie, c'est l'indifférence. Et le contraire de la vie ce n'est pas la mort, c'est l'indifférence. »

Elie Wiesel

Tous les 24 avril, le peuple arménien commémore, dans son propre pays et dans la diaspora, au cours d'une longue journée de deuil, l'anniversaire du début du génocide perpétré en 1915 par les officiers turcs de l'Empire ottoman, un traumatisme national encore vivant et non suffisamment reconnu par la communauté internationale. Les chiffres officiels et les atrocités subies lors de cette tentative tragique d'extermination systématique sont tout aussi effroyables que méconnus : presque 1 500 000 victimes, 870 000 déportés en masse, des spoliations et des conversions de force, la dévastation du territoire... Le résultat fut la disparition, en quelques années, des deux tiers de la population arménienne qui se trouvait alors incluse à l'intérieur des frontières du grand Empire ottoman.

L'actuelle République de Turquie ne nie pas les massacres mais elle en rejette la responsabilité et n'accepte pas le terme *génocide* : elle attribue ces atrocités au régime précédent, au sultanat, et les inscrit de manière condescendante dans la période de la guerre contre la Russie au cours de la Première Guerre mondiale. Les autorités turques craignaient que la population arménienne, chrétienne comme leurs adversaires russes, ne s'alliât avec l'envahisseur et n'ouvrit un nouveau front de guerre à l'arrière-garde de l'Empire. Le peuple arménien avait

de bonnes raisons, très justifiées, de s'allier avec les Russes et se libérer ainsi de l'oppression subie de la part des autorités du sultanat : entre 1894 et 1896, le sultan Abdul Hamid II, dans une tentative infructueuse de freiner la décadence de son empire, d'affirmer son autorité et de consolider son pouvoir, attisa la haine religieuse contre les communautés non turques. Les Arméniens, qui demandaient la modernisation des institutions et la reconnaissance de leur identité, furent durement punis : le sultan en fit massacrer plus de 200 000 en les laissant dans les mains des paysans kurdes des montagnes et un million d'Arméniens furent dépossédés de leurs biens et beaucoup d'entre eux furent obligés à se convertir à l'islam. La région des alentours du lac Van, le cœur de la nation historique d'Arménie, fut dévastée, ses églises brûlées ou transformées en mosquées et plus de 350 villages disparurent complètement du globe. L'opinion publique internationale critiqua la férocité de cette répression et Abdul Hamid II, quand il ne réussit pas à soudoyer les médias européens, fut taxé de « grand assassin », ce qui lui valut le surnom de « Sultan sanguinaire ».

Ces faits de la fin du XIX furent l'avant-garde du grand massacre qui se produisit plus tard, quand les officiers ultranationalistes de l'armée composant le groupe des Jeunes Turcs réussirent, suite à un coup d'état et à la déposition d'Abdul Hamid II en 1909, à imposer leur idéologie, le *Turanisme*, qui recherchait la création d'une nouvelle grande puissance asiatique, la « Grande Turquie », l'union de tous les peuples de langue turque des côtes de l'Égée aux steppes de l'Asie centrale et de la Chine. Conscients du démembrement lent et irrémédiable de l'Empire ottoman, les Jeunes Turcs cherchèrent à imposer par la force une politique qui transforma au moins le territoire d'Anatolie en une nation turque racialement homogène ; pour ce faire, les Arméniens étaient naturellement le premier peuple à abattre : du 14 au 27 avril 1909, de 15 000 à 30 000 Arméniens de la région d'Adana, au sud du pays, dans l'ancienne Petite Arménie du Moyen âge, furent massacrés et la tuerie s'étendit plus tard à des villes comme Alep, en Syrie. Cet épisode est connu sous le nom des Massacres de Cilicie.

Face à cette menace constante et à la violence exercée par le gouvernement turc, durant les événements et les combats de la Première Guerre mondiale entre les armées turque et russe, les Arméniens de la région de Van, à l'est de la Turquie, se soulevèrent le 7 avril 1915 et proclamèrent un gouvernement arménien indépendant. Les Jeunes Turcs, et notamment Taalat Pashà, Grand Vizir du Sultanat, profitèrent de l'occasion pour mener à bien une opération de représailles à grande échelle qui commença par un ordre de déportation et d'exécution

de 600 à 800 intellectuels et d'éminentes personnalités des élites arméniennes à Istanbul le 24 avril 1915. Cette date fut dénommée « Dimanche Rouge ». Le génocide venait de commencer : les soldats arméniens de l'armée sont emprisonnés et exécutés accusés de trahison contre l'Empire (alors qu'en fait le nombre de désertions des Turcs était beaucoup plus élevé que celui des soldats arméniens), tous les fonctionnaires arméniens de l'administration sont destitués et l'ordre est donné de déporter la population arménienne des sept provinces orientales de Turquie sous prétexte de l'éloigner de la scène des opérations de la guerre contre la Russie. Le gouvernement turc menace de peines de prison et destitue tous les fonctionnaires ou officiers du régime qui refusent d'accomplir les ordres de déportation ou d'exécution. La *Loi provisoire de déportation* du 29 mai 1915 établit la régulation de cette déportation et de la spoliation du peuple arménien : tous les hommes de 20 à 45 ans, susceptibles d'organiser une résistance armée et de s'allier à la Russie, sont condamnés aux travaux forcés, la majorité étant assassinée sur les chemins. Les déportations consistaient dans de longues et inhumaines caravanes de femmes et d'enfants à pied, sans eau ni nourriture, les « marches de la mort », ou dans l'entassement dans des wagons à bétail de trains qui les éloignaient des territoires de l'Arménie historique. Les documents et les témoins oculaires des faits narrent toute une série d'atrocités : incinérations en masse, embarquement massif dans des barques qui étaient ensuite coulées dans la Mer Noire, inoculation du typhus et surdosage de morphine pour les enfants, emploi de gaz toxiques... De nombreuses jeunes filles furent violées, vendues comme esclaves puis converties de force. Dans les dernières années, une polémique a éclaté en Turquie car de nombreux Turcs ont découvert avec stupeur qu'ils descendent de femmes chrétiennes arméniennes converties au moment des faits.

Les camps auxquels arrivaient les déplacés épuisés et à la limite de leurs forces étaient répartis sur deux axes vers le sud : sur l'axe de la ville syrienne d'Alep, du Liban et de la Palestine où il existait déjà des communautés arméniennes et où une partie des nouveaux venus arriverait à survivre, et sur l'axe du fleuve Euphrate, dans le désert mésopotamien et le long de la voie ferrée vers Bagdad, avec la ville syrienne de Deir ez-Zor comme épice centre des différents camps, de véritables mouiroirs où seulement 10% de tous les déportés parviendraient à survivre. Des 2 500 000 Arméniens vivant alors dans l'Empire ottoman, environ 1 500 000 disparurent et le reste s'enfuit et se dispersa dans le monde dans ce qui compose aujourd'hui la diaspora arménienne.

Malgré l'écho de ces circonstances dans la presse internationale, l'Europe, plongée dans les combats de la Première Guerre mondiale, n'eut pas le courage de s'occuper sérieusement de la question arménienne. Toutefois, en 1919, les dénonciations des atrocités obligèrent le sultan Mehmet VI à organiser des procès très sommaires contre les responsables de l'élimination physique des Arméniens, parmi lesquels se trouvaient l'ancien Grand Vizir, Taalat Pashà, l'ancien ministre de la Guerre, Ismael Enver, et l'ancien ministre de la Marine, Ahmed Jamal Pashà. Ils furent jugés et condamnés à mort *in absentia*, vu qu'ils s'étaient enfuis de l'Empire à la fin de la Première Guerre mondiale. Le Traité de Sèvres de 1920 entre les pays vainqueurs de la Première Guerre mondiale et le nouveau gouvernement de l'Empire prévoyait l'extradition des responsables des massacres pour les juger mais seuls quelques officiers et politiciens turcs furent transférés et retenus à Malte pendant trois ans tandis que les enquêteurs cherchaient la documentation accusatoire dans les archives d'Istanbul, Londres, Paris et Washington. Celle-ci et d'autres bonnes résolutions visant à punir les responsables des tueries n'aboutirent à rien à cause des troubles internes en Turquie et du changement de régime avec l'arrivée de Mustafa Kemal Atatürk qui culminerait par l'abolition du sultanat (1922) et la proclamation de la République de Turquie (1923). Le tribunal établi entre les alliés qui devait juger et clore définitivement la question comme l'exigeaient les clauses du Traité de Sèvres (annulé en 1922) cessa ses activités et les détenus furent rendus à la Turquie au cours d'un échange contre un certain nombre de citoyens britanniques retenus par les forces kémalistes.

L'impunité implicite dans la dissolution du tribunal désigné par les alliés dans le Traité de Sèvres fit réagir la Fédération Révolutionnaire arménienne qui déclencha l'*Opération Némésis* (le nom de la déesse grecque de la vengeance), une cellule de guérilla, pour assassiner les responsables turcs du génocide arménien où qu'ils fussent dans le monde. Une liste noire de plus de deux cents noms fut élaborée et entre 1920 et 1922 certains des politiciens et officiers des Jeunes Turcs qui avaient eu un rôle majeur dans la persécution et l'extermination des Arméniens furent tués par les guérilleros de *Némésis*. L'affaire la plus retentissante fut celle de Soghomon Tehlirian, un survivant du génocide devenu héros national en Arménie car, le 15 mars 1921, il tua le « numéro 1 de la liste », l'ancien Grand Vizir Taalat Pashà en plein jour et au beau milieu du quartier de Charlottenburg à Berlin où l'officier turc s'était exilé. Les autorités allemandes jugèrent Tehlirian pour meurtre mais décidèrent de l'absoudre en raison du traumatisme vécu. Ahmed Jamal Pashà, l'ancien ministre de la Marine, fut également assassiné à Tbilissi en 1922. Mais, hormis le cas de ces actes ponctuels de punition réalisés par les Arméniens en

guise de vengeance, le monde en général se désintéressa de la question arménienne ; ce n'est pas en vain qu'en 1939 Adolf Hitler, à la veille de commencer perversement l'élimination des handicapés physiques allemands et d'entamer le brutal et impitoyable génocide contre le peuple juif en Europe, lança la question « *Qui se souvient encore de l'extermination arménienne ?* »

Outre la République Arménienne qui se déclara dans l'orbite du Caucase soviétique et ayant sa capitale à Erevan, dont la population est aujourd'hui de 3 500 000 Arméniens, la diaspora arménienne, conséquence directe du génocide, se constitua sur toute la planète ; nous pouvons en citer certains noms connus comme les chanteurs Charles Aznavour et Cher, le champion d'échecs Gary Kasparov, le joueur de tennis André Agassi, l'acteur François Berléand, le pilote de F1 Alain Prost ou Missak Manouchian, poète et résistant français de la dernière guerre. La Russie, les États-Unis, la France, l'Iran, l'Ukraine, la Géorgie, la Syrie, le Liban et l'Argentine comptent aujourd'hui les communautés les plus importantes et c'est dans ces pays que, dès les années 80, l'opinion publique internationale a recommencé très progressivement à prendre conscience des faits tragiques du génocide.

En Europe, le pays ayant reçu le plus grand nombre de survivants des massacres est la France, où ils représentent aujourd'hui une communauté d'environ 500 000 personnes. C'est là que sont apparues les initiatives pour reconnaître officiellement le génocide. Le Parlement européen le fit le 18 juin 1987 ; la France dispose depuis 2002 d'une loi qui le reconnaît officiellement et a réalisé plusieurs tentatives législatives pour en pénaliser la négation : en 2006, l'Assemblée nationale française a accepté une proposition de loi visant à punir de cinq ans de prison et 45 000 euros la négation du génocide arménien mais l'initiative s'est vue bloquée ultérieurement ; en 2011, une nouvelle proposition est présentée afin de punir la négation du génocide d'un an de prison et d'une amende du même montant mais elle sera considérée comme contraire à la Constitution par le Conseil Constitutionnel en février 2012. L'Uruguay, le Canada, la Russie, le Vatican, la Suisse, l'Argentine, le Chili, le Venezuela, quelques pays de l'Union Européenne (Chypre, Grèce, Lituanie, Pologne, Suède, Belgique, France, Italie, Slovaquie, Pays-Bas) et 43 des 50 états des USA l'ont aussi reconnu officiellement. La Serbie et l'Islande ont présenté des propositions de loi à leurs parlements respectifs pour le reconnaître officiellement. Au Canada, le Québec a été le premier à le reconnaître en 2001 ; en Espagne, seuls les parlements du Pays Basque, de

Catalogne et des Îles Baléares l'ont fait, au Brésil les états de Sao Paulo et de Ceara et au Royaume Uni les parlements d'Écosse, du Pays de Galles et d'Irlande du Nord mais non pas le Parlement britannique qui tout en ayant reconnu les massacres, ne les considère pas comme étant suffisamment graves pour leur appliquer le terme de génocide selon la Convention contre le Génocide de l'ONU de 1948. Malgré tout, en 2000, 185 députés anglais signèrent une motion pour reconnaître le génocide arménien.

En Allemagne, le Bundestag reconnut, le 15 juin 2005, l'expulsion et le massacre des Arméniens en 1915 et somma le gouvernement turc de reconnaître sa « responsabilité historique » dans ces faits mais il n'accepta pas l'emploi du terme *génocide*, même si le texte mentionnait que de nombreux historiens et pays du monde le considéraient comme tel. L'État d'Israël ne l'a pas reconnu non plus officiellement comme un génocide. La première discussion directe et ouverte sur cette question a eu lieu à la Knesset en 2011 où une commission a été chargée d'approfondir le sujet avant de prendre position sur l'emploi du terme *génocide*. Le professeur Yehuda Bauer de l'Université Hébraïque de Jérusalem pense que le génocide arménien « *est celui qui se rapproche le plus de l'Holocauste juif* » mais qu'il existe suffisamment de différences pour ne pas le dénommer ainsi, comme les motivations de fond, pseudo-religieuses dans le cas de l'Holocauste juif et purement politico-territoriales dans le cas des Arméniens et que les faits se sont produits seulement en Turquie et non pas dans tout l'Empire ottoman. Le professeur Bauer pense également que le dénommé génocide arménien ne commence pas en 1915 mais avant, avec les massacres de l'époque du sultan Abdul Hamid II en 1896 et ceux de Cilicie en 1909. Néanmoins, l'Elie Wiesel Foundation for Humanity a écrit en 2007 une lettre signée par 53 Prix Nobel dans laquelle l'Association Internationale de Recherche des Génocides concluait que les massacres de 1915 constituaient clairement un génocide. Le document déclarait aussi que la reconnaissance du génocide de la part de la Turquie ne devait comporter aucune « *base légale pour des indemnités économiques ou des revendications territoriales* » pouvant faire craindre à la République de Turquie toutes sortes de réclamations financières ou une modification de ses frontières actuelles.

En Turquie, la question arménienne n'est pas encore résolue et le gouvernement ne ménage pas les efforts au niveau académique, diplomatique, politique et judiciaire pour que le terme *génocide* ne soit pas employé pour décrire les massacres subis par le peuple arménien. Toute manifestation pour reconnaître cette tragédie historique

est susceptible d'être poursuivie légalement en vertu de l'article 301 du Code Pénal turc qui interdit « *d'insulter la Turquie* ». Certains intellectuels ayant osé dénoncer les atrocités du passé commises contre les Arméniens ont subi des menaces et des attentats ; la preuve en est la campagne de haine contre le Prix Nobel de Littérature turc, Orhan Pamuk, qui a dû quitter le pays à cause de ses déclarations faites en février 2005 à l'hebdomadaire allemand *Das Magazin* dans lequel il se plaignait du silence que le gouvernement turc avait imposé sur cette question. Toutefois, en 2005, Recep Tayyip Erdogan, actuel président de la Turquie, a proposé au gouvernement de la République d'Arménie la création d'une commission officielle pour établir la vérité sur les massacres de 1915, poussé certainement par l'exigence européenne de reconnaître le génocide arménien comme un pas préalable à la possible adhésion de ce pays à l'Union Européenne.

En Turquie, malgré les difficultés existant encore pour assumer la responsabilité d'un épisode tragique et scabreux comme celui du génocide arménien, un groupe d'intellectuels turcs a mis sur la Toile en 2008 une demande d'excuses à titre personnel ; l'initiative était intitulée en turc « *Nous demandons pardon* » et elle obtint en quelques jours plus de 10 000 signatures, alors que le président de la République en avait même défendu la demande. Il faut aussi dire qu'en retour un autre groupe qui y était opposé mit sur le Net un document contraire qui obtint un plus grand nombre de signatures, ainsi que l'adhésion du Premier ministre, ce qui produisit dans le pays un débat profond sur la question. Tout ce dont on parle existe.

À Erevan, tous les 24 avril, devant le toujours imposant et majestueux Mont Ararat, le monument autour de la flamme perpétuelle qui brûle en souvenir de toutes les victimes innocentes du génocide, se remplit de fleurs. Que la musique de ce disque en soit une de plus.

MANUEL FORCANO

Traduction : Duual

Bibliographie

- Alexander, E., *A Crime of Vengeance*. Backinprint.com, 2000.
- Balakian, P., *The Burning Tigris: The Armenian Genocide and America's Response*. New York: Harper Collins, 2003.
- Bauer, Y., «The Place of the Holocaust in Contemporary History», in Roth, J.K. & Berenbaum, M., *Holocaust: Religious & Philosophical Implications*, Michigan: Paragon House, 1989.
- Carzou, J.M., *Arménie 1915, un génocide exemplaire*, Flammarion, Paris, 1975.
- Dadrian, V., *The History of the Armenian Genocide: Ethnic Conflict from the Balkans to Anatolia to the Caucasus*. Oxford: Berghahn Books, 1995.
- Dédéyan, G. (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Privat, Toulouse, 2007.
- Derogy, J., *Resistance & Revenge*. Transaction Publishers, 1990.
- Derogy, J., *Opération Némésis*, Fayard, Paris 1986 (Réédité dans l'anthologie *Fragments d'Arménie*, éd. Omnibus, 2007 (pp. 473-723)).
- Kevorkian, R., *The Armenian Genocide: A Complete History*. London: I.B. Tauris, 2011.
- Khachikyan, A., *History of Armenia*, Yerevan: Edit Print, 2010.
- Svazlyan, V., *The Armenian Genocide and Historical Memory*. Translated by Tigran Tsulikian. Yerevan: Gitutian Publishing House, 2004.
- Taner, A., *A Shameful Act: The Armenian Genocide and the Question of Turkish Responsibility*. New York: Metropolitan Books, 2007.
- Ternon, Y., *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Seuil, Paris, 1977 (2^e éd. 1996).
- Ternon, Y., *La cause arménienne*, Seuil, Paris, 1983.
- Yeghiayan, V., *The Case of Soghomon Tehlirian*, Center for Armenian Remembrance, 2006.



Page avec des
paons, c. 989.
Ms 2374.
Evangile appelé
des Ejiacin
(fac-similé).
Yerevan,
Matenadaran.
© Photo Scala
Florence

L'Arménie, un carrefour toujours

Une chronologie

Les Temps mythiques

Selon la Bible (Genèse 8,4), après le déluge, l'Arche de Noé s'est posée au sommet du Mont Ararat. Noé et ses trois fils Sem, Cham et Jafet y débarquent pour peupler la nouvelle terre.

L'historien arménien Moïse de Khorène (410-490 apr. J.-C) qui écrivit sa grande *Histoire d'Arménie* en trois volumes, y rapporte la légende d'Haïk, père de la nation arménienne. Celui-ci se dit fils de Torgom, fils de Gomer, fils de Jafet, fils de Noé.

Selon Khorène, Haïk fuit Babylone quand le tyran Bel (appelé également Nimrod) s'y proclame roi. Il émigre dans la région du Mont Ararat où, avec un groupe d'environ 300 personnes il fonde la ville d'Haikashen. Bel exige sa vassalité mais Haïk s'y oppose et leur combat commence. C'est une bataille mythique : Haïk lance une flèche avec son grand arc et tue le tyran. La région de la victoire d'Haïk prendra son nom, le *Hayastan*.

L'année de sa victoire est considérée comme la première année du calendrier arménien. Les historiens arméniens de l'époque médiévale datent cette éphéméride au 11 août 2292 av. J.-C.

Les temps anciens

Des sources hittites du XVe siècle av. J.-C font référence au pays d'Hayasan aux alentours du lac Van.

XIIIe S av. J.-C Possible arrivée des Peuples de la Mer (parmi d'autres invasions d'un groupe humain provenant d'Anatolie occidentale qui, sous le nom d'Arman, s'infiltre dans la zone.

Stèle assyrienne de Tiglat Pileser Ier (1114-1076 av. J.-C) qui commémore la victoire sur les « Rois de Naïri ».

La menace assyrienne sur les plaines arméniennes provoquera l'union des rois de Naïri qui créèrent le royaume d'Urartu (IX-VIe S av. J.-C) s'étendant à l'ouest et au sud du lac Van et dont la capitale est Tushpa.

782 av. J.-C. Fondation de la forteresse d'Erebuni (Erevan) par le roi Argishti Ier.

714 av. J.-C. Campagnes de l'empereur assyrien Sargo II contre le royaume d'Urartu.

585 av. J.-C. Disparition du royaume d'Urartu du fait des attaques de tribus scythes au nord et de tribus perses au sud.

Les tribus thraco-phrygiennes des Arméniens s'installent définitivement sur le territoire d'Urartu et fusionnent avec les habitants d'origine tout en imposant leur langue.

520-521 av. J.-C. Rébellion des Arméniens contre les occupants perses. Darius Ier étouffe la révolte et nous en avons témoignage grâce à la célèbre inscription trilingue de Behistun. Dans le texte akkadien on parle de la défaite du « Royaume d'Uratxu », le texte persan le modifie en « Arminie » et en langue élamite apparaît le terme « Kharminia ».

Le géographe et historien grec Hécate de Milet (550-476 av. J.-C) appelle aussi ces populations « Arminoï ».

Les temps classiques

401-400 av. J.-C. Les 10.000 soldats grecs de Xénophon se retirant vers la Mer Noire traversent le territoire de la satrapie arménienne d'Orontès.

330 av. J.-C. Après la conquête de l'empire perse par Alexandre « le Grand », divers royaumes indépendants émergent sur le territoire d'Arménie. Adoption de la culture hellénique.

240 av. J.-C. Création du royaume arménien de Tsokp.

215 av. J.-C. Conquête du royaume de Tsokp par l'empire séleucide.

189 av. J.-C. Indépendance des territoires arméniens vis-à-vis de l'Empire séleucide. Le roi Artashes Ier fonde un royaume arménien hellénistique qui étend ses frontières et établit une nouvelle capitale à Artashat.

95-55 av. J.-C. Tigrane II « le Grand » fait de l'Arménie une importante puissance régionale. Ses conquêtes réunissent au sein de l'Arménie les côtes de la Mer Caspienne avec celles de la Méditerranée. Il domine la Cilicie, la haute Mésopotamie, le nord de l'Iran, la Syrie et le Liban. Il fonde la nouvelle capitale Tigranocerte.

69-68 av. J.-C Les Romains s'inquiètent du pouvoir de Tigrane et le combattent. Le général Lucullus fait la conquête de Tigranocerte et oblige Tigrane II à renoncer à la majeure partie de ses conquêtes et à s'unir aux Romains contre les Parthes.

66 av. J.-C. Campagne de Pompée en Arménie.

55-34 av. J.-C. Le fils de Tigrane II, Artavazd II règne sous tutelle romaine. Il est finalement déposé et exilé en Egypte où il sera exécuté.

20 av. J.-C. L'Arménie devient un protectorat romain.

1-53 apr. J.-C. Les Romains et les Parthes se répartissent les terres arméniennes.

64 apr. J.-C. Traité de Randa : l'Arménie aura un roi de la dynastie royale parthe mais restera une alliée de Rome.

66 apr. J.-C. Tiridate Ier est couronné roi par Néron.

66-428. De manière intermittente les princes de la dynastie Arsacide ou Arshakuni règneront sur l'Arménie.

La Christianisation

298. Traité de Nissibis : Rome et la Perse des Sassanides reconnaissent Tiridate III comme roi d'Arménie.

301. Tiridate III se convertit au Christianisme de la main de l'évêque Grégoire « l'Illuminateur ». L'Arménie devient la première nation qui adopte le Christianisme comme religion officielle.

325. Mort de l'évêque Grégoire, saint patron de l'Eglise arménienne. Celle-ci est dite « apostolique » étant donné qu'elle s'est déclarée comme la première évangélisée par les apôtres de Jésus, Judas Thaddée et Barthélémy.

365. Synode d'Ashtishat : l'évêque Nersès « le Grand » rend l'Eglise arménienne indépendante de celle de Caesarea.

387. Partition de l'Arménie entre Rome et la Perse.

406. Le moine Mesrob Mashtots crée l'alphabet arménien.

428. L'Arménie perse devient une satrapie. Commence l'époque du *Marzbanat*. Tentatives pour convertir de force les Arméniens à la religion mazdéiste.

450-484. Résistance et lutte des Arméniens dirigée par Vardan et Vahan Mamikonian contre l'oppression perse et la persécution religieuse.

451. L'historien Agathange fixe la doctrine officielle de l'Eglise arménienne dans son ouvrage *Histoire des Arméniens* ou *Histoire et vie de Saint Grégoire*.

480-490. Moïse de Khorène, le célèbre « Père de l'histoire arménienne » ou « l'Hérodote arménien » écrit sa monumentale *Histoire de l'Arménie*.

591. Deuxième division de l'Arménie entre la Perse et l'Empire byzantin.

Le temps des invasions : les Arabes, les Byzantins, les Seljucides, les Mamelouks, les Mongols

641. Invasion arabe de l'Arménie. Chute de la capitale Dvin aux mains des Arabes.

649. La conquête arabe provoque la rupture des liens avec l'Empire byzantin et l'éloignement des postulats théologiques de l'Eglise arménienne par rapport à ceux de l'Eglise officielle de Constantinople.

652. Traité arabo-arménien entre Théodoros Rshtuni et le calife omeyyade Mu'awiya permettant, sous l'autorité des Arabes, de récupérer un certain degré d'indépendance qui durera jusqu'à la fin du VIIIe siècle.

703. Révoltes contre l'oppression arabe.

855. Les Arabes nomment Ashot Bagratuni gouverneur d'Arménie.

885. Ashot Bagratuni couronné roi d'Arménie, initie la dynastie Bagratuni qui durera jusqu'en 1045.

962. Ashot III convertit Ani, « la ville aux mille églises » en capitale de l'Arménie.

1002. Le poète mystique, théologien et philosophe Grégoire de Narek écrit son *Livre des Lamentations*.

1045. L'Empire byzantin prend Ani et annexe l'Arménie à ses domaines.

1064. Les tribus turques seljucides prennent Ani aux Byzantins.

1071. Bataille de Manzikert. Les Seljucides sont vainqueurs de l'Empire byzantin et étendent leur émirat depuis l'Asie centrale jusqu'au Bosphore. L'Arménie y est englobée.

1081-1375. Dans quelques provinces, certaines principautés arméniennes semi-indépendantes survivent, comme le royaume de Cilicie, dénommé « la Petite Arménie ».

1179. Concile de Hromela. Tentatives d'union entre l'Eglise grecque et l'Eglise arménienne. L'évêque de Tars est Nerses Lambronatsi, l'un des grands écrivains et traducteurs arméniens.

1185-1240. Sous la protection du royaume indépendant de Géorgie la famille des princes Zakarian se soulève contre les Seljucides dans l'Arménie orientale.

1198. Levon II « le Magnifique » est couronné roi de la Cilicie arménienne. Il aide les chevaliers chrétiens européens de la IIIe Croisade.

1237. Arrivée des envahisseurs mongols.

1245. Alliance de la Cilicie et des envahisseurs mongols. Le roi Hetum Ier fait le voyage à Caracorum.

1271. Marco Polo traverse la Petite et la Grande Arménie.

XIVe siècle. Après la domination mongole, l'Arménie tombe entre les mains de Tamerlan.

1375. Les Mamelouks d'Égypte font la conquête du royaume arménien de Cilicie.

1441. Le Saint Siècle de l'Eglise arménienne passe de la Cilicie à Echmiatsin.

Entre Ottomans, Perses et Russes

1453. Chute de Constantinople. Empire ottoman.

XVe siècle. L'Empire ottoman domine la région de la Transcaucasie pour mettre un frein aux aspirations expansionnistes de la dynastie perse des Safavides.

1512. Première édition imprimée d'un livre arménien à Venise, l'*Urbatagirk* de Jakob Meghapart, une compilation de prières, de mythes, de remèdes pour les malades et de citations de livres historiques.

1555. Traité d'Amassia, première partition de l'Arménie entre la Turquie ottomane et la Perse safavide.

1604-1605. Le Shah Abbas de Perse déporte 50.000 arméniens à Ispahan où se crée une communauté prospère de commerçants.

1636. Première imprimerie arménienne à Ispahan.

1639. Deuxième partition de l'Arménie entre Turquie et Perse.

1666. Première Bible arménienne imprimée à Amsterdam.

1678. Délégation du Catholikos arménien auprès de Louis XIV.

1717. Fondation de la congrégation arménienne catholique de Mkhitaristes sur l'Île de San Lazzaro à Venise.

1722-1728. Révolte arménienne contre la domination perse, dirigée par David Bek.

1771. Fondation de la première maison d'édition d'Arménie : Echmiatsin.

1773. Publication du *Vorogait Parats*, une ébauche de Constitution pour une Arménie indépendante.

1794. Publication d'*Azdarar* à Madras en Inde, le premier journal en arménien.

1804-1828. Guerres russo-perses. Les Russes se rendent maîtres de l'Arménie perse.

1828-1840. Création d'une province arménienne (« Oblast ») dans l'Empire russe.

1828-1829. Première guerre russo-turque pour les territoires arméniens.

1841. Khachatur Abovian, le père de la littérature arménienne moderne, écrit son roman *Les Blessures de l'Arménie*.

1863. En territoire ottoman, les Arméniens adoptent la « Constitution nationale ».

1877-1878. Deuxième guerre russo-turque. La Russie s'empare de la région de Kars.

1885. Fondation à Van du parti politique arménien *Armenakan*.

1887-1890. Fondation de partis politiques de mouvance révolutionnaire, le *Hentchak* de tendance socialiste et le *Dachnak* (Fédération Révolutionnaire arménienne). Les actions terroristes contre la Turquie provoqueront une féroce répression de la part du sultan Abdul Hamid II.

1895-1896. Massacres « hamidiens » d'Arméniens.

1909. Les Arméniens célèbrent le coup d'état des « Jeunes Turcs » qui déposent le sultan Abdul Hamid II. Cependant la répression continuera.

1909. Massacres d'Adana en Cilicie : entre 15-30.000 Arméniens trouvent la mort.

1914 Commencement de la Première Guerre Mondiale. L'Arménie est le champ de bataille entre Russes et Turcs. Les défaites subies par les Ottomans exacerbent le ressentiment contre les Arméniens que l'on croit complices des Russes.

1915 (24 avril), date officielle du commencement du Génocide arménien de la part du gouvernement des « Jeunes Turcs » durant le sultanat de Mehmet V.

1917. Révolution bolchevique en Russie. Les Ottomans avancent vers le Caucase.

1918. Traité de Brest-Litovsk : les Bolcheviques cèdent des territoires aux Ottomans.

1918. Les Arméniens n'acceptent pas le traité. Batailles de Sardarapat, Bash-Aparan et Karakiisa. L'Arménie se déclare indépendante le 28 mai. Première République. Capitale Erevan.

1919. Elections libres et droit de vote pour les femmes.

1919. Conférence de Paris. Les Arméniens demandent la création d'une « Arménie intégrale » qui unifierait les anciens territoires arméniens depuis la Méditerranée jusqu'au Caucase.

1920. Traité de Sèvres. L'Arménie se voit reconnaître certaines de ses aspirations territoriales en obtenant une bonne partie de l'est de la Turquie actuelle.

1920. Mustafa Kemal Atatürk refuse le traité de Sèvres. Première guerre turco-arménienne. Traité d'Alexandropole : les Arméniens doivent renoncer au Traité de Sèvres.

L'occupation soviétique

1920. Les Bolcheviques occupent Erevan. La Russie ampute le territoire arménien qui cède les territoires du Nagorny (Haut) Karabagh et de Nakhitchevan à l'Azerbaïdjan.

1921. Révoltes contre les Bolcheviques. Répression du nationalisme. Les membres du *Dachnak* (Fédération Révolutionnaire arménienne) doivent se réfugier en Perse.

1922. Intégration de l'Arménie à la République socialiste fédérale soviétique de la Transcaucasie avec la Géorgie et l'Azerbaïdjan.

1936. République soviétique d'Arménie. Persécution de l'Eglise arménienne.

1947. L'URSS demande à l'ONU de restituer à l'Arménie les territoires turcs de Kars et d'Ardahan.

1946-1948. Retour vers l'Arménie soviétique d'Arméniens de la diaspora.

1965. Grandes manifestations à Erevan en commémoration des 50 ans du Génocide.

1967. Construction à Erevan d'un Mémorial pour les victimes du Génocide.

1979-1987. Exode massif d'Arméniens à l'étranger. Après les Juifs, ils sont le second plus important contingent national à fuir l'URSS.

1988. Le Haut-Karabagh décide sa réunification avec la République d'Arménie. Exode massif de population arménienne d'Azerbaïdjan.

1988. Tremblement de terre dévastateur au nord de l'Arménie.

1989. L'Arménie décide son unification avec la région du Haut-Karabagh.

1990. Attaques à la communauté arménienne de Bakou. Guerre entre Arménie et Azerbaïdjan.

La nouvelle indépendance

1990 (le 23 août), le parlement d'Arménie déclare l'indépendance vis à vis de l'URSS.

1991. La région du Haut-Karabagh, située sur le territoire de l'Azerbaïdjan mais à majorité peuplée d'Arméniens se déclare indépendante et se proclame en République.

1991. Levon Ter-Petrossian, 1er Président de la République d'Arménie.

1992. La République d'Arménie entre aux Nations Unies.

1992. L'armée arménienne libère Chouchi, la capitale du Haut-Karabagh.

1994. Cessez-le-feu entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. L'Arménie garde 16% du territoire de ce pays.

1995. L'Arménie adopte une nouvelle constitution par référendum

1998. Robert Kocharian, deuxième Président de la République d'Arménie.

2001. Célébration du 1700ème anniversaire de l'adoption du Christianisme en Arménie.

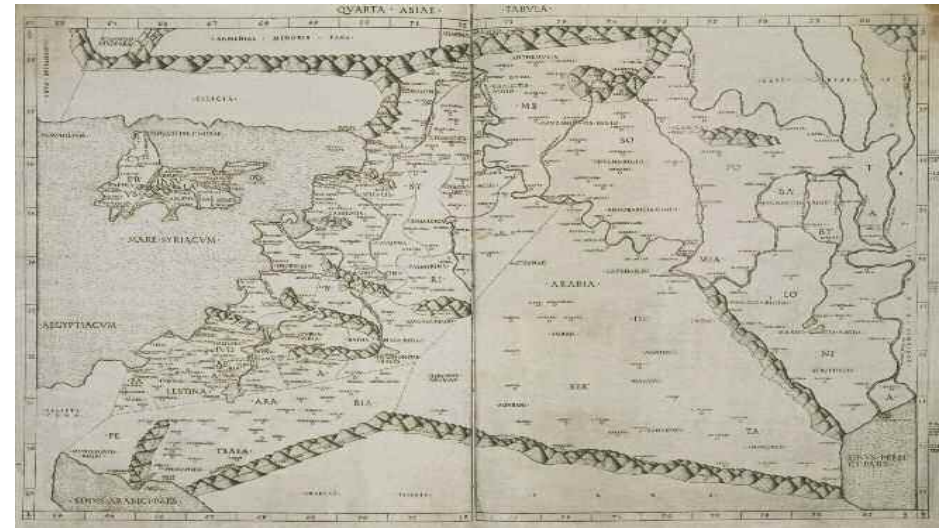
2005. 64% de la population favorable à une future intégration de l'Arménie à l'Union Européenne.

2007. Inauguration du gazoduc Iran-Arménie.

2008. Serge Sargsian, troisième Président de la République d'Arménie.

MANUEL FORCANO

Traduction : Irène Bloc



Claudio Ptolomeo 100/170 DC. Carte de Turquie, Syrie et Arabie. Academia de la Historia-Colección Madrid, España.



Spirit of Armenia

Armenia, one of the most ancient Eastern Christian civilisations, has miraculously survived a convulsive and peculiarly tragic history. Since its foundation, it has been surrounded politically and geographically by other great cultures with chiefly Eastern and Islamic beliefs, and has endured a cruel history punctuated by ruthless wars and massacres that have led to the disappearance of more than half its population, the exile of many others and the loss of major portions of its territory. Despite all this, throughout the centuries Armenia has preserved the essence of its national identity, first by the creation of its own alphabet (devised in 405 by the monk Mesrop Mashtots) and thanks to its rich architectural heritage, which is scattered beyond the country's present-day borders. Although this tangible heritage is one of the most striking features of its nationhood, Armenia has also preserved a rich intangible heritage in the form of its music: a very rich and varied, albeit little known, repertory (except in the case of the *duduk*).

In all highly developed cultures, music – represented and embodied by certain instruments, as well as particular ways of singing and playing – is the most faithful spiritual reflection of a people's soul and history. Of all the instruments used in its ancient musical traditions, Armenia has given special pride of place to a unique instrument, the *duduk*. It is no exaggeration to say that this instrument is the utmost expression of Armenia. As soon as we hear the sound of these instruments – they are usually played as a duo – the almost vocal quality and sweetness of their vibrations transport us to an extraordinary elegiac and poetic universe, introducing us to a dimension that is both intimate and profound. The music acts as a genuine balm, at once sensual and spiritual, which touches the human soul and gently heals all its wounds and sorrows.

Montserrat Figueras felt a deep affinity and enormous fascination for these Armenian instruments, especially the *duduk* and the *kamancha*, as well as a great admiration for the extraordinary musical qualities of our musician friends from Armenia. After her death, I found great consolation in listening to these wonderful Laments for two *duduks* and *kamancha*, and that is why I asked our Armenian friends to take part in the farewell ceremonies that we held for our beloved Montserrat. Their musical performances filled the venues with otherworldly sounds of overwhelming beauty and spirituality. It was after moments of such great emotion, and prompted by the deeply consoling effects of their music, that I had the idea of dedicating this unique project to the memory of Montserrat Figueras, at the same time paying a personal homage to the Armenian people, who have suffered so much throughout their history (a suffering that has yet to be fully recognized) and who, in spite of so much pain, have inspired music that is so full of love and conveys such peace and harmony. It is also a sincere homage to the wonderful musicians who devote their lives to keeping the memory of this ancient culture alive. By a great stroke of luck, back in 2004 our very dear friend, the outstanding *kamancha* player Gaguik Mouradian, had given me several collections of Armenian music, including the fabulous “**Thesaurus**” of Armenian melodies, published at Yerevan in 1982 by the musicologist Nigoghos Tahmizian, in which I have found some extremely beautiful examples of this repertory. To these we have added the pieces for *kamancha*, as well as those for two *duduks*, suggested by our Armenian friends. Together with another extraordinary musician and very dear friend, the *duduk* player Haïg Sarikouyoumdjian, I spent several months studying and deciphering the secrets of these ancient and beautiful melodies, listening to old recordings and discovering the “hidden” keys to the style and character of each piece. Over the last several months, not a single night has passed without my spending a few precious hours studying and playing these powerfully seductive melodies.

We finally managed to set aside the time to work on these pieces together, and between the end of March and the beginning of April we gathered at the wonderful Collegiate Church of Cardona to record all the pieces we had selected to form part of this personal and collective tribute to the bewitching, elegiac **Spirit of Armenia**. Immediately afterwards, together with Lise Nazarian, another great Armenian friend, we set about researching and studying material to accompany the music in the CD booklet: books on Armenian art and history, of which we found an abundance thanks to Armen Samuelian et Alice Aslanian,

the curators and driving force behind the amazing bookshop “Librairie Orientale” on rue Monsieur-Le-Prince in Paris, and also to the orientalist Jean-Pierre Mahé for his essential overview of the art and history of Armenia. Finally, we are grateful to Manuel Forcano for his texts on the Memory of the Genocide and the nation’s historical timeline: a history that we hope through our own modest contribution to keep alive through the emotion of the music featured in this recording. Without Emotion there is no Memory, without Memory there is no Justice, without Justice there is no Civilization and without Civilization human beings have no future.

JORDI SAVALL

Versailles, 5th July 2012

Translated by Jacqueline Minett



Photo : Toni Pènarroya

Jordi Savall

The Breath of Armenia

“God made a wind blow over the earth, and the waters subsided (...). And in the seventh month, on the seventeenth day of the month, the ark came to rest upon the mountains of Ararat” (*Genesis* 8, 1. 4). Armenia is that mountainous region, the ancient Urartu, where the divine wind dried the floodwaters and breathed life into a new creation.

Corroborated by the Mesopotamian tablets, the flood myth, which is more ancient than the Bible itself, has always haunted the Armenian imagination. In 1985, recalling the breadth of knowledge he had acquired during his childhood in the village where he was born, the writer Hrant Matevosyan wrote: “If the mythological flood had happened all over again, like Noah I could have restored the major branches of agriculture and animal husbandry; and if human memory had suddenly been wiped out, by observing the conduct of my parents and fellow countrymen at that time, I could have pieced together the whole moral code (...). In fact, this land, like our other Armenian valleys and cantons, has experienced just such an eclipse of memory and its restoration.”

The genocide of 1915 is not the only instance of Armenia having died and subsequently being restored to life – as if the proximity of the God-sent wind were both terrible and health-giving: it has repeatedly died and been resuscitated in the wake of the catastrophes, invasions and wars that have punctuated its three thousand years of history. Lying at the junction of the tectonic plates that connect the continents, the land of Ararat has periodically been ravaged by earthquakes as devastating as the one that struck in December 1988. This geological instability is matched by the region’s geopolitical turbulence: sitting on the boundary between different worlds and empires, Armenia has been a prey to the deadly confrontations between them. It has been successively ruled by Assyrians

and Sumerians; Scythians and Medes; Persians and Macedonians; Romans and Byzantines; Arabs and Seljuks; Mongols and Turkomans; Ottomans and Safavids.

Like giants petrified by time, the mountains forming the familiar backdrop to the lives of those who live in the region are the ancient witnesses of a rich mythology. Almost every day in summer, in the late afternoon, the people who live on the plain irrigated by the Arax river hear far above their heads a battle being waged between the dragons (*vichap*) of Mount Ararat and those of Aragats, where the eminent astrophysicist Viktor Hambardzumyan founded the astrophysical observatory at Byurakan (the name of the village means “ten thousand springs” or “ten thousand eyes”).

Lashing out from opposing peaks, gigantic serpents of monstrous black cloud curl and unfurl across the sky and furiously lunge at one another. Roaring with the voice of thunder, they completely obscure the light of the sun. Then, suddenly, the eclipsed god strikes out at them with his lightning sword. He shreds them into tiny pieces, releasing in sudden downpours all the dew of the earth and all the moisture that they have greedily sucked up from the rivers during the scorching summer heat. This cosmic battle is depicted in the “dragon tapestries” (*vichapagorg*) knotted by generations of Armenian women, in a faithful image of the great cycles of nature.

To the north of the Arax, the peak of Ara Ler (“Mount Ara”) rises like the silhouette of a recumbent Titan. It is the final resting place of the comely hero with whom Shamiram, the voluptuous Queen Semiramis, once fell in love. Weary of the countless lovers whom she charmed with the magic pearls adorning her breast and then condemned to die of consumption after wearing them out with her insatiable amorous appetite, she dreamt of an “*Amor de lonh*” (“love from afar”), to anachronistically quote (the era we are evoking is the 9th century BC) the title of a 12th century ballad by the Aquitainian troubadour Jaufré Rudel. It was through the words of a song celebrating King Ara the Fair of Armenia that she learned of the name and character of the stranger she longed to seduce. “Driven mad by unbridled passion, the song’s description of him made her fall hopelessly in love, as if he were before her very eyes.” However, Ara, remaining faithful to his wife Nevart, spurned the queen’s insistent advances.

But what use is reason against tyrants, who are slaves to their own vices and passions? The Assyrian armies invaded Armenia and, despite Shamiram's orders, killed Ara, who had led his troops into battle. Mad with frustration, the lascivious queen ordered the young king's dead body to be laid out on the top of a ziggurat, so that the dog-headed genies, the Aralez, might bring him back to life by gently licking his wounds. Did it work? That depends on whose version we listen to. Such an outcome would be incompatible with Christian morality, but that was not the case in pagan mythology. In the Middle Ages heroes killed in combat were still commended to the protection of genies, and in the 20th century the writer Shahan Shahnour, a survivor of the genocide living in exile in Paris published a collection entitled *La trahison des Aralez*.

In this land of legends, at the crossroads of Asia Minor, Iran and Syria, foreign divinities were always welcome. For instance, the Armenians adopted Vahagn the "dragon-slayer" (*Vichapakagh*), a god of Iranian origin, who stole some bright straw from the Syrian god Barshamin, "lord of the heavens" (*Baal Shamayim*), whose brilliantly white idol (*Spitakaparr*) was wrought of silver, ivory and rock crystal. According to myth, the Milky Way was formed from the straw that Vaghan dropped as he hurried away. And we know from various edifying chronicles that Jesus, "the physician who heals without medicines", had conquered the south of the Armenian plateau from apostolic times, thanks to the preaching of Saints Thaddeus and Bartholemew. But the centre and north of the country – the plain of Arax – remained obstinately impervious to the Gospels. The preachers' efforts to banish the demons of idolatry were in vain: no sooner were they evicted than the evil spirits spat out their malevolent curses, turned tail and sought refuge in the neighbouring hills of the Great Caucasus.

A spectacular miracle saved King Tiridates from the error of his ways. After beheading forty nuns, the companions of the beautiful Rhipsime who had rejected his advances, he began to grow pig bristles on his back. His hands and feet turned into hoofs, "like those of a routing, root-eating boar", and his face grew a snout "like beasts that dwell among the reeds." The king's sister, already a Christian, was warned by an angel in a dream that Gregory, a holy man whom her brother had thrown into a "deep pit" thirteen years earlier, was still alive and had the power to restore the king to human form.

Released from the pit, Gregory buried the relics of the virgin martyrs and preached for seventy days in the royal city of de Vagharchapat. Tiridates gradually recovered the upright position and the use of his hands. As Saint Gregory finished speaking, the king's skin became "smooth and soft again, like that of a newborn baby." Heeding the holy man's advice, Tiridates destroyed the pagan temples and in their place built churches near the relics of the martyrs at "Etchmiadzin", where the only Son of God (*Miadzin*) had descended (*etch*) to entrust Saint Gregory with his mission. The latter then departed for Caesarea in Cappadocia, where he was consecrated bishop. On his return, the king was baptised with all his people and his army. And thus it was that, at the beginning of the 4th century, Armenia became the world's first Christian state.

Depending entirely on the person of the king, this conversion, the seventeen-hundredth anniversary of which was commemorated in 2001 and which is still considered by Armenians to be their most precious heritage, was for a long time exposed to all kinds of threats, both from within Armenia and from abroad. Pagan attitudes, customs and rites were deeply rooted, not only in the countryside, but also in the highest echelons of the aristocracy. Enticed by their wives and their concubines, the princes rejected the Christian ways that the king wished to introduce. Forced to abdicate in 330, Tiridates is said to have been poisoned shortly afterwards.

As long as the Bible, which in Armenian is called the "Breath of God" (*Astvatzachountch*), remained untranslated, the new faith was swamped by cruel pagan legends. The oral interpretations of the sacred books according to the Greek or the Syriac that were improvised during religious services were soon forgotten. Armenian was not a written language. It would be another hundred years before a high-ranking official in the royal chancellery, Mesrop Mashtots, who had devoted himself to the religious life, decided to invent a special alphabet of thirty-six letters in order to write down his national language, which until that time had been an exclusively spoken language.

In the course of two decades, from 405 to 425, during a period of anxiety and troubles, a small group of fervent scholars, Mashtots and his disciples under the enlightened leadership of Catholicos Sahak, who are remembered as the "Holy Translators", carried out a gigantic task: the translation of the Bible and the writings of the Church

Fathers. At one fell swoop, Armenian was raised to the status of a language of culture capable of expressing all the subtleties of thought, science and ancient wisdom.

Just as the wind breathed by God had dried up the waters of the Flood, the inspired Word dissipated the mists of mythology. Armed with Holy Scripture's account of the creation of the world and the "last things", Armenia wrote its name in the annals of universal history. Imitating the scribes of Israel, its clerics acquired the habit of writing down their national history, which had become almost as precious as that of the chosen people. Such was the origin of the numerous chronicles among the thousands of often sumptuously illuminated manuscripts housed in the Matenadaran Institute in Yerevan, the temple of memory. As a result of all the conquests and annexations, the ancient kingdom of Armenia, which stretched east of Anatolia, from the Caucasus to Kurdistan, between the Black Sea and the Caspian Sea, shrank by 90%. But the memory of places, ages and people past was preserved.

While Mashtots was busily engaged on his mission, storm clouds were gathering over the Christians of Armenia. Their allies and protectors the Romans had also adopted Christianity. But the Sassanid Persians at their borders were intent upon imposing Zoroastrianism, the fire worship of Mazda, from the Middle East to the heart of Asia. In 387, the Roman army's defeat had led to the first division of Armenia. The Romans kept only the western third of the country, where they soon established a new "province". In the remaining two thirds, the Persians appointed puppet Armenian kings, but in 428 the monarchy was abolished and in 450 the Persian sovereign forced the Armenian princes to renounce their Christian faith.

After returning home, the renegades, who had narrowly escaped deportation to Central Asia, were obliged to do penance. Granting them absolution, the Catholicos forced them to put down a popular revolt. The military superiority of the Persians and their trained elephants made the struggle a hopeless one. Under the leadership of Vartan Mamikonian, the flower of the Armenian nobility was crushed at the Battle of Avarair in 451. Although the Persians were victorious on the battlefield, the fighting was so bloody and brutal that they abandoned their plans for forced conversion. Vartan's comrades were canonised as martyrs. Another two wars subsequently broke out in 484 and 572, but the Armenian faith proved unbreakable. Referred to as the "Law of our ancestors", Christianity became a part of the Armenian national identity.

That is undoubtedly why the faith held out despite the various periods of Muslim rule that succeeded one another with a few interruptions – notably between 884 and 1064 – from the 7th to the 19th century. In the absence of an Armenian State, the Armenian Church was the sole guardian of the language and the nation. The Catholicos became the spokesman of his people before the caliphs, the emirs, the sultans and the khans.

From 1198 to 1375, a new Armenian kingdom was constituted in Cilicia, in the shadow of the Taurus and Amanus mountains. Its maritime borders allowed Cilician Armenia to trade with the merchant republics of Genoa and Venice. As neighbours of the Crusader States, Armenian princes married their daughters to Frankish barons established in the East. They enthusiastically adopted courtly love, Scholastic theology and Western science and technology; they also translated feudal law, which at that time was the last word in good governance.

In a bid to defend themselves against the Mamelukes and their successors, the Ayyubids of Egypt and Syria, the kings of Cilician Armenia allied themselves to the Mongols who, in 1295, had not yet converted to Islam. With the help of the horsemen of the steppes, they hoped to launch a surprise attack on the Antichrist. Unfortunately, the Crusaders did not understand this strategy. The Mongols joined the Muslim camp and all the independent principalities fell one after another. Isolated and exposed, the Armenians also succumbed.

In 1441, when all Armenia was in the grip of the Turkoman hordes who had followed Tamerlane, a small group of princes and prelates decided to transfer the seat of Armenian Apostolic Church back to Etchmiadzin Cathedral in the holy city of Vagharshapat. Overcoming all the obstacles, this return to Armenia's roots during a dark chapter in the nation's history was to mark the beginning of a long wait in anticipation of the spring breeze which would melt the frost: "the rain is over and gone, the flowers appear on the earth" (*Song of Songs* 2, 11-12).

Their hope did not go unrewarded. For the last twenty years Armenia has enjoyed an independence that was won without violence. Overcoming the cataclysmic implosion of the Soviet Union, it built its State, instituted its own currency, secured its energy supply and courageously undertook the reconstruction of its economy. Admittedly, it still has a number of serious problems to solve. The Armenian population living in an enclave in Azeri territory in the mountainous Karabakh region demand the right to security and self-determination, and as a reprisal Turkey

and Azerbaijan have imposed a blockade on Armenia. Within the Armenian Republic itself, there is still much urgent progress to be made in the functioning of democracy, the enforcement of laws and the right to employment.

The nation's quest for harmony is a long-term enterprise. Unlike the pagan system of education, in which archery had been the supreme exercise in skill and reflection, the Holy Translator Mashtots selected his pupils on the basis of their lung-power. He needed robust voices, capable of singing without flagging throughout the religious services. And this practice was not lost. Liturgical monody was joined by secular genres, popular song and dance melodies, epic recitations, elegiac laments on the *duduk* and the piercing *zurna*: like the poet Hovhannes Tumanyan (1869-1923), they all express the beauty of the path, the endurance of the travellers along its way and the profound aspirations of the soul.

*Our path is sombre, our path is dark,
And yet, relentless,
In the never-ending gloom,
Through the ages, ever upward, we climb
the steep heights,
the mountains of Armenia!*

*We carry our priceless treasure of old –
Vast as the sea,
Brought to life
By the soul of our people–
Among these lofty peaks,
The mountains of Armenia!*

*How often from the wild wasteland
The savage hordes have come,
One after another,
To assail our caravan
In our blood-stained hills,
The mountains of Armenia!*

*Yet, plundered, massacred,
Stricken with terror
And torn to pieces, our caravan
for all its countless wounds, moved on,
In these mournful hills,
The mountains of Armenia!*

*Longingly we gaze
At the distant stars
In the depths of the heavens and ask:
Oh, when will dawn break at last
Over these green hills,
The mountains of Armenia?*

JEAN-PIERRE MAHÉ

Translated by Jacqueline Minett



Gaguik Mouradian

Photo : David Ignaszewski

“THESAURUS” of Armenian Melodies

In the foreword to his “*Voskeporik*”, or *Thesaurus of Armenian Melodies*, published in Yerevan in 1982, the musicologist Nigoghos Tahmizian expressed a very modest wish: that his collection of simple melodies, which he regards as an Armenian cultural treasure – collected by him into an original manuscript resembling a musician’s notebook of personal jottings – might become a working document for future performances.

His wish came true, for in discovering this collection Jordi Savall found the subject for the present recording. Since his interpretation of the melodies selected is instrumental, a few succinct words about the texts and contexts of the repertory might prove useful.

No music grounded in the oral tradition of a people who for centuries have been stateless can be homogeneous. Nevertheless, at the end of the 19th century, when Komitas decided to carry out an in-depth study of Armenian folk music based on a rigorous classification according to criteria of genre, region, and circumstances of performance, he revealed a number of timeless common elements.

Of course, all these songs have their history: they were an integral part of rituals, they punctuated important moments in rural or city life, and they bear witness to changing patterns of thought or aesthetic judgement. But, in both the heroic echoes and the laments of the exile, in the tribute to the beauty of the country and in the lovers’ repartee, the attentive ear will recognize some constant features. They can all be heard here as elements of a strong musical identity: all the melodies seem to recall the prevailing symbolism in medieval modes codified by the Church, which no doubt borrowed them to some extent from a pre-existing secular repertory, each rhythm closely identified with the metre of the text.

This essentially monodic music was for a long time varied only by the characteristic relief of the *bourdon*, illustrated here by the pieces performed on the *duduk*.

Harmonies were a late addition, introduced by 19th and 20th century composers who had trained as composers at Western schools, such as Tshukhadjian (1), (5) and Komitas (8), (9), (10), (16), (18). This evolution coincided with the emergence of a literary and artistic renaissance in cities such as Constantinople and Tbilisi. Convinced of its value, poets and musicians drew new inspiration from popular culture. Komitas began by touring the rural areas, respectfully gathering the melodies that he later went on to study and disseminate.

This recording includes just one example of the medieval religious matrix, It is “Sird im sassani” (13) a Holy Thursday cantilena written by Mkhitar Ayrivanetsi, which recounts Christ’s dread at the suffering that awaits him after being betrayed by Judas: “my heart is broken.”

The instrument entrusted to represent the absent word is naturally the *duduk*. The distinctive vibrations of the reed of this apricot-wood flute are remarkable for their moving imitation of the human voice, whether crying, singing or weeping.

As an integral part of the ritual, the music brings together in the wedding songs (9) a number of very ancient sacred elements, some of which undoubtedly pre-date Christian times, and other secular elements ranging from dance music to humorous evocation of the wedding guests. We hear the solemn introspection at the moment when the groom is dressed in his ceremonial costume before being crowned “king”, and the departure of the wedding party to the home of his bride, the “queen”, as well as the more cheerful strains of the satire on the dignitaries, the beat being provided by the *dap*, a large-diameter frame drum with a great expressive range.

The high Armenian plateau is a land of passage, and its frequently invaded kingdoms and cities have always tried to resist. Although there are few war songs in the strict sense, many deal with the theme of struggle or resistance, as in the song beat out on the drum “Menk kadj tohmi” (1) “We are the sons of a strong people/... From childhood we have learned courage/ Forward! And let our victory resound on the drum/ Let all men know we shall not be their playing!”

Love of the homeland, often tinged with nostalgia, is sung by poets whose verses are later set to music: in the song “Hayastan” (14), Mirza Vanantédsi asks his “Armenia, land of Paradise” to inspire him and nourish his hope by recalling the founding heroes: “it is your breath which breathed courage and strength into Hayk”.

The two combined songs “Azat asvatsn and Ter kedzo” (12) offer another variant on the same poetic theme: “Azat asdvatsn” is an ode to freedom, while “Ter kedzo” calls for divine blessing on a people in distress, for “today the lands of Ararat are in the hands of foreign peoples.”

Exile is always tragic, as witnessed by a whole repertoire of searing laments since the Middle Ages. Often, this pain is expressed through symbols. The crane (“krunk”), a migratory bird, is one such symbol (2). “Where have you come from, crane? Have you no news from home? The bread of the exile is bitter, and the water he drinks murky...” The song “O’h intsh anush” (5) is a musical setting of a text by a renowned poet, Meguerditch Bechiktachlian. It is suffused with the grace of “sweet birdsong”, with the “gentleness of a soft breeze watching over the flowers”, which are met with the repeated, stubborn rejection of the exile: “But you are not from my homeland, bird, fly away! Go and sing far away from my heart!”

Folk music provides the backdrop to daily life in an essentially rural world.

It sings of nature, rich in symbols, as in “Sév mut amper” (17) “dark black clouds”. It addresses the mountains, confiding despair or deep sadness: “Hov arek” (16) and (17). They are also mentioned in the serene evocation of everyday life “Alagyeaz” (18). But metaphors escape clichés, and the spring of resurrection – “Karun” – can be portrayed as terrible as death (8) “It is spring, it has snowed... My liver and lungs are burning wounds chilled by the cold, cold wind... The love of my darling girl has frozen.”

Even when song is not directly used to beat out the rhythm of the work in the fields, it makes reference to that world: the peasant, or “matshkal”, has not returned home, and his troubled wife waits (6), expressing the fear that her husband will be exhausted by his labours...

Love, so often a source of melancholy in these songs (15), can also be light-hearted and playful, as in “Al Aylukhs” (10). And love is honoured in the prelude to the dance, which follows its evocation (4).

Peasant and folk music does not require professional performers. Yet, from ancient times, the wandering poets and minstrels, known as *gusans*, as well as court musicians, have played a role equivalent to that of the ancient

bards and poets who composed epic songs. This tradition, which has evolved over the centuries, still plays an important role in Armenia (11), where it is often inseparable from that of the *ashiks*, folk singer-songwriters whose essentially lyrical works celebrate the theme of love. The most famous of them, Sayat Nova, (3) was highly regarded throughout the Caucasus. He lived at the court of an 18th century king of Georgia, and it was to this wise and noble friend that he addressed the words of “Dun en glkhen” (7), in which the poet proudly affirms that: “his art is of a different kind.” He was a particular devotee of the *kamancheh*, a stringed instrument, held upright and resting against the thigh, which is played with a variable-tension bow.

Composers and “transcribers”

In the 5th century, when two great empires, the Persian and the Byzantine, were threatening the identity of a dismantled Armenia, the intuitive genius of a religious scholar, Mesrop Mashtotz, led to the paradoxical emergence of a cultural golden age, thanks to the invention of the Armenian alphabet, which would prevent the irremediable assimilation of his people. This new form of writing enabled major works of the great civilizations of the day to be translated into Armenian, and also paved the way for an explosion of literary talent.

Sadly, there was no Mashtotz in the world of Armenian music. In the ancient liturgy, and its hymns and canticles, it was oral transmission that guaranteed the singer’s faithful observance of the codes established by the religious authorities, which classified the modes (originally eight), depending on the liturgical calendar and religious feast days: the neumes (or “khaz” in Armenian) found in ancient manuscripts are not a system of musical notation as such, but rather *aide-mémoires*. It was only by means of a long apprenticeship with his master that a *gusan* or *ashik*, professional performers of secular music, acquired his musical knowledge, combining inspiration and melodic or rhythmic invention in his poetic art.

Tigran Tchukhadjian (1) and (5), Gabriel Yeranian (14) and their anonymous contemporaries (12)

The first piece performed on this album is taken from the first “rounded composer” in Armenian history.

Tigran Tchukhadjian was born in 1837 at “Bolis” or “Polis” (the name given in Armenian texts to the ancient city of Constantinople, which later became Istanbul), into a family of wealthy artisans. He received his early musical training under Gabriel Yeranian. From 1861 to 1864 he continued his studies at the Milan conservatoire, an experience that had a profound influence on him and would later result in his composing the first operas (and a comic opera) in Armenian. Some of these works were staged during his lifetime – quite a challenge in a city like Constantinople, which at that time had no symphony orchestra and no professional opera singers – and enjoyed great success. However, he failed to persuade his patrons to stage his other operas in “Bolis”, Paris or Smyrna. It was not until 1945 that his opera *Arshak II* was premiered at Yerevan...

Tchukhadjian died in poverty in 1898.

His work demands to be seen in the context of **the extraordinary rise of Armenian culture in the 19th century**. A contemporary of the political strife and struggles waged between the empires of the period, he fought for the affirmation of a new national identity. In this light, it is easy to see why the song “Menk kadj tohmi” was such a success...

At Constantinople and Tbilisi, intellectuals who had studied at European universities drew on their national heritage, enhancing it with their own creative genius.

Alongside the prestigious literary publications, which provided a platform for the Romantic, Realist and then Symbolist poets, a number of music reviews also began to appear. “Knar Haykakan” (“Armenian Lyre”) was founded by Gabriel Yeranian in 1861, and was later taken over by his disciple Tchukhadjian in 1862. Inspired by their common pedagogical mission, both composers transcribed and adapted Armenian melodies to Western musical notation and set poems by their contemporaries.

Other anonymous musicians followed in their path, immortalising the texts of M. Taghiatians and M. Nalbantian in the songs “Azat asdvatsn and Ter kedzo” (12), which all Armenians know today...

Gabriel Yeranian (1827-1862). Tchukhadjian's first teacher did not live long enough to leave a sizeable body of work. A teacher and organizer of lectures, as well as the founder of two music magazines, he was one of the first composers to establish links between the musical heritage of his people and Western culture.

A number of his songs were harmonised and taken up again at the end of the century by the choirs that had sprung up in all the towns and cities where Armenians lived, as well as being performed by renowned soloists. The emotional charge of the hymn to the homeland "Hayastan" (14) has gone down to posterity...

Sayat Nova (1712-1795) is the most emblematic as well as the best-loved ashik of the Caucasus. Born in the Lori province, he was, according to his own written testimony, the son of a Sanahin mother and a pilgrim from Syria who was visiting a famous monastery in the region. A weaver's apprentice, he soon gave up all thought of becoming an artisan, instead choosing to perfect his musical skills at Tbilisi, a cosmopolitan city where he learned several languages and acquired a knowledge of various poetic traditions.

He sang at the court of the Georgian King Irakli II, who sent him into exile on the Caspian Sea in 1756 for reasons as mysterious as those which separated Ovid from Augustus... (7) His work, which is typical of Oriental lyricism, is mainly on the theme of love (3). His poetry creates a highly individual language that is rich in references and metaphors, at times concrete and at others erudite and symbolic.

Komitas (1869-1935)

It is no coincidence that the present recording devotes so much space to his work: (8), (9), (10), (16) and (18), for Armenian music owes much to him.

He was educated at Etchmiadzin, the seat of the Patriarch of all the Armenians, where he taught music to the seminarists and was ordained a priest in 1895. From 1896 to 1899 furthered his musical culture in Berlin before embarking single-mindedly on his chosen mission: to give the music that he revered, that of his native people, its rightful place. He systematically and scrupulously gathered songs on his tours of the provinces. He classified, analysed, compared and published them in reviews, as well as presenting them in lectures before a wide variety of audiences in Tbilisi, Berlin, Paris and Geneva. In 1910 he settled in Constantinople, where he played an active part in the rich cultural life of the city and made friends with writers and intellectuals. Like them, he was deported

in 1915. This talented musicologist survived them, thanks to the intervention of diplomats who demanded his right to return, but his work was left unfinished. He was moved to Paris, where he was hospitalised after the war, but he never regained his mental health, which had been dealt a fateful blow by the tragic suffering of his people.

LISE NAZARIAN

Translated by Jacqueline Minett



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenataran 6289).
Figurines marginales (détail).

“After all, who still remembers the annihilation of the Armenians?”

The Armenian genocide: an unresolved issue

The opposite of love is not hatred, it is indifference. The opposite of art is not ugliness, it is indifference. The opposite of faith is not heresy, it is indifference. And the opposite of life is not death, it is indifference.

Elie Wiesel

For the Armenian people, whether in their homeland or in the diaspora, the 24th April marks a long day of mourning in remembrance of the anniversary of the beginning of the genocide suffered in 1915 at the hands of Turkish officials of the Ottoman Empire, a still painful national trauma that has not been given sufficient recognition by the international community. The official figures and the atrocities perpetrated during that tragic attempt at systematic extermination are as spine-chilling as they are widely unknown: around 1.500,000 victims, mass deportations of 870,000 people, pillaging and forced conversions, the devastation of the Armenian territories... The result was that, in just a few years, two thirds of the Armenian population living in the great Ottoman Empire at that time were wiped out.

The modern Republic of Turkey does not deny the massacres, but it rejects all responsibility for them and does not accept the term *genocide*: it attributes the horrors to the previous regime, the sultanate, and condescendingly frames them in the context of the hostilities with Russia during the First World War. The Turkish authorities feared that the Armenian population, who were Christians like the Russian enemy, would side with the invaders and open up a new rearguard front in the war. The truth is that the Armenian people had good reason to side with the Russians and throw off the oppression they suffered under the sultanate: between 1894 and 1896, Sultan



Gregoire l'Illuminateur, saint apôtre d'Arménie, premier Catolico (chef de l'Eglise d'Arménie) vers 240 - 332. « Les successeurs de Saint Grégoire », rideau d'un palais de Madras, 1790. Etchmiadzin (Arménie), ancien Palais Patriarcal. © ag-images / Yvan Traver

Abdul Hamid II, in a vain attempt to curb the decline of his empire, strengthen his authority and shore up his power, fanned religious hatred against the non-Turkish communities. The Armenians, who lobbied for the modernisation of Ottoman institutions and the recognition of their identity, were cruelly punished: the sultan had more than 200,000 of them massacred at the hands of Kurdish mountain peasants. One million Armenians were expropriated and many were forced to convert to Islam. The region around Lake Van, the very heart of the historical Armenian nation, was devastated, its churches razed to the ground or turned into mosques, and more than 350 villages were wiped off the map. International public opinion criticized the harshness of the repression, and Abdul Hamid II, having failed to bribe the European media, was dubbed the “great assassin” and subsequently “the bloody Sultan”.

These events which occurred at the end of the 19th century were the precursor of the great massacre which was to follow, when ultranationalist army officers belonging to the “Young Turks” movement, after staging a coup d'état and deposing Abdul Hamid II in 1909, succeeded in imposing their own ideology, Turanism, which sought to establish a great new Asian power, a union of all the Turkic-speaking peoples from the shores of the Aegean to the steppes of Central Asia and China. Aware of the slow and inevitable break-up of the Ottoman Empire, the Young Turks sought to impose by force a political vision which at the very least would make the region of Anatolia a racially homogeneous Turkish nation, one in which the Armenians would naturally be the first people to be crushed; from 14th to 27th April 1909, between 15,000 and 30,000 Armenians from the southern region of Adana, in what had been the medieval kingdom of Lesser Armenia, or Cilicia, were brutally massacred, and the bloodbath spilled over into other cities such as Aleppo in Syria. The episode has gone down in history as the Cilician Massacres.

Subjected to constant threats and violence by the Turkish government, during the events and hostilities of the First World War between the Turkish and Russian armies, on 7th April 1915, the Armenians of the region of Van, in eastern Turkey, revolted and proclaimed an independent Armenian government. The Young Turks, and in particular the Grand Vizier of the Sultanate, Taalat Pasha, seized on this as an excuse to carry out massive reprisals, which began with the order of deportation and execution of between 600 and 800 intellectuals, and leading members of the Armenian community in Istanbul on 24th April 1915, known as “Red Sunday”. The

genocide had begun: Armenian soldiers in the Turkish army were accused of treason against the empire, imprisoned and executed (when in fact many more Turks deserted than Armenian soldiers), all Armenian functionaries were dismissed from public office, and the Armenian population of the seven eastern provinces of Turkey were deported with the excuse of moving them away from the theatre of the military operations in the war with Russia. All functionaries or officials of the regime who refused to carry out the deportation or execution orders were threatened with legal action and dismissal. The Temporary Deportation Act of 29th May, 1915, established the terms of the deportation and dispossession of the Armenian population: all males between the ages of 20 and 45, who might organize armed resistance and support the Russians, were sentenced to forced labour and the majority were killed along the way. These deportations took the form of long, dehumanising trails of women and children travelling on foot without food or water on the so-called “death marches”, or being packed into cattle wagons and transported by train away from the heartlands of historical Armenia. The documents and eye witness accounts of the events relate countless atrocities: mass burnings, mass embarkations in boats which were then capsized in the Black Sea, children inoculated with typhoid and given overdoses of morphine, the use of poison gas... Many young women were raped, sold as slaves and then forcibly converted. In recent years there has been some controversy in Turkey because many Turks have discovered to their amazement that they descend from Armenian Christian women who converted in the aftermath of those events.

The concentration camps to which the weak, exhausted Armenians deportees were herded were dotted along two axes towards the south: one included the Syrian city of Aleppo, Lebanon and Palestine, where there were already Armenian communities, and where some of the deportees survived, and the other was along the River Euphrates, in the Mesopotamian desert, and following the railway line to Baghdad, with the Syrian city of Deir ez-Zor as the epicentre of the various internment camps, or rather death-traps, where only 10% of the deportees survived. Of the 2,500,000 Armenians who were living in the Ottoman Empire at that time, about 1,500,000 disappeared and the rest fled, spreading throughout the world to form what is nowadays known as the Armenian diaspora.

Despite the coverage of these events in the international press, war-torn Europe was in no position to give serious attention to the Armenian question. Nevertheless, in 1919, condemnation of the atrocities forced Sultan Mehmed VI to mount summary courts-martial of those responsible for the physical elimination of the Armenians, including

the former Grand Vizier, Taalat Pasha, the former War minister, Ismail Enver, and the former Navy minister, Ahmed Jamal Pasha. They were tried and sentenced to death *in absentia*, because they had fled the Empire after the First World War. The Treaty of Sèvres of 1920 signed by the victorious powers of the First World War and the new government of the Ottoman Empire stipulated that those responsible for the massacres should be extradited and tried. Only a handful of Turkish officials and politicians were transferred to Malta and interned for three years while investigators tracked down documentary material for the prosecution in the archives of Istanbul, London, Paris and Washington. These and other good intentions designed to bring to justice those who had been responsible for the massacres came to nought due to internal upheavals in Turkey and regime change when Mustafa Kemal Atatürk came to power, culminating in the abolition of the sultanate (1922 and the proclamation of the Republic of Turkey (1923). The inter-allied tribunal, which was to have tried and finally brought the matter to a conclusion under the terms of the Treaty of Sèvres (dissolved in 1922), ceased to act and the detainees were returned to Turkey in exchange for a certain number of British subjects who had been held by the forces of Kemal Atatürk.

The impunity implicit in the dismantling of the inter-allied tribunal established under the Treaty of Sèvres, spurred the Armenian Revolutionary Federation to launch “Operation Nemesis” (so called after the Ancient Greek goddess of divine retribution), a guerrilla cell whose mission was to assassinate the Turks responsible for the Armenian genocide wherever they might be. After drawing up a blacklist of more than two hundred names, between 1920 and 1922 the Nemesis guerrillas killed several politicians and officials belonging to the Young Turks movement who had been heavily implicated in the persecution and extermination of Armenians. The most notorious case was that of Soghomon Tehlirian, a survivor of the genocide, who is now honoured as an Armenian national hero because on 15 March 1921 he shot dead the “number 1 on the list”, the former Grand Vizier Taalat Pasha in broad daylight in the district of Charlottenburg in Berlin, the city where the Turkish official had gone into exile. The German authorities tried Tehlirian for murder, but absolved him on grounds of the trauma he had experienced. Ahmed Jamal Pasha, the former Navy minister, was also killed in Tbilisi in 1922. However, apart from these isolated acts of retribution and revenge carried out by Armenians themselves, the world at large washed its hands of the Armenian question. In 1939, just before he embarked on his infamous plan to exterminate

handicapped Germans and carry out a brutal and merciless genocide against the Jews in Europe, Adolf Hitler tellingly posed the question “After all, who still remembers the annihilation of the Armenians?”

Apart from the Armenian Republic, which was declared within the Soviet Caucasus with its capital at Yerevan, and which today has a population of 3,500,000 Armenians, the Armenian diaspora, which was a direct consequence of the genocide, is to be found all over the world. Among its better known representatives are singers Charles Aznavour, Cher, the chess champion Gary Kasparov, the tennis player André Agassi, the actor François Berléand, the politician Édouard Balladur, the Formula One racing driver Alain Prost and the poet and member of the French Resistance, Missak Manouchian. Russia, the United States, France, Iran, Ukraine, Georgia, Syria, Lebanon and Argentina are the countries with the largest communities, and it was here in the 1980s that international public awareness gradually began to refocus on the tragic events of the genocide.

The European country with the largest number of survivors of the massacres is France, where the Armenian community currently numbers about 500,000. It was there that the first initiatives were launched to officially recognize the genocide: the European Parliament did so on 18th June 1987, and since 2002 French Law has officially recognized the genocide. There have also been various attempts in France to introduce laws penalizing the denial of genocide: in 2006, the French National Assembly adopted a bill which aimed to penalize the denial of the Armenian genocide with a five-year prison sentence and a 45,000 € fine. The bill was blocked by the Senate and in 2011 a new bill was submitted, according to which denial of the genocide carried a sentence of one year's imprisonment and a fine of 45,000 €, as originally proposed. However, in February 2012 the Constitutional Council ruled that the bill was unconstitutional. Uruguay, Canada, Russia, the Vatican, Switzerland, Argentina, Chile, Venezuela, several European Union countries (Cyprus, Greece, Lithuania, Poland, Sweden, Belgium, France, Italy, Slovakia, Holland) and 43 of the 50 United States of America have also officially recognized the genocide. Serbia and Iceland have tabled bills in their respective parliaments with a view to securing official recognition. In Canada, Quebec led the way in recognizing the genocide in 2001. In Spain, recognition has been given by the parliaments of the Basque Country, Catalonia and the Balearic Islands; in Brazil, recognition has been given by the states of São Paulo and Ceará; in the United Kingdom, the Scottish Parliament, the Welsh

Assembly and the Northern Ireland Assembly have recognized the genocide, unlike the Parliament at Westminster, which, although it recognizes the massacres, does not consider them sufficiently serious to warrant the term genocide as defined by the 1948 United Nations Convention on Genocides. Having said that, in 2000 185 MPs of the UK Parliament signed a Motion to recognize the Armenian genocide.

On 15th June, 2005, the German Bundestag recognized the expulsion and massacre of Armenians in 1915 and urged the Turkish government to acknowledge its “historical responsibility” for what happened, while stopping short of accepting the use of the term *genocide*, despite the fact that many historians and various countries around the world regard it as such. Similarly, the State of Israel has refused officially to recognize the genocide. The first direct and frank discussion on the subject was held in the Knesset in 2011, and a committee has been set up to conduct an in-depth inquiry into the matter before coming to a decision about the use of the term *genocide*. In the opinion of Yehuda Bauer of the Hebrew University of Jerusalem, the Armenian genocide “is the nearest thing to the Jewish Holocaust”, although he maintains that there are sufficient differences between the two for the Armenian case not to be termed as such, including the underlying motivations, which were pseudo-religious in the case of the Jewish Holocaust, while purely political and territorial motives existed in the case of the Armenians, and only in Turkey, not the whole Ottoman Empire. Bauer is also of the opinion that the so-called Armenian genocide began not in 1915, but at an earlier date, with the massacres carried out in 1896 during the reign of Sultan Abdul Hamid II and the Cilician Massacres of 1909. However, in 2007 the Elie Wiesel Foundation for Humanity issued a letter signed by 53 Nobel Laureates in which the Genocide Scholars concluded that the 1915 killings constituted a clear case of genocide.. The document also stated that Turkish recognition of the genocide should not constitute “legal grounds for reparations or territorial claims”, thereby giving the Republic of Turkey cause for concern regarding financial claims or a modification of its present borders.

In Turkey, the Armenian question is still an open wound and the government continues to devote much academic, diplomatic, political and legal energy to discrediting the term *genocide* in describing the massacres perpetrated against the Armenian population. Any public expression of the recognition of this historic tragedy is punishable by law under Article 301 of the Turkish Penal Code, which prohibits “insults against Turkishness”. A number of

intellectuals who have dared to speak out against the atrocities committed in the past against the Armenians have been the victims of threats and attempts on their lives. One recent example is the hate campaign waged against the Turkish Nobel Prize for Literature, Orhan Pamuk, who was forced to leave the country following his statements in reported in the German weekly *Das Magazin* in February 2005, in which he criticised the Turkish government for having imposed silence on this question. Nevertheless, in 2005 Recep Tayyip Erdogan, the incumbent president of Turkey, gave the government of the Republic of Armenia an undertaking that he would set up an official committee to establish the truth of the massacres of 1915, no doubt prompted to do so by Europe’s insistence on the recognition of the Armenian genocide as a preliminary step towards the country’s possible accession to the European Union.

In Turkey, despite the difficulty that persists in taking responsibility for such a tragic and shameful episode as the Armenian genocide, in December 2008 a group of Turkish intellectuals posted a personal apology on the Internet. In just a few days, the initiative, entitled “We ask for forgiveness”, mustered over 10,000 signatures and the president of the Republic himself supported the petition. Having said that, however, another group opposing the initiative also posted a document which attracted an even greater number of signatures, as well as the support of the Prime Minister, thus giving rise to profound debate on the issue within Turkey. When something is talked about, it exists.

Every 24th April at Yerevan, in the ever-awesome presence of majestic Mount Ararat, the memorial around the perpetual flame, which burns in memory of all the innocent victims of the genocide, is heaped with floral tributes. The music on this CD is one more tribute.

MANUEL FORCANO

Translated by Jacqueline Minett

Bibliography

- Alexander, E., *A Crime of Vengeance*, London, iUniverse, 2000.
- Balakian, P., *The Burning Tigris: The Armenian Genocide and America's Response*, New York, Harper Collins, 2003.
- Bauer, Y., "The Place of the Holocaust in Contemporary History", in J. K. Roth and M. Berenbaum (eds.), *Holocaust: Religious & Philosophical Implications*, New York, Paragon House, 1989.
- Carzou, J. M., *Arménie 1915. Un génocide exemplaire*, Paris, Flammarion, 1975.
- Dadrian, V., *The History of the Armenian Genocide: Ethnic Conflict from the Balkans to Anatolia to the Caucasus*. Oxford, Berghahn Books, 1995.
- Dédéyan, G. (Dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007.
- Derogy, J., *Opération Némésis*, Paris, Fayard, 1986. (Reedited in the anthology *Fragments d'Arménie*, Paris, Omnibus, 2007, pp. 473-723. English version: *Resistance & Revenge*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1990.)
- Kévorkian, R., *The Armenian Genocide: A Complete History*, Londres, I. B. Tauris, 2011.
- Khachikyan, A., *History of Armenia*, Ereván, Edit Print, 2010.
- Svazlian, V., *The Armenian Genocide and Historical Memory*, Yerevan, Gitutian Publishing House, 2004.
- Taner, A., *A Shameful Act: The Armenian Genocide and the Question of Turkish Responsibility*, New York, Henry Holt & Co., 2007.
- Ternon, Y., *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Paris, Seuil, 1977 (1996, 2nd ed.).
- Ternon, Y., *La cause arménienne*, Paris, Seuil, 1983.
- Yeghiayan, V., *The Case of Soghomon Tehlirian*, Glendale, Center for Armenian Remembrance, 2006.



Photo : Toni Peharroya

Armenia, forever at a crossroads

A chronology

Mythical times

According to the Bible (Genesis 8,4), after the flood Noah's ark comes to rest on the top of Mount Ararat. Noah and his three sons, Shem, Ham and Japheth, disembark and repopulate the earth.

The Armenian historian Movses Khorenatsi (AD 410-490) writes a great three-volume *History of Armenia*, in which he recounts the legend of Hayk, the patriarch of the Armenian nation. According to Khorenatsi, Hayk is the son of Torgom, the son of Gomer, the son of Japheth, the son of Noah.

According to Khorenatsi, Hayk flees from Babylonia when the tyrant Bel (also called Nimrod) proclaims himself king, and emigrates to the mountain region of Ararat. There, with a group of some 300 people, he founds the city of Haikashen. Bel demands fealty, but Hayk refuses. In the ensuing legendary battle, Hayk shoots an arrow from his great bow and kills the tyrant. The region where Hayk's victory takes place is named after him: Hayastan.

The year of this victory is considered year one in the Armenian calendar. The date given by medieval Armenian historians to Hayk's victory is 11th August, 2292 BC.

Ancient times

Hittite sources from the 15th century BC refer to the land of Hayasa near Lake Van.

Possible arrival, with the invasion of the Sea Peoples (13th century BC), of a tribe from western Anatolia called the Arman, who spread throughout the region.

Assyrian tablet of Tiglath Pileser I (1114-1076 BC) commemorating the victory over the "Kings of Nairi".

The Assyrian threat to the Armenian plains leads the kings of Nairi to unite and create the kingdom of Urartu (9th – 6th century BC), which extends to the west and south of Lake Van and has its capital at Tushpa.

782 BC. Founding of the citadel of Erebuni (Yerevan) by King Argishti I.

714 BC. The Assyrian Emperor Sargon II leads military campaigns against the Kingdom of Urartu.

585 BC. The Kingdom of Urartu falls as a result of attacks by Scythian tribes in the north and Persians in the south.

The Thracio-Phrygian tribes of Armenians finally settle in Urartu territory and intermingle with the original inhabitants, although they impose their own language.

520-521 BC. Armenian rebellion against the occupying Persians. Darius I crushes the revolt, as recounted in the famous Behistun Trilingual Inscription. The Akkadian version of the text refers to the defeat of the "Kingdom of Uratxu", the Persian text refers to "Arminia" and the Elamite text mentions "Kharminia."

The Greek geographer and historian Hecataeus of Miletus (550-476 BC) also refers to the "Arminoi" (Armenians).

Classical times

401-400 BC. As Xenophon's army of 10,000 Greek soldiers retreats towards the Black Sea, they pass through the territory of Orontes' Armenian satrapy.

330 BC. Following Alexander the Great's conquest of the Persian Empire, various independent kingdoms spring up in Armenian territory. Adoption of Hellenistic culture.

240 BC. Creation of the Armenian kingdom of Tsokp.

215 BC. Conquest of the Kingdom of Dsokp by the Seleucid Empire.

189 BC. Independence of the Armenian territories of the Seleucid Empire. King Artashes I founds a Hellenistic-Armenian kingdom, expanding its borders and establishing a new capital at Artashat.

95-55 BC. Tigran II the Great makes Armenia a great regional power. His conquests give Armenia coasts on the Caspian Sea and the Mediterranean, dominating Cilicia, Upper Mesopotamia, the north-east of Iran, Syria and Lebanon. He founds the new capital at Tigranocerta.

69-68 BC. Uneasy at the power of Tigran, Rome goes to war with him. General Luculus conquers Tigranocerta, forcing Tigran II to relinquish most of his conquests and to ally himself with the Romans against the Parthians.

66 BC. Pompeu's campaigns in Armenia.

55-34 BC. Artavazd II, the son of Tigran II, reigns under the protection of Rome. He is finally deposed and exiled in Egypt, where he is later executed.

20 BC. Armenia becomes a Roman protectorate.

AD 1-53. Romans and Parthians divide up the Armenian territories.

AD 64. Treaty of Randeia: Armenia is to be ruled by a king belonging to the Parthian royal dynasty, but will be an ally of Rome.

AD 66. Tiridates I is crowned king of Armenia by Nero.

66-428. Armenia is intermittently ruled by princes of the Arsacid or Arshakuni dynasty.

Christianisation

298. Treaty of Nisibis: Rome and Sassanid Persia recognize Tiridates III as king of Armenia.

301. Tiridates III converts to Christianity under Bishop Gregory the Illuminator. Armenia becomes the first nation officially to adopt Christianity.

325. Death of Bishop Gregory, the patron saint of the Armenian Church, which declares itself to be “apostolic”, claiming to have been originally evangelised by Christ’s apostles Jude (Judas Thaddeus) and Bartholemew.

365. Under Catholikos Nerses the Great, the Synod of Achtichat decrees the independence of the Armenian Church from the Church of Caesarea.

387. Armenia is partitioned between Rome and Persia.

406. The monk Mesrop Mashtots creates the Armenian alphabet.

428. Persian Armenia becomes a satrapy: beginning of the Marzpanate period. Attempts to forcibly convert the Armenians to Mazdaism.

450-484. Led by Vartan and Vahan Mamikonian, the Armenians resist and struggle against Persian oppression and religious persecution.

451. The historian Agathange enshrines the official doctrine of the Armenian Church in his *History of the Armenians* or *History and Life of Saint Gregory*.

480-490. Moses Khorenatsi, the so-called “Father of Armenian history” or “the Armenian Herodotus”, writes his monumental *History of Armenia*.

591. Second division of Armenia between Persia and the Byzantine Empire.

Times of invasions: Arabs, Byzantines, Seljuks, Mamelukes and Mongols

641. Arab invasion of Armenia. The capital, Dvin, falls to the Arabs.

649. The Arab conquest leads to the severing of ties with the Byzantine Empire and a distancing of the theological postulates of the Armenian Church from the official Church of Constantinople.

652. Arab-Armenian Treaty between Theodoros Rshtuni and the Ummayyad Caliph Muawiya, leading to some measure of independence under the Arabs which lasts until the 8th century.

703. Revolts against Arab oppression.

855. The caliphate appoints Ashot Bagratuni governor of Armenia.

885. Ashot Bagratuni is crowned king of Armenia. Beginning of the Bagratuni dynasty, which will last until 1045.

962. Ashot III makes Ani, “the city of the thousand churches”, the capital of Armenia.

1002. The mystic poet, theologian and philosopher Gregory of Narek writes his *Book of Lamentations*.

1045. The Byzantine Empire takes Ani and annexes Armenia.

1064. The Seljuk Turks sieze Ani from the Byzantines.

1071. Battle of Manzikert. The Seljuks defeat the Byzantine Empire and extend their empire from Central Asia to the Bosphorus, engulfing Armenia.

1081-1375. In some provinces, a few semi-independent Armenian principalities, such as the Kingdom of Cilicia, known as “Little Armenia”, survive.

1179. Council of Hromkla. Attempts to unify the Greek and the Armenian Church. The bishop of Tarsus is Nerses Lambronatsi, one of the great Armenian writers and translators.

1185-1240. The Zakarian princes take up arms against the Seljuks in Eastern Armenia under the protection of the independent kingdom of Georgia.

1198. Levon II “the Magnificent” is crowned king of Cilician Armenia. He lends his support to the European Christian knights of the Third Crusade.

1237. Arrival of the Mongol invaders.

1245. Alliance between Cilicia and the Mongol invaders. King Hetum I travels to Caracorum.

1271. Marco Polo travels through Lesser and Greater Armenia.

14th century. After Mongol rule, Armenia falls into the hands of Tamerlane.

1375. The Mamelukes of Egypt conquer the Armenian kingdom of Cilicia.
 1441. The Holy See of the Armenian Church is transferred from Cilicia to Ekhmiatsin.

From Ottomans, to Persians, to Russians

1453. Fall of Constantinople. Ottoman Empire.
 15th century. The Ottoman Empire dominates the Transcaucasian region in a bid to curb the expansionist aspirations of the Persian Saphavid dynasty.
 1512. First printed edition of an Armenian book in Venice, *Urbatagirk*, by Hakob Meghapart, a compendium of prayers, myths, cures for illnesses and quotations from historical books.
 1555. Treaty of Amassia, first partition of Armenia between Ottoman Turkey and Saphavid Persia.
 1604-1605. Shah Abbas of Persia deports 50,000 Armenians to Isfahan, where a thriving community of merchants is established.
 1636. First Armenian printing press in Isfahan.
 1639. Second partition of Armenia between Turkey and Persia.
 1666. First Armenian Bible printed in Amsterdam.
 1678. Delegation sent by the Armenian Catholikos to Louis XIV of France.
 1717. Foundation of the Catholic Armenian Mekhitarist Congregation on the island of San Lazzaro in Venice.
 1722-1728. Armenian revolt against Persian rule, led by David Bek.
 1771. The Ekhmiatsin publishing house, the first in Armenia, is founded.
 1773. Publication of *Vorogait Parats*, a draft Constitution for an independent Armenia.
 1794. Publication of *Azdarar* in Madras (India), the first daily newspaper in Armenian.
 1804-1828. Russo-Persian wars. The Russians take over Persian Armenia.
 1828-1840. Creation of an Armenian province (“Oblast”) within the Russian empire.
 1828-1829. First Russo-Turkish war over the Armenian territories.
 1841. Khachatur Abovian, the father of modern Armenian literature, writes the novel *Woundsof Armenia*.
 1863. The Armenians adopt their “national Constitution” in Ottoman territory.
 1877-1878. Second Russo-Turkish war. Russia takes the region of Kars.

1885. The Armenian political party Armenakan is founded in Van.
 1887-1890. Creation of revolutionary political parties: the socialist Hentchak party, and Dashnak (Armenian Revolutionary Federation). Terrorist actions against Turkey trigger a cruel backlash by Sultan Abdul Hamid II.
 1895-1896. The Hamidian massacres of Armenians.
 1909. The Armenians welcome the Young Turks’ coup d’état which deposes Sultan Abdul Hamid II. However, they continue to be persecuted.
 1909. The Adana massacres in Cilicia: between fifteen and thirty thousand Armenians are killed.
 1914. Outbreak of the First World War. Armenia becomes a battlefield between Russians and Turks. The defeats suffered by the Ottomans exacerbate their resentment against the Armenians, whom they believe to be in league with the Russians.
 1915. 24th April, the official date of the beginning of the Armenian Genocide by the government of the Young Turks during the reign of Sultan Mehmet V.
 1917. Bolshevik revolution in Russia. The Ottomans advance towards the Caucasus.
 1918. Treaty of Brest-Litovsk: the Bolsheviks cede territory to the Ottomans.
 1918. The treaty is rejected by the Armenians. Battles of Sardarapat, Bash-Aparan and Karakilisa. Armenia declares independence on 28th May: the First Republic. Yerevan is the capital.
 1919. Free elections are held and women win the right to vote.
 1919. Paris Peace Conference. The Armenians seek the creation of an “Integral Armenia” comprising the old Armenian territories from the Mediterranean coast to the Caucasus.
 1920. Treaty of Sevres. Armenia sees some of its territorial aspirations realised with the future annexation of much of what is now eastern Turkey.
 1920. Mustafâ Kemal Attatürk rejects the Treaty of Sevres. First Turko-Armenian war. Treaty of Alexandropol: the Armenians are forced to renounce the Treaty of Sevres.

Soviet occupation

1920. The Bolsheviks occupy Yerevan. Russia carves up the Armenian territory, ceding the territories of Nagorno Karabakh and Nakhitchevan in Azerbaijan.

- 1921. Revolts against the Bolsheviks. Nationalism is repressed. The members of the Dashnak party (Armenian Revolutionary Federation) are forced to seek refuge in Persia.
- 1922. Armenia joins Georgia and Azerbaijan to form the Transcaucasian Soviet Federated Socialist Republic.
- 1936. Soviet Republic of Armenia. Persecution of the Armenian Church.
- 1947. The USSR requests before the UN that the Turkish territories of Kars and Ardahan be restored to Armenia.
- 1946-1948. The Armenians of the diaspora are repatriated to Soviet Armenia.
- 1965. Massive demonstrations in Yerevan mark the 50th anniversary of the Genocide.
- 1967. Building of the Memorial to the Victims of the Genocide in Yerevan.
- 1979-1987. Mass exodus of Armenians. After the Jews, they are the second largest national contingent to flee the USSR.
- 1988. Nagorno Karabakh decides to seek unification with the Republic of Armenia. Mass exodus of the Armenian population of Azerbaijan.
- 1988. Northern Armenia suffers a devastating earthquake.
- 1989. Armenia decides to unite with the region of Nagorno Karabakh.
- 1990. Attacks on the Armenian community of Baku. Armenia-Azerbaijan war.

The new independence

- 1990. On 23rd August, the parliament of Armenia declares independence from the USSR.
- 1991. The region of Nagorno Karabakh, in Azerbaijan territory but with a majority Armenian population, declares itself independent and proclaims itself a Republic.
- 1991. Levon Ter-Petrossian, 1st President of the Republic of Armenia.
- 1992. The Republic of Armenia is admitted to membership of the United Nations.
- 1992. The Armenian army liberates Shushi, the capital of Nagorno Karabakh.
- 1994. Armenia-Azerbaijan ceasefire. Armenia retains 16% of the Azeri territory.
- 1995. A new Armenian Constitution is adopted by referendum.
- 1998. Robert Kocharian, 2nd President of the Republic of Armenia.
- 2001. Celebration of the 1700th anniversary of Armenia's adoption of Christianity.

- 2005. 64% of the population is in favour of Armenia's future membership of the European Union.
- 2007. Official opening of the Iran-Armenia gas pipeline.
- 2008. Serzh Sargsyan, 3rd President of the Republic of Armenia.

MANUEL FORCANO

Translated by Jacqueline Minett



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi
au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenadaran 6289).
Figurines marginales (détail).



Vue d'Emiatsin en Arménie. Mikhail Matveevich Ivanov. s. XVIII. Musée Russe. St. Petersburg.
© Album / culture-images

Espíritu de Armenia

Armenia es una de las más antiguas civilizaciones cristianas de Oriente y ha sobrevivido de forma milagrosa a una historia convulsa y particularmente trágica. Desde su fundación se encuentra situada, en términos políticos y geográficos, en medio de otras grandes culturas en las que predominan las creencias orientales y musulmanas; y ha experimentado una historia muy dolorosa, salpicada por guerras y matanzas extremas cuyas consecuencias han sido la desaparición de más de la mitad de sus habitantes, el exilio de muchos otros y la pérdida de grandes partes del territorio. A pesar de todo ello, ha sabido conservar la esencia de sus particularidades nacionales a lo largo de los siglos, empezando por la creación de un alfabeto propio (en 405 por el monje Mesrop Mashtots) y siguiendo por el rico patrimonio arquitectónico que hoy se encuentra disperso más allá de sus territorios actuales. Y, si ese patrimonio tangible es un testimonio de lo más asombroso, también ha conservado un rico patrimonio intangible en el ámbito musical: un repertorio muy rico y diferenciado, pero por desgracia poco conocido (salvo el correspondiente al *duduk*).

En todas las culturas desarrolladas, la música –representada por ciertos instrumentos y los modos de cantar y tocar que pueden concretizarla– se convierte en el reflejo espiritual más fiel del alma y la historia de los pueblos. De entre todos los instrumentos utilizados en sus antiguas tradiciones musicales, Armenia ha concedido una preferencia particular a un instrumento único, el *duduk*, hasta el punto de que cabe afirmar que dicho instrumento la define de un modo casi absoluto. En cuanto se escuchan los primeros sonos de esos instrumentos (que suelen tocar en dúo), la calidad (casi vocal) y la suavidad de sus vibraciones nos transportan a un universo poético fuera de lo común y nos arrastran hasta una dimensión íntima y

profunda. La música se convierte en un verdadero bálsamo, sensual y espiritual a la vez, capaz de llegarnos directamente al alma y, acariciándola, curar todas las heridas y pesadumbres.

Montserrat Figueras sentía una profunda simpatía y una gran fascinación por esos instrumentos armenios (en especial, por el *duduk* y la *kamancha*) y también una gran admiración por las extraordinarias cualidades musicales de nuestros amigos músicos de Armenia. Tras su muerte, hallé un gran consuelo con la escucha de esos maravillosos lamentos para dos *duduks* y *kamanchas*, y por eso les pedí que vinieran a las ceremonias que organizamos para despedir a nuestra querida Montserrat. Sus intervenciones musicales llenaron los lugares con los sonidos de otro mundo, pero también con una belleza y una espiritualidad conmovedoras. Tras esos momentos de una emoción tan intensa y bajo el impacto del profundo consuelo que su música me aportaba, se me ocurrió dedicar este singular proyecto a la memoria de Montserrat Figueras y rendir nuestro homenaje personal a un pueblo que tanto ha sufrido en su historia (un sufrimiento que dista hoy de ser plenamente reconocido) y un pueblo que, a pesar de tanto dolor, ha inspirado unas músicas muy llenas de amor y portadoras de paz y armonía. Al mismo tiempo, también quiere ser un sincero homenaje a esos músicos extraordinarios que dedican su vida a mantener viva la memoria de esa antigua cultura.

Como por un maravilloso azar, el queridísimo amigo y gran maestro de la *kamancha* Gaguik Mouradian, me había ofrecido (ya, en el 2004) diversas antologías de músicas armenias, entre las cuales se encontraba el portentoso *Tesoro de melodías armenias* publicado en 1982 en Ereván por el musicólogo Nigoghos Tahmizian, donde que encontré los más hermosos ejemplos de ese repertorio, completados luego con las piezas para *kamancha* y otras para dos *duduks* propuestas por los amigos músicos armenios. Con la colaboración de otro músico extraordinario y también amigo muy querido, el intérprete de *duduk* Haïg Sarikouyoumdjian, he pasado varios meses de estudio y trabajo cotidiano descifrando los secretos de esas antiguas y bellísimas melodías, escuchando viejas grabaciones e investigando las claves «secretas» del estilo y el carácter de cada una de esas músicas. Durante estos últimos meses no ha habido noche que no concluyera sin unas horas maravillosas estudiando y disfrutando de la interpretación de esas melodías dotadas de tan poderoso encanto.

Por último, pudimos encontrar las fechas para trabajar juntos y, entre finales de marzo y principios de abril nos reunimos en la maravillosa iglesia colegial de Cardona para grabar todas las piezas elegidas en este homenaje personal y colectivo dedicado al cautivador y elegíaco **Espíritu de Armenia**. A continuación y gracias la colaboración de Lise Nazarian, otra querida amiga de Armenia, nos dedicamos a la búsqueda y el estudio de los elementos complementarios de la música para la realización del libreto del disco: libros sobre el arte y la historia de Armenia, que encontramos en abundancia gracias a Armen Samuelian y Alice Aslanian, conservadores y animadores de la fabulosa *Librairie Orientale*, situada en la calle Monsieur le Prince de París, y elección también del especialista J.-P. Mahé para la presentación de un resumen básico sobre el arte y la historia del país. De forma complementaria, Manuel Forcano aportó textos sobre la memoria del Genocidio y la cronología de su historia: una historia que, modestamente, queremos contribuir a mantener viva con la emoción de las músicas de esta grabación.

Sin Emoción no hay Memoria, sin Memoria no hay Justicia, sin Justicia no hay Civilización, y sin Civilización el ser humano no tiene futuro.

JORDI SAVALL

Versalles, 5 de julio del 2012

Photo : David Ignaszewski

Haig Sarikouyoumdjian



Aliento de Armenia

«Dios (...) hizo soplar el viento sobre la tierra y el agua comenzó a bajar (...) el día diecisiete del mes séptimo, el arca encalló en los montes de Ararat» (Génesis, 8:1,4). Armenia es esa región montañosa, el antiguo Urartu, donde el aliento divino secó las aguas del diluvio e hizo renacer una nueva creación.

Atestado en las tabletas mesopotámicas y más antiguo que la propia Biblia, el mito del Diluvio no ha dejado de obsesionar la conciencia armenia hasta nuestros días. En 1985, evocando la diversidad de saberes adquiridos de pequeño en su pueblo natal, el novelista Hrant Matevosian escribió: «De repetirse el diluvio de la mitología, yo habría podido, como Noé, restaurar las principales ramas de la agricultura y la ganadería; y, de borrarse súbitamente la memoria humana, habría podido, a partir de la conducta de mis padres y mis compatriotas de esa época, reconstituir todo el código de la moralidad (...). Aunque, en realidad, semejante eclipse de la memoria y su restauración, ese país también lo ha vivido, al igual que nuestros otros valles y cantones armenios».

En efecto, Armenia murió y resucitó no sólo con ocasión del genocidio de 1915 –como si la proximidad del aliento divino fuera a la vez temible y salvadora–, sino en múltiples ocasiones en el curso de las catástrofes, las invasiones y las guerras que han marcado sus tres mil años de historia. Situadas en la intersección de varias placas tectónicas, las tierras de Ararat son asoladas periódicamente por seísmos tan devastadores como el de diciembre de 1988. Sin embargo, a la inestabilidad geológica se añaden las turbulencias geopolíticas: situada en los límites de mundos e imperios, Armenia ha padecido sus sangrientos enfrentamientos. Ha sido dominada intermitentemente por asirios y cimerios, escitas y medos, persas y macedonios romanos y bizantinos, árabes y seléucidas, mongoles y turcomanos, otomanos y safávidas.

Familiares para los pobladores de los cantones, las formas de las montañas –gigantes petrificados por el tiempo– constituyen los testigos inmemoriales de una mitología exuberante. Casi todos los días de verano, al final de la tarde, los habitantes de la llanura del río Aras creen asistir al combate que se libra sobre sus cabezas entre los dragones (*vichap*) del Macizo (el monte Ararat) y los del monte Aragats, donde el célebre astrofísico Viktor Ambartsumian, hizo erigir el observatorio de Biurakan («Diez mil fuentes» o «Diez mil ojos»).

Unas gigantescas serpientes de nubes negras desenrollan en el cielo sus monstruosos anillos, se precipitan desde las cumbres enfrentadas y se acometen furiosamente. Rugen con voz atronadora y nublan por completo la claridad del sol. Entonces el dios ofendido les asesta unos formidables golpes con su espada de rayo. Las corta en pequeños pedazos y libera en forma de trombas de agua todo el rocío de la tierra, toda la humedad de los ríos, que han engullido glotonamente durante las horas de calor. Esa lucha cósmica adorna los «tapices de dragones» (*vichapagorg*) tejidos por generaciones de mujeres armenias como imagen fidelísima de los grandes ciclos de la naturaleza.

Al norte del Aras, la cumbre del Ara Ler («montaña de Ara») se perfila como la silueta de un titán yacente. Es el lugar donde reposa el apuesto héroe del que se encaprichó antaño Chamiram, la voluptuosa reina Semiramis. Cansada de los numerosos amantes a los que hechizaba con las perlas mágicas que adornaban su pecho y a quienes condenaba a morir de agotamiento a causa de sus abrumadoras exigencias amorosas, soñó con un *amor de lonh* («amor lejano»), por retomar el título de un romance del trovador aquitano del siglo XII Jaufré Rudel de un modo del todo anacrónico (porque en realidad nos encontramos en el siglo IX antes de nuestra era). Y fue justamente una canción celebrando los encantos de Ara, el hermoso rey de Armenia, lo que le dio a conocer el nombre y el retrato de ese desconocido al que se propuso seducir. «En el frenesí de su violenta pasión, escuchando cuanto se cantaba acerca de él, lo abrazaba presa de un amor enloquecido, como si lo viera». Sin embargo, él, fiel a su esposa Nevart, rechazó las apremiantes proposiciones de la reina.

¿De qué sirve tener razón contra los tiranos, tiranizados ellos mismos por sus vicios y pasiones? Los ejércitos asirios invadieron Armenia y, a pesar de las instrucciones de Chamiram, mataron a Ara, que combatía a la cabeza de sus tropas. Loca de frustración, la lúbrica reina ordenó exponer el cuerpo del joven rey en lo alto de un zigurat

para que los *aralez*, genios cinocéfalos, lo devolvieran a la vida lamiéndole afectuosamente las heridas. ¿Tuvo éxito el intento? Depende. La moral cristiana lo prohíbe, pero la mitología pagana es más permisiva. En todo caso, durante la Edad Media, todavía se confiaban los héroes muertos a la benevolencia de esos genios; y, en pleno siglo XX, el novelista Shahan Shahnur, superviviente del genocidio, publicó en su exilio parisino una recopilación titulada *La traición de los aralez*.

Esta tierra de leyendas, en la encrucijada entre Asia Menor, Irán y Siria, acogió de buen grado las divinidades extranjeras. Como Vahagn, el Cosechador de Dragones (*Vichapakagh*), dios de origen iranio adoptado por los armenios y que, para crear la Vía Láctea, robó la paja luminosa del sirio Baalshamin, Señor de los Cielos (*Baal Shamayim*), de quien se adoraba un ídolo de «blanca gloria» (*Spitakapar*) hecho de plata, marfil y cristal de roca. También Jesucristo, el «médico que cura sin remedios», conquistó el sur de la meseta armenia ya en la época apostólica gracias a la predicación de Tadeo y Bartolomé, como narran unas edificantes crónicas. Sin embargo, el centro y el norte del país, la llanura del Aras, permanecieron obstinadamente cerradas al anuncio del Evangelio. En vano se esforzaban los predicadores en expulsar a los demonios de la idolatría: en cuanto eran desenmascarados, los malos espíritus huían con clamores maléficos hacia las laderas vecinas del Gran Cáucaso.

Hizo falta un espectacular milagro para arrancar al rey Tirídates de las tinieblas de su error. El monarca acababa de ordenar la decapitación de cuarenta religiosas, compañeras de la bella Hripsime, que se le había negado, cuando sintió que su espalda se erizaba de pelos de cerdo. En las manos y los pies se le calzaron unos zuecos, «como los de las jabalinas que hozan el suelo y comen raíces»; su rostro se le dotó del hocico de los «lechones que están aún entre las cañas». La hermana del rey, ya cristiana, fue avisada en sueños por un ángel de que Gregorio, un santo varón a quien su hermano había arrojado trece años antes a la «Fosa Profunda» (Jor Virap), seguía vivo y sabía cómo devolver al rey su forma humana.

Liberado de la fosa, Gregorio enterró a las vírgenes mártires y predicó en la ciudad real de Vagharshapat una catequesis de setenta días. Tirídates fue recuperando poco a poco la posición vertical y el uso de las manos. En el preciso instante en que san Gregorio se calló, la piel del rey se volvió «suave y tersa como la de un recién nacido». Siguiendo los consejos del santo, Tirídates destruyó los templos paganos y reservó los lugares donde

serían edificadas las iglesias, cerca de las reliquias de las mártires y en el lugar llamado Ejmiatsin, donde había descendido (*ej*) el Único Engendrado de Dios (*Miadzin*) para asignar su misión a san Gregorio. Éste partió entonces para Cesarea de Capadocia, donde fue consagrado obispo. A su regreso, el rey se hizo bautizar junto con todo su pueblo y su ejército. Armenia se convirtió así, en los inicios del siglo IV, en el primer Estado cristiano del mundo.

Dependiente por entero de la persona del rey, esa conversión, que los armenios consideran hoy como su herencia más valiosa y cuyo decimoséptimo centenario celebraron en el 2001, se encontró expuesta durante mucho tiempo a todo tipo de amenazas, interiores y exteriores. Las mentalidades, las costumbres y los ritos paganos estaban profundamente arraigados, no sólo en las zonas rurales, sino también entre la más alta aristocracia. Arrastrados por sus esposas y concubinas, los príncipes rechazaron los usos cristianos que deseaba instaurar el rey. Se cuenta que Tirídates, empujado a la abdicación en 330, murió envenenado poco tiempo después.

En tanto que no estuvo traducida la Biblia, llamada en armenio «Aliento de Dios» (*Astvacashunch*), la nueva fe quedó sumergida por las vívidas leyendas del paganismo. Improvisadas a partir del griego o el siríaco para la celebración de los oficios, las interpretaciones orales de los libros sagrados no tardaban en olvidarse. ¿Qué otra cosa se podía hacer? El armenio no se escribía. Tuvieron que pasar cien años para que un alto funcionario de la cancillería real, san Mesrop Mashtots, que se consagró a la vida religiosa, decidió crear un alfabeto especial de treinta y seis letras para anotar la lengua nacional, hasta entonces ágrafa.

A lo largo de dos décadas, de 405 a 425, durante un período de tribulaciones y turbulencias, un reducido grupo de letrados devotos (Mashtots y sus discípulos, bajo la dirección iluminada del catolicós Sahak) celebrados desde entonces con el nombre de «santos traductores» lograron concluir una tarea gigantesca: la traducción de la Biblia y las obras de los Padres de la Iglesia. De pronto, el armenio se elevó al nivel de las lenguas de cultura capaces de expresar las ideas más sutiles y todo el acervo de la ciencia y la sabiduría antigua.

Del mismo modo que la brisa soplada por Dios había secado las aguas del Diluvio, la Palabra inspirada disipó las nieblas de la mitología. Informada por la sagrada Escritura de la génesis del mundo y los fines últimos,

Armenia se inscribió a sí misma en la historia universal. A imitación de los escribas de Israel, los clérigos adquirieron la costumbre de anotar su historia nacional, que se convirtió en tan valiosa como la del pueblo elegido. Tal es el origen de las numerosas crónicas que figuran en los miles de manuscritos, a menudo suntuosamente iluminados, del Matenadaran de Ereván, templo de la memoria. Al hilo las conquistas y las anexiones, el antiguo reino de Armenia, que se extendió antaño hacia el este desde Anatolia, del Cáucaso al Kurdistán, entre el mar Negro y el Caspio, ha quedado reducido a una décima parte de su territorio. Sin embargo, conserva el recuerdo de los lugares, los siglos y las personas.

Mientras Mashtots desplegaba su actividad, una tormenta se cernía sobre los cristianos de Armenia. También los romanos, aliados y protectores del reino, habían adoptado el cristianismo; pero, al otro lado de sus fronteras, los persas sasánidas pretendían imponer la religión de Zoroastro, el culto al fuego sagrado de Ormuz, desde el Oriente Próximo hasta los confines de Asia. En 387, los reveses del ejército romano conllevaron una primera partición de Armenia. Los romanos sólo conservaron el tercio occidental del país, que no tardaron en convertirlo en una nueva «provincia». En los dos tercios restantes, los persas nombraron reyes armenios leales. No obstante, en 428 la monarquía quedó abolida, y en 450 el soberano persa exigió la apostasía de los príncipes armenios.

De vuelta a su tierra, los renegados, que habían escapado por poco de la deportación a Asia central, tuvieron que hacer penitencia. El catolicós los absolvió, pero les impuso encabezar una insurrección popular. Se trató de un combate desesperado debido a la superioridad militar de los persas y sus elefantes de guerra. Bajo la dirección de su caudillo Vardan Mamikonian, la flor de la nobleza fue aplastada en la batalla de Avarair en 451. Aunque el enemigo resultó victorioso, la lucha fue tan encarnizada y sanguinaria que se abandonaron todos los planes de conversión forzosa. Los compañeros de Vardan fueron canonizados como mártires. Otras dos guerras estallaron a continuación, en 484 y 572, pero la fe armenia permaneció inquebrantable. Considerada como «ley de los antepasados», el cristianismo se convirtió en parte de la identidad nacional.

Sin duda por esa razón resistió a las diversas dominaciones musulmanas que se sucedieron, con algunas interrupciones (sobre todo, entre 884 y 1064) desde el siglo VII hasta el siglo XIX. En ausencia de Estado, la

Iglesia armenia se convirtió en la única guardiana de la lengua y la nación. El catolicós se hizo portavoz de su pueblo ante los califas, los emires, los sultanes y los janes.

Entre 1198 y 1375, un nuevo reino se constituyó en Cilicia, al amparo de los montes Tauro y Amanos. Al disponer de una fachada marítima, la Armenia cilicia pudo relacionarse con las repúblicas comerciales de Génova y Venecia. Vecinos de los Estados cruzados, los príncipes armenios casaron a sus hijas con los barones francos establecidos en Oriente. Creció entonces el entusiasmo por el amor cortés, la teología escolástica, las ciencias y las técnicas occidentales; se tradujo el derecho feudal, que pasaba por ser en esa época el último grito del buen gobierno.

En su intento de defenderse de los mamelucos y sus sucesores, los ayúbidas de Egipto y Siria, los reyes cilicios se aliaron con los mogoles que, antes de 1295, todavía no se habían convertido al islam. Deseaban sorprender al Anticristo por la espalda utilizando a los jinetes de las estepas. Desgraciadamente, los cruzados no comprendieron esa estrategia. Los mogoles se unieron al bando musulmán, y todos los principados francos cayeron uno tras otro. Aislado, los armenios también acabaron por sucumbir.

En 1441, en un momento en que toda Armenia estaba en manos de las hordas turcomanas seguidoras de Tamerlán, un pequeño grupo de príncipes y prelados decidieron repatriar el catolicado a la ciudad santa de Vagharshapat, al amparo de la catedral de Ejmiatsin. Ese regreso a las fuentes en las horas oscuras de la historia triunfó sobre todos los obstáculos e inauguró una larga espera, la de la brisa primaveral que fundiría las escarchas: «se han ido las lluvias, brotan las flores» (Cantar de los Cantares, 2:11-12).

La esperanza no se ha visto frustrada. Hace veinte años que Armenia goza de una independencia obtenida sin violencia. Superando el cataclismo del derrumbe soviético, los armenios han edificado su Estado, instituido su moneda, asegurado los suministros energéticos y emprendido valerosamente la reconstrucción de su economía. Es cierto que todavía no han encontrado solución para algunos asuntos graves. Los habitantes armenios de los montes Karabaj, enclavados en territorio azerí, reclaman el derecho a la seguridad y la autodeterminación; como represalia, Turquía y Azerbayán han impuesto un bloqueo a Armenia. Incluso en el interior de la república

armenia, el funcionamiento de la democracia, la aplicación de las leyes y del derecho al trabajo exigen todavía importantes progresos.

Semejante búsqueda de la armonía es una obra de largo aliento. Al contrario de la educación pagana, que hacía del tiro con arco el primer ejercicio de habilidad y reflexión, el santo traductor Mashtots elegía a los discípulos por la calidad de su aliento. Quería cantantes robustos, capaces de salmodiar sin flaquear de principio a fin del oficio. La costumbre no se ha perdido. A la monodia litúrgica se añaden los géneros profanos, los cantos y danzas populares, las recitaciones épicas, los lamentos elegíacos del *duduk*, el sonido del *zurna*: todo ello, concordando con el poeta Hovhannes Tumanian (1869-1923), nos habla de la belleza del recorrido, la resistencia de los caminantes, la profundidad de las aspiraciones del alma.

*El camino es negro, el camino es noche,
vamos sin descanso
en sombras sin día,
por siglos y siglos seguimos subiendo
los ásperos montes,
los montes de Armenia.*

*De lejos cargamos tesoros sin precio,
el mar de tesoros
que en tiempos remotos
nuestra alma alumbró
en las altas cumbres,
los montes de Armenia.*

*Pero cuántas veces en ocre desiertos
las negras cohortes
sin tregua atacaron
nuestra caravana
en montes de sangre,
los montes de Armenia.*

*Y luego aterrada nuestra caravana,
forzada, expoliada
y despedazada,
reanuda su marcha cargada de heridas
por montes de luto,
los montes de Armenia.*

*Fijamos los ojos, llenos de nostalgia,
en astros lejanos
del confín del cielo
y les preguntamos cuándo vendrá el día
en que serán verdes
los montes de Armenia.*

JEAN-PIERRE MAHÉ

Traducción: Juan Gabriel López Guix

«TESAURO» de melodías armenias

En el prólogo de su «*Voskeporik*», «*Tesauro*» de las canciones armenias publicado en 1982 en Ereván, el musicólogo Nigoghos Tahmizian emite un deseo muy modesto. Que esa recopilación de simples melodías, que considera como un tesoro de la cultura de su pueblo –y a la que da una forma manuscrita original para que recuerde un pequeño carnet de notas personales tomadas por un músico–, pueda ser una base de trabajo para logros futuros. Deseo cumplido... puesto que Jordi Savall ha encontrado en ese florilegio la materia de la presente grabación. Como la interpretación de las melodías elegidas es instrumental, quizá sean de utilidad algunas consideraciones los textos y los contextos de este repertorio.

La música de tradición oral de un pueblo que ha carecido de Estado durante siglos no puede tener un carácter homogéneo. Sin embargo, cuando a finales del siglo XIX Komitas decidió estudiarla en profundidad llevando a cabo clasificaciones rigurosas según criterios de género, región, circunstancia de ejecución, acabó por sacar a la luz elementos comunes de carácter intemporal. Es evidente que todos esos cantos acompañan una historia: se han integrado en rituales, marcado momentos importantes de la vida rural o urbana, mostrado evoluciones en el pensamiento o el juicio estético... Ahora bien, en los ecos heroicos como en el lamento del exiliado o en el homenaje rendido a la belleza de la tierra como en el juego amoroso, el oído atento reconocerá algunas constantes. Las escuchamos aquí como otros tantos elementos de una identidad musical fuerte: toda melodía parece acordarse de la simbología vigente en los modos medievales codificados por la Iglesia, que sin duda los tomó en parte del repertorio profano preexistente; cada ritmo es un vínculo con el esquema métrico propio de la versificación del texto.

De esencia monódica, esta música se contentó durante mucho tiempo con el relieve característico dado por el uso del bordón, mostrado aquí por los fragmentos interpretados con el *duduk*.

Sólo ha sido armonizada tardíamente por compositores de los siglos XIX y XX como Chujayan (1, 5) y Komitas (8, 9, 10, 16, 18), quienes adquirieron la categoría de compositores mediante el contacto con las escuela occidentales. Esa evolución es contemporánea a la eclosión de un renacimiento literario y artístico en ciudades como Constantinopla y Tiflis. Convencidos del valor de la cultura popular, los poetas y los músicos encuentran en ella una inspiración nueva; y es ante todo a las zonas rurales donde acude Komitas para recopilar respetuosamente las melodías que estudiará y dará a conocer.

De la matriz religiosa medieval, sólo tenemos aquí un ejemplo. El «*Sird im sassani*» (13), secuencia del Jueves Santo escrita por Mjitar Ayriyanetsi y que habla del temor de Cristo ante el suplicio que le espera tras la traición de Judas: «mi corazón se estremece». El instrumento que ocupa el lugar de la palabra ausentes es, de modo natural, el *duduk*. Las particulares vibraciones de la lengüeta de caña de esa flauta de madera de albaricoquero tienen como característica la sorprendente imitación de la voz humana que grita, canta o llora. Parte integrante del ritual, la música asocia en los cantos de boda (9) elementos sacros muy antiguos, algunos de los cuales son sin duda anteriores al período cristiano, así como elementos profanos que van desde la danza hasta la descripción humorística de los invitados. Escuchamos aquí el recogimiento de rigor en el momento en que el novio es vestido con su traje de gala antes de ser consagrado «rey», la partida del séquito en dirección a la residencia de la «reina» y los acentos más alegres de la sátira de los notables, con el ritmo del *daf*, pandero de gran diámetro que permite una gran variedad expresiva.

La elevada meseta armenia es una tierra de paso. Objeto de múltiples invasiones, los reinos y las ciudades siempre intentaron resistir. Aunque hay pocos cantos guerreros propiamente dichos, abundan los de lucha o resistencia: el tambor suena, por lo tanto, aquí en el canto «*Menk kadj tohmi*» (1): «Somos los hijos de un pueblo fuerte /... Desde niños aprendimos el valor, / adelante y que suenen los redobles de la victoria, / que todos sepan que no seremos su juguete». El amor por la tierra, teñido a menudo de nostalgia, es versificado por los poetas y luego se le pone música: en el canto «*Hayastan*» (14), Mirza Vanantedsi pide a su «Armenia, tierra de Paraíso» que lo inspire y lo ayude a tener esperanza nombrando a los héroes fundadores: «tu aliento animó y fortaleció a Haik ».

Los dos cantos reunidos «Azat asvatsn & Ter kedzo» (12) presentan otra variante de ese mismo tema político: «Azat asdvatsn» es un oda a la libertad y «Ter kedzo» pide la bendición divina para un pueblo desamparado, puesto que «las tierras de Ararat están hoy en mano de pueblos extranjeros».

Y es que el exilio siempre es trágico. Lo recuerda desde la Edad Media todo un repertorio de lamentos desgarradores. A menudo, ese dolor es abordado por medio de símbolos. Uno de ellos es la grulla, «Krunck» (2). «¿De dónde vienes, grulla? ... ¿No tienes alguna noticia de casa? El pan del exilio es amargo, y su agua, turbia...». El canto «O'h intsh anush» (5) pone música a un texto de un poeta célebre, Meguerdich Beshikchlian. Está impregnado de la gracia de un «dulce canto de pájaro», de la «suavidad de una brisa ligera que vela sobre las flores» a las que responden los rechazos obstinados y reiterados del exiliado: «¡No eres pájaro de mi patria, vete! ¡Ve a cantar lejos de mi corazón!».

La música popular acompaña la vida cotidiana de un mundo esencialmente rural. Canta la naturaleza, siempre asociada a símbolos, como en «Sev mut amper» (17), «oscuras nubes negras». Se interpela a las montañas para confiarles una desesperación o un pesar profundo, «Hov arek» (16) y (17). También son mencionadas en la evocación serena de la vida cotidiana, «Alagyeaz» (18).

Sin embargo, las metáforas escapan a los tópicos y la primavera de la resurrección, «karun», puede mostrarse de modo tan terrible como la muerte (8): «Es primavera, ha nevado... Mi hígado y mis pulmones son llagas ardientes heladas por el viento frío, tan frío... El amor de mi amada se ha congelado».

Cuando el canto no pone directamente ritmo a las tareas del campo, las integra: el campesino, «Machkal», no ha regresado. La espera inquieta de su mujer (6) expresa el temor a que los trabajos lo agoten...

El amor, fuente tan a menudo de melancolía en el repertorio lírico (15), también puede ser ligero y amable, como en «Al Ayluj» (10). Y también se lo honra en preludio a la danza que sigue a su evocación. (4).

La música popular y aldeana no recurre a intérpretes profesionales. Sin embargo, desde la Antigüedad los *gusans*, poetas músicos itinerantes o establecidos en la corte han desempeñado un papel equivalente al de los aedos y los bardos antiguos dedicados a cantar las gestas épicas. Esta tradición, que ha evolucionado mucho en el curso de los siglos, se sigue reivindicado en Armenia (11), donde se confunde a menudo con la de los *ashiks*, poetas músicos cuyas obras, esencialmente líricas, celebran el amor. El más célebre de ellos, Sayat Nova, fue apreciado en todo el Cáucaso (3). Vivió en la corte de un rey de Georgia en el siglo XVIII. Y a ese noble y sabio amigo se dirige el texto de «Dun en

gljen» (7), donde el poeta afirma orgullosamente que «su arte es de una escritura diferente». Sayat Nova era muy aficionado a la *kamancha*, instrumento de cuerda frotada que emplea un arco de tensión manual y se sujeta verticalmente, apoyado en el muslo.

Compositores y «transcriptores»

En el siglo V, cuando dos grandes imperios, el persa por un lado y el bizantino por otro, ponen en peligro la identidad de una dismantelada Armenia, la genial intuición de un sabio místico, Mashtots, conduce a la paradójica aparición de una edad de oro cultural gracias a la invención de un alfabeto propio que evitará la asimilación irremediable de su pueblo. Y es que esa escritura nueva permitió la traducción de las obras importantes de las grandes civilizaciones de la época y, al mismo tiempo, la eclosión de talentos literarios. La música, en cambio, no tuvo su Mashtots. En la liturgia antigua o en los himnos y cánticos que la puntúan, la transmisión oral es la encargada de garantizar la fidelidad del chantre a los códigos fijados por las autoridades religiosas que clasifican los modos (ocho en un principio) en función del calendario litúrgico y sus fiestas: los neumas (o *jaz* en armenio) encontrados en los manuscritos antiguos no forman un sistema de escritura musical en sentido estricto. Son, más bien, ayudas mnemotécnicas. Y el aprendizaje prolongado con un maestro es la fuente del saber musical del *gusan* o del *ashik*, intérpretes profesionales de la música profana que reúnen en su arte la inspiración poética y la invención melódica o rítmica.

Tigran Chujayan (1, 5), Gabriel Yeranian (14) y sus contemporáneos anónimos (12)

El primer fragmento interpretado aquí está tomado del primer «compositor» de pleno derecho de la historia armenia. **Tigran Chujayan** nació en 1837 en Bolis o Polis (el único nombre que las obras armenias dan a la antigua Constantinopla convertida en Estambul), en el seno de una rica familia de artesanos, y contó entre sus maestros en los inicios de su vocación musical a Gabriel Yeranian. Se formó durante tres años (1861-1864) en el conservatorio de Milán: una experiencia que lo marcó y lo llevó más tarde a componer las primeras óperas en lengua armenia (así como una ópera cómica). Algunas se representaron en vida de su autor –todo un desafío en una ciudad como Constantinopla, que no contaba con ninguna orquesta sinfónica ni ningún cantante de ópera profesional– y gozaron de un éxito

inmenso. Sin embargo, fueron vanos todos sus esfuerzos por convencer a los mecenas de la oportunidad de interpretar las demás en Bolis, París o Esmirna. Hubo que esperar a 1945 para que su ópera *Arshak II* se representara por primera vez en Ereván...

Chujayan murió en la miseria en 1898.

Su obra debe ponerse en perspectiva con el auténtico **auge de la cultura armenia en el siglo XIX**. Contemporáneo de las luchas y los combates políticos entablados por los imperios de la época, Chujayan tiene como objetivo la afirmación de una identidad nacional nueva. El considerable éxito del canto «Menk kay tohmi» se explica fácilmente en este contexto...

Tanto en Constantinopla como en Tiflis los intelectuales que han estudiando en universidades europeas se apropian entonces de todo un patrimonio y lo marcan con el sello de su propia creación.

Junto a las prestigiosas publicaciones literarias donde se expresan los poetas románticos, realistas y luego simbolistas, empiezan a aparecer revistas musicales. *Knar Haykakan* («Lira armenia») fue fundada por Gabriel Yernian en 1861 y su discípulo Chujayan tomó el relevo al año siguiente. A ambos los anima un impulso pedagógico y quieren transcribir y adaptar en notación occidental las melodías que componen para los poemas de sus contemporáneos.

Otros músicos, cuyo nombre no ha sido retenido por la historia, se inscriben en la misma perspectiva e immortalizan los textos de M. Taghiatians y M. Nalbantian en los cantos «Azat asdvatsn» y «Ter kedzo» (12), que todos los armenios conocen...

Gabriel Yernian (1827-1862), primer maestro de Chujayan no vivió lo suficiente para dejar una obra destacada. Pedagogo organizador de conferencias, creador de dos revistas musicales, forma parte de esos precursores que quisieron establecer lazos entre el patrimonio musical de su pueblo y la cultura occidental. Algunos de sus cantos serán armonizados y retomados a finales del siglo XIX por las corales que se crearon en todas las ciudades donde vivían armenios o interpretados por solistas de renombre. La carga emotiva del elogio de la tierra natal «Hayastan» (14) pasará a la posteridad...

Sayat Nova (1712-1795) es el más emblemático y querido de todos los *ashiks* del Cáucaso. Nacido en la región de

Lori, es, según sus propios escritos, hijo de una madre originaria de Sanahin y un peregrino llegado desde Siria hasta el célebre monasterio que se alza en ese lugar. Tras unos inicios como aprendiz de tejedor, enseguida renuncia a ese oficio y se perfecciona en el arte musical en Tiflis, ciudad cosmopolita donde aprende diversas lenguas y se forma con el contacto de varias tradiciones poéticas.

Canta en la corte del rey georgiano Irakli II, quien lo enviará al exilio a orillas del mar Caspio en 1756 por razones tan misteriosas como las que alejaron a Ovidio de Augusto... (7). Su obra, muy característica del lirismo oriental, está dedicada ante todo al amor (3). Su poesía crea una lengua propia, tejida de referencias y rica en metáforas que son concretas o también conceptistas y simbólicas.

No es casualidad que a **Komitas** (1869-1935) la presente grabación le otorgue un lugar tan destacado (8, 9, 10, 16, 18), porque es mucho lo que le debe la música armenia.

Recibió las bases de su formación en Ejmiatsin, sede del patriarca de todos los armenios. Allí enseñó música a los seminaristas y fue ordenado sacerdote en 1895. Residió en Berlín entre 1896 y 1899 con el fin de perfeccionar su cultura musical antes de emprender a la misión a la que quiso dedicarse: otorgar el lugar que le correspondía a la música que veneraba, la música de su pueblo. Recogió de forma sistemática y rigurosa los cantos de las provincias que recorrió. Los clasificó, analizó, comparó y publicó en revistas o los presentó en conferencias dictadas ante públicos muy diversos (Tiflis, Berlín, París, Ginebra). Se estableció en Constantinopla en 1910 y participó activamente en la rica vida cultural de la ciudad, donde entabló amistad con escritores e intelectuales. En 1915 fue deportado al mismo tiempo que ellos. Ese teórico de reconocido talento musical sobrevivirá gracias a la intervención de algunos diplomáticos, que exigieron su regreso. Sin embargo, su obra permanecerá inacabada. Llevado a París, donde fue internado después de la guerra, no volverá a recuperar la salud mental, definitivamente quebrada como consecuencia de la tragedia vivida por su pueblo.

LISE NAZARIAN

Traducción: Juan Gabriel López Guix

¿Quién se acuerda hoy de la aniquilación de los armenios?

El genocidio armenio: una cuestión pendiente

Lo contrario del amor no es el odio, es la indiferencia. Lo contrario del arte no es la felicidad, es la indiferencia. Lo contrario de la fe no es la herejía, es la indiferencia. Y lo contrario de la vida no es la muerte, es la indiferencia.

Elie Wiesel

Todos los 24 de abril el pueblo armenio conmemora con un largo día de duelo en su propio país y en la diáspora el aniversario del genocidio sufrido a partir de 1915 a manos de los oficiales turcos del Imperio otomano, un trauma nacional que todavía no se ha curado ni ha obtenido el suficiente reconocimiento por parte de la comunidad internacional. Las cifras oficiales y las atrocidades padecidas en aquel trágico intento de exterminio sistemático son tan espantosas como desconocidas: cerca de un millón y medio de víctimas, 870.000 deportados en masa, expolios y conversiones forzadas, devastación del territorio... El resultado fue la desaparición en pocos años de dos tercios de la población armenia que residía en aquella época en el gran Imperio otomano.

La actual República de Turquía no niega las matanzas, pero rechaza toda responsabilidad y no acepta el término *genocidio*: atribuye los hechos al régimen anterior, el sultanato, y los enmarca de manera condescendiente en la lucha contra Rusia durante la Primera Guerra Mundial. Las autoridades turcas temían que la población armenia, cristiana como sus adversarios rusos, se aliara con los invasores y abriera un nuevo frente de guerra en la retaguardia del imperio. El pueblo armenio tenía razones más que justificadas para aliarse con los rusos y librarse de la opresión ejercida por las autoridades del sultanato: entre 1894 y 1896, el sultán Abdul Hamid II atizó los odios religiosos contra las comunidades no turcas en un intento infructuoso de frenar la decadencia de su imperio,



Jordi Savall, David Mayoral, Gaguik Mouradian, Haïg, Sarikouyoumdjian et Viva Biancaluna Biffi pendant l'enregistrement dans la Collégiale de Cardona.

afirmar su autoridad y consolidar su poder. Los armenios, que pedían la modernización de las instituciones y el reconocimiento de su identidad, fueron castigados duramente: el sultán hizo matar a más de doscientos mil a manos de los campesinos kurdos de las montañas, y un millón de personas fueron desposeídas de sus bienes y obligadas en muchos casos a convertirse al islam. La región del lago Van, en el corazón de la nación histórica de Armenia, quedó devastada, sus iglesias quemadas o convertidas en mezquitas, y más de 350 poblados desaparecieron por completo de los mapas. La opinión pública internacional criticó la ferocidad de aquella represión, y Abdul Hamid II, que no siempre consiguió sobornar los medios de comunicación europeos, fue tildado de «gran asesino» y llamado «el sultán sanguinario».

Esos hechos de finales del siglo XIX fueron precursores de la gran matanza que llegaría después, cuando los oficiales ultranacionalistas del movimiento de los Jóvenes Turcos, tras dar un golpe de Estado y derrocar a Abdul Hamid II en 1909, consiguieron imponer su ideología, el turanismo, que buscaba la creación de una nueva gran potencia asiática, la Gran Turquía, la unión de todos los pueblos de lengua turca desde las costas del Egeo hasta las estepas del centro de Asia y China. Conscientes del lento e irremediable desmembramiento del Imperio otomano, los Jóvenes Turcos intentaron imponer por la fuerza una política que al menos convirtiera el territorio de Anatolia en un territorio turco racialmente homogéneo y para lo cual los armenios constituían el primer pueblo que debía eliminarse: del 14 al 27 de abril de 1909 entre 15.000 y 30.000 armenios de la región meridional de Adana, en la antigua Pequeña Armenia de la Edad Media, fueron asesinados sin contemplaciones, y los disturbios se extendieron por otras ciudades, como Alepo, en Siria. Ese episodio es conocido como las matanzas de Cilicia.

Ante esa amenaza constante y la violencia ejercida contra ellos por parte del gobierno turco, el 7 de abril de 1915, en el marco de los acontecimientos y los combates de la Primera Guerra Mundial entre los ejércitos turco y ruso, los armenios de la región oriental de Van se sublevaron y proclamaron un gobierno armenio independiente. Los Jóvenes Turcos y, en concreto, el gran visir del sultanato, Taalat Pachá, aprovecharon entonces ese pretexto para llevar a cabo una operación de represalia a gran escala iniciada el 24 de abril de 1915 con la orden de deportación y ejecución de entre 600 y 800 intelectuales y próceres de las élites armenias de Estambul, el denominado Domingo Rojo. Empezó así el genocidio: se detuvo y ejecutó a los soldados armenios del ejército bajo la acusación de traición al imperio (cuando, en realidad, las desertiones de soldados turcos superaban las de los

armenios), se destituyó a todos los funcionarios armenios de la administración y se ordenó la deportación de la población armenia de las siete provincias orientales de Turquía con la excusa de alejarla del teatro de operaciones de la guerra con Rusia. El gobierno turco amenazó con sanciones y destituyó a los funcionarios u oficiales del régimen que se negaron a cumplir las órdenes de deportación o ejecución. La Ley Provisional de Deportación del 29 de mayo de 1915 fijó las pautas de dicha deportación y también del expolio de la población armenia: todos los hombres entre 20 y 45 años, susceptibles de organizar una resistencia armada y aliarse con Rusia, fueron condenados a trabajos forzados y, en su mayoría, asesinados por los caminos. Las deportaciones consistieron en largas e inhumanas caravanas de mujeres y niños obligados a caminar sin comida ni bebida, las «marchas de la muerte», o en el hacinamiento en vagones de ganado para alejarlos por tren de los territorios de la Armenia histórica. Los documentos y los testigos directos de los hechos relatan un cúmulo de atrocidades: incineraciones en masa, embarcamientos masivos en barcos que luego eran hundidos en el mar Negro, inoculaciones de tifus y sobredosis de morfina a los niños, uso de gas tóxico.... Muchas mujeres fueron violadas, vendidas como esclavas y después convertidas a la fuerza. En estos últimos años ha estallado en Turquía cierta polémica porque muchos turcos han descubierto con estupor que descenden de mujeres cristianas armenias obligadas a convertirse al islamismo durante esos acontecimientos.

Los campos de concentración, a los que llegaban exhaustos y al límite de sus fuerzas los deportados, se encontraban repartidos a lo largo de dos ejes en dirección al sur: el eje de la ciudad siria de Alepo, el Líbano y Palestina, donde ya existían comunidades armenias y donde sobrevivió una parte de los recién llegados; y el eje del río Éufrates, en el desierto mesopotámico y siguiendo la línea férrea hacia Bagdad, con la ciudad siria de Deir ez Zor como epicentro de los diferentes campos de internamiento, auténticos mataderos donde sólo llegaría a sobrevivir el 10 por ciento de todos los deportados. De los dos millones y medio de armenios del Imperio otomano, alrededor de un millón y medio desapareció y el resto huyó y se dispersó por el mundo en lo que hoy constituye la diáspora armenia.

A pesar de la cobertura de la prensa internacional, una Europa enzarzada en los combates de la Primera Guerra Mundial no tuvo energías para ocuparse seriamente de la cuestión armenia. Con todo, las denuncias de las atrocidades cometidas forzaron en 1919 al sultán Mehmet VI a organizar juicios sumarísimos contra los

responsables de la eliminación física de los armenios; entre ellos, el antiguo gran visir Taalat Pachá, el antiguo ministro de la Guerra Ismael Enver y el antiguo ministro de Marina Ahmed Cemal Pachá. Fueron juzgados y condenados a muerte *in absentia*, puesto que huyeron del Imperio al concluir la guerra. El tratado de Sèvres firmado en 1920 entre las potencias vencedoras y el nuevo gobierno del Imperio previó la extradición de los responsables de las matanzas para que fueran juzgados; pero sólo algunos oficiales y políticos turcos fueron transferidos y retenidos en Malta durante tres años mientras los investigadores buscaban la documentación incriminatoria en los archivos de Estambul, Londres, París y Washington. Estas y otras medidas encaminadas a castigar a los responsables de las matanzas quedaron paralizadas como consecuencia de los conflictos internos turcos y el cambio de régimen provocado por la llegada al poder de Mustafá Kemal Atatürk, que culminaría con la abolición del sultanato (1922) y la proclamación de la República de Turquía (1923). El tribunal interaliado encargado de juzgar y zanjar definitivamente la cuestión según lo estipulado por las cláusulas del tratado de Sèvres (anulado en 1922) dejó de actuar, y los detenidos fueron devueltos a Turquía en un intercambio de prisioneros en el que fueron liberados diversos ciudadanos de británicos retenidos por las fuerzas kemalistas.

La impunidad implícita en la anulación del tribunal interaliado previsto por el tratado de Sèvres hizo reaccionar a la Federación Revolucionaria Armenia, que activó la Operación Némesis (por el nombre de la antigua diosa griega, la retribución divina), la creación de una célula guerrillera para asesinar a los responsables turcos del genocidio armenio allí donde se encontraran. Tras la elaboración de una lista negra de más de dos centenares de nombres, los guerrilleros de Némesis acabaron entre 1920 y 1922 con algunos de los políticos y oficiales de los Jóvenes Turcos que más se habían destacado en la persecución y el exterminio de armenios. El caso más célebre fue el de Soghomon Tehlirian, superviviente del genocidio y hoy héroe nacional en Armenia porque el 15 de marzo de 1921 mató a plena luz del día al «número 1 de la lista», el antiguo gran visir Taalat Pachá en el barrio berlinés de Charlottenburg, donde se había exiliado el oficial turco. Las autoridades alemanas juzgaron a Tehlirian bajo la acusación de asesinato, pero lo absolvieron por razones del trauma vivido. También Ahmed Cemal Pachá, antiguo ministro de la Marina, fue asesinado en Tiflis en 1922. Sin embargo, al margen de esos actos de castigo concretos y llevados a cabo por los propios armenios a modo de venganza, el mundo en general se desentendió de la cuestión armenia y, no en vano, en 1939 Adolf Hitler, antes de iniciar la invasión de Polonia,

la eliminación de los disminuidos físicos alemanes y el brutal y despiadado genocidio contra el pueblo judío, soltó la pregunta: «¿Quién habla ya hoy de la aniquilación de los armenios?».

La República de Armenia, cuya capital es Ereván, ya no forma parte de la órbita del Cáucaso soviético, y cuenta en la actualidad con una población de tres millones y medio de habitantes; la diáspora armenia, consecuencia directa del genocidio, se reparte por todo el planeta y en ella destacan nombres como los de los cantantes Charles Aznavour y Cher, el del campeón de ajedrez Gari Kaspárov, el del tenista André Agassi, el del actor François Berléand, el del político Édouard Balladur, el del piloto de Fórmula 1 Alain Prost o el de Missak Manouchian, poeta y resistente francés. Rusia, los Estados Unidos, Francia, Irán, Ucrania, Georgia, Siria, Líbano y Argentina cuentan con las comunidades más numerosas, y es en esos países donde, a partir de la década de 1980 y con mucha lentitud, la opinión pública internacional ha empezado a tomar conciencia de los trágicos hechos del genocidio.

En Europa, el país con más supervivientes de las matanzas es Francia, donde soy son una comunidad que ronda el medio millón de personas. Es ahí donde aparecen las iniciativas para reconocer oficialmente el genocidio. El Parlamento Europeo lo hizo el 18 de junio de 1987; y Francia cuenta desde el 2002 con una ley que lo reconoce y también ha realizado diversos intentos legislativos para penalizar su negación: en el 2006, la Asamblea Nacional aprobó un proyecto de ley que pretendía penalizar la negación del genocidio con cinco años de cárcel y una multa de 45.000 euros, pero la iniciativa fue bloqueada posteriormente; en el 2011 se volvió a aprobar una propuesta para penalizar la negación del genocidio con un año de cárcel y una multa por el mismo montante, aunque fue declarada anticonstitucional en febrero del 2012 por el Consejo Constitucional. El genocidio ha sido reconocido oficialmente por Uruguay, Canadá, Rusia, el Vaticano, Suiza, Argentina, Chile, Venezuela, algunos países de la Unión Europea (Chipre, Grecia, Lituania, Polonia, Suecia, Bélgica, Francia, Italia, Eslovaquia, Países Bajos) y 43 de los 50 estados de los Estados Unidos. Serbia e Islandia han presentado proyectos de ley en sus respectivos parlamentos para reconocerlo oficialmente. En Canadá, fue Quebec la primera provincia en reconocerlo en el 2011; en España, sólo lo han hecho los parlamentos del País Vasco, Cataluña y las Baleares; en Brasil, los estados de São Paulo y Ceará; en el Reino Unido, los parlamentos de Escocia, Gales e Irlanda del Norte, pero no el parlamento británico que, a pesar de admitir las matanzas, no las considera lo bastante graves

para aplicarles el término *genocidio* según se define en la Convención para la Prevención y la Sanción del Delito de Genocidio de 1948. De todos modos, en el 2000, 185 diputados firmaron una moción para reconocer el genocidio armenio.

En Alemania, el Bundestag reconoció el 15 de junio del 2005 la expulsión y la matanza de armenios de 1915 y conminó al gobierno turco a admitir su «responsabilidad histórica» en aquellos hechos; no aceptó el uso del término *genocidio*, por más que hiciera constar que así lo consideraban muchos historiadores y diversos países del mundo. Tampoco el Estado de Israel lo ha reconocido oficialmente como genocidio. En el 2011 tuvo lugar en la Kneset la primera discusión directa y franca sobre este tema, y se encargó a una comisión que profundizara sobre el asunto antes de tomar una decisión acerca del término *genocidio*. Yehuda Bauer, profesor de la Universidad Hebrea de Jerusalén, opina que el genocidio armenio «es lo que más se acerca al holocausto judío», pero que se dan suficientes diferencias para no denominarlo así; por ejemplo, las motivaciones de fondo, pseudorreligiosas en el caso del Holocausto judío y puramente político-territoriales en el caso de los armenios, y limitadas a Turquía y no en todo el Imperio otomano. El profesor Bauer también opina que el llamado genocidio armenio no empezó en 1915, sino antes, en la época del sultán Abdul Hamid II, con las matanzas de 1896 y de Cilicia en 1909. Sin embargo, la Fundación Elie Wiesel para la Humanidad hizo pública en el 2007 una carta firmada por 53 premios Nobel reafirmando la conclusión de la Asociación Internacional de Investigadores sobre Genocidios, que estableció que las matanzas de 1915 constituyeron claramente un genocidio. El documento también declaraba que el reconocimiento turco del genocidio no debía comportar ninguna «base legal para indemnizaciones económicas o reivindicaciones territoriales» que pudiesen hacer temer a la República de Turquía algún tipo de reclamación financiera o una modificación de sus fronteras actuales.

En Turquía, la cuestión armenia no está resuelta ni mucho menos, y el gobierno no escatima esfuerzos en el plano académico, diplomático, político y judicial para eliminar el término *genocidio* de las descripciones de las matanzas padecidas por la población armenia. Cualquier manifestación en favor del reconocimiento de esa tragedia histórica es susceptible de ser perseguida legalmente en virtud del artículo 301 del Código Penal turco que prohíbe «insultar a Turquía». Algunos intelectuales que se han atrevido a denunciar las atrocidades cometidas

en el pasado contra los armenios han sufrido amenazas y atentados; y un ejemplo ha sido la campaña de odio contra el Premio Nobel de Literatura Orhan Pamuk, quien tuvo que abandonar el país por unas declaraciones realizadas en febrero del 2005 al semanario alemán *Das Magazin* donde se quejaba del silencio que el gobierno turco había impuesto siempre sobre esa cuestión. A pesar de ello, en ese mismo 2005, el presidente de Turquía Recep Tayyip Erdoğan propuso al gobierno de la República de Armenia la creación de una comisión oficial encargada de establecer la verdad de las matanzas de 1915, forzado seguramente por la exigencia europea del reconocimiento del genocidio armenio como paso previo a una posible adhesión a la Unión Europea.

A pesar de las dificultades que supone todavía asumir la responsabilidad de un episodio tan trágico y terrible como el genocidio armenio, un grupo de intelectuales turcos colgó en la Red en diciembre del 2008 una petición de disculpa a título personal: la iniciativa llevaba como título, en turco, «Nosotros pedimos perdón»; en pocos días consiguió más de diez mil firmas, y el mismo presidente defendió la petición. También hay que decir que, como respuesta, otro grupo colgó en la Red un documento opuesto que consiguió un número más elevado de firmas, así como la adhesión del primer ministro, con lo que se produjo abiertamente en el país un profundo debate sobre la cuestión. Todo aquello de lo que se habla existe.

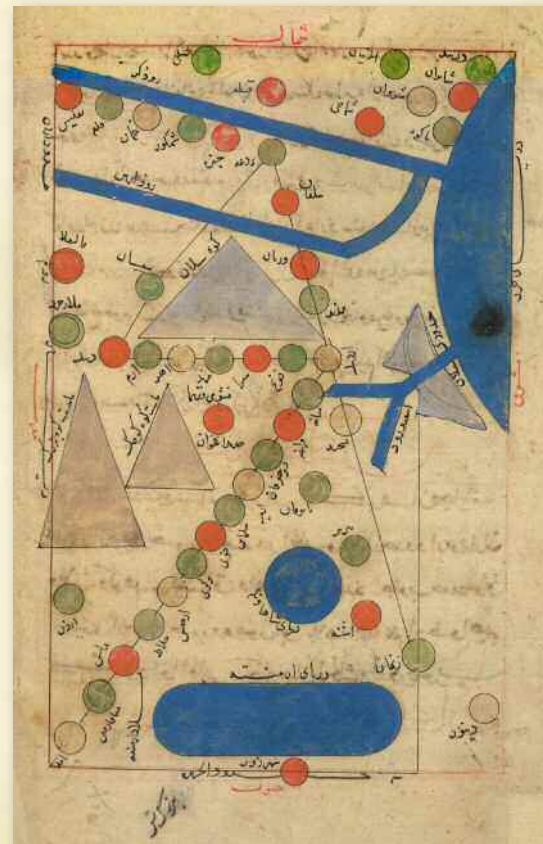
En Ereván, todos los 24 de abril, ante la presencia siempre imponente del monte Ararat, el monumento que rodea la llama eterna en recuerdo de todas las víctimas inocentes del genocidio se llena de flores. Que la música de este disco sea una más.

MANUEL FORCANO

Traducción: Juan Gabriel López Guix

Bibliografia

- Alexander, E., *A Crime of Vengeance*, Londres, iUniverse, 2000.
- Balakian, P., *The Burning Tigris: The Armenian Genocide and America's Response*, Nueva York, Harper Collins, 2003.
- Bauer, Y., «The Place of the Holocaust in Contemporary History», en J. K. Roth y M. Berenbaum (eds.), *Holocaust: Religious & Philosophical Implications*, Nueva York, Paragon House, 1989.
- Carzou, J. M., *Arménie 1915. Un génocide exemplaire*, Paris, Flammarion, 1975.
- Dadrian, V., *The History of the Armenian Genocide: Ethnic Conflict from the Balkans to Anatolia to the Caucasus*. Oxford, Berghahn Books, 1995.
- Dédéyan, G. (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007.
- Derogy, J., *Opération Némésis*, Paris, Fayard, 1986. (Reeditado en la antología *Fragments d'Arménie*, Paris, Omnibus, 2007, pp. 473-723.
- Kévorkian, R., *The Armenian Genocide: A Complete History*, Londres, I. B. Tauris, 2011.
- Khachikyan, A., *History of Armenia*, Ereván, Edit Print, 2010.
- Svazlian, V., *The Armenian Genocide and Historical Memory*, Ereván, Gitutiun Publishing House, 2004.
- Taner, A., *A Shameful Act: The Armenian Genocide and the Question of Turkish Responsibility*, Nueva York, Henry Holt & Co., 2007.
- Ternon, Y., *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Paris, Seuil, 1977 (1996, 2^a ed.).
- *La cause arménienne*, Paris, Seuil, 1983.
- Yeghiayan, V., *The Case of Soghomon Tehlirian*, Glendale, Center for Armenian Remembrance, 2006.



Plan de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan avec les villes de Darband, (en haut à droite, sur la Mer Caspienne) et d'Ardabil au croisement de trois routes.

Miniature anonyme perse, 1300-1320.
De: Al-Tarjumi Masalik wa al-Mamalik de Al Istakhri, geo.
Ms. I.O. Islamiq 1026, fol. 49 v.

Armenia, siempre en la encrucijada

Una cronología

Tiempos míticos

Según la Biblia (Génesis 8:4), después del diluvio, el Arca de Noé queda varada sobre la cima del monte Ararat. Noé y sus tres hijos Sem, Cam y Jafet desembarcan y repueblan la tierra.

El historiador Movses Jorenatsi o Moisés de Jorene (410-490) escribe en tres volúmenes su gran *Historia de Armenia*, donde cuenta la leyenda de Haik, padre de la nación armenia. En ella lo presenta como hijo de Togarmá, hijo de Gómer, hijo de Jafet, hijo de Noé.

Según Jorenatsi, Haik huye de Babilonia cuando el tirano Bel (también llamado Nemrod) es proclamado rey; emigra entonces hasta la región del monte Ararat donde, con un grupo de 300 personas, fundó la ciudad de Haikashen. Bel le exige vasallaje, pero Haik se niega y entablan un combate. En el curso de una batalla mítica, Haik dispara una flecha con su gran arco y mata al tirano. La región de la victoria de Haik tomará su nombre, el Hayastán.

El año de esa victoria se considera el primer año del calendario armenio. Los historiadores armenios medievales situaron esa efemerides el 11 de agosto de 2292 a. C.

Tiempos antiguos

Las fuentes hititas del siglo XV a. C. hacen referencia al país de Hayasa, en torno al lago Van.

Posible llegada, con la invasión de los pueblos del mar (siglo XIII a. C.), de un grupo humano procedente de Anatolia occidental que, con el nombre de *arman*, se extiende por la zona.

Estela asiria de Tiglat Pileser I (1114-1076 a. C) que conmemora la victoria sobre los «reyes de Nairi».

La amenaza asiria sobre las llanuras armenias hará que los reyes de Nairi se unifiquen y creen el reino de Urartu

(siglos IX-VI a. C.) que se extiende por la zona occidental y meridional del lago Van y con la capital en Tushpa.

782 a. C. Fundación de la fortaleza de Erebuni (Ereván) por parte del rey Argishti I.

714 a. C. Campañas del emperador asirio Sargón II contra el reino de Urartu.

585 a. C. Desaparición de reino de Urartu a causa de los ataques de las tribus escitas por el norte y los persas por el sur.

Las tribus tracio-frigias de los armenios se instalan definitivamente en el territorio de Urartu y se fusionan con los habitantes originales, aunque imponiendo su propia lengua.

520-521 a. C. Rebelión de los armenios contra los ocupantes persas. Darío I aplasta la revuelta y da testimonio de ello en la célebre inscripción trilingüe de Behistún. En el texto acadio se habla de la derrota del «reino de Urachu», en el texto persa se menciona «Arminia» y en lengua elamita aparece «Jarminia».

El geógrafo e historiador griego Hecateo de Mileto (550-476 a. C.) también los llama «arminoi».

Tiempos clásicos

401-400 a. C. Los diez mil soldados griegos de Jenofonte en retirada hacia el mar Negro cruzan el territorio de la satrapía armenia de Orontes.

330 a. C. tras la conquista del imperio persa por parte de Alejandro Magno, aparecen diversos reinos independientes en el territorio de Armenia. Adopción de la cultura helenística.

240 a. C. Creación del reino armenio de Tsopk.

215 a. C. Conquista del reino de Tsopk por parte del Imperio seléucida.

189 a. C. Independencia de los territorios armenios del Imperio seléucida. El rey Artaxias I funda un reino armenio-helenístico que amplía sus fronteras y establece una nueva capital en Artashat.

95-55 a. C. Tigranes II el Grande convierte Armenia en una gran potencia regional. Sus conquistas reúnen dentro de Armenia las costas del mar Caspio con las del Mediterráneo, domina Cilicia, la alta Mesopotamia, el noreste de Irán, Siria y Líbano. Funda Tigranocerta, la nueva capital.

69-68 a. C. Los romanos se inquietan ante el poder de Tigranes y lo combaten. El general Lúculo conquista Tigranocerta y obliga a Tigranes II a renunciar a la mayor parte de sus conquistas y aliarse con los romanos contra los partos.

66 a. C. Campañas de Pompeyo en Armenia.

55-34 a. C. El hijo de Tigranes II, Artavasdes II, reina bajo tutela romana. Finalmente es depuesto y exiliado a Egipto, donde será ejecutado.

20 a. C. Armenia se convierte en protectorado romano.

1-53. Romanos y partos se reparten los territorios armenios.

64. Tratado de Randeia: Armenia tendrá un rey de la dinastía real parta, pero será aliada de Roma.

66. Tirídates I, coronado rey de Armenia por Nerón.

66-428. Sobre Armenia reinarán de forma intermitente los príncipes de la dinastía arsácida o arshakuni.

La cristianización

298. Tratado de Nisibis: Roma y la Persia de los sasánidas reconocen a Tirídates III como rey de Armenia.

301. Tirídates III se convierte al cristianismo gracias al obispo Gregorio el Iluminador. Armenia es convierte en la primera nación que adopta el cristianismo como religión oficial.

325. Muerte del obispo Gregorio, santo patrón de la Iglesia armenia, por más que la Iglesia armenia se declare «apostólica» puesto que afirma haber sido evangelizada por Judas Tadeo y Bartolomé, apóstoles de Jesús.

365. Sínodo de Ashtishat: el obispo Narsés el Grande independiza la Iglesia armenia de la de Cesarea.

387. Partición de Armenia entre Roma y Persia.

406. El monje Mesrop Mashtots crea el alfabeto armenio.

428. La Armenia persa convertida en satrapía: se inaugura la época del marzbanato. Intentos de convertir a los armenios por la fuerza a la religión mazdeísta.

450-484. Resistencia y lucha de los armenios contra la opresión persa y la persecución religiosa, acaudillados por Vardan y Vahan Mamikonian.

451. El historiador Agatángelo fija la doctrina oficial de la Iglesia armenia en su *Historia de los armenios o Historia y vida de san Gregorio*.

480-490. Movsés Jorenatsi, considerado el padre de la historia armenia o el Herodoto armenio, escribe su monumental *Historia de Armenia*.

591. Segunda división de Armenia entre Persia y el Imperio bizantino.

Tiempos de invasiones: árabes, bizantinas, seléucidas, mamelucas, mongoles

641. Invasión árabe de Armenia. Caída de la capital, Dvin, en manos de los árabes.

649. La conquista árabe provoca la ruptura de los lazos con el Imperio bizantino y el alejamiento de los postulados teológicos de la Iglesia armenia con respecto a la Iglesia oficial de Constantinopla.

652. Tratado árabe-armenio entre Theodoros Rshtuni y el califa omeya Muawiya para recuperar, bajo el poder de los árabes, cierto grado de independencia que durará hasta el siglo VIII.

703. Revueltas contra la opresión árabe.

855. Los árabes nombran a Ashot Bagratuni gobernador de Armenia.

885. Ashot Bagratuni coronado rey de Armenia. Inicio de la dinastía Bagratuni, que reinará hasta 1045.

962. Ashot III convierte Ani, la «ciudad de las mil iglesias», en capital de Armenia.

1002. El poeta místico, teólogo y filósofo Gregorio de Narek escribe su *Libro de las lamentaciones*.

1045. El Imperio bizantino toma Ani y anexiona Armenia a sus dominios.

1064. Las tribus turcas selyúcidas arrebatan Ani a los bizantinos.

1071. Batalla de Manzikert. Los selyúcidas derrotan al Imperio bizantino y extienden su imperio desde el centro de Asia hasta el Bósforo. Armenia queda engullida en él.

1081-1375. En algunas provincias, sobreviven unos pocos principados armenios semiindependientes, como el reino de Cilicia, llamado la Pequeña Armenia.

1179. Concilio de Hromkla. Intentos de unión entre la Iglesia griega y la armenia. El obispo de Tarso es Narsés Lambronsi (o de Lambrón), uno de los grandes escritores y traductores armenios.

1185-1240. Bajo la protección del reino independiente de Georgia, la familia de los príncipes Zakarian se alza contra los selyúcidas en Armenia oriental.

1198. Levon (León) II el Magnífico coronado rey de la Cilicia armenia. Ayuda a los caballeros cristianos europeos de la tercera cruzada.

1237. Llegada de los invasores mongoles.

1245. Alianza de Cilicia con los invasores mongoles. El rey Hetum I viaja a Karakorum.

1271. Marco Polo cruza la Pequeña y la Gran Armenia.

Siglo XIV. Tras el dominio mogol, Armenia cae en manos de Tamerlán.

1375. Los mamelucos de Egipto conquistan el reino armenio de Cilicia.
 1441. La santa sede de la Iglesia armenia se traslada de Cilicia a Ejmiatsin.

Entre otomanos, persas y rusos

1453. Caída de Constantinopla. Imperio otomano.
 Siglo XV. El Imperio otomano dominará la región de la Transcaucasia para frenar las aspiraciones expansionistas de la dinastía persa de los safávidas.
 1512. Primera edición impresa de un libro armenio en Venecia, el *Urbatagirk* de Hakob Meghapart, un compendio de oraciones, mitos, remedios contra las enfermedades y citas de libros históricos.
 1555. Tratado de Amasia, primera partición de Armenia entre la Turquía otomana y la Persia safávida.
 1604-1605. El sha Abás de Persia deporta a 50.000 armenios a Ispahán, donde se crea una próspera comunidad de mercaderes.
 1636. Primera imprenta armenia en Ispahán.
 1639. Segunda partición de Armenia entre Turquía y Persia.
 1666. Primera biblia armenia impresa en Amsterdam.
 1678. Delegación del catolicós armenio ante Luis XIV de Francia.
 1717. Fundación de la congregación armenia católica de mejitaristas en la isla de San Lazzaro de Venecia.
 1722-1728. Revuelta armenia contra el dominio persa, dirigida por David Bek.
 1771. Fundación de la editorial Ejmiatsin, la primera de Armenia.
 1773. Publicación del *Vorogait parats*, un borrador de constitución para una Armenia independiente.
 1794. Publicación de *Azdarar* en Madrás (India), el primer diario en armenio.
 1804-1828. Guerras ruso-persas. Los rusos se apoderan de la Armenia persa.
 1828-1840. Creación de una óblast (provincia) armenia dentro del Imperio ruso.
 1828-1829. Primera guerra ruso-turca por los territorios armenios.
 1841. Jachatur Abovian, padre de la literatura armenia moderna, escribe su novela *Heridas de Armenia*.
 1863. En territorio otomano, los armenios adoptan la «Constitución nacional».
 1877-1878. Segunda guerra ruso-turca. Rusia se apodera de la región de Kars.

1885. Fundación en Van del partido político armenio Armenakan.
 1887-1890. Fundación de partidos políticos de tendencia revolucionaria, el Hentchak de orientación socialista, y la Dashnak (Federación Revolucionaria Armenia). Las acciones terroristas contra Turquía provocarán una feroz represión por parte del sultán Abdul Hamid II.
 1895-1896. «Matanzas hamidianas» de armenios.
 1909. Los armenios celebran el golpe de Estado de los Jóvenes Turcos, quienes deponen al sultán Abdul Hamid II. Sin embargo, la represión continuará.
 1909. Matanza de Adana en Cilicia: entre 15.000 y 30.000 armenios son asesinados.
 1914. Inicio de la Primera Guerra Mundial. Armenia es campo de batalla entre rusos y turcos. Las derrotas sufridas por los otomanos exacerban el resentimiento contra los armenios, considerados cómplices de los rusos.
 1915. 24 de abril, fecha oficial del inicio del Genocidio armenio por parte del gobierno de los Jóvenes Turcos durante el sultanato de Mehmed V.
 1917. Revolución bolchevique en Rusia. Los otomanos avanzan hacia el Cáucaso.
 1918. Tratado de Brest-Litovsk: los bolcheviques ceden territorio a los otomanos.
 1918. Los armenios no aceptan el tratado. Batallas de Sardarapat, Bash Abaran y Karakilisa. Armenia se declara independiente el 28 de mayo: la Primera República. Ereván, la capital.
 1919. Elecciones libres y derecho al sufragio femenino.
 1919. Conferencia de París. Los armenios piden la creación de una «Armenia integral» que unifique los antiguos territorios armenios desde la costa mediterránea hasta el Cáucaso.
 1920. Tratado de Sèvres. Armenia ve reconocida una parte de sus aspiraciones territoriales con la futura anexión de buena parte del este de la actual Turquía.
 1920. Mustafá Kemal Atatürk rechaza el tratado de Sèvres. Primera guerra turco-armenia. Tratado de Alexandropol: los armenios deben renunciar al tratado de Sèvres.

La ocupación soviética

1920. Los bolcheviques ocupan Ereván. Rusia amputa el territorio armenio cediendo los territorios de Nagorno Karabaj y de Najicheván a Azerbaiyán.

1921. Revueltas contra los bolcheviques. Represión del nacionalismo. Los militantes de la Dashnak (Federación Revolucionaria Armenia) deben refugiarse en Persia.
1922. Integración de Armenia en la República Federal Socialista Soviética de Transcaucasia con Georgia y Azerbaiyán.
1936. República Soviética de Armenia. Persecución de la Iglesia armenia.
1947. La URSS pide en las Naciones Unidas la restitución a Armenia de los territorios turcos de Kars y Ardahan.
- 1946-1948. Repatriación a la Armenia soviética de armenios de la diáspora.
1965. Grandes manifestaciones en Ereván en conmemoración del cincuentenario del Genocidio.
1967. Construcción del Memorial por las víctimas del Genocidio en Ereván.
- 1979-1987. Éxodo masivo de armenios al extranjero. Después de los judíos, son el segundo contingente nacional que más huye de la Unión Soviética.
1988. Nagorno Karabaj decide unificarse con la República de Armenia. Éxodo masivo de población armenia de Azerbaiyán.
1988. Devastador terremoto en el norte de Armenia.
1989. Armenia decide unificarse con la región de Nagorno Karabaj.
1990. Ataques contra la comunidad armenia de Bakú. Guerra entre Armenia y Azerbaiyán.

La nueva independencia

1990. El 23 de agosto, el parlamento de Armenia declara la independencia de la Unión Soviética.
1991. La región de Nagorno Karabaj, en territorio de Azerbaiyán pero de mayoría armenia, se declara independiente y se proclama república.
1991. Levon Ter-Petrossian, primer presidente de la República de Armenia.
1992. La República de Armenia es admitida en las Naciones Unidas.
1992. El ejército armenio libera Shushi, la capital de Nagorno Karabaj.
1994. Alto el fuego entre Armenia y Azerbaiyán. Armenia retiene un 16 por ciento del territorio azerí.
1995. Armenia adopta una nueva constitución por referéndum.

1998. Robert Kocharian, segundo presidente de la República de Armenia.
2001. Celebración del 1700 aniversario de la adopción del cristianismo en Armenia.
2005. Un 64 por ciento de la población a favor de una futura integración de Armenia en la Unión Europea.
2007. Inauguración del gasoducto Irán-Armenia.
2008. Serzh Sargsyan, tercer presidente de la República de Armenia.

MANUEL FORCANO

Traducción: Juan Gabriel López Guix



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi
au monastère de Gladsor, en Siunik
(Matenadaran 6289).
Figurines marginales (détail).



Jeune arménienne et artisan.
 Gravure sur bois en couleur à partir de dessins
 d'Henri Hendrickx (1817-1894)
 De: Heinrich Berghaus.
 Les peuples du monde, deuxième volume,
 2e Edition ; Bruxelles, Gant, Leipzig
 (Carl Musquardt) 1854
 (première édition 1845/47) p. 286-287.

L'Esperit d'Armènia

Armènia és una de les civilitzacions més antigues de la cristiandat oriental que ha sobreviscut miraculosament a una història convulsa i particularment tràgica. Des de la seva fundació, s'ha situat políticament i geogràficament al bell mig d'altres cultures majoritàriament orientals i de fe musulmana, i ha sofert una història molt dolorosa, marcada per guerres i massacres extremes que han causat la desaparició de més de la meitat de la seva població, l'exili de molts altres i la pèrdua d'una gran part del seu territori. Tot i això, ha sabut conservar l'essència de les seves característiques nacionals al llarg dels segles, començant per la creació del seu propi alfabet –de la mà del monjo Mesrob Machtots l'any 405–, i com també ho demostra el seu ric patrimoni arquitectònic, avui estès çà i lla fins i tot fora del seu territori actual. Per bé que aquest patrimoni tangible sigui un dels testimonis més colpidors d'aquesta singularitat, Armènia també ha sabut conservar un ric patrimoni intangible en el camp de la música: hom disposa d'un repertori molt ric i variat, però malauradament, amb l'excepció del *duduk*, encara prou desconegut.

De totes les cultures desenvolupades, la música –representada per certs instruments i per les maneres de cantar i de tocar que la poden definir–, esdevé el reflex espiritual més fidel de l'ànima i la Història dels pobles. De tots els instruments utilitzats en les seves antigues tradicions musicals, Armènia ha atorgat una preferència particular a un instrument únic, el *duduk*, fins al punt que hom pot afirmar que aquest instrument l'ha definida d'una manera gairebé absoluta. Només escoltar els primers sons d'aquests instruments –habitualment es toquen en duo– la qualitat –gairebé vocal– i la dolçor de les seves vibracions ens transporten a un univers i a una poètica fora de la norma, i ens arrossegueu vers una dimensió íntima i profunda. La música esdevé aleshores un veritable bàlsam, a la vegada sensual i espiritual, capaç de tocar directament la nostra ànima i, quan l'acaroni, de guarir-la de totes les ferides i les penes.

Montserrat Figueras sentia una profunda simpatia i una gran fascinació per aquests instruments armenis, especialment el *duduk* i el *kamantxe*, així com una gran admiració per les extraordinàries qualitats musicals dels nostres amics músics d'Armènia. Ha estat després del seu decés que jo mateix he trobat un gran consol tot escoltant aquests meravellosos Planys a dos *duduk*s i *kamantxe*, i per això els vaig demanar venir a tocar a les cerimònies que vam organitzar per acomiadar-nos de la nostra estimada Montserrat. Les seves intervencions musicals van omplir els espais de sons d'un altre món, però d'una bellesa i d'una espiritualitat commovedores. Va ser després d'aquests moments de tanta emoció i sota l'impacte del consol profund que m'aportava aquesta música, que vaig tenir la idea de dedicar aquest projecte singular a la Memòria de Montserrat Figueras i, alhora, retre el nostre homenatge personal a un poble que tant ha sofert al llarg de la història (amb un patiment que encara no ha rebut ple reconeixement) i que, malgrat tant de dolor, ha sabut inspirar músiques tan plenes d'amor i portadores de pau i d'harmonia. Al mateix temps, doncs, també és un homenatge sincer a aquests meravellosos músics que consagren les seves vides a mantenir viva la memòria d'aquesta cultura antiga.

Sort meravellosa: el molt bon amic meu i gran mestre de *kamantxe* Gaguik Mouradian, m'havia regalat –ja l'any 2004– alguns reculls de músiques armènies, entre els quals el fabulós *Thesaurus de melodies armèniens* publicat el 1982 a Erevan pel musicòleg Nigoghos Tahmizian, on he pogut trobar els més bells exemples d'aquest repertori, als quals he afegit peces per a *kamantxe* i algunes altres a dos *duduk*s que m'han proposat els amics músics d'Armènia. Amb la col·laboració d'un altre músic meravellós i també molt bon amic, l'interpret de *duduk* Haïg Sarikouyoumdjian, he pogut passar alguns mesos d'estudi i de treball quotidià tot desxifrant els secrets d'aquestes antigues i bellíssimes melodies, tot escoltant enregistraments antics i cercant d'identificar les claus “secretes” de l'estil i el caràcter de cadascuna d'aquestes músiques. Durant aquests darrers mesos, no hi he hagut nit que jo no l'acabés sense passar unes hores meravelloses en l'estudi i la interpretació d'aquestes melodies d'un encant tant pregon.

Finalment hem pogut fixar dates per treballar-les plegats, i entre la fi del mes de març i els primers dies d'abril ens hem trobat a la meravellosa Col·legiata de Cardona a fi d'enregistrar totes les peces escollides per finalment fer realitat aquest homenatge personal i col·lectiu dedicat a aquest embriuxador i elegíac **Esperit d'Armènia**. Tot seguit després, i gràcies a la col·laboració de Lise Nazarian, també una altra estimada amiga

d'Armènia, ens hem dedicat a la recerca i a l'estudi dels elements que complementen la música per a la realització del llibret del CD: llibres d'art i d'història sobre Armènia que hem trobat abundantment gràcies a Armen Samuelian i a Alice Aslanian, conservadors i animadors de la magnífica «Librairie Orientale», situada al carrer Monsieur Le Prince de Paris, i així com a l'especialista J.P. Mahé per la presentació d'una visió essencial sobre l'Art i la Història d'aquest país. A més a més, Manuel Forcano ha escrit uns articles sobre la Memòria del Genocidi i sobre la Cronologia de la història armènia: una història que nosaltres modestament volem ajudar a mantenir viva amb l'emoció de les músiques d'aquest enregistrament.

Sense Emoció no hi ha Memòria, sense Memòria no hi ha Justícia, sense Justícia no hi ha Civilització, i sense Civilització l'ésser humà no té futur.

JORDI SAVALL
Versalles, 5 de juliol 2012



« Le Thésaurus des
mélodies arméniennes »
durant l'enregistrement.

Alè d'Armènia

“Déu va fer passar un vent per la terra, i el nivell de les aigües començà a minvar. (...) El dia disset del mes setè, l'arca es va encallar a les muntanyes d'Ararat.” (*Gènesi* 8, 1-4) Armènia és aquesta regió muntanyosa –l'antic Urartu– on el vent diví assecà les aigües del diluvi i féu renéixer una nova creació.

Acreditat per les taules mesopotàmiques, el mite del diluvi, més antic que la pròpia Bíblia, no ha deixat de marcar la consciència armènia fins als nostres dies. En referència a la diversitat de sabers que havia adquirit durant la seva infantesa al seu poble natal, el novel·lista Hrant Matevosian escrigué el 1985: “Si el diluvi de la mitologia s'hagués repetit, hauria pogut restaurar les branques principals de l'agricultura i la ramaderia, com Noè; i si la memòria humana s'hagués esborrat sobtadament, hauria pogut reconstituir tot el codi de la moralitat a partir de la conducta dels meus pares i dels meus compatriotes de l'època (...). Però en realitat, aquest país també ha viscut aquest eclipsi de la memòria i el seu restabliment, com les nostres altres valls i cantons armenis.”

I és que Armènia no morí i ressuscità –com si la proximitat del vent diví fos al mateix temps dubtosa i saludable– només amb el genocidi de 1915, sinó en varies ocasions, a causa de catàstrofes, invasions i guerres que han marcat els seus tres mil anys d'història. Situat a la junta de plaques tectòniques que articulen els continents, el país d'Ararat ha sigut assolat periòdicament per sismes tan devastadors com el del desembre de 1988. La inestabilitat geològica troba la seva rèplica en turbulències geopolítiques: com a terra fronterera de mons i d'imperis, Armènia ha sigut víctima dels seus enfrontaments mortífers. Al llarg de la seva història, ha sigut dominada per assiris i cimmericis, escites i medes, perses i macedonis, romans i bizantins, àrabs i seljúcides, mongols i turcmans, otomans i safàvides.

Familiar als habitants dels cantons, la fesomia de les muntanyes –gegants petrificats pel temps– és el testimoni immemorial d'una vasta mitologia. Gairebé tots els dies d'estiu, al capvespre, els habitants de la plana de l'Araxes creuen assistir, damunt el seus caps, al combat dels dracs (*vixap*) del massís (Ararat) contra els de l'Aragats, on l'il·lustre astrofísic Viktor Ambartsumian va fer erigir temps enrere l'observatori de Biurakan (“Deu mil fonts” o “Deu mil ulls”).

Tot desplegant al cel els seus anells monstruosos, gegantines serps de núvols negres es precipiten dels cims inhòspits i s'abraonen furiosament les unes sobre les altres. Rugint amb una veu de tro, entelen completament la claredat del sol. Però de sobte, el déu ofuscat els etziba formidables cops amb la seva espasa de llampec. Els talla en bocins menuts, alliberant en trombes d'aigua la rosada de la terra i tota la humitat dels rius que han retingut avarament durant la canícula. Aquesta lluita còsmica orna les “catifes de dracs” (*vixapagorg*) nuades per generacions de dones armènies, constituint la imatge més fidel dels grans cicles de la natura.

Al nord de l'Araxes, el cim de l'Ara Lerr (“Muntanya d'Ara”) es perfila com la silueta d'un tità estès. És allí on reposa el graciós heroi, de qui fa molt temps s'enamorà Xamiram, la voluptuosa reina Semíramis. Fatigada dels nombrosos amants que seduïa amb les perles màgiques que adornaven el seu pit, acabaria per morir de consumació: tan extenuants eren les seves exigències amoroses. Somiava amb un *Amor de lonh* (“Amor de lluny”), per reprendre anacrònicament el títol d'un romanç de Jaufré Rudel, trobador aquità del segle XII (en canvi, nosaltres ens trobem al segle IX abans de la nostra era). I fou precisament una cançó que celebra l'encant d'Ara, el bell rei d'Armènia, que li presentà el nom i el retrat del desconegut que ella volia seduir. “En la follia de la seva violenta passió, sentir tot el que hom cantava d'ell li encenia un amor flamejant, com si ella el veiés.” Però ell, fidel a la seva esposa Nevart, es mantingué ferm davant les pressions apassionades de la reina.

De què serveix tenir raó davant els tirans, per la seva banda tiranitzats pels seus vicis i les seves passions? Els exèrcits assiris envaïren Armènia i, malgrat les instruccions de Xamiram, mataren Ara, que combatia al capdavant de les seves tropes. Boja de frustració, la lúbrica sobirana ordenà exposar el cos del jove rei al capdamunt d'una ziggurat, perquè uns genis amb cap de gos, els *Aralez*, el retornessin a la vida, llepant afectuosament les seves ferides. Va reeixir l'experiència? Segons es miri. La moral cristiana la prohibia, però la

mitologia pagana la consentí. En tot cas, encara a l'Edat Mitjana, hom confiava els herois morts en combat a la benvolença d'aquests genis, i en ple segle XX, el novel·lista Xahan Xahnur, escapat del genocidi, publicà al seu exili parisenc un recull titulat *La traïció dels Aralez*.

En aquesta terra de llegendes, situada a la cruïlla d'Àsia Menor, l'Iran i Síria, les deïtats estrangeres eren acollides de bon grat. Així, Vahagn, el “collidor de dracs” (*Vixapakagh*), déu d'origen iranià adoptat pels armenis, va robar en temps remots la palla lluminosa del siríac Barxamin, “senyor del cel” (*Baal Xamayim*), per fer-ne la Via Làctia, i d'aquest darrer hom adorava l'ídol “de glòria blanca” (*Spitakaparr*), fet d'argent, ivori i cristall de roca. També Jesucrist, “el metge que cura sense remei”, conquerí el sud de l'altiplà armeni a partir de l'època apostòlica, gràcies a la predicació de Tadeu i de Bartomeu, segons expliquen cròniques edificants. Però el centre i el nord del país –la plana de l'Araxes– restaren obstinadament tancats a la nova de l'Evangeli. Els predicadors maldaven en va per foragitar els dimonis de la idolatria; però un cop fets fora, els mals esperits es retiraren amb clamors malèfics a les veïnes vessants del Gran Caucas.

Calgué un miracle espectacular per arrencar el rei Tirídates de les tenebres del seu error. El monarca havia acabat de fer decapitar quaranta religioses, companyes de la bella Hripsime, que l'havia rebutjat, quan de sobte sentí que la seva esquena quedava tota coberta de pèls de porc; a les mans i als peus li van sortir peülles, “com les de les truges que caven el terra per menjar-se les arrels”; i la seva cara quedà estafeta amb un musell “de porcells que romanen a la canyissa”. La germana del rei, ja convertida al cristianisme, fou avisada en somni per un àngel que Gregori, un home sant que el seu germà havia llançat tretze anys abans al fons de la “Fossa Profunda”, encara era viu i sabia la manera de retornar el rei a la forma humana.

Rescatat de la fossa, Gregori enterrà les verges màrtirs i predicà, a la ciutat reial de Vagharxapat, una catequesi de setanta dies. Tirídates recuperà a poc a poc la positura vertical i l'ús de les mans. En el mateix moment en què Sant Gregori callà, la carn del rei tornà a ser “suau i tendra, com la d'un nounat”. Seguint els consells del sant, Tirídates destruí els temples pagans i reservà els llocs on s'edificarien esglésies, prop de les relíquies dels màrtirs i a l'indret anomenat “Etixmiadzin”, on el fill únic de Déu (*Miadzin*) havia baixat (*etx*) per encomanar la seva missió a Sant Gregori. Aquest marxà aleshores a Cesarea de Capadòcia, on fou consagrat bisbe. Al seu

retorn, el rei es féu batejar amb tot el seu poble i tot el seu exèrcit. D'aquesta manera, Armènia esdevenia, a l'inici del segle IV, el primer estat cristià del món.

Totalment focalitzada en la persona del rei, aquesta conversió, que els armenis consideren avui el seu patrimoni més preciós, i del qual van commemorar el 2001 el dissetè centenari, restà durant molt temps exposada a tot tipus d'amenaces, tant interiors com exteriors. Les mentalitats, els costums i els ritus pagans estaven profundament arrelats, no sols al camp, sinó també entre la més alta aristocràcia. Impulsats per les seves esposes i concubines, els prínceps refusaven els usos cristians que el rei volia instituir. Empès a l'abdicació el 330, Tirídates moriria poc després, segons es diu, enverinat.

Abans de la traducció de la Bíblia, anomenada “Alè de Déu” (*Astvatsaixuntx*) en armeni, la nova fe restava a l'ombra de les pintoresques llegendes del paganisme. Improvisades a la celebració dels oficis, les interpretacions orals dels llibres sants a partir del grec o del siríac queien ràpidament en l'oblit. Quina solució hi havia? L'armeni no s'escrivia. Van haver de passar cent anys perquè un alt funcionari de la cancelleria reial, Sant Mesrop Maixtots, dedicat a la vida religiosa, decidís crear un alfabet especial de trenta-sis lletres per plasmar per escrit la seva llengua nacional, fins aleshores només parlada.

En dues dècades, del 405 al 425, en un període d'angoixa i de tribulacions, un petit grup de fervents lletrats –Maixtots i els seus deixebles, sota la batuta clarivent del catolicós Sahak–, d'ençà venerat sota el nom de “Sants Traductors”, completaren una tasca ingent: la traducció de la Bíblia i dels Pares de l'Església. D'un sol cop, l'armeni fou elevat al nivell de les llengües de cultura capaces d'expressar les idees més subtils i tot el patrimoni de la ciència i la saviesa antiga.

Tal com el vent empès per Déu havia assecat les aigües del diluvi, la paraula inspirada esvai les boires de la mitologia. Informada per la Santa Escriptura de la gènesi del món i de la fi dels temps, Armènia entrava per dret propi a la història universal. Imitant els escribes d'Israel, els clergues assumiren l'hàbit d'escriure la seva història nacional, esdevinguda tan preciosa com la del poble escollit. Aquest és l'origen de les nombroses cròniques que es troben entre els milers de manuscrits, sovint sumptuosament il·luminats, del Matenadaran

d'Erevan, el temple de la memòria. En el decurs de conquestes i d'annexions, l'antic regne d'Armènia, que s'arribà a estendre per l'est d'Anatòlia, del Caucas al Kurdistan, entre el Mar Negre i el Mar Caspi, es veié reduït a una desena part del seu territori. Però el record dels indrets, dels segles i de les persones s'ha conservat.

Mentre Maixtots duia a terme la seva tasca, una tempesta amenaçava els cristians d'Armènia. Els romans, aliats i protectors del regne, també havien adoptat el cristianisme. Però a la frontera, els perses sassànides pretenien imposar, des del Pròxim Orient fins a les profunditats d'Àsia, la religió de Zaratustra, el culte del foc d'Hormizd. El 387, les desfetes de l'exèrcit romà van comportar una primera partició d'Armènia. Els romans es quedaren tot just amb el terç occidental del país, del qual no trigarien a fer una nova "província". En els dos terços restants, els perses nomenaren reis armenis del seu grat. Però el 428 fou abolida la monarquia, i el 450, el sobirà persa exigí l'apostasia dels prínceps armenis.

Retornats al seu país, els renegats, que havien escapat per poc a la deportació a Àsia Central, van haver de fer penitència. En concedir-los l'absolució, el catolicós els imposà la missió d'encapçalar una insurrecció popular, un combat desesperat per la superioritat militar dels perses i dels seus elefants de guerra. Comandada pel seu cabdill, Vardan Mamikonian, la flor i nata de la noblesa armènia fou anihilada a la batalla d'Avarair, el 451. La lluita fou tan acarnissada i mortífera per a l'enemic, malgrat sortir-ne victoriós, que els plans de conversió forçada foren abandonats. Els companys de Vardan foren canonitzats com a màrtirs. Després esclatarien dues altres guerres, el 484 i el 572, però la fe armènia restà indoblegable. Qualificat de "lleï dels avantpassats", el cristianisme esdevingué una part integrant de la identitat nacional.

Aquest és sens dubte el motiu pel qual resistí a les diverses dominacions musulmanes que se succeïren, amb algunes interrupcions –especialment entre el 884 i el 1064–, del segle VII al XIX. A falta d'estat propi, l'Església armènia restà l'única guardiana de la llengua i de la nació. El catolicós esdevingué el portaveu del seu poble davant els califes, els emirs, els soldans i els khans.

Del 1198 i fins al 1375, es constituí un nou regne armeni a Cilícia, al peu de les muntanyes del Taure i de l'Amanus. Gràcies a la seva façana marítima, l'Armènia cilícia comerciava amb les repúbliques marineres de Gènova i Venècia. Veïns dels estats croats, els prínceps armenis casaren les seves filles amb els barons francs establerts a Orient. Es despertà l'interès per l'amor cortès, la teologia escolàstica, les ciències i les tècniques occidentals, i fou traduït el dret feudal, que aleshores passava per l'últim crit en bon govern.

En un intent de defensar-se contra els mamelucs i els seus successors, els aiúbides d'Egipte i de Síria, els reis cilicis s'aliaren amb els mongols, que abans del 1295 encara no s'havien convertit a l'islam. Mitjançant els cavallers de les estepes, volien mantenir l'Anticrist a ratlla per la rereguarda. Desgraciadament, els croats no van comprendre aquesta estratègia. Els mongols s'uniren al camp musulmà, i tots els principats francs caiguiren, l'un rere l'altre. Abandonats a la seva sort, els armenis també acabarien per sucumbir.

El 1441, mentre tot Armènia era lliurada a les hordes turcmanes que havien seguit Tamerlà, un petit grup de prínceps i prelats decidiren repatriar el patriarcat a la ciutat santa de Vaghaxapat, a l'ombra de la catedral d'Etxmiadzin. Superant tots els obstacles, aquest retorn als orígens, en les hores obscures de la història, iniciava una llarga espera, la de la brisa primaveral que faria fondre el gebre, "passar les pluges i brotar les flors" (*Càntic dels càntics* 2, 11-12).

L'esperança no s'ha vist decebuda. Fa vint anys que Armènia frueix d'una independència obtinguda pacíficament. Tot superant el cataclisme de l'esfondrament soviètic, ha creat el seu estat, instituït la seva moneda, assegurat l'abastiment energètic i emprès coratjosament la reconstrucció de la seva economia. És cert que algunes qüestions clau encara no han arribat a una solució definitiva. Enclavats en territori àzeri, els habitants armenis de les muntanyes de Karabagh reivindiquen el dret a la seguretat i a l'autodeterminació. Com a represàlia, Turquia i Azerbaidjan sotmeten Armènia a un bloqueig. I dins la pròpia República d'Armènia, el funcionament democràtic i l'aplicació de la llei i del dret laboral encara reclamen progressos importants.

Aquesta recerca d'harmonia és una obra de llarg recorregut. A l'inrevés de l'educació pagana, que havia fet del tir amb arc el primer exercici de destresa i de reflexió, el sant traductor Maixtots triava els deixebles per la

qualitat de la seva respiració. Volia cantors robusts, capaços de salmodiar sense defallir, de l'inici a la fi de la missa. Aquest costum no s'ha perdut. A la monodia litúrgica s'afegeixen els gèneres profans, les cançons i danses populars, les recitacions èpiques, els planys elegíacs del duduk i el grinyol de la zurna: d'acord amb el poeta Hovhannes Tumanian (1869-1923), tots parlen de la bellesa del recorregut, de la resistència dels caminants i de la profunditat de les aspiracions de l'ànima.

*El nostre camí és fosc, el nostre camí és de nit,
i nosaltres, sense repòs,
en l'ombra sense dia,
durant segles, sempre pugem
les muntanyes aspres,
les muntanyes d'Armènia!*

*De lluny portem els nostres tresors sense preu,
la mar de tresors
que, des de les profunditats dels temps,
ha infantat la nostra ànima
dalt d'aquests alts cims,
les muntanyes d'Armènia!*

*Però quantes vegades, en el desert terrós,
negres cohorts,
una darrere l'altra,
han vingut a atacar la nostra caravana
en aquestes muntanyes sagnants,
les muntanyes d'Armènia!*

*Llavors, colpida pel terror, la nostra caravana,
pillada, massacrada
i trossejada a bocins,
se'n torna carregada d'innombrables ferides
cap a aquestes muntanyes de dol,
les muntanyes d'Armènia!*

*Fixem les mirades, plenes de nostàlgia,
en els astres llunyans
damunt de tot al cel;
els preguntem quan vindrà el dia
que reverdiran les muntanyes,
les muntanyes d'Armènia!*

JEAN-PIERRE MAHÉ

Traducció: Gilbert Bofill i Ball



Couvre calice. XVIII^{ème} siècle, Musée de la Cathédrale d'Etchmiadzin.

“TESAURUS” de melodies armènies

Al prefaci del seu “*Voskeporik*”, –*tesaurus*– de les cançons armènies, publicat el 1982 a Erevan, el musicòleg Nigoghos Tahmizian expressa un desig molt modest: que aquest recull de simples melodies, que considera un tresor de la cultura del seu poble –i al qual dóna una forma manuscrita original, destinada a recordar un petit quadern de notes personals preses per un músic– pugui ser una base de treball per a realitzacions futures.

Aquest desig ha sigut satisfet: en aquesta antologia, que ha sabut absorbir, Jordi Savall ha trobat la matèria per al present enregistrament.

Tractant-se en les melodies seleccionades d’una interpretació instrumental, val la pena aportar algunes breus qüestions sobre els texts i els contextos d’aquest repertori.

És impossible que la música de tradició oral d’un poble sense estat propi des de fa segles presenti un caràcter homogeni. Tanmateix, a la fi del segle XIX, quan Komitas decidí realitzar un estudi profund a base d’una classificació rigorosa, segons criteris de gènere, regió i circumstància de l’execució, aconseguí finalment presentar elements comuns de caire intemporal.

Totes aquestes cançons han anat evidentment de la mà d’una història: s’han integrat en rituals, han marcat moments importants de la vida rural o urbana, han mostrat evolucions del pensament o del criteri estètic. Però tant en les ressonàncies heroiques com en el plany de l’exiliat, tant en l’homenatge retut a la bellesa de la terra com en el joc amorós, l’orella atenta reconeixerà unes constants. Hom les sent aquí com tants altres elements d’una identitat musical forta: tota melodia sembla recordar el simbolisme en vigor en els modes medievals codificats per l’Església, que sens dubte les havia manllevat en part del repertori profà prèviament

existent; cada ritme té un lligam amb l'escansió pròpia de la versificació del text.

D'essència monòdica, aquesta música ha fet prou durant temps amb el relleu característic atorgat per l'ús del *bordó*, presentat aquí en els fragments interpretats amb el *duduk*.

No seria harmonitzada sinó més tard pels compositors dels segles XIX i XX que van ser considerats com a tals gràcies al contacte amb les escoles occidentals; és el cas de Txukhadjian (1), (5) i Komitas (8), (9), (10), (16), (18). Aquesta evolució coincidí en el temps amb l'eclosió d'un renaixement literari i artístic a ciutats com Constantinoble i Tiflis. Convençuts del valor de la cultura popular, poetes i músics hi trobaren noves fonts d'inspiració, i fou al camp on Komitas recollí respectuosament les melodies que després estudiaria i donaria a conèixer.

De la matriu religiosa medieval tenim aquí tan sols un únic exemple: “Sird im sassani” (13), una cantilena de Dijous Sant escrita per Mkhitari Ayrvanetsi, que explica l'horror de Jesucrist davant el suplici que l'espera després de la traïció de Judes: “el meu cor trontolla”.

L'instrument que pren la paraula absent és, per naturalesa, el *duduk*. Les vibracions tan particulars de la llengüeta de canya d'aquesta flauta de fusta d'albercoquer conformen la seva característica imitació pertorbadora de la veu humana com crida, canta o plora.

En una part corpenedora del ritual, la música reuneix en els cants de casament (9) elements religiosos antiquíssims, alguns dels quals són sens dubte anteriors al període cristià, i elements profans que inclouen des de la dansa fins al retrat humorístic dels convidats. També s'hi sent el recolliment de rigor en el moment en què el nuvi és revestit dels seus hàbits de cerimònia abans de ser consagrat “rei”, la sortida en seguici per dirigir-se al domicili de la “reina”, així com els accents més jocosos de la sàtira dels notables, ritmada pel *dap*, un tamborí pla de gran diàmetre que permet una gran varietat expressiva.

L'altiplà armeni és una terra de pas. Els regnes i les ciutats, tantes vegades envaïts, sempre han intentat resistir. Si bé hi ha pocs cants guerrers pròpiament dits, també és cert que hi ha moltes cançons de lluita o de resistència; en aquest cas, el tambor sona a la cançó “Menk kadj tohmi” (1): “som nosaltres, els fills d'un poble fort / ... des de la infantesa, hem après el coratge / endavant doncs, i que sonin els cops del tambor de la victòria / que tots sàpiguen que no esdevindrem pas la seva joguina”.

L'amor pel país, sovint carregat de nostàlgia, és proclamat per poetes que seguidament són musicats. En el cant “Hayastan” (14), Mirza Vanantedsi demana a la seva “Armènia, terra del Paradís” que l'inspiri i l'ajudi a tenir esperança, invocant els herois fundadors: “el teu alè ha animat i enfortit Haik”.

Les dues cançons ajuntades “Azat asdvatsn” i “Ter kedzo” (12) presenten una altra variant de la mateixa temàtica poètica: “Azat asdvatsn” és una oda a la llibertat, mentre “Ter kedzo” invoca la benedicció divina d'un poble desesperat, car “les terres de l'Ararat es troben avui dia en mans de nacions estrangeres”.

I és que l'exili és sempre tràgic. Des de l'Edat Mitjana, tot un seguit de plans corpenedors ho recorda. Aquest dolor és sovint abordat a través dels símbols. La grua –“krunk”, una au migratòria– n'és un (2). “D'on vens, grua, ... no ens portes cap nova de casa? El pa de l'exiliat és amarg, i la seva aigua tèrbola ...” La cançó “O'h intx anuix” (5) adopta el text d'un famós poeta, Meguerdix Beixiktaixlian. És impregnat amb la gràcia d'un “suau cant d'ocell”, amb la “dolçor d'una brisa lleugera que plana sobre les flors”, a les quals responen els rebuigs obstinats i repetits de l'exiliat: “Però si tu no vens de la meua pàtria, ocell, veste'n! Ves a cantar lluny del meu cor!”

La música popular acompanya la vida quotidiana d'un món essencialment rural. Canta la natura, sempre associada a uns símbols, com en “Sev mut amper” (17) (“Fosc núvol negre”). Hom s'adreça a les muntanyes per confiar-hi una situació desesperada o una pena profunda; és el cas de “Hov arek” (16) i (17). També són citades en l'evocació serena de la vida quotidiana, com en “Alagyeaz” (18).

Tanmateix, les metàfores escapen als tòpics, i la primavera de la resurrecció (“Karun”) hi pot aparèixer tan terrible com la mort (8): “És la primavera, ha nevut ... El meu fetge i els meus pulmons no són sinó ferides coents, glaçades pel vent fred, tan fred ... L'amor de la meua estimada s'ha gelat.”

Quan el cant no ritma directament les feines del camp, les integra: el pagès (“Matxkal”) no ha retornat. L'espera inquieta de la seva dona (6) expressa el temor que el treball no l'esgoti.

L'amor, una font tan freqüent de malenconia en el repertori líric (15), també pot ser lleuger i graciós, com en “Al Aylukhs” (10). També se li ret homenatge com a preludi de la dansa que segueix la seva evocació (4).

La música popular i pagesa fou transmesa per intèrprets professionals. Però des de l'antiguitat, els *gusans*, poetes músics itinerants o residents a la cort, van assumir un paper equivalent al dels aedes i dels bards

antics que proclamaven les gestes èpiques. Aquesta tradició, que va evolucionar considerablement al llarg dels segles, és reivindicada a Armènia fins als nostres dies (11), on es confon sovint amb la dels *aixughs*, uns poetes músics, les obres dels quals, essencialment líriques, celebren l'amor. El més cèlebre d'ells, Sayat Nova (3), que visqué a la cort d'un rei de Geòrgia al segle XVIII, fou apreciat per tot el Caucas. És a aquest noble i savi amic que s'adreça el text de "Dun en glkhen" (7), en què el poeta afirma orgullosament que "el seu art és d'una escriptura altra". Era particularment afeccionat a la *kamantxa*, un instrument de corda fregat amb un arquet de tensió manual i que hom sosté en vertical, reposant-lo a la cuixa.

Compositors i "transcriptors"

Al segle V, mentre dos grans imperis —el persa per un costat, el bizantí per l'altre— posaven en perill la identitat de l'Armènia desmantellada, la genial intuïció d'un savi místic, Maixtots, duqué al sorgiment paradoxal d'una era d'or cultural en inventar un alfabet propi que evitaria l'assimilació irremissible del seu poble.

Aquesta nova escriptura permeté al mateix temps la traducció de les obres cabdals de les grans civilitzacions de l'època i una eclosió de talents literaris.

En canvi, la música no tingué el seu Maixtots.

A la litúrgia antiga, especialment als himnes i càntics que hi proliferaren, la transmissió oral garantia la fidelitat del cantor als codis fixats per les autoritats religioses, que classificaven els modes (originalment, vuit) en funció del calendari litúrgic i de les seves festes: els neumes (o *khaz* en armeni) trobats als manuscrits antics no formaven un sistema d'escriptura musical pròpiament dit, sinó que constituïen ajudes a la memòria.

A partir d'un llarg aprenentatge amb un mestre, sorgia el saber musical del *gusan* o de l'*aixugh*, un intèrpret professional de música profana que combinava en el seu art la inspiració poètica i la invenció melòdica o rítmica.

Tigran Txukhadjian (1) i (5), Gabriel Yeranian (14) i els seus contemporanis anònims (12)

El primer fragment interpretat aquí prové del primer "compositor" a temps complet de la història armènia.

Tigran Txukhadjian nasqué el 1837 a "Bolis" o "Polis" (l'únic nom que les obres armènies donen a l'antiga Constantinoble, esdevinguda Istanbul), al si d'una família rica d'artesans, i comptà Gabriel Yeranian entre els primers mestres sota els quals desenvolupà la seva vocació musical. Durant tres anys (1861-1864) es formà al Conservatori de Milà, una experiència que el marcà i que el duria a compondre més tard les primeres òperes (inclosa una òpera còmica) en llengua armènia. Algunes serien representades en vida —un gran repte en una ciutat com Constantinoble, aleshores sense cap orquestra simfònica ni cap cantant d'òpera professional— i tindrien un èxit rotund. Però tots els seus esforços per convèncer possibles mecenes de l'oportunitat de tocar les altres —a "Bolis", a París o a Esmirna— no fructificaren. Caldria esperar fins al 1945 perquè la seva òpera Arshak II fos estrenada a Erevan.

Txukhadjian morí el 1898, immers en la misèria.

La seva obra s'ha de posar en perspectiva amb el veritable **sorgiment de la cultura armènia al segle XIX**. Contemporani de les lluites i dels combats polítics lliurats als imperis de l'època, apostà per una nova identitat nacional. L'èxit considerable de la cançó "Menk kadj tohmi" s'explica fàcilment en aquest context.

Tant a Constantinoble com a Tiflis, els intel·lectuals que havien estudiat en universitats europees s'apropriaren aleshores de tot un patrimoni i hi imprimiren el segell de la seva pròpia creació.

Al costat de prestigioses publicacions literàries on s'expressaven els poetes romàntics, realistes i després simbolistes, començaren a aparèixer revistes musicals. "Knar Haykakan" ("Lira armènia") fou fundada per Gabriel Yeranian el 1861, i el seu deixeble Txukhadjian en prengué el relleu el 1862. Tots dos eren guiats per un impuls pedagògic i perseguien la transcripció i l'adaptació a la notació occidental de les melodies amb què van musicar els poemes dels seus contemporanis.

Altres músics, de qui la història no recorda el nom, s'inscriuen en la mateixa perspectiva i immortalitzen els texts de M. Taghiatians i M. Nalbantian a les cançons "Azat asdvatsn" i "Ter kedzo" (12), conegudes per tots els armenis.

Gabriel Yeranian (1827-1862). El primer mestre de Txukhadjian no va viure prou temps per deixar una obra significativa. Pedagóg, organitzador de conferències i creador de dues revistes musicals, es troba entre els precursors que cercaren establir lligams entre el patrimoni musical del seu poble i la cultura occidental. Algunes de les seves cançons foren harmonitzades i repeses a la darrerria del segle per les corals creades a totes les ciutats on vivien armenis o interpretades per solistes de renom. La càrrega emocional de l'elogi de la terra natal "Hayastan" (14) acabà passant a la història.

Sayat Nova (1712-1795) és el més emblemàtic i el més apreciat de tots els *aixughs* del Caucas. Nascut a Lori, fou, segons els seus propis escrits, fill d'una mare originària de Sanahin i d'un pelegrí vingut de Síria al monestir cèlebre d'aquella regió. Havent après l'ofici de teixidor, renuncià ràpidament a ser artesà i es formà en l'art musical a Tiflis, ciutat cosmopolita on aprengué vàries llengües i entrà en contacte amb diverses tradicions poètiques.

Cantà a la cort del rei georgià Irakli II, qui l'envià a l'exili a la vora del Mar Caspi el 1756 per motius tan misteriosos com els que van allunyar Ovidi d'August (7). La seva obra, molt característica de la lírica oriental, és dedicada sobretot a l'amor (3). La seva poesia creà un llenguatge propi, farcit de referències i ric en metàfores ara concretes, ara erudites i simbòliques.

Komitas (1869-1935)

No és casualitat que el present enregistrament li cedeixi molt espai: (8), (9), (10), (16) i (18), i és que la música armènia li deu molt.

Rebé la base de la seva formació a Etxmiadzin, seu del Patriarca de tots els armenis. Hi ensenyà música als seminaristes i hi fou ordenat sacerdot el 1895. Després romangué a Berlín entre el 1896 i el 1899, per tal de perfeccionar la seva cultura musical, abans de consagrar-se a la tasca que havia escollit: donar el lloc que li pertoca a la música que venerava, la del seu poble. Recollí de manera sistemàtica i rigorosa les cançons de les províncies que va recórrer. Les va classificar, analitzar, comparar i publicar en revistes i va presentar-les en conferències que pronuncià davant d'un públic molt variat (Tiflis, Berlín, París, Ginebra). El 1910, fixà la seva residència a Constantinoble, on participà activament en la rica vida cultural de la ciutat, forjant amistats amb

escriptors i intel·lectuals. El 1915, fou deportat juntament amb ells. Aquest teòric de talent musical reconegut els sobreviuria gràcies a la intervencions de diplomàtics que exigiren el seu retorn, però deixà una obra inacabada. Portat a París, on fou internat després de la guerra, mai més recobriria la seva salut mental, definitivament colpida per la tragèdia viscuda pel seu poble.

LISE NAZARIAN

Traducció: Gilbert Bofill i Ball



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenataran 6289). Figurines marginales (détail).

Hi ha algú que encara se'n recordi de l'extermini armeni?

El genocidi armeni: una qüestió per resoldre

El contrari de l'amor no és pas l'odi, és la indiferència. El contrari de l'art no és pas la lleïjor, és la indiferència. El contrari de la fe no és pas l'heretgia, és la indiferència. I el contrari de la vida no és pas la mort, és la indiferència.

Elie Wiesel

Cada 24 d'abril el poble armeni, al seu propi país i a la diàspora, commemora amb un llarg dia de dol l'aniversari de l'inici del genocidi sofert l'any 1915 en mans dels oficials turcs de l'Imperi otomà, un trauma nacional encara obert i no prou reconegut per la comunitat internacional. Les xifres oficials i les atrocitats sofertes en aquell tràgic intent d'extermini sistemàtic són tan esgarrifores com desconegudes: prop d'un 1.500.000 víctimes, 870.000 deportats en massa, expoliacions i conversions a la força, devastació del territori... El resultat va ser la desaparició en pocs anys de dos terços de la població armènia aleshores dins les fronteres del gran Imperi otomà.

L'actual República de Turquia no nega pas les massacres, però en rebutja la responsabilitat i no accepta el terme *genocidi*: l'autoria d'aquells horrors l'atribueixen al règim anterior, al sultanat, i els emmarquen condescendentment als temps de la guerra amb Rússia durant la Primera Guerra Mundial. Les autoritats turques temien que la població armènia, cristiana com els seus adversaris russos, s'aliés amb els invasors i obrís un nou front de guerra a la rereguarda de l'imperi. El poble armeni tenia raons, més que justificades, per aliar-se amb els russos i deslliurar-se de l'opressió que patien per part de les autoritats del sultanat: entre 1894 i 1896, el sultà Abdul Hamid II, en un intent infruïtós de frenar la decadència del seu imperi, d'afermar la seva autoritat i de consolidar el seu poder, va atiar els odis religiosos contra les comunitats no-turques. Els armenis, que demanaven la modernització de les institucions i el reconeixement de la seva identitat, van ser castigats durament: el sultà en va fer massacrar més de

200.000 deixant-los a mans dels camperols kurds de les muntanyes, i un milió d'armenis van ser desposseïts dels seus béns i obligats molts d'ells a convertir-se a l'islam. La regió al voltant del llac Van, al cor de la nació històrica d'Armènia, va ser devastada, les seves esglésies cremades o convertides en mesquites, i més de 350 vilatges van desaparèixer per complet dels mapes. La opinió pública internacional va criticar la ferocitat d'aquella repressió, i Abdul Hamid II, quan no sempre va aconseguir subornar els mitjans de comunicació europeus, va ser titllat de “gran assassí” i, conseqüentment, anomenat “el Sultà sanguinari”.

Aquests fets de finals del segle XIX van ser l'avantguarda de la gran massacre que arribaria més tard, quan els oficials ultranacionalistes de l'exèrcit que formaven el grup dels “Joves Turcs”, després d'un cop d'estat i de deposar Abdul Hamid II el 1909, van aconseguir imposar la seva ideologia, el *Turanisme*, que cercava la creació d'una nova gran potència asiàtica, la “Gran Turquia”, la unió de tots els pobles de llengua turca des de les costes de l'Egeu fins a les estepes del Centre d'Àsia i de la Xina. Conscients de la lenta i irremeiable desmembració de l'imperi otomà, els Joves Turcs cercaren imposar amb força una política que almenys convertís el territori d'Anatòlia en una nació turca racialment homogènia i que, naturalment, trobaria en els armenis el primer poble a abatir: entre el 14 i el 27 d'abril de 1909 entre 15.000 i 30.000 armenis de la regió d'Adana, al sud, a l'antiga Petita Armènia de l'Edat Mitjana, van ser massacrats sense contemplacions, i els avalots s'estendrien per més ciutats com Alep, a Síria. Aquest episodi és conegut com les Massacres de Cilícia.

Davant d'aquesta amenaça constant i de la violència exercida contra ells per part del govern turc, dins els fets i els combats de la Primera Guerra Mundial entre els exèrcits turc i rus, el 7 d'abril de 1915 els armenis de la regió de Van, a l'est de Turquia, se subleven i proclamen un govern armeni independent. Els Joves Turcs, i en concret el Gran Visir del Sultanat, Taalat Pashà, aprofiten aleshores aquest pretext per dur a terme una operació de represàlia a gran escala que s'inaugura amb l'ordre de deportació i d'execució d'entre 600 i 800 intel·lectuals i prohoms de les elits armènies a Istanbul el 24 d'abril de 1915, l'anomenat “Diumenge roig”. El genocidi ha començat: els soldats armenis de l'exèrcit són presos i executats acusats de traïció a l'imperi (quan de fet les desercions de turcs eren molt més altes que no pas la de soldats armenis), es destitueixen tots els funcionaris armenis de l'administració, i s'ordena deportar la població armènia de les set províncies orientals de Turquia amb l'excusa d'allunyar-los del teatre d'operacions de la guerra amb Rússia. El govern turc amenaça amb penes i destitueix aquells funcionaris o oficials

del règim que es neguin a complir les ordres de deportació o execució. La *Llei provisional de deportació* del 29 de maig de 1915 fixa la regulació d'aquesta deportació i de l'espoliació de la població armènia: tots els homes entre 20 i 45 anys, susceptibles d'organitzar una resistència armada i d'aliar-se a Rússia, són condemnats a treballs forçats i, la majoria, assassinats pels camins. Les deportacions consisteixen en llargues i inhumanes caravanes de dones i nens a peu sense aigua ni menjar, les “marxes de la mort”, o en l'amuntegament en vagonets de bestiar de trens allunyant-los dels territoris de l'Armènia històrica. I els documents i els testimonis oculars dels fets relaten tot un cúmul d'atrocitats: incineracions en massa, embarcaments massius en barques que després eren enfonsades al Mar Negre, inoculacions de tifus i sobredosis de morfina als infants, ús de gas tòxic... Moltes joves van ser violades, venudes com a esclaves i després convertides a la força. Aquests darrers anys ha esclatat a Turquia certa polèmica perquè molts turcs han descobert amb estupor que descendeixen de dones cristianes armènies convertides ran d'aquells fets.

Els camps d'aplegament on els desplaçats arribaven exhaustos i al límit de les seves forces, es trobaven repartits en dos eixos vers el sud: a l'eix de la ciutat siriana d'Alep, del Líban i Palestina on ja existien comunitats armènies i on part dels nouvinguts sobreviurien, i a l'eix del riu Eufrates, al desert mesopotàmic i al llarg de la via de ferrocarril vers Bagdad, amb la ciutat siriana de Deir ez-Zor com a epicentre dels diferents camps d'internament, veritables moridors on només un 10% de tots els deportats arribaria a sobreviure. Dels aleshores 2.500.000 armenis de tot l'Imperi otomà, pels volts d'1.500.000 desapareixen i la resta fugí i s'escampà pel món en el que avui conforma la diàspora armènia.

Tot i el ressò que se'n féu a la premsa internacional, Europa, atrafegada en els combats de la Primera Guerra Mundial, no va tenir esma d'ocupar-se seriosament de la qüestió armènia. Tot i això, el 1919, les denúncies de les atrocitats forçaren al mateix sultà Mehmet VI a organitzar judicis sumaríssims als responsables de l'eliminació física dels armenis, entre els quals hi havien l'ex-Gran Visir, Taalat Pashà, l'ex-ministre de la Guerra, Ismael Enver, i l'ex-ministre de la Marina, Àhmed Jamal Pashà. Van ser jutjats i condemnats a mort *in absentia*, atès que havien fugit de l'Imperi un cop acabada la Primera Guerra Mundial. El Tractat de Sèvres de 1920 entre les potències guanyadores de la Primera Guerra Mundial i el nou govern de l'Imperi preveia l'extradició dels responsables de les massacres per a ser jutjats, i només alguns oficials i polítics turcs van ser transferits i retinguts a Malta durant tres anys mentre els

investigadors cercaven la documentació acusatòria als arxius d'Istanbul, Londres, París i Washington. Aquestes i d'altres bones resolucions encaminades a castigar els responsables de les matances quedaren en un no res a causa dels aldarulls interns a Turquia i del canvi de règim amb l'arribada al poder de Mustafà Kemal Atatürk que culminaria amb l'abolició del sultanat (1922) i la proclamació de la República de Turquia (1923). El tribunal inter-aliat que havia de jutjar i tancar definitivament el tema tal com exigien les clàusules del Tractat de Sèvres (anul·lat el 1922), va deixar d'actuar i els detinguts foren retornats a Turquia en un intercanvi de presoners a canvi d'un cert nombre de ciutadans britànics retinguts per les forces kemalistes.

La impunitat implícita a l'anul·lació del tribunal inter-aliat previst al Tractat de Sèvres, féu reaccionar la Federació Revolucionària Armènia que activà l'*Operació Nèmesi* (pel nom de l'antiga deessa grega, la retribució divina), una cèl·lula guerrillera per assassinar els responsables turcs del genocidi armeni allà on es trobessin. Després d'elaborar una llista negra de més de dos-cents noms, entre 1920 i 1922, uns quants polítics i oficials dels Joves Turcs que més s'havien significat en la persecució i l'extermini d'armenis van ser morts pels guerrillers de *Nèmesi*. El cas més sonat fou el de Soghomon Tehlirian, un supervivent del genocidi, avui heroi nacional a Armènia perquè el 15 de març de 1921 va matar el “número 1 de la llista”, l'ex-Gran Visir Taalat Pashà a plena llum de dia al bell mig del districte de Charlottenburg a Berlín, ciutat on l'oficial turc s'havia exiliat. Les autoritats alemanyes jutjaren Tehlirian per assassinat, però l'absolgueren per raons del trauma viscut. També Àhmed Jamal Pashà, l'ex-ministre de la Marina va ser mort a Tíblisi el 1922. Però a banda d'aquests actes puntuals de càstig duts a terme pels mateixos armenis a tall de venjança, el món en general va desentendre's de la qüestió armènia i, no debades, el 1939 Adolf Hitler, abans d'iniciar perversament l'eliminació dels disminuïts físics alemanys i de donar el tret de sortida al brutal i despietat genocidi contra el poble jueu a Europa, va amollar la qüestió “*Hi ha algú que encara es recordi de l'extermini armeni?*”

A banda de la pròpia República Armènia que va declarar-se dins l'òrbita del Caucas soviètic amb capital a Erevan i que avui compta amb una població de 3.500.000 armenis, la diàspora armènia, conseqüència directa del genocidi, es reparteix per tot el planeta i en destaquen noms com els dels cantants Charles Aznavour i Cher, el del campió d'escacs Gary Kasparov, el del tennista André Agassi, el de l'actor François Berléand, el del polític Édouard Balladur, el del pilot de F1 Alain Prost o el de Missak Manouchian, poeta i resistent francès. Rússia, els Estats Units,

França, Iran, Ucraïna, Geòrgia, Síria, Líban i Argentina compten amb les comunitats més grans, i és en aquests països on, a partir dels anys 80, i molt a poc a poc, l'opinió pública internacional ha tornat a començar a prendre consciència dels tràgics fets del genocidi.

A Europa, el país amb més supervivents de les matances és França, on avui ja són una comunitat que volta les 500.000 ànimes. És aquí que apareixen les iniciatives per reconèixer oficialment el genocidi: el Parlament europeu ho fa el 18 de juny de 1987, i França, des del 2002, compta amb una llei que el reconeix oficialment, així com diversos intents legislatius de penalitzar-ne la negació: l'any 2006, l'Assemblea Nacional francesa accepta una proposició de llei que pretén penalitzar amb cinc anys de presó i 45.000€ de multa la negació del genocidi armeni però la iniciativa va ser bloquejada posteriorment, i el 2011 es torna a presentar una proposta que vol penalitzar la negació del genocidi amb un any de presó i el mateix muntant de multa, per bé que la proposta serà considerada contrària a la Constitució pel Consell Constitucional el febrer de 2012. Uruguai, Canadà, Rússia, el Vaticà, Suïssa, Argentina, Xile, Veneçuela, uns quants dels països de la Unió Europea (Xipre, Grècia, Lituània, Polònia, Suècia, Bèlgica, França, Itàlia, Eslovàquia, Holanda) i 43 dels 50 Estats Units d'Amèrica també l'han reconegut oficialment. Sèrbia i Islàndia han presentat propostes de llei als seus respectius parlaments per reconèixer-lo oficialment. Al Canadà, va ser el Quebec que el va reconèixer primer al 2001, a Espanya només ho han fet els parlaments del País Basc, de Catalunya i de les Illes Balears, al Brasil ho han fet l'estat de São Paulo y de Ceará, i al Regne Unit ho han fet els parlaments d'Escòcia, de Gal·les i d'Irlanda del Nord, però no pas el parlament britànic que, tot i reconèixer les massacres, no les considera prou greus per aplicar-hi el terme de genocidi segons la Convenció de Genocidis de les Nacions Unides de 1948. Tanmateix, l'any 2000, 185 diputats anglesos van signar una moció per reconèixer el genocidi armeni.

A Alemanya, el Bundestag el 15 de juny de l'any 2005 va reconèixer l'expulsió i la massacre dels armenis de 1915 i va comminar el govern turc a reconèixer la seva "responsabilitat històrica" en aquells fets, però no va acceptar l'ús del terme *genocidi*, per bé que fes constar que molts historiadors i diversos països del món ho consideraven com a tal. D'igual manera, l'Estat d'Israel tampoc no ho ha reconegut oficialment com un genocidi. La primera discussió directa i oberta sobre aquest tema s'ha dut a terme a la Knéset el 2011, i s'ha encarregat a una comissió que aprofundeixi sobre el tema abans de prendre partit sobre l'ús del terme *genocidi*. El professor de la Universitat

Hebrea de Jerusalem, Yehuda Bauer, opina que el genocidi armeni "*és el que més s'apropa a l'Holocaust jueu*", però que hi ha prou diferències com per no anomenar-lo així, com serien les motivacions de fons, pseudo-religioses en el cas de l'Holocaust jueu, i purament polític-territorials en el cas dels armenis i només a Turquia i no pas a tot l'Imperi otomà. El professor Bauer també opina que l'anomenat genocidi armeni no comença pas el 1915, sinó abans, amb les matances de l'època del sultà Abdul Hamid II del 1896 i les massacres de Cilícia del 1909. Tanmateix, l'Elie Wiesel Foundation for Humanity, l'any 2007 va escriure una carta signada per 53 Premis Nobel on l'Associació Internacional d'Investigadors de Genocidis conclouien que les matances de 1915 van constituir clarament un genocidi. El document també declarava que el reconeixement turc del genocidi no havia de comportar cap "*base legal per a indemnitzacions econòmiques o reivindicacions territorials*" que poguessin fer témer a la República de Turquia qualsevol mena de reclamacions financeres o una modificació de les seves fronteres actuals.

A Turquia, la qüestió armènia encara no està gens resolta i el govern no escatima esforços a nivell acadèmic, diplomàtic, polític i judicial per esborrar el terme *genocidi* per descriure les massacres que va patir la població armènia. Qualsevol manifestació a favor del reconeixement d'aquesta tragèdia històrica és susceptible de ser perseguida legalment en virtut de l'article 301 del Codi Penal turc que prohibeix "*insultar Turquia*". Alguns intel·lectuals que s'han atrevit a denunciar les atrocitats del passat comeses contra els armenis han patit amenaces i atemptats, i exemple d'això ha estat la campanya d'odi contra el Premi Nobel de Literatura turc Orhan Pamuk, que va haver de sortir del país, per unes declaracions al febrer de 2005 al setmanari alemany *Das Magazin* on es queixava del silenci que el govern turc ha imposat sempre sobre aquesta qüestió. Tot i això, el mateix 2005, el president actual de Turquia, Recep Tayyip Erdogan ha ofert al govern de la República d'Armènia la creació d'una comissió oficial que estableixi la veritat de les massacres de 1915, segurament també forçat per l'exigència europea del reconeixement del genocidi armeni com a pas previ a la possible adhesió a la Unió Europea.

A Turquia, tot i les dificultats encara d'assumir la responsabilitat d'un episodi tan tràgic i escabros com el del genocidi armeni, un grup d'intel·lectuals turcs al desembre de 2008 van penjar a la xarxa una petició de disculpa a títol personal: la iniciativa duia per títol en turc "*Nosaltres demanem perdó*" i en pocs dies va aconseguir més de 10.000 signatures, i el mateix president de la República defensà la petició. També cal dir que, de retruc, un altre grup que hi estava en contra també penjà a la xarxa un document d'oposició que fins i tot va aconseguir un nombre

més alt de signatures, així com l'adhesió del Primer Ministre, amb la qual cosa es produí obertament al país un profund debat sobre la qüestió. Tot allò que es parla, existeix.

A Erevan, cada 24 d'abril, davant la presència sempre imponent de la majestuosa Muntanya d'Ararat, el monument al voltant de la flama perpètua que crema en record de totes les víctimes innocents del genocidi, s'omple de flors. Que la música d'aquest disc en sigui una més.

MANUEL FORCANO

Bibliografia

- Alexander, E., *A Crime of Vengeance*. Backinprint.com, 2000.
- Balakian, P., *The Burning Tigris: The Armenian Genocide and America's Response*. New York: Harper Collins, 2003.
- Bauer, Y., "The Place of the Holocaust in Contemporary History", in Roth, J.K. & Berenbaum, M., *Holocaust: Religious & Philosophical Implications*, Michigan: Paragon House, 1989.
- Carzou, J.M., *Arménie 1915, un génocide exemplaire*, Flammarion, Paris, 1975.
- Dadrian, V., *The History of the Armenian Genocide: Ethnic Conflict from the Balkans to Anatolia to the Caucasus*. Oxford: Berghahn Books, 1995.
- Dédéyan, G. (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Privat, Toulouse, 2007.
- Derogy, J., *Resistance & Revenge*. Transaction Publishers, 1990.
- Derogy, J., *Opération Némésis*, Fayard, Paris 1986 (Réédité dans l'anthologie *Fragments d'Arménie*, éd. Omnibus, 2007 (pp. 473-723).
- Kevorkian, R., *The Armenian Genocide: A Complete History*. London: I.B. Tauris, 2011.
- Khachikyan, A., *History of Armenia*, Yerevan: Edit Print, 2010.
- Svazlyan, V., *The Armenian Genocide and Historical Memory*. Translated by Tigran Tsulikian. Yerevan: Gitutian Publishing House, 2004.
- Taner, A., *A Shameful Act: The Armenian Genocide and the Question of Turkish Responsibility*. New York: Metropolitan Books, 2007.
- Ternon, Y., *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Seuil, Paris, 1977 (2^e éd. 1996).
- Ternon, Y., *La cause arménienne*, Seuil, Paris, 1983.
- Yeghiayan, V., *The Case of Soghomon Tehlirian*, Center for Armenian Remembrance, 2006.



Photo : Toni Peharroya

David Mayoral

Armènia, sempre a la cruïlla

Una cronologia

Temps mítics

Segons la Bíblia (Gènesi 8,4), després del diluvi, l'Arca de Noè es posa sobre el cim de la muntanya d'Ararat. Noè i els seus tres fills Sem, Cam i Jàfet, hi desembarquen per poblar de nou la terra.

L'historiador armeni Moisès Khorenatsi (410-490 dC.) escriu en tres volums la seva gran *Història d'Armènia*, on reporta la llegenda de Haïk, el pare de la nació armènia. El fa ser fill de Torgom, fill de Gómer, fill de Jàfet, fill de Noè.

Segons Khorenatsi, Haïk fuig de Babilònia quan el tirà Bel (també dit Nimrod) s'hi proclama rei, i emigra a la regió de la muntanya d'Ararat on, amb un grup d'unes 300 persones, funda la ciutat de Haikashen. Bel li exigeix vassallatge, però Haïk s'hi nega i surten a combatre. En una batalla mítica, Haïk dispara una sageta amb el seu gran arc i mata el tirà. La regió de la victòria de Haïk prendrà el seu nom, el *Hayastan*.

L'any de la seva victòria es considera el primer any del calendari armeni. Els historiadors armenis medievals daten aquesta efemèride el dia 11 d'agost de 2292 aC.

Temps antics

Fonts hitites del s. XV aC. fan referència al país de Hayasa al voltant del llac Van.

Possible arribada, amb la invasió dels Pobles del Mar (s. XIII aC.), d'un grup humà provinent d'Anatòlia occidental que, sota el nom d'Arman, s'infiltra a la zona.

Estela assíria de Tiglat Pilèser I (1114-1076 aC) que commemora la victòria sobre els "Reis de Naïri".

L'amenaça assíria sobre les planes armènies provocarà que els reis de Naïri s'unifiquin i creïn el reialme d'Urartu (s. IX-VI aC.) que s'estén per la zona oest i sud del llac Van i amb capital a Tushpa.

782 aC. Fundació de la fortalesa d'Erebuni (Erevan) per part del rei Argishti I.

714 aC. Campanyes de l'emperador assiri Sargó II contra el Reialme d'Urartu.

585 aC. Desaparició del Reialme d'Urartu a causa dels atacs de les tribus Escites pel nord i dels perses pel sud.

Les tribus tracio-frígies dels Armenis s'instal·larien definitivament al territori d'Urartu i es fusionarien amb els habitants originals, tot imposant, però, la seva llengua.

520-521 aC. Rebel·lió dels armenis contra els ocupants perses. Dàrius I esclafa la revolta i en dona testimoni a la cèlebre Inscripció trilingüe de Behistun. En el text accadi es parla de la derrota del "Reialme d'Uratxu", en el text persa s'esmenta "Arminia" i en llengua elamita apareix "Kharmínia."

El geògraf i historiador grec Hecateu de Milet (550-476 aC.) també els anomena "Arminoi".

Temps clàssics

401-400 aC. Els 10.000 soldats grecs de Xenofont en retirada vers la Mar Negra travessen el territori de la satrapia armènia d'Orontes.

330 aC. Després de la conquesta de l'imperi persa per part d'Alexandre Magne, emergeixen diversos reialmes independents al territori d'Armènia. Adopció de la cultura hel·lenística.

240 aC. Creació del Reialme armeni de Tsopk.

215 aC. Conquesta del Reialme de Tsopk per part de l'imperi Selèucida.

189 aC. Independència dels territoris armenis de l'imperi selèucida. El rei Artashes I funda un reialme armeni-hel·lenístic que eixampla les seves fronteres i estableix una nova capital a Artashat.

95-55 aC. Tigranes II el Gran converteix Armènia en una gran potència regional. Les seves conquestes reuneixen dins Armènia les costes de la Mar Càspia amb les de la Mediterrània, domina Cilícia, l'alta Mesopotàmia, el nord-est d'Iran, Síria i Líban. Funda Tigranocerta, la nova capital.

69-68 aC. Els Romans s'inquieten del poder de Tigranes i el combaten. El general Lúculus conquereix Tigranocerta i obliga Tigranes II a renunciar a la major part de les seves conquestes i a aliar-se amb els romans contra els parts.

66 aC. Campanyes de Pompeu a Armènia.

55-34 aC. El fill de Tigranes II, Artavazd II regna sota tutela romana. Finalment és deposat i exiliat a Egipte

on serà executat.

20 aC. Armènia es converteix en un protectorat romà.

1-53 dC. Romans i Parts es reparteixen els territoris armenis.

64 dC. Tractat de Randa: Armènia tindrà un rei de la dinastia reial parta, però serà aliada de Roma.

66 dC. Tirídates I, coronat rei d'Armènia per Neró.

66-428. De manera intermitent, prínceps de la dinastia Arsàcida o Arshakuni regnaran sobre Armènia.

La cristianització

298. Tractat de Níssibis: Roma i la Pèrsia dels Sassànides reconeixen com a rei d'Armènia Tirídates III.

301. Tirídates III es converteix al cristianisme de la mà del bisbe Gregori l'Il·luminador. Armènia es converteix en la primera nació que adopta el cristianisme com a religió oficial.

325. Mort del bisbe Gregori, sant patró de l'Església armènia, per bé que l'Església armènia es declari “apostòlica” atès que clama haver estat evangelitzada primerament pels apòstols de Jesús Judes Tadeu i Bartomeu.

365. Sínode d'Ashatishat: el bisbe Nersès el Gran independitza l'Església armènia de la de Cesarea.

387. Partició d'Armènia entre Roma i Pèrsia.

406. El monjo Mesrop Maixtots crea l'alfabet armeni.

428. L'Armènia persa convertida en satrapia: s'inaugura l'època del *Marzbanat*. Intents de convertir als armenis per la força a la religió mazdeista.

450-484. Resistència i lluita dels armenis contra l'opressió persa i la persecució religiosa, encapçalats per Vardan i Vahan Mamikonian.

451. L'historiador Agathange fixa la doctrina oficial de l'Església armènia en la seva *Història dels armenis* o *Història i vida de Sant Gregori*.

480-490. Moisès Khorenatsi, l'anomenat “Pare de la història armènia” o “l'Heròdot armeni”, escriu la seva monumental *Història d'Armènia*.

591. Segona divisió d'Armènia entre Pèrsia i l'Imperi bizantí.

Temps d'invasions: àrabs, bizantins, seljúcides, mamelucs, mongols

641. Invasió àrab d'Armènia. Caiguda de la capital, Dvin, en mans dels àrabs.

649. La conquesta àrab provoca el trencament dels vincles amb l'Imperi bizantí i l'allunyament dels postulats teològics de l'Església armènia respecte de l'Església oficial de Constantinoble.

652. Tractat àrab-armeni entre Theodoros Rshtuni i el califa omeia Muawiya per, sota el poder dels àrabs, recuperar un cert grau d'independència que durarà fins al segle VIII.

703. Revoltes contra l'opressió àrab.

855. Els àrabs nomenen Ashot Bagratuni governador d'Armènia.

885. Ashot Bagratuni coronat rei d'Armènia. inici de la dinastia Bagratuni fins al 1045.

962. Ashot III converteix Ani, “la ciutat de les mil esglésies”, en capital d'Armènia.

1002. El poeta místic, teòleg i filòsof Gregori de Narek escriu el seu *Llibre de les Lamentacions*.

1045. L'Imperi bizantí pren Ani i annexiona Armènia als seus dominis.

1064. Les tribus turques seljúcides prenen Ani als bizantins.

1071. Batalla de Manzikert. Els seljúcides derroten l'Imperi bizantí i estenen el seu imperi des del Centre d'Àsia fins al Bòsfor. Armènia hi queda engolida.

1081-1375. En algunes províncies, alguns principats armenis semi-independents sobreviuen, com el Reialme de Cilícia, anomenat “la Petita Armènia”.

1179. Concili de Hromcla. Intents d'unió entre l'Església grega i l'armènia. El bisbe de Tars és Nerses Lambronatsi, un dels grans escriptors i traductors armenis.

1185-1240. Sota la protecció del reialme independent de Geòrgia, la família dels prínceps Zakarian s'alça contra els seljúcides a Armènia oriental.

1198. Levon II “el Magnífic” coronat com a rei de la Cilícia armènia. Ajuda als cavallers cristians europeus de la IIIa Croada.

1237. Arribada dels invasors mongols.

1245. Aliança de Cilícia amb els invasors mongols. El rei Hetum I viatja a Caracorum.

1271. Marco Polo travessa la Petita i la Gran Armènia.

Segle XIV. Després del domini mongol, Armènia cau en mans de Tamerlà.

1375. Els mamelucs d'Egipte conquereixen el Reialme armeni de Cilícia.
 1441. La Santa seu de l'església armènia es trasllada de Cilícia a Ekhmiatsin.

Entre otomans, perses i russos

1453. Caiguda de Constantinoble. Imperi otomà.
 Segle XV. L'imperi otomà dominarà la regió de la Transcaucasia per frenar les aspiracions expansionistes de la dinastia persa dels Safavides.
 1512. Primera edició impresa d'un llibre armeni a Venècia, l'*Urbatagirk* de Hakob Meghapart, un compendi de pregàries, mites, remeis pels malalts i cites de llibres històrics.
 1555. Tractat d'Amassia, primera partició d'Armènia entre la Turquia otomana i la Pèrsia safàvida.
 1604-1605. Sha Abbàs de Pèrsia deporta 50.000 armenis a Isfahan, on es crea una pròspera comunitat de mercaders.
 1636. Primera impremta armènia a Isfahan.
 1639. Segona partició d'Armènia entre Turquia i Pèrsia.
 1666. Primera Bíblia armènia impresa a Amsterdam.
 1678. Delegació del Catholikós armeni a Lluís XIV de França.
 1717. Fundació de la congregació armènia catòlica de Mkhitarist a l'illa de San Lazzaro de Venècia.
 1722-1728. Revolta armènia contra el domini persa, encapçalada per David Bek.
 1771. Fundació de l'editorial Ekhmiatsin, la primera d'Armènia.
 1773. Publicació del *Vorogait Parats*, un esborrany de Constitució per a una Armènia independent.
 1794. Publicació d'*Azdarar* a Madràs (Índia), el primer diari en armeni.
 1804-1828. Guerres russo-perses. Els russos es fan senyors de l'Armènia persa.
 1828-1840. Creació d'una província armènia ("Oblast") dins l'imperi rus.
 1828-1829. Primera guerra russo-turca pels territoris armenis.
 1841. Khachatur Abovian, el pare de la literatura armènia moderna, escriu la seva novel·la *Ferides d'Armènia*.
 1863. En territori otomà, els armenis adopten la "Constitució nacional".
 1877-1878. Segona guerra russo-turca. Rússia s'empara de la regió de Kars.

1885. Fundació a Van del partit polític armeni *Armenakan*.
 1887-1890. Fundació de partits polítics de caire revolucionari, el *Hentchak* de tendència socialista, i el *Dachnak* (Federació Revolucionària armènia). Les accions terroristes contra Turquia provocaran una repressió ferotge per part del sultà Abdul Hamid II.
 1895-1896. Massacres "hamidianes" d'armenis.
 1909. Els armenis celebren el cop d'estat dels "Joves Turcs" que deposen el sultà Abdul Hamid II. La repressió, però, continuarà.
 1909. Massacres d'Adana a Cilícia: entre 15-30.000 armenis són morts.
 1914. Inici de la Primera Guerra Mundial. Armènia és camp de batalla entre russos i turcs. Les derrotes patides pels otomans exacerben el ressentiment contra els armenis a qui creuen còmplices dels russos.
 1915. 24 d'abril, data oficial de l'inici del Genocidi armeni per part del govern dels "Joves Turcs" durant el sultanat de Mehmet Vè.
 1917. Revolució bolxevic a Rússia. Els otomans avancen vers el Caucas.
 1918. Tractat de Brest-Litovsk: els bolxevics cedeixen territori als otomans.
 1918. Els armenis no accepten el tractat. Batalles de Sardarapat, Bash-Aparan i Karakilisa. Armènia es declara independent el 28 de maig: la Primera República. Erevan, la capital.
 1919. Eleccions lliures i dret a vot per a les dones.
 1919. Conferència de París. Els armenis demanen la creació d'una "Armènia integral" que unifiqui els antics territoris armenis des de la costa Mediterrània fins al Caucas.
 1920. Tractat de Sèvres. Armènia veu reconegudes part de les seves aspiracions territorials amb la futur annexió d'una bona part de l'est de la Turquia actual.
 1920. Mustafà Kemal Attatürk refusa el Tractat de Sèvres. Primera guerra turco-armènia. Tractat d'Alexandropol: els armenis han de renunciar al Tractat de Sèvres.

L'ocupació soviètica

1920. Els bolxevics ocupen d'Erevan. Rússia amputa el territori armeni cedint els territoris de Nagorno Karabakh i de Nakhitchevan a Azerbaidjan.
 1921. Revoltes contra els bolxevics. repressió del nacionalisme. Els membres del *Dachnak* (Federació

Revolucionària armènia) s'han de refugiar a Pèrsia.

1922. Integració d'Armènia a la República Socialista Federal Soviètica de la Transcaucasia amb Geòrgia i Azerbaidjan.

1936. República Soviètica d'Armènia. Persecució de l'Església armènia.

1947. La URSS demana a l'ONU restituir a Armènia els territoris turcs de Kars i d'Ardahan.

1946-1948. Repatriació a la Armènia soviètica d'armenis de la diàspora.

1965. Grans manifestacions a Erevan en commemoració dels 50 anys del Genocidi.

1967. Construcció del Memorial per les víctimes del Genocidi a Erevan.

1979-1987. Èxode massiu d'armenis a l'estranger. Després dels jueus, són el segon contingent nacional que més fuig de l'URSS.

1988. Nagorno Karabakh resol unificar-se amb la República d'Armènia. Èxode massiu de població armènia d'Azerbaidjan.

1988. Terratrèmol devastador al nord d'Armènia.

1989. Armènia resol unificar-se amb la regió de Nagorno Karabakh.

1990. Atacs a la comunitat armènia de Bakú. Guerra Armènia-Azerbaidjan.

La nova independència

1990. El 23 d'agost, el parlament d'Armènia declara la independència de la URSS.

1991. La regió de Nagorno Karabakh, en territori d'Azerbaidjan però de majoria armènia, es declara independent i es proclama República.

1991. Levon Ter-Petrossian, 1er President de la República d'Armènia.

1992. La República d'Armènia és admesa a les Nacions Unides.

1992. L'exèrcit armeni allibera Shushi, la capital de Nagorno Karabakh.

1994. Alto el foc entre Armènia i Azerbaidjan. Armènia reté un 16% del territori àzeri.

1995. Armènia adopta una nova Constitució per referèndum.

1998. Robert Kocharian, 2on President de la República d'Armènia

2001. Celebració del 1700 aniversari de l'adopció del cristianisme a Armènia.

2005. Un 64% de la població a favor d'una futura integració d'Armènia a la UE.

2007. Inauguració del gasoducte Iran-Armènia.

2008. Serge Sargsyan, 3er President de la República d'Armènia.

MANUEL FORCANO



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi
au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenataran 6289).
Figurines marginales (détail).



Portulan circulaire de Modène, XVème siècle, Modène, Biblioteca Estense, CGA1

Der Geist Armeniens

Armenien, eine der ältesten christlichen Zivilisationen des Orients, hat auf wunderbare Weise eine unruhige und besonders tragische Geschichte überlebt. Nach seiner Gründung befand sich das Land politisch und geografisch von anderen Nationen umgeben, die mehrheitlich orientalischen Religionen oder dem Islam anhängen. Seine Geschichte war außerordentlich leidvoll, gezeichnet von Kriegen und Massakern, die mehr als die Hälfte der Bevölkerung vernichteten, viele Armenier ins Exil verbannten und den Verlust großer Gebiete zur Folge hatten. Nichtsdestotrotz hat Armenien die wesentlichen Züge seiner nationalen Eigenheiten all die Jahrhunderte hindurch bewahren können, angefangen bei der 405 vom Mönch Mesrob Maschdoz eingeführten Schrift. Ebenso stellt das heute über die aktuellen Landesgrenzen hinaus verstreute architektonische Erbe einen Beweis für seine kulturelle Bedeutung dar. Aber auch wenn das sichtbare Erbe am meisten ins Auge fällt, darf man nicht das reiche unsichtbare Erbe vergessen, das Armenien in seiner Musik besitzt: ein umfassendes und vielfältiges Repertoire, das leider (mit Ausnahme der Kompositionen für den *Duduk*) so gut wie unbekannt ist.

Für alle entwickelten Kulturen gilt, dass die Musik – mit den für sie repräsentativen Instrumenten, der Art sie zu spielen und der Art zu singen – am treuesten die Seele und die Geschichte eines Volkes widerspiegelt. Unter allen in den alten Musiktraditionen benutzten Instrumenten hat Armenien eine ganz besondere Vorliebe für ein einzigartiges Instrument entwickelt, den *Duduk*. Man kann so weit gehen zu sagen, dass dieses Instrument das Land auf fast absolute Weise definiert. Schon die ersten Klänge der Rohrblattflöte – normalerweise im Duo gespielt – transportieren den Zuhörer durch ihre Ähnlichkeit mit der menschlichen Stimme und ihre weichen Tonschwingungen in ein poetisches Universum ohne gleichen und ziehen ihn in eine intime Dimension von

großer Tiefe. So wirkt die Musik als sinnlicher und zugleich geistiger Trost, der direkt in unsere Seele dringt, ihr Wohltut und in der Lage ist, alle Wunden und jeden Kummer zu heilen.

Montserrat Figueras empfand eine tiefe Sympathie und große Faszination für die armenischen Instrumente, besonders für den *Duduk* und die *Kamancha*, so wie sie ebenfalls die großen musikalischen Fähigkeiten der mit uns befreundeten armenischen Musiker hoch schätzte. Nach ihrem Tod war für mich selbst das Anhören der wunderbaren „Klagen“ für zwei *Duduks* und *Kamancha* unendlich trostreich, weshalb ich die Musiker bat, bei den Feierlichkeiten zum Abschied von unserer geliebten Montserrat zu spielen. Ihre Instrumente erfüllten die Räume mit Klängen aus einer anderen Welt von erschütternder Schönheit und Geistigkeit. Nach diesen so tief empfundenen Augenblicken und dem Erlebnis des echten Trostes, den mir die Musik gesendet hat, kam mir der Gedanke, das einzigartige Projekt einer Aufnahme armenischer Musik dem Gedächtnis von Montserrat Figueras zu widmen und so zugleich meine persönliche Hommage einem Volk zu erweisen, das in seiner Geschichte unendlich viel Leid erfahren hat (ein Leid das noch immer nicht volle Anerkennung gefunden hat) und trotz seines Schmerzes eine Musik voller Liebe hervorgebracht hat, die Frieden und Harmonie verströmt. Geehrt werden sollen aber auch die Musiker, die mit voller Hingabe ihr Leben der Erhaltung des lebendigen Gedächtnisses ihrer alten Kultur widmen.

Es war eine unwiederbringliche Gelegenheit, als Gaguik Mouradian, teurer Freund und Interpret der *Kamancha*, mir – schon im Jahr 2004 – verschiedene Sammlungen armenischer Musik anbot, darunter der 1982 von dem Musikologen Nigoghos Tamizian in Jerewan veröffentlichte sagenhafte „**Thesaurus“ armenischer Musik**. Darin habe ich die schönsten Stücke des hier präsentierten Repertoires gefunden. Sie werden ergänzt durch die von unseren armenischen Musikern vorgeschlagenen Kompositionen für *Kamancha* und andere Beiträge für zwei *Duduks*. In Zusammenarbeit mit einem weiteren außergewöhnlichen armenischen Musiker und hoch geschätzten Freund, dem *Duduk*-Spieler Haïg Sarikouyoumdjian, habe ich mehrere Monate Tag für Tag mit dem Studium und der Entzifferung der Geheimnisse der uralten und überaus schönen Melodien verbracht. Wir haben dazu alte Aufnahmen gehört, um den darin verborgenen Schlüssel zum Verständnis des Stils und Charakters der einzelnen Musikstücke zu entdecken. Während dieser ganzen

letzten Monate gab es nicht einen Abend, an dessen Ende ich nicht einige wunderbare Stunden mit dem Studium und dem Spiel dieser bestrickenden Melodien zugebracht hätte.

Schließlich, nachdem die Termine für die Arbeit im Ensemble gefunden waren, haben wir uns Ende März / Anfang April im romanischen Kirchenschiff des Kollegiatsstiftes Sant Vicenç in Cardona (Barcelona) zur Aufnahme der ausgewählten Stücke getroffen, um unsere persönliche und gemeinsame Hommage an den fesselnden und elegischen „Geist Armeniens“ zu Ende zu führen. Im Anschluss daran und mithilfe von Lise Nazarian, ebenfalls einer teuren armenischen Freundin, haben wir uns auf die Suche nach dem Material für die zur Veröffentlichung im Booklet der CD gedachten, ergänzenden Beiträge gemacht. Bücher über die Kunst und die Geschichte Armeniens fanden sich zahlreich dank Armen Samuelian und Alice Aslanian, die Erben und Betreiber der einzigartigen *Librairie Orientale* in der Rue Monsieur Le Prince in Paris. Dem Experten auf dem Gebiet, Jean- Pierre Mahé, ist die Darstellung eines Überblicks über die wesentlichen Daten der Kunst und Geschichte Armeniens zu danken. Manuel Forcano trägt ergänzend mit einem Text über das Gedächtnis des armenischen Genozids und mit einer Chronologie der Geschichte des Landes zum Projekt bei. Unser bescheidener Wunsch ist es, mit dem durch die Musikstücke dieser Einspielung vermittelten Gefühl ein wenig dafür zu tun, dass die Geschichte Armeniens lebendig bleibt.

Ohne Gefühl gibt es keine Erinnerung, ohne Erinnerung gibt es keine Gerechtigkeit, ohne Gerechtigkeit gibt es keine Zivilisation und ohne Zivilisation hat die Menschheit keine Zukunft.

JORDI SAVALL

Versailles, 5. Juli 2012

Übersetzung: Claudia Kalász

Photo : Toni Peñarroya



Georgi Minassyan

Atem Armeniens

„Und Gott ließ seinen Atem über die Erde fahren, da sanken die Wasser. (...) Und im siebten Monat, am siebzehnten Tag des Monats, ließ sich die Arche auf dem Gebirge Ararat nieder“ (Genesis 8, 1-4). Armenien ist jene gebirgige Gegend – das alte Urartu – wo der göttliche Atem die Wasser der Sintflut trocknete und eine neue Schöpfung hervorbrachte.

Bis auf den heutigen Tag lässt der Mythos von der Sintflut, der bereits auf mesopotamischen Schrifttafeln festgehalten und älter als selbst die Bibel ist, das Bewusstsein der Armenier nicht los. 1985 erinnerte der Romancier Hrant Matevosyan sich an die vielfältigen Kenntnisse, die er während der Kindheit in seinem Geburtsort erworben hatte, und schrieb: „Wenn die legendäre Sintflut sich wiederholt hätte, hätte ich wie Noe die Hauptzweige der Agrikultur und der Viehzucht wiederherstellen können; und wenn das menschliche Gedächtnis plötzlich ausgelöscht worden wäre, hätte ich nach Anleitung meiner Eltern und meiner Landsleute der damaligen Zeit den ganzen Sittenkodex erneuern können (...). Tatsächlich hat dieses Land eine Eklipse seines Gedächtnisses und dessen Wiederherstellung erlebt, genauso wie unsere anderen armenischen Täler und Kantone.“

Armenien ist wirklich nicht erst seit dem Genozid 1915 gestorben und wiederauferstanden, sondern hat sich oft im Lauf seiner dreitausendjährigen Geschichte von Katastrophen, Invasionen und Kriegen erholen müssen – als sei die Nähe des göttlichen Atems zugleich fürchterlich und heilsam. Durch seine geografische Lage in einem Gebiet, wo die tektonischen Platten der Kontinente aneinanderstoßen, wurde das Land des Ararat immer wieder, wie zuletzt 1988, periodisch von Erdbeben schrecklichen Ausmaßes verwüstet. Zu der geologischen Instabilität

kommen geopolitische Unruhen. Am Rand zwischen Welten und Reichen gelegen, wurde Armenien das Opfer ihrer tödlichen Zusammenstöße. Die Herrschaft der Kimmerer löste die der Assyrer ab, danach kamen die Skythen und die Meder, die Perser und die Mazedonier, die Römer und die Byzantiner, die Araber und die Seldschuken, die Mongolen und die Turkmenen, die Ottomanen und die Safawiden.

Die Formationen der Gebirgskette – im Lauf der Zeit versteinerte Riesen – sind die unvordenklichen Zeugen einer allen Bewohnern der Kantone vertrauten üppigen Mythologie. Im Sommer, am späten Nachmittag, glauben die Leute in der Flussebene des Aras, fast täglich auf den Bergkuppen über ihren Köpfen dem Kampf der Drachen (*vichap*) des Ararat gegen die des Aragaz beizuwohnen, wo übrigens der bekannte Astrophysiker Victor Hampartoumian unlängst das Observatorium Biourakan („Zehntausend Quellen“ oder „Zehntausend Augen“) errichtete.

Riesige Schlangen aus schwarzen Wolken entrollen ihre monströs geringelten Leiber am Firmament, stürzen sich auf die feindlichen Gipfel und schlingen sich wütend ineinander. Mit donnerndem Fauchen verdecken sie die Sonne. Doch mit einem Mal versetzt der verdunkelte Lichtgott ihnen einen meisterhaften Hieb mit seinem blitzenden Schwert. Er schneidet sie in kleine Stücke und gibt der Erde in heftigen Wassergüssen den Tau der Erde und das Nass der Flüsse zurück, die die Monster in ihrem hitzigen Kampf gierig aufgesogen hatten. Eben dieser kosmische Kampf schmückt die „Drachenteppiche“ (*vichapagorg*), die Generationen von armenischen Frauen als treuestes Bild der Naturzyklen geknüpft haben.

Nördlich des Aras erhebt sich der Ara Ler („Berg Ara“) wie die Silhouette eines liegenden Riesen. An diesem Ort ruht der anmutsvolle Held, in den sich einst Chamiram, die sinnenfreudige Königin Semiramis verliebte. Sie war der zahlreichen Geliebten überdrüssig geworden, die sie mit den magischen Perlen auf ihrer Brust verzückte, und denen sie schwor, vor Verzehrung zu sterben, weil ihre Liebesforderungen so erschöpfend waren. Nun träumte sie von einer *Amor de lonh* („Liebe aus der Ferne“) um anachronistisch den Titel einer Romanze von Jaufré Rudel, einem aquitanischen Troubadour des 12. Jahrhunderts, zu zitieren (obwohl wir in Wirklichkeit von einer Epoche sprechen, die 19 Jahrhunderte zurückliegt). Durch ein Lied, das den Zauber Aras, des schönen Armenierkönigs besang, erfuhr Chamiram von Namen und Aussehen des Unbekannten und beschloss, ihn zu

verführen. „Im Wahnsinn ihrer heftigen Leidenschaft entbrannte sie beim Anhören alles dessen, was man über ihn sagte, in rettungsloser Liebe, ganz so als würde sie ihn sehen.“ Er jedoch blieb seiner angetrauten Frau Nevart treu und wies die drängenden Anträge der Königin ab.

Doch was nützt es, gegen die Tyrannen, die selbst von ihren Lastern und Leidenschaften tyrannisiert werden, Recht zu haben? Die syrischen Armeen stürmten Armenien und töteten, entgegen Chamirams Anweisungen, den König Ara, der an der Spitze seiner Truppen kämpfte. Wahnsinnig vor Gram befahl die liebestolle Herrscherin, den Körper des jungen Königs auf dem Turm eines Zikkurat aufzubahren, damit die hundsköpfigen Geister, die *Aralez* ihn wieder ins Leben holten, indem sie seine Wunden leckten. Machte die Erfahrung Schule? Je nachdem. Die christliche Moral verbietet eine solche Handlungsweise, aber die heidnische Mythologie lässt sie zu. Immerhin, noch im Mittelalter wurden die im Kampf getöteten Helden dem Wohlwollen dieser guten Geister anvertraut und mitten im 20. Jahrhundert veröffentlichte der Schriftsteller Schahan Schahnur, ein Überlebender des Genozids, in seinem Pariser Exil eine Textsammlung mit dem Titel *La trahison des Aralez* (Der Verrat der Aralez).

In dem legendären Land, wo Kleinasien, der Iran und Syrien aneinandergrenzen, nahm man gern fremde Gottheiten auf. So wurde Vahakn, der „Drachepflücker“ (*Vichapakagh*), eine Gottheit iranischen Ursprungs, auch von den Armeniern verehrt. Er soll einst das leuchtende Stroh des syrischen Gottes Barchamin, „Herr des Himmels“ (*Baal Chamayim*) gestohlen haben, um daraus die Milchstraße zu erschaffen. In Syrien betete man Barchamins Götzenbild „aus weißem Ruhm“ (*Spitakaparr*) an, das aus Silber, Elfenbein und Bergkristall gefertigt war. Ebenso hatte Jesus Christus, „der Arzt, der ohne Medizin heilt“, den Süden der armenischen Hochebene schon im apostolischen Zeitalter, dank der Predigten von Thaddäus und Bartholomäus erobert, wie lehrreiche Chroniken berichten. Doch das Zentrum und der Norden des Landes – die Ebene des Aras – verschlossen sich der Botschaft des Evangeliums. Vergeblich bemühten sich die Prediger, die heidnischen Dämonen zu vertreiben. Waren sie einmal aufgeschreckt, flüchteten die bösen Geister mit unheilvollem Geheul in die Bergwände des nahe gelegenen Großen Kaukasus.

Ein aufsehenerregendes Wunder war nötig, um den König Tiridates aus der Umnachtung seines Irrtums zu befreien. Der Monarch hatte vierzig Nonnen, die schöne Hripsime mitsamt ihren Begleiterinnen, getötet, weil diese seinen Antrag abgelehnt hatte, als sie vernahm, dass aus seinem Rückgrat Schweineborsten wuchsen, seine Füße Hufe waren „wie die der Wildsäue, die im Erdreich wühlen und Wurzeln fressen“, und dass sein Gesicht mit einem Rüssel versehen war „wie ihn die Ferkel im Ried haben“. Die schon zum christlichen Glauben bekehrte Schwester des Königs erhielt im Traum von einem Engel den Hinweis, dass Gregorius, ein Heiliger, den ihr Bruder vor dreizehn Jahren auf den Grund der „tiefen Grube“ geworfen hatte, noch lebe und wisse, wie der König das menschliche Aussehen zurückerlangen könne.

Aus der Grube befreit, bestattete Gregorius die jungfräulichen Märtyrerinnen und predigte in der Hauptstadt des Königreichs Vagharchapat siebzig Tage lang die Lehren des Christentums. Allmählich gewann Tiridates die aufrechte Haltung und den Gebrauch seiner Hände zurück und in dem Augenblick, als Gregorius mit seiner Predigt zu Ende gekommen war, wurde seine Haut wieder „rosig und zart wie die eines Neugeborenen“. Tiridates folgte dem Rat des Heiligen, zerstörte die heidnischen Tempel und bestimmte die Orte, an denen christliche Kirchen errichtet werden sollten, nämlich dort, wo die Reliquien der Märtyrerinnen ruhten, sowie an der Stelle, die „Etschmiadsin“ genannt wurde, wo der eingeborene Sohn Gottes (*Miadsin*) herabgestiegen war (*etsch*), um dem heiligen Gregorius seine Mission zu verkünden. Der ging anschließend nach Cäsarea (Kayseri) in Kappadokien, wo er zum Bischof geweiht wurde. Bei Gregorius' Rückkehr ließ der König sich mit seinem ganzen Volk und der ganzen Armee taufen. So wurde Armenien im 4. Jahrhundert der erste christliche Staat der Welt.

Heute betrachten die Armenier die Konversion zum Christentum, deren 17. Hundertjahrfeier 2001 begangen wurde, als ihr kostbarstes Erbe. Doch da sie damals allein von der Person des Königs ausging, war sie lange Zeit von allen möglichen inneren und äußeren Faktoren bedroht. Heidnische Denkweisen, Sitten und Riten waren tief verwurzelt, nicht nur auf dem Land, sondern auch im Hochadel. Angetrieben von ihren Frauen und Konkubinen lehnten die Fürsten die christlichen Bräuche ab, die der König einführen wollte. 330 zur Abkehr gezwungen, wurde Tiridates wenig später, wie man sagt, Opfer eines Giftmords.

In zwei Jahrzehnten, von 405 bis 425, in einer Periode voller Angst und Verwirrung, vollbrachte eine kleine Gruppe eifriger Gelehrter – nämlich Maschtoz und seine Schüler unter der aufgeklärten Leitung des Katholikos Sahak – die man noch immer als „heilige Übersetzer“ verehrt, eine gigantische Tat: die Übersetzung der Bibel und der Kirchenväter. Mit einem Schlag hatte das Armenische die Stufe der Kultursprachen erklommen und war in der Lage die subtilsten Ideen, alle wissenschaftlichen Errungenschaften und die Lehren der Antike auszudrücken.

Wie Gottes Atem die Wasser der Sintflut getrocknet hatte, so vertrieb das inspirierte Wort die Nebel der Mythologie. Von der Heiligen Schrift über die Entstehung der Welt und die letzten Dinge unterrichtet, schrieb Armenien sich nun selbst in die Universalgeschichte ein. Die israelischen Schriftgelehrten nachahmend, pflegten die Priester den Brauch, die Geschichte ihrer Nation aufzuzeichnen, die nun genauso wertvoll war wie die des auserwählten Volks. Daraus erklärt sich die Existenz der zahlreichen Chroniken unter den tausenden von oft mit reichen Miniaturen illustrierten Manuskripten im Matenadaran von Jerewan, dem Tempel der Erinnerung. Im Zuge der Eroberungen und Annexionen wurde das alte armenische Reich, das sich im Osten zwischen Anatolien, dem Kaukasus und Kurdistan, zwischen dem Schwarzen und dem Kaspischen Meer erstreckte, um neun zehntel seiner ursprünglichen Größe reduziert. Doch die Erinnerung an die Orte, die vergangenen Jahrhunderte und die Personen blieb bewahrt.

Zur Zeit des Wirkens von Maschtoz waren die armenischen Christen einem großen Ansturm ausgesetzt. Zwar hatten die Römer, Alliierte und Beschützer des Reichs auch den christlichen Glauben angenommen, doch an ihren Grenzen versuchten die persischen Sassaniden, vom Nahen Orient bis ins Innere Asiens hinein die Religion des Zoroaster, des Feuerkults von Ormusd, zu verbreiten. 387 führten die Rückschläge der römischen Armee zu einer ersten Teilung Armeniens. Die Römer behielten nur das westliche Drittel des Landes, wo sie schnell eine neue „Provinz“ gründeten. In den restlichen zwei Dritteln ernannten die Perser armenische Könige, die ihnen ergeben waren. Doch 428 wurde die Monarchie abgeschafft und 450 zwang der persische Herrscher die armenischen Fürsten, ihrem Glauben zu entsagen.

Nach Hause zurückgekehrt, wurde den Renegaten, die knapp der Deportation nach Zentralasien entkommen waren, eine Buße auferlegt. Um Absolution zu erlangen, verpflichtete der Katholikos sie, einen Volksaufstand gegen die Perser anzuführen – ein verzweifelter Unterfangen angesichts der militärischen Übermacht der Perser und ihrer Kriegselefanten. Angeführt von ihrem Hauptmann Vartan Mamikomian, fiel die Blüte des armenischen Adels 451 in der Schlacht von Avarayr. Sogar für den siegreichen Feind verlief der Kampf so blutig und tödlich, dass die Sassaniden von einer Zwangsbekehrung der Armenier absahen. Vartan und seine Mitstreiter wurden als Märtyrer heiliggesprochen. Auch die zwei folgenden Kriege 484 und 572 konnten den Glauben der Armenier nicht brechen. Unter der Bezeichnung „Gesetz der Vorfahren“ wurde das Christentum Teil der nationalen Identität.

Nur so erklärt sich, dass das Land verschiedenen, mit einigen Unterbrechungen aufeinanderfolgenden muselmanischen Eroberungen zwischen dem 7. und dem 19. Jahrhundert – ganz besonders aber zwischen 884 und 1064 – standhielt. Solange es keinen Staat gab, war die Kirche die einzige Bewahrerin der Sprache und der Nation. Der Katholikos wurde zum Sprecher seines Volks vor den Kalifen, den Emiren, Sultanen und Khans.

Von 1198 bis 1375 entstand ein neues armenisches Reich in Kilikien, im Schatten der Tauruskette und des Amanusgebirges. Da es am Meer lag, konnte es mit den Republiken von Genua und Venedig Handel treiben. Als Nachbarn der Kreuzfahrerländer verheirateten die armenischen Fürsten ihre Töchter mit im Orient angesiedelten fränkischen Baronen. Man entdeckte die Leidenschaft für die höfische Minne, die scholastische Theologie, die westliche Technik und Wissenschaft, und man übersetzte das Feudalrecht, das in der damaligen Zeit als das *non plus ultra* eines guten Regierungswesens galt.

Um sich gegen die Mamelucken und ihre Nachfolger, die Ayyubiden von Ägypten und Syrien zu verteidigen, verbündeten sich die kilikischen Könige mit den Mongolen, die bis 1296 noch nicht zum Islam konvertiert waren. Sie wollten mit Hilfe der Steppenreiter den Antichrist von hinten angreifen. Unglücklicherweise verstanden die Kreuzfahrer die Strategie nicht. Die Mongolen liefen zum muslimischen Lager über und alle fränkischen Fürstentümer fielen, eins nach dem anderen. Allein gelassen, waren auch die Armenier dem Untergang geweiht.

Im Jahr 1441, als ganz Armenien den von Tamerlan angeführten turkmenischen Horden ausgeliefert war, beschloss eine kleine Gruppe von Fürsten und Prälaten, das Katholikentum in die heilige Stadt Vagharchapat im Schatten der Kathedrale von Etschmiadsin zurückzubringen. Alle Hindernisse überwindend, leitete die Rückkehr zum Ursprung in den dunklen Stunden der armenischen Geschichte eine lange Zeit der Erwartung ein, des Wartens auf den Tag, wo die Frühlingsbrise den Raureif schmilzt, „der Regen aufhört und die Blumen sich zeigen“ (*Das Hohe Lied*, 2, 11-12).

Die Hoffnung wurde nicht enttäuscht. Seit zwanzig Jahren genießt Armenien eine gewaltlos erlangte Unabhängigkeit. Es hat den katastrophalen Zusammenbruch der Sowjetunion überstanden, einen Staat gegründet, seine eigene Währung eingeführt, die Energieversorgung gesichert und mit mutigen Schritten den Wiederaufbau seiner Wirtschaft in Angriff genommen. Allerdings sind einige ernste Probleme noch nicht zufriedenstellend gelöst. Die armenischen Bewohner von Bergkarabach, die auf aserbaidshanischem Gebiet leben, fordern ihr Recht auf Sicherheit und Selbstbestimmung. Die Türkei und Aserbaidshan üben mit einer Wirtschaftsblockade Druck auf Armenien aus. Auch im Innern der armenischen Republik muss das Funktionieren der Demokratie, die Anwendung der Gesetze und und des Rechts auf Arbeit noch erheblich verbessert werden.

Der Weg zur Eintracht braucht einen langen Atem. Im Unterschied zur heidnischen Erziehung, die vor allem im Bogenschießen die Geschicklichkeit und Besonnenheit übte, wählte der heilige Übersetzer Maschtoz seine Schüler nach der Kraft ihres Atems aus. Er wollte starke Sänger, die beim Gottesdienst von Anfang bis Ende ohne Schwäche die Texte psalmodieren konnten. Dieser Brauch hat sich nicht verloren. Zur liturgischen Monodie kamen weltliche Gattungen wie Lieder und Volkstänze, der Vortrag von Epen, die elegischen Klagen der Duduk und das fröhliche Näseln der Zurna. Alle aber erzählen, im Einklang mit dem Dichter Hovhannes Tumanyan (1869-1923) von der Schönheit des Wegs, der Stärkung der Wanderer und der Tiefe des sie beseelenden Wunsches.

*Unser Weg ist der Schatten, unser Weg ist die Nacht
Und wir, ohne Ruhe
Im Schatten ohne Tag.
Wir steigen und steigen, Jahrhunderte lang
In den rauen Bergen,
Berge Armeniens!*

*Von weit her tragen wir unsren kostbaren Schatz,
Das Meer der Schätze,
Das unsre Seelen geschöpft
Aus der Tiefe der Zeiten,
Hoch auf den Bergen,
Berge Armeniens!*

*Doch wie oft geschah es in der einsamen Wildnis:
Schwarze Kohorten
Endlos an Zahl
Stürmten die Karawane im Angriff,
in den blutigen Bergen,
Berge Armeniens!*

*Von Entsetzen ergriffen, ziehen wir unseres Wegs,
Geplündert, massakriert,
In Stücke gehauen,
Immer weiter, voller Wunden
In den trauernden Bergen,
Berge Armeniens!*

*Unsere Augen suchen mit Sehnsucht im Blick
Die fernen Sterne
Am Ende des Himmels.
Wir fragen sie, wann der Tag kommen wird,
wo die Berge ergrünen,
Berge Armeniens!*

JEAN-PIERRE MAHÉ

Übersetzung: Claudia Kalász



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi
au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenataran 6289).
Figurines marginales (détail).



Photo : Toni Peñarroya

Gaguik Mouradian, Viva Biancaluna Biffi, Haig Sarikouyoumdjian.

Das goldene Buch der armenischen Lieder

Im Vorwort seines 1982 in Jerewan publizierten *Voskeporik*, oder Goldenen Buchs der armenischen Lieder äußert der Musikologe Nigoghos Tamizian einen bescheidenen Wunsch. Die Sammlung der von ihm als Kulturschatz seines Volkes zusammengetragenen und handschriftlich in Form eines Notenheftes, nach Art der persönlichen Aufzeichnungen eines Musikers festgehaltenen einfachen Melodien sollen eine Grundlage für zukünftige Aufführungen bilden.

Sein Wunsch wurde erfüllt, denn Jordi Savall hat in der von Tamizian getroffenen Auswahl das Material für die vorliegende Einspielung gefunden.

Da er die ausgewählten Melodien instrumental interpretiert, können hier vielleicht einige Hinweise zu den Texten und zum Kontext des Repertoires hilfreich sein.

Nach so vielen Jahrhunderten kann die oral überlieferte Musik eines Volkes, das im eigentlichen Sinn keinen Staat mehr hat, nicht homogen sein. Als daher Komitas gegen Ende des 19. Jahrhunderts beschloss, sie genau zu untersuchen und nach bestimmten Kriterien wie Gattung, Region und Aufführungspraxis zu klassifizieren, fühlte er sich bewogen, die gemeinsamen und zeitlosen Elemente hervorzuheben.

Gewiss, alle Lieder haben eine bestimmte Geschichte: Sie waren Bestandteil von Ritualen, sie unterstrichen wichtige Augenblicke im ländlichen oder städtischen Leben, sie waren geprägt vom Denken oder ästhetischen Urteil ihrer Zeit. Doch das aufmerksame Ohr wird in den heroischen Wiederklängen sowie in den Klageliedern des Exils, in den Lobpreisungen der landschaftlichen Schönheit und in den Liebesliedern Konstanten entdecken. Man nimmt sie in allen möglichen Elementen einer starken musikalischen Identität wahr: Jede Melodie scheint die Erinnerung an die im Mittelalter geltende Symbolik der von der Kirche kodifizierten Modi zu bewahren, die

zweifellos auch auf einen Teil der schon früher existierenden weltlichen Musik übertragen wurde; jeder Rhythmus entspricht der dem Versmaß des Textes angemessenen Skandierung.

Die im Wesentlichen monodische Musik hat sich lange Zeit mit dem ihr durch die Verwendung des Borduns verliehenen Relief begnügt, wie er hier in den von dem *Duduk*, der armenischen Flöte, gespielten Stücken zu hören ist.

Erst spät haben Musiker des 19. und 20. Jahrhunderts die Melodien harmonisiert. Durch den Kontakt mit westlichen Schulen hatten sie den Status von Komponisten erhalten, so etwa Tschukadian (1), (5) und Komitas (8), (9), (10), (16), (18). Diese Entwicklung ging einher mit dem Aufbruch einer künstlerischen und literarischen Renaissance in Städten wie Konstantinopel und Tiflis. Dichter und Musiker fanden im wiederentdeckten Wert der Volkskultur eine neue Inspirationsquelle. Komitas wanderte über das Land und sammelte dort mit Sorgfalt die Melodien, die er später studierte und bekannt machte.

Von mittelalterlich religiös geprägter Musik gibt es auf der CD nur ein Beispiel. Es ist das „Sird im sassani“ (13), eine von Mkhitar Ayrivanetsi geschriebene Kantilene für den Gründonnerstag. Sie handelt von dem Entsetzen, das Christus nach Judas' Verrat angesichts des bevorstehenden Martyriums erfasst: „mein Herz erbebt“.

Natürlich ist der *Duduk* das Instrument, das die abwesenden Worte interpretiert. Die besonderen Schwingungen des Rohrblatts dieser Flöte aus Aprikosenholz imitieren mit verwirrender Ähnlichkeit das Schreien, Singen oder Weinen der menschliche Stimme.

Als Teil eines Rituals vereint die Musik in den Hochzeitsliedern (9) alte sakrale Elemente, von denen einige sicher noch aus vorchristlicher Zeit stammen, mit weltlichen Einsprengseln, angefangen beim Tanz bis hin zur humoristische Schilderung der Gäste. Man hört die erforderliche Andacht in dem Augenblick, wo dem Verheirateten die Kleidung für die feierliche Weihung zum „König“ angelegt wird, den Aufbruch des Festzugs zur Wohnung der „Königin“ und schließlich die allerheitersten Akzente bei der Satire der Würdenträger zum Rhythmus der *Daf*, einem flachen Tamburin von großem Durchmesser mit einer reichen Bandbreite an Ausdrucksmöglichkeiten.

Die armenische Hochebene ist eine Grenzregion. Die häufig von fremden Truppen eingenommen Reiche und Städte haben immer Widerstand geleistet, so gut es ging. Wenn es auch nur wenige wirkliche Kriegslieder gibt,

so existieren dafür desto zahlreichere Lieder der Trauer oder des Widerstands. So erklingt die Trommel in dem Lied „Menk kadj tohmi“ (1): „Wir sind, wir sind die Kinder eines starken Volks/ ... Nach der Kindheit haben wir den Mut gelernt / Vorwärts also, lasst klingen die Schläge der Trommel und des Sieges / Alle sollen wissen, dass wir nicht ihr Spielball sind.“ Die oft mit Sehnsucht von den Dichtern besungene Liebe zum Land wird sogleich vertont. Im Lied „Hayastan“ (14) bittet Mirza Vanantetsi sein „Armenien, paradiesisches Land“ ihn zu inspirieren und ihm die Zeit des Wartens zu erleichtern. Dabei erwähnt er die heroischen Gründer des Landes: „Es ist dein Atem, der Hayk angetrieben und gestärkt hat“.

Die beiden zusammen gesungenen Lieder „Azat asvatsn & Ter kedzo“ (12) stellen eine Variante desselben poetischen Themas dar. „Azat asvatsn“ ist eine Ode an die Freiheit und „Ter kedzo“ fleht um den göttlichen Segen für ein in Not geratenes Volk, denn „das Land des Ararat wird heute von fremden Völkern beherrscht“. Das Exil ist immer tragisch. Seit dem Mittelalter erinnert daran ein umfassendes Repertoire herzerreißender Klagelieder. Oft wird der Schmerz durch Symbole dargestellt. Der Kranich „krunk“, ein Zugvogel, ist eines davon (2): „Woher kommst du, oh Kranich, ... Bringst du uns keine Nachricht aus der Heimat? Das Brot des Exils schmeckt bitter und sein Wasser ist trüb ...“. Dem Lied „O'h intsh anush“ (5) liegt der Text des bekannten Dichters Meguerditch Bechiktachlian zugrunde. Es ist durchdrungen von der Anmut des „süßen Vogelgesangs“ und der „sanften Liebkosung einer leichten Brise, die vorsichtig über die Blumen streicht.“ Doch die Antwort darauf besteht in der beharrlichen Ablehnung des Exils: „Aber du bist nicht aus meinem Vaterland, Vogel, flieg fort! Sing weit weg von meinem Herzen!“

Die Volksmusik begleitet den Alltag einer im wesentlichen ländlichen Welt. Die Natur wird besungen, immer in Verbindung mit Symbolen wie in „Sev mut amper“ (17), „finstere schwarze Wolken“. Die Berge werden angesprochen, um ihnen die Verzweiflung oder einen tiefen Schmerz anzuvertrauen, „hov arek“ (16) und (17). Sie werden aber auch in der heiteren Beschreibung des Alltagslebens in „Aagyeaz“ (18) erwähnt.

Die Metaphern vermeiden allerdings Klischees. Der Frühling der Auferstehung „karun“ kann genauso schrecklich dargestellt werden wie der Tod (8): „Es ist Frühling, es hat geschneit. ... Meine Leber und meine Lungen jedoch sind brennende Wunden, die im kalten, ach so kalten Wind vereisen. ... Die Liebe meiner Liebsten ist erfroren“.

Wo der Gesang nicht direkt den Rhythmus der Feldarbeit begleitet, spricht er von der Arbeit. So erzählt ein Lied von dem Bauern „matshkal“, der nicht zurückgekommen ist. Die unruhig wartende Frau (6) drückt die Furcht aus, ob die Arbeit ihn nicht zu sehr erschöpft.

Die Liebe, in der Dichtung oft eine Quelle der Melancholie (15), kann sich auch leicht und anmutig zeigen wie in „Al Aylukhs“ (10). Ebenfalls der Liebe gewidmet ist das Präludium zu dem darauf folgenden Tanz (4).

Die Volksmusik der Dorfbewohner kommt ohne Berufsmusiker aus. Doch seit dem Altertum haben die *Gusans*, dichtende Sänger, die herumwanderten oder an einem Hof dienten, eine wichtige Rolle gespielt, vergleichbar den epischen Dichtern der Antike oder den Barden. Diese im Lauf der Jahrhunderte weit fortentwickelte Tradition wird in Armenien bis heute gepflegt (11). Oft vermischt sie sich mit derjenigen der *Achoughs*, einer Art von Minnesängern, deren Dichtung meist in lyrischer Form von der Liebe handelt. Der berühmteste unter ihnen, Sayat Nova (3), war im ganzen Kaukasus geschätzt. Er lebte im 18. Jahrhundert am Hof eines georgischen Königs. An diesen edlen und weisen Freund richtet sich der Text von „Dun en glkhen“ (7) worin der Dichter stolz feststellt, dass „seine Kunst eine andere Art des Schreibens ist“. Er bevorzugte besonders die *Kamantcha*, ein Saiteninstrument, das, aufrecht auf einen Oberschenkel gestützt, mit dem Bogen gestrichen wird.

Komponisten und „Transkribenten“

Im 5. Jahrhundert, als die beiden damals herrschenden großen Reiche, das persische auf der einen, das byzantinische auf der anderen Seite, die Identität des zerschlagenen Armeniens bedrohten, führte eine geniale Erfindung des Mystikers Mesrob Maschdoz paradoxerweise zum Aufschwung eines kulturellen goldenen Zeitalters. Er hatte ein eigenes Alphabet erfunden, das die anderenfalls unvermeidliche Assimilation seines Volkes aufhielt. Die neue Schrift erlaubte einerseits die Übersetzung wichtiger Werke der damals bedeutenden Kulturen und begünstigte das Aufkommen neuer literarischer Talente.

In der Musik hat es keinen Maschdoz gegeben.

Was die alte Liturgie und die in ihr gesungenen Hymnen und Kirchenlieder betraf, so gewährleistete die mündliche Überlieferung, dass die Vorsänger sich an die von den kirchlichen Autoritäten vorgeschriebenen

Regeln hielten. Dazu gehörten die modalen Kirchentonarten (ursprünglich acht), die in Funktion des liturgischen Jahres und seiner Feiertage festgelegt waren. Die in alten Handschriften gefundenen Neumen (armenisch *khaz*), stellten nicht wirklich ein System musikalischer Notation dar. Sie waren in erster Linie Gedächtnisstützen.

Der *Gusan* oder der *Achough*, die professionellen Interpreten weltlicher Musik, erwarben ihr musikalisches Wissen in langen Lehrjahren bei einem Meister. Ihre Kunst verband die poetische Inspiration mit der melodischen und rhythmischen Invention.

Tigran Tschukadian (1) und (5), Gabriel Yeranian (14) und ihre anonymen Zeitgenossen (12)

Das anfangs auf der CD zu hörende Stück stammt vom ersten „Komponisten“ (im vollen Wortsinn) der armenischen Geschichte.

Tigran Tschukadian wurde 1837 in „Bolis“ oder „Polis“ geboren (mit diesem Namen bezeichnen die armenischen Werke die alte Stadt Konstantinopel, die später Istanbul wurde). Er stammte aus einer Familie reicher Handwerker. Zu Beginn seiner musikalischen Laufbahn war Gabriel Yeranian einer seiner ersten Lehrer. Drei Jahre lang (1861-1864) studierte Tschukadian Musik am Mailänder Konservatorium. Die prägende Erfahrung veranlasste ihn später, die ersten Opern (und eine komische Oper) in armenischer Sprache zu schreiben. Einige wurden zu seinen Lebzeiten mit großem Erfolg aufgeführt - eine wahre Herausforderung in einer Stadt wie Konstantinopel, die über kein Symphonieorchester und keine professionellen Opernsänger verfügte. Seine Anstrengungen, die Mäzene zur Aufführung der anderen Opern in „Bolis“, Paris oder Smyrna zu bewegen, blieben vergeblich. Erst im Jahr 1945 wurde seine Oper *Arschak II.* in Jerewan uraufgeführt. Tschukadian starb 1898 völlig verelendet.

Sein Werk ist auf dem Hintergrund des beachtlichen **Aufschwungs der armenischen Kultur im 19. Jahrhundert zu sehen**. Als Zeitgenosse der damals in vielen Ländern geführten Kämpfe und politischen Auseinandersetzungen machte er die neue nationale Identität zu seinem Thema. Der beachtliche Erfolg des Liedes „Menk kadj tohmi“ wird in diesem Zusammenhang verständlich.

Sowohl in Konstantinopel als auch in Tiflis eignen die Intellektuellen, die an den europäischen Universitäten studiert haben, sich das dortige kulturelle Erbe an und drücken ihm den Stempel ihrer eigenen Kreativität auf. Neben anerkannten literarische Publikationen von romantischen, realistischen und später symbolistischen Dichtern kamen die ersten Musikrevuen auf. Das Musiktheater „Knar Haykakan“ (Die armenische Lyra) wurde 1861 von Gabriel Yeranian gegründet. Sein Schüler Tschukadian übernahm 1862 die Leitung. Beide Komponisten waren von pädagogischem Geist beseelt und bemühten sich, die Melodien, denen sie Gedichte ihrer Zeitgenossen unterlegten, in westlicher Notation aufzuschreiben.

Musiker, deren Namen nicht in die Geschichte eingegangen sind, komponierten auf demselben Hintergrund und machten Texte von M. Taghياتants et M. Nalbantian in den allen Armeniern bekannten Liedern „Azat asdvatsn“ und „Ter kedzo“ (12) unsterblich.

Gabriel Yeranian (1827-1862). Der erste Lehrer Tschukadians hat nicht lang genug gelebt, um ein bedeutendes Werk zu hinterlassen. Aus pädagogischem Eifer organisierte er Vorträge, er schuf zwei Musikrevuen und gehörte zu den Vorläufern jener Intellektuellen, die eine Verbindung zwischen dem musikalischen Erbe seines Volkes und der westlichen Kultur suchten.

Einige seiner Lieder wurden gegen Ende des Jahrhunderts harmonisiert und von den Chören gesungen, die in allen Städten mit armenischer Bevölkerung entstanden, oder sie wurden von bekannten Solisten interpretiert. Das emotionale Gewicht des Lobgesangs auf das Geburtsland „Hayastan“ (14) hat seine Zeit überdauert.

Sayat Nova (1712-1795). Er ist der berühmteste und beliebteste *Achough* des Kaukasus. In Lori geboren, ist er nach eigenen Aussagen der Sohn einer aus Sanahin stammenden Mutter und eines Pilgers aus Syrien, der dieses berühmte Kloster der armenischen Provinz besuchte. Er lernte die Weberei, gab aber bald den Handwerkerberuf auf und ließ sich in Tiflis musikalisch ausbilden. In der kosmopolitischen Stadt lernte er mehrere Sprachen und entwickelte seine dichterischen Fähigkeiten im Kontakt mit verschiedenen poetischen Traditionen.

Er sang am Hof des georgischen Königs Erekle II., wurde aber vom Herrscher 1756 ins Exil ans Ufer des kaspischen Meers geschickt, aus Gründen, die genauso unerfindlich sind wie die des Augustus, als er Ovid

verbannte (7). Sein für die orientalische Lyrik typisches Werk hat zum Hauptthema die Liebe (3). In seiner Dichtung schafft er eine aus Bezügen gewebte, metaphernreiche Sprache, in der sich konkrete, gelehrte oder symbolische Anspielungen abwechseln.

Komitas (1869-1953). Nicht zufällig räumt die vorliegende Einspielung diesem Komponisten reichlich Platz ein: (8), (9), (10), (16) und (18), denn die armenische Musik verdankt ihm viel.

Die Grundlagen seiner Ausbildung erhielt er in Etschmiadsin dem Sitz des Patriarchen der armenisch-apostolischen Kirche. Dort erteilte er den Seminaristen Musikunterricht und wurde 1895 zum Priester geweiht. Von 1896 bis 1899 hielt er sich in Berlin auf, um seine Musikenntnisse zu erweitern, bevor er sich seiner großen selbstgesetzten Mission widmete: der von ihm über alles verehrten Musik seines Volkes den ihr gebührenden Platz zu erobern. Systematisch und rigoros sammelte er die Lieder der von ihm durchwanderten Provinzen. Er klassifizierte, analysierte, verglich sie, veröffentlichte sie in Zeitschriften oder präsentierte sie in Vorträgen vor wechselndem Publikum (Tiflis, Berlin, Paris, Genf). 1910 siedelte er sich in Konstantinopel an und nahm aktiv am reichen kulturellen Leben der Stadt teil, wo er sich mit Intellektuellen und Schriftstellern befreundete. 1915 wurde er wie sie Opfer der Deportation. Der anerkannte Musikwissenschaftler überlebte dank einer diplomatischen Intervention, die seine Rückkehr forderte, aber sein Werk blieb unvollendet. Nach dem Krieg wurde er wegen seines schlechten psychischen Zustands in eine Pariser Klinik gebracht, erlangte jedoch nie wieder seine seelische Gesundheit. Die Tragödie seines Volkes hatte seinen Geist für immer zerstört.

LISE NAZARIAN

Übersetzung: Claudia Kalász



Hespèrion XXI dans la Collégiale de Cardona, Catalogne.

Photo : Toni Peñarroya

Wer spricht heute noch von der Vernichtung der Armenier? Der armenische Genozid: eine offene Frage

Das Gegenteil von Liebe ist nicht Hass, sondern Gleichgültigkeit. Das Gegenteil von Kunst ist nicht Hässlichkeit, sondern Gleichgültigkeit. Das Gegenteil von Glaube ist nicht Häresie, sondern Gleichgültigkeit. Und das Gegenteil von Leben ist nicht Tod, sondern Gleichgültigkeit.

Elie Wiesel

Der 24. April ist für die Armenier im eigenen Land und in der Diaspora alljährlich ein Trauertag. Das armenische Volk gedenkt an diesem Datum des 1915 durch türkische Militärs des osmanischen Reichs eingeleiteten Völkermords. Das von der armenischen Nation erlittene Trauma ist nach wie vor eine offene Wunde, umso mehr, als es in der internationalen Gemeinschaft immer noch nicht die nötige Anerkennung gefunden hat. Die offizielle Bilanz der Opfer und die bei jener systematischen Vernichtungsaktion verübten Grausamkeiten sind so entsetzlich wie unbekannt: annähernd 1 500 000 Tote, 870 000 Opfer von Massendeportationen, gewaltsame Plünderungen und Zwangsbekehrungen zum muslimischen Glauben, Verheerung des Landes ... Die armenische Bevölkerung innerhalb der Grenzen des damals noch bestehenden großen Osmanischen Reichs wurde in wenigen Jahren um zwei Drittel reduziert.

Die heutige türkische Republik leugnet nicht die Massaker, lehnt aber die Verantwortung dafür und auch die Bezeichnung „Genozid“ ab. Die Ursache für die Schreckenstaten sei bei dem früheren Regime, dem Sultanat, zu suchen. Außerdem müsse man die Umstände des Kriegs gegen Russland während des Ersten Weltkriegs berücksichtigen. Die türkischen Machthaber fürchteten damals, dass die armenische Bevölkerung, Anhänger des christlichen Glaubens wie auch der russische Feind, sich mit den Invasoren verbünden könnten und eine neue

Kriegsfront im hinteren Teil des Reichs entstehen würde. Tatsächlich gab es für die Armenier genug Gründe sich mit den Russen zu alliieren und sich von der unter dem Sultanat erlittenen Unterdrückung zu befreien. Zwischen 1894 und 1896 entfachte Sultan Abdülhamid II. bei einem fruchtlosen Versuch, seine Autorität zu stärken und seine Macht zu festigen, den Religionshass gegen die nicht-türkischen Gemeinschaften. Die Forderung der Armenier nach Modernisierung ihrer Institutionen und Anerkennung ihrer Identität wurde hart bestraft. Der Sultan ließ 200 000 von ihnen bei Massakern durch kurdische Bauern in den Bergen töten. Eine Million Armenier verloren ihren Besitz und wurden gezwungen zum Islam zu konvertieren. Das Land rund um den See Van im Herzen des historischen Armeniens wurde verwüstet, die Kirchen in Brand gesteckt oder in Moscheen umgewandelt und mehr als 350 *Vilayets* vollständig von der Landkarte getilgt. Die internationale Öffentlichkeit kritisierte die Härte der Repressionen. Abdülhamid II. wurde, sofern es ihm nicht gelang die europäischen Nachrichtenmedien zu bestechen, als „großer Mörder“ bezeichnet und erhielt den Beinamen „der blutige Sultan“.

Die Ereignisse am Ende des 19. Jahrhunderts waren die Vorläufer des großen Massakers, das begann, als die von ultranationalistischen Offizieren gebildete Gruppe der „Jungtürken“ ihre Ideologie des *Turanismus* durchsetzte, nachdem es ihr gelungen war, Abdülhamid II. 1909 mit einem Staatsstreich abzusetzen. Der *Turanismus* verfolgte die Schaffung einer asiatischen Großmacht, der „Großtürkei“, als Einheit aller Völker türkischer Sprache von den Küsten der Ägäis bis zu den Steppen Zentralasiens und Chinas. Im Bewusstsein des langsamen, unaufhaltsamen Verfalls des osmanischen Reichs setzten die Jungtürken alles daran, wenigstens auf anatolischem Gebiet eine rassisch homogene türkische Nation zu errichten. Die Armenier mussten daher als erstes Volk niedergeschlagen werden. Zwischen dem 14. und 27. April 1909 wurden schätzungsweise 15 000 bis 30 000 Armenier im südlichen Adana, dem Gebiet, das im Mittelalter das alte Kleinarmenien bildete, rücksichtslos niedergemetzelt. Die Unruhen griffen auch auf andere Städte wie etwa Aleppo in Syrien über. Die Ereignisse wurden bekannt als die „Massaker von Kilikien“.

Als der Erste Weltkrieg ausbrach und Russen und Türken einander bekämpften, waren die Armenier erneut der Gewalt von Seiten der türkischen Regierung ausgesetzt. Angesichts dieser ständigen Bedrohung beschlossen die Armenier der Region Van in der Osttürkei am 7. April 1915 den Aufstand und proklamierten eine unabhängige Regierung. Das diente den Jungtürken und insbesondere dem Großwesir des Sultanats Talaat Pascha als

Vorwand, um Repressalien im großen Stil anzuordnen. Sie begannen mit dem Befehl zur Deportation und Hinrichtung von 600 bis 800 Intellektuellen und Repräsentanten der armenischen Eliten in Istanbul am 24. April 1915, dem sogenannten „roten Sonntag“. Der Völkermord hatte begonnen. Die armenischen Soldaten des türkischen Heers wurden verhaftet und wegen Landesverrats hingerichtet (in Wirklichkeit war die Zahl der Deserteure unter den türkischen Soldaten größer als unter den armenischen). Alle armenischen Beamten in der Verwaltung wurden abgesetzt und die armenische Bevölkerung der sieben östlichen Provinzen der Türkei wurde deportiert, um sie, wie es hieß, vom Schauplatz der kriegesischen Auseinandersetzungen mit Russland zu entfernen. Diejenigen Beamten und Offiziere des Regimes, die sich weigerten, die Deportationen oder Hinrichtungen auszuführen, wurden bestraft und von der türkischen Regierung abgesetzt. Das *Vorläufige Deportationsgesetz* vom 29. Mai 1915 regelte die Deportation und Plünderung der armenischen Bevölkerung. Alle Männer im Alter zwischen 20 und 45 Jahren, denen man unterstellte, dass sie einen bewaffneten Aufstand organisieren und sich mit den Russen verbünden könnten, wurden deportiert und die meisten von ihnen unterwegs ermordet. Die Deportation ganzer Karawanen von Frauen und Kindern vollzog sich in langen Fußmärschen unter unmenschlichen Bedingungen, ohne Wasser und Nahrungsmittel. Es waren Todesmärsche, bei denen viele um Leben kamen. Andere wurden in Viehwaggons gepfercht und mit Zügen aus dem historischen Gebiet Armeniens gebracht. Die Dokumente und Augenzeugen berichten eine Fülle von Gräueltaten: Massenverbrennungen, Massendeportationen auf Schiffen, die mitsamt ihrer menschlichen Fracht im Schwarzen Meer versenkt wurden, Einimpfung von Typhus-Bazillen und Tötung von Kindern durch eine Überdosis von Morphium, Verwendung von Giftgas... Junge Mädchen wurden vergewaltigt, als Sklavinnen verkauft und zum muslimischen Glauben gezwungen. In den letzten Jahren kam es in der Türkei zu einer öffentlichen Auseinandersetzung, als viele Türken mit Verwunderung entdeckten, dass sie von christlichen Armenierinnen abstammten, die unter dem Druck der damaligen Ereignisse konvertiert waren.

Die Flüchtlingslager, wo die Vertriebenen erschöpft und am Rande ihrer Kräfte ankamen, befanden sich an zwei geografischen Achsen in südlicher Richtung: an der von der syrischen Stadt Aleppo, dem Libanon und Palästina gebildeten Linie – ein schon von Armeniern besiedeltes Gebiet, wo einige der Neuankömmlinge überlebten – und am Euphrat, in der mesopotamischen Wüste, entlang den Gleisen der Bagdadbahn. Die syrische Stadt Dair az-Zur

war das Epizentrum mehrerer Internierungslager, wahrer Todeslager, in denen nur 10% aller Deportierten überlebten. Von den damals 2 500 000 im gesamten osmanischen Reich lebenden Armeniern starben 1 500 000. Der Rest flüchtete, suchte Exil in der ganzen Welt und bildet heute die armenische Diaspora.

Obwohl die internationale Presse von den Ereignissen berichtete, konnte das in den Ersten Weltkrieg verwickelte Europa sich nicht dazu aufrufen, sich ernsthaft mit der armenischen Frage zu beschäftigen. Immerhin sah sich Sultan Mehmed IV. im Jahr 1919 gezwungen, aufgrund der Anschuldigungen wegen der an den Armeniern verübten Grausamkeiten Schnellverfahren gegen die Verantwortlichen der Massenvernichtung anzuordnen. Unter den Angeklagten befanden sich der ehemalige Großwesir Talaat Pascha, der ehemalige Kriegsminister Ismail Enver Pascha und der ehemalige Marineminister Ahmet Cemal Pascha. Sie wurden *in absentia* zum Tode verurteilt, denn sie waren am Ende des Ersten Weltkriegs aus dem türkischen Reich geflüchtet. Der 1920 geschlossene Friedensvertrag von Sèvres zwischen den Siegermächten des Ersten Weltkriegs und der neuen Regierung des türkischen Reichs sah die Ausweisung der an den Massakern Beteiligten vor, um sie vor Militärgerichte zu stellen. Aber nur einige türkische Offiziere und Politiker wurden nach Malta ausgeliefert und dort drei Jahre lang festgehalten, während die Ermittler Anklagematerial in den Archiven von Istanbul, London, Paris und Washington suchten. Diese und andere gute Ansätze zur Bestrafung der Schuldigen verliefen im Sand wegen der in der Türkei ausbrechenden Unruhen und dem darauf folgenden Regierungswechsel. Mustafa Kemal Atatürk übernahm die Macht und proklamierte nach dem Sturz des Sultanats (1922) die türkische Republik (1923). Der Gerichtshof der Alliierten, der den Klauseln des (1922 außer Kraft gesetzten) Abkommens von Sèvres zufolge die Verantwortlichen zur Rechenschaft ziehen und die Armenierfrage zum Abschluss bringen sollte, wurde aufgelöst. Die Verhafteten wurden im Rahmen eines Gefangenenaustauschs gegen eine ungewisse Zahl damals von den Kemalisten festgehaltener britischer Bürger in die Türkei zurückgeschickt.

Die Auflösung des im Vertrag von Sèvres vorgesehenen alliierten Gerichtshofs bedeutete, dass die Schuldigen strafflos ausgingen. Das führte zu heftigen Reaktionen in der Armenischen Revolutionären Föderation. Die Partei rief die *Operation Nemesis* ins Leben (Nemesis war im Altertum die griechische Göttin der Zuteilung des Gebührenden). Hinter dem Namen verbarg sich eine Guerilla-Gruppe, deren Aufgabe es war, die türkischen

Verantwortlichen des Genozids umzubringen, wo immer sie sich aufhielten. Auf der schwarzen Liste der Organisation standen mehr als 200 Personen. Zwischen 1920 und 1922 wurden einige jungtürkische Politiker und Militärs, die sich bei der Verfolgung und Ausrottung der Armenier besonders hervorgetan hatten, von Untergrundkämpfern der *Nemesis* getötet. Am meisten Aufsehen erregte das Attentat von Soghomon Tehlirian, einem Überlebenden des Völkermords, der heute in Armenien als Nationalheld gefeiert wird, weil er am 15. März 1921 „die Nummer 1 der Liste“, den ehemaligen Großwesir Talaat Pascha mitten am Tag in aller Öffentlichkeit im Berliner Stadtteil Charlottenburg erschoss, wo der osmanische Politiker Exil gefunden hatte. Tehlirian wurde wegen Mordes vor ein deutsches Gericht gestellt, aber aufgrund des erlebten Traumas für schuldunfähig erklärt und freigesprochen. Auch der ehemalige Marineminister Ahmet Cemal Pascha erlag einem Attentat, und zwar 1922 in Tiflis. Doch abgesehen von diesen vereinzelt Straftaktionen, Racheakte, die von den Armeniern selbst verübt wurden, verhielt der Rest der Welt sich generell gleichgültig gegenüber der Armenierfrage. Nicht ohne Grund konnte Hitler 1939, bevor er die perverse Verfolgung und Ermordung der Behinderten in Deutschland und den brutalen, erbarmungslosen Genozid der Juden in Europa in Gang setzte, die rhetorische Frage stellen: „Wer spricht heute noch von der Vernichtung der Armenier.“

Heute leben ungefähr 3 500 000 Armenier in der eigentlichen Republik Armenien, die sich im Einflussbereich des sowjetischen Kaukasus mit der Hauptstadt Jerewan konstituierte. Darüber hinaus verteilt sich die armenische Diaspora, eine direkte Auswirkung des Völkermords, über die ganze Welt. Dazu gehören so bekannte Persönlichkeiten wie der Sänger Charles Aznavour, die Sängerin Cher, der preisgekrönte Schachspieler Gary Kasparov, der Tennisspieler André Sagassi, der Schauspieler François Berléand, der Politiker Édouard Balladur oder der Formel-1-Fahrer Alain Prost. Die größten armenischen Gemeinschaften befinden sich in Russland, den USA, Frankreich, im Iran, in der Ukraine, in Georgien, Syrien, im Libanon und in Argentinien. Besonders in den genannten Ländern drang seit Beginn der achtziger Jahre allmählich wieder das tragische Ereignis des Genozids in das öffentliche Bewusstsein.

In Europa ist Frankreich das Land mit der größten Anzahl von Überlebenden des Völkermords. Die armenische Gemeinschaft zählt dort 500 000 Angehörige. Von hier nahmen die Initiativen zu einer offiziellen Anerkennung

des Genozids ihren Ausgang. Am 18. Juni 1987 folgte das europäische Parlament dem Aufruf. Frankreich verabschiedete 2002 ein Gesetz, das den Völkermord offiziell anerkennt und versuchte mit verschiedenen Gesetzesentwürfen, seine Leugnung unter Strafe zu stellen. Im Jahr 2006 stimmte die Nationalversammlung für einen Gesetzesentwurf, der die Leugnung des armenischen Völkermords mit fünf Jahren Gefängnis und 45 000 € bestrafen wollte. Der Antrag wurde abgeblockt. 2011 wurde der Vorschlag noch einmal eingereicht, diesmal mit einer Strafandrohung von einem Jahr und der gleichen Strafsumme, doch im Februar 2012 erklärte das französische Verfassungsgericht den Entwurf für antikonstitutionell. Uruguay, Kanada, Russland, der Vatikan, die Schweiz, Argentinien, Chile, Venezuela, etliche Länder der Europäischen Union (Zypern, Griechenland, Litauen, Polen, Schweden, Belgien, Frankreich, Italien, die Slowakei, die Niederlande) und 43 der 50 Staaten der USA haben ebenfalls den Völkermord offiziell anerkannt. Serbien und Island haben ihren Parlamenten entsprechende Gesetzesentwürfe vorgelegt. In Kanada hat die Regierung von Quebec im Jahr 2001 als erste den Völkermord anerkannt, in Spanien haben dies nur die Regierungen des Baskenlandes, Kataloniens und der Balearen getan, in Brasilien nur die Bundesstaaten São Paulo und Ceará und im Vereinigten Königreich nur die Parlamente von Schottland, Wales und Nordirland, nicht aber das britische Parlament. Zwar werden die Massaker nicht geleugnet, sie werden aber nicht für schwerwiegend genug erachtet, um sie gemäß der UN-Konvention gegen Völkermord von 1948 als Genozid zu qualifizieren. Nichtsdestotrotz haben 185 englische Abgeordnete im Jahr 2000 einen Antrag auf Anerkennung des armenischen Genozids unterzeichnet.

Der Deutsche Bundestag hat am 15. Juni 2005 die Vertreibung und Ermordung der Armenier im Jahr 1915 anerkannt und die türkische Regierung aufgefordert, zu „ihrer historischen Verantwortung“ zu stehen, ohne aber den Begriff „Genozid“ zu akzeptieren, obwohl man zugestand, dass zahlreiche Historiker in vielen Ländern der Welt den Genozid für eine gegebene Tatsache halten. Ebenso wenig hat der Staat Israel den Genozid offiziell anerkannt. Die erste direkte und öffentliche Debatte darüber wurde in der Knesset 2011 geführt. Daraufhin wurde eine Kommission beauftragt, sich eingehender mit dem Thema zu beschäftigen, bevor man über die Anwendung des Begriffs „Genozid“ entscheiden will. Yehuda Bauer, Professor der Hebräischen Universität in Jerusalem, meint, dass der armenische Völkermord „dem jüdischen Holocaust am allernächsten kommt“, dass es aber andererseits genügend Unterschiede gebe, um ihn nicht so zu nennen. Eine wesentliche Differenz sieht er in den

zugrundeliegenden Ursachen. Im Fall des jüdischen Holocausts seien sie pseudo-religiös, im Fall der Armenier seien sie rein politisch-territorialer Art gewesen. Außerdem habe die Verfolgung nur in der Türkei und nicht im ganzen osmanischen Reich stattgefunden. Professor Bauer meint auch, dass der sogenannte armenische Völkermord nicht erst 1915 begann, sondern schon vorher mit den Massenmorden von 1896 unter Sultan Abdülhamid II. und den Massakern von Kilikien im Jahr 1909 einsetzte. Andererseits vertrat die „Elie Wiesel Stiftung für Menschlichkeit“ 2007 in einem von 53 Nobelpreisträgern unterzeichneten Brief die Schlussfolgerung der Internationalen Vereinigung der Genozidforscher, wonach die Vernichtungsaktionen von 1915 ganz klar einen Fall von Völkermord darstellen. In ihrer Erklärung betonte die Stiftung aber auch, dass die Anerkennung des Genozids durch die türkische Regierung „keine Grundlage für ökonomische Entschädigungen oder Gebietsansprüche“ darstellen würde, dass also die Türkische Republik keine finanziellen Forderungen oder die Veränderung ihrer aktuellen Grenzen zu fürchten hätte.

In der Türkei ist die Armenierfrage noch weit von einer Lösung entfernt. Die türkische Regierung scheut keine akademischen, diplomatischen, politischen und juristischen Anstrengungen, um den Begriff „Genozid“ aus den Beschreibungen der von der armenischen Bevölkerung erlittenen Massaker herauszuhalten. Jede öffentliche Forderung nach Anerkennung der historischen Tragödie kann nach Artikel 301 des türkischen Strafbuchgesetzbuches verfolgt werden, demzufolge es verboten ist, „die Türkei zu beleidigen“. Einige Intellektuelle, die es wagten, die in der Vergangenheit begangenen Gräueltaten gegen die Armenier anzuprangern, wurden bedroht oder Opfer von Attentaten. Ein Beispiel dafür ist die Hasskampagne gegen den türkischen Literaturnobelpreisträger Orhan Pamuk. Er musste das Land verlassen, weil er sich im Februar 2005 im *Magazin* des „Zürcher Tagesanzeigers“ über das von der türkischen Regierung auferlegte Schweigen in der Armenierfrage beklagt hatte. Trotz alledem hat der gegenwärtige Ministerpräsident der Türkei, Recep Tayyip Erdogan, noch im Jahr 2005 der Regierung der Armenischen Republik die Schaffung einer Kommission angeboten, um die Wahrheit über die Massaker von 1915 herauszufinden. Es ist anzunehmen, dass dieser Schritt erfolgte, weil Europa die Anerkennung des armenischen Völkermords als Bedingung für einen möglichen Beitritt der Türkei zur Europäischen Union betrachtet.

Obwohl es in der Türkei nicht leicht ist, die Verantwortung für ein so tragisches und anstößiges Ereignis wie das des armenischen Völkermords zu übernehmen, stellte eine Gruppe von Intellektuellen im Dezember 2008 eine persönlich formulierte Entschuldigung ins Internet. Die Initiative stand unter der auf Türkisch formulierten Überschrift „Wir bitten um Entschuldigung“. In wenigen Tagen gelang es ihr, mehr als 10 000 Unterschriften zu sammeln, sogar der Präsident der Republik verteidigte die Petition. Als Gegenreaktion stellte eine andere, mit der Aktion nicht einverständene Gruppe eine widersprechende Erklärung ins Netz und konnte sogar noch mehr Unterschriften sammeln, darunter die des Ministerpräsidenten. Auf diese Weise wurde im Land offen über die Frage debattiert. Alles, worüber man spricht, existiert.

Vor der majestätisch im Hintergrund sich erhebenden Silhouette des Bergs Ararat füllt sich am 24. April jedes Jahres in Jerewan der Platz um die ewige Flamme, die zur Erinnerung an die unschuldigen Opfer des Genozids brennt, mit Blumen. Möge die auf der vorliegenden CD eingespielte Musik auch eine dieser Blumen sein.

MANUEL FORCANO

Übersetzung: Claudia Kalász

Bibliographie

- Alexander, E., *A Crime of Vengeance*. Backinprint.com, 2000.
- Balakian, P., *The Burning Tigris: The Armenian Genocide and America's Response*. New York: Harper Collins, 2003.
- Bauer, Y., «The Place of the Holocaust in Contemporary History», in Roth, J.K. & Berenbaum, M., *Holocaust: Religious & Philosophical Implications*, Michigan: Paragon House, 1989.
- Carzou, J.M., *Arménie 1915, un génocide exemplaire*, Flammarion, Paris, 1975.
- Dadrian, V., *The History of the Armenian Genocide: Ethnic Conflict from the Balkans to Anatolia to the Caucasus*. Oxford: Berghahn Books, 1995.
- Dédéyan, G. (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Privat, Toulouse, 2007.
- Derogy, J., *Resistance & Revenge*. Transaction Publishers, 1990.
- Derogy, J., *Opération Némésis*, Fayard, Paris 1986 (Réédité dans l'anthologie *Fragments d'Arménie*, éd. Omnibus, 2007 (pp. 473-723)).
- Kevorkian, R., *The Armenian Genocide: A Complete History*. London: I.B. Tauris, 2011.
- Khachikyan, A., *History of Armenia*, Yerevan: Edit Print, 2010.
- Svazlyan, V., *The Armenian Genocide and Historical Memory*. Translated by Tigran Tsulikian. Yerevan: Gitutian Publishing House, 2004.
- Taner, A., *A Shameful Act: The Armenian Genocide and the Question of Turkish Responsibility*. New York: Metropolitan Books, 2007.
- Ternon, Y., *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Seuil, Paris, 1977 (2^e éd. 1996).
- Ternon, Y., *La cause arménienne*, Seuil, Paris, 1983.
- Yeghiayan, V., *The Case of Soghomon Tehlirian*, Center for Armenian Remembrance, 2006.

Armenien, immer im Kreuzfeuer

Eine Chronik

Mythische Zeiten

Der Bibel zufolge (Genesis 8,4), lässt die Arche Noah sich nach der Sintflut auf dem Gipfel des Berges Ararat nieder. Noah und seine Söhne Sem, Ham und Jafet verlassen das Schiff, um die Erde neu zu bevölkern.

Der armenische Historiker Moses von Choren (Movses Khorenatsi, 410-490 n. Chr.) überliefert in seiner dreibändigen großen *Geschichte Armeniens* die Legende von Hayk, dem Urvater der armenischen Nation. Er war Sohn des Torgom und dessen Vorfahren wiederum waren Gomer, Jafet und Noah.

Laut Khorenatsi flieht Hayk aus Babylonien, als der Tyrann Bel (auch Nimrod genannt) sich als König proklamiert. Er emigriert in die Bergregion des Ararat und gründet mit einer dreihundertköpfigen Schar von Anhängern die Stadt Haykaschen. Bel verlangt, dass Hayk ihm als Vasall dient. Als der sich weigert, kommt es zum Kampf. In einer legendären Schlacht erschießt Hayk den Tyrannen mit einem Pfeil aus seinem großen Bogen. Das Land, wo Hayk gesiegt hat, erhält den Namen *Hayastan*.

Das Jahr von Hayks Triumph gilt als das erste Jahr des armenischen Kalenders. Die armenischen Historiker des Mittelalters datieren das Ereignis auf den 11. August 2292 v. Chr.

Altertum

Hethitische Quellen aus dem 15. Jahrhundert v. Chr. erwähnen das am Vansee gelegene Land Hayasa.

Möglicherweise dringt mit der Invasion der Seevölker (13. Jhdt. v. Chr.) eine aus Westanatolien stammende Menschengruppe unter dem Namen Arman in die Gegend.

Eine assyrische Stele von Tiglat-Pileser I. (1114.1076 v. Chr.) gedenkt des Siegs über die „Könige des Nairi-Volks“.

Gegen die Bedrohung der armenischen Ebene durch die Assyrer schließen die Könige von Nairi sich zusammen und gründen das Königreich Urartu (9.-6. Jhdt. v. Chr.) mit der Hauptstadt Tuschpa. Es erstreckt sich östlich und westlich des Vansees.

782 v. Chr. gründet König Argishti I. die Festung Erebuni (Jerewan).

714 v. Chr. leitet der assyrische Kaiser Sargon II. eine Kampagne gegen das Königreich Urartu.

585 v. Chr. geht das Königreich Urartu nach Angriffen durch skythische Stämme im Norden und Attacken der Perser im Süden unter.

Thrakisch-phrygische Stämme der Armenier siedeln sich endgültig im Gebiet von Urartu an und vermischen sich mit den Ureinwohnern unter Durchsetzung ihrer Sprache.

520-521 v. Chr.: Rebellion der Armenier gegen die persischen Besatzer. Darius I. schlägt die Revolte nieder und überliefert das Ereignis in der berühmten dreisprachigen Inschrift von Behistun. Der babylonische Text spricht von der Niederlage des „Königreichs Urartu“; der persische Text erwähnt „Armenien“ und auf Elamisch erscheint der Name „Kharminia“.

Der griechische Geograph und Historiker Hekataios von Milet (550-476 v. Chr.) spricht ebenfalls von den „Arminoï“.

Klassisches Zeitalter

401-400 v. Chr. überqueren 10 000 von Xenophon angeführte griechische Soldaten auf dem Rückzug zum Schwarzen Meer das Gebiet der armenischen Satrapie Orontes.

330 v. Chr.: Nach der Eroberung des persischen Reichs durch Alexander den Großen erscheinen auf armenischem Gebiet verschiedene unabhängige Königreiche. Übernahme der hellenistischen Kultur.

240 v. Chr.: Gründung des armenischen Königreichs Tsokp.

215 v. Chr.: Eroberung des Königreichs Tsokp durch die Seleukiden.

189 v. Chr. erlangen die armenischen Gebiete ihre Unabhängigkeit von den Seleukiden. König Artaxias I. macht sich zum Herrscher über ein armenisch-hellenistisches Reich, erweitert die Grenzen und gründet die neue Hauptstadt Artaschat.

95-55 v. Chr.: Unter Tigranes II. wird Armenien eine bedeutende Macht in der Region. Nach verschiedenen

Eroberungen reicht es nun an die Küste des Kaspischen Meers und an die des Mittelmeers, es umfasst Kilikien, das alte Mesopotamien, den Nordosten des Irans, Syrien und den Libanon. Tigranokerta wird die neue Hauptstadt.

69-68 v. Chr.: Beunruhigt über Tigranes' Macht greifen die Römer ihn an. Der General Lukullus erobert Tigranokerta und zwingt Tigranes II., auf den größten Teil seiner Eroberungen zu verzichten und sich mit den Römern gegen die Parther zu verbünden.

66 v. Chr.: Pompeius führt in Armenien Militärkampagnen durch.

55-34 v. Chr.: Artavazd II., der Sohn von Tigranes II. regiert unter römischer Oberhoheit. Am Ende wird er abgesetzt, nach Ägypten verbannt und dort hingerichtet.

20 v. Chr. wird Armenien römisches Protektorat.

1-53 n. Chr.: Römer und Parther teilen das armenische Territorium unter sich auf.

64 n. Chr.: Abkommen von Randa. Die Parther ernennen den König Armeniens aus ihrer Dynastie unter der Bedingung, das Bündnis mit Rom einzuhalten.

66 n. Chr. wird Tiridates I. von Nero zum armenischen König gekrönt.

66-428 n. Chr.: Mit Unterbrechungen regieren Fürsten aus der Dynastie der Arsakiden (oder Arsachuni) über Armenien.

Die Christianisierung

298: Friede von Nisibis. Rom und die persischen Sassaniden erkennen Tiridates III. als König von Armenien an.

301: Tiridates III. wird von Bischof Gregorius, dem Erleuchter, zum Christentum bekehrt. Armenien wird die erste Nation, die das Christentum als offizielle Staatsreligion annimmt.

325: Tod des Bischofs Gregorius, Patriarch der armenischen Kirche. Allerdings nennt sich die armenische Kirche „apostolisch“, weil sie zuerst von den Aposteln Judas Thaddäus und Bartholomäus das Evangelium gehört hat.

365: Synode von Artaschat. Bischof Nerses I. der Große macht die armenische Kirche von der Kirche in Cäsarea unabhängig.

378: Armenien wird unter Rom und Persien aufgeteilt.

406: Der Mönch Mesrop Maschtoz erfindet das armenische Alphabet.

428: Das persische Armenien wird eine Satrapie. Es beginnt die Epoche des *Marzbanat*. Die Sassaniden versuchen, die Armenier zur Annahme der zoroastrischen Religion zu zwingen.

450-484: Widerstand und Kampf der Armenier gegen die persische Unterdrückung und religiöse Verfolgung, angeführt von Vartan und Vahan Mamikonian.

451: Der Historiker Agathangelos hält die offizielle Doktrin der armenischen Kirche in seiner *Geschichte der Armenier oder Geschichte und Leben des heiligen Gregorius* fest.

Movses Khorenatsi, der sogenannte „Vater der armenischen Geschichte“ oder „armenische Herodot“ verfasst sein monumentales Werk *Geschichte Armeniens*.

591: Zweite Aufteilung Armeniens zwischen Persien und dem Byzantinischen Reich.

Die Zeit der Invasionen: Araber, Byzantiner, Seldschuken, Mamelucken, Mongolen

641: Invasion der Araber in Armenien. Die Hauptstadt Dvin fällt in die Hände der Araber.

649: Die Eroberung durch die Araber hat den Bruch der Verbindungen zum Byzantinischen Reich zur Folge und führt zur Entfernung der armenischen Kirche von den theologischen Postulaten der offiziellen Kirche von Konstantinopel.

652: Arabisch-armenisches Abkommen zwischen Theodor Rschtuni und dem umayyadischen Kalifen Muawiya, das den Armeniern bis zum 8. Jahrhundert einen gewissen Grad von Unabhängigkeit unter der arabischen Herrschaft garantiert.

703: Revolten gegen die arabische Unterdrückung.

855: Die Araber ernennen Aschot Bagratuni zum Gouverneur von Armenien.

885: Aschot Bagratuni wird zum König von Armenien geweiht. Die Dynastie Bagratuni regiert bis 1045.

962: Aschot III. macht Ani, „die Stadt der tausend Kirchen“ zur Hauptstadt Armeniens.

1002: Der mystische Dichter, Theologe und Philosoph Gregor von Narek schreibt sein *Buch der Klagen*.

1045: Die Byzantiner nehmen Ani ein und bringen Armenien unter ihre Herrschaft.

1064: Türkische Seldschuken nehmen Ani den Byzantinern fort.

1071: Schlacht von Manzikert. Die Seldschuken besiegen die Byzantiner und herrschen nun von Zentralasien bis zum Bosphorus. Armenien wird von diesem Reich verschlungen.

1081-1375: In einigen Provinzen überleben einzelne halb-unabhängige armenische Fürstentümer wie etwa das Königreich Kilikien, das sogenannte „Kleinarmenien“.

1179: Konzil von Hromkla. Einigungsversuch zwischen der griechischen und der armenischen Kirche. Bischof von Tarsus ist Nerses von Lambron, einer der großen Schriftsteller und Übersetzer Armeniens.

1185-1240: Unter dem Schutz des unabhängigen Königreichs von Georgien erhebt sich das Fürstenhaus Zakarian in Ostarmenien gegen die Seldschuken.

1198: Lewon II. der Prächtige wird zum König des armenischen Kilikiens gekrönt. Er unterstützt Barbarossa und die europäischen Kreuzritter im Dritten Kreuzzug.

1237: Die Mongolen stürmen das Land.

1245: Kilikien verbündet sich mit den mongolischen Invasoren. König Hetum I. reist in die mongolische Stadt Karakorum.

1271: Marco Polo durchquert Klein- und Großarmenien.

14. Jahrhundert: Nach der mongolischen Herrschaft fällt Armenien in die Hände Tamerlans.

1375: Die Mamelucken Ägyptens erobern das armenische Königreich Kilikien.

1441: Der heilige Stuhl der armenischen Kirche wird von Kilikien nach Etschmiadsin verlegt.

Zwischen Osmanen, Persern und Russen

1453: Konstantinopel fällt und wird Teil des osmanischen Reichs.

15. Jahrhundert: Das osmanische Reich beherrscht das Gebiet von Transkaukasien und bekämpft die Expansionsbestrebungen der persischen Dynastie der Safawiden.

1512: In Venedig erscheint das erste gedruckte armenische Buch, das *Urbatagirk* („Freitagsbuch“) von Hakob Meghapart. Es handelt sich um ein Kompendium von Gebeten, Legenden, Heilmitteln und Zitaten aus historischen Büchern.

1555: Abkommen von Amasia zwischen der osmanischen Türkei und den persischen Safawiden. Armenien wird zum ersten Mal geteilt.

1604-1605: Schah Abbas I. von Persien deportiert 50 000 Armenier nach Isfahan, wo er ein blühendes Handelszentrum gründet.

1636: Erste armenische Druckerei in Isfahan.

1639: Zweite Aufteilung Armeniens zwischen der Türkei und Persien.

1666: Die erste armenische Bibel wird in Amsterdam gedruckt.

1678: Eine Delegation des armenischen Katholikus wird bei Ludwig XIV. in Frankreich vorstellig.

1717: Gründung der armenisch-katholischen Mönchskongregation der Mechitaristen auf der venezianischen Insel San Lazzaro.

1722-1728: Armenischer Aufstand gegen die persische Herrschaft, angeführt von David Bek.

Gründung des ersten Verlags in Armenien. Er nennt sich Etschmiadsin.

1773: Der *Vorogayt Parats* erscheint, der Entwurf einer Verfassung für ein unabhängiges Armenien.

1794: In Madras (Indien) erscheint *Azdarar*, die erste armenische Zeitung.

1804-1828: Russisch-persische Kriege. Die Russen erobern das persische Armenien.

1828-1840: Schaffung einer armenischen Provinz („Oblast“) im russischen Reich.

1828-1829: Erster russisch-türkischer Krieg auf armenischem Gebiet.

1841: Chatschatur Abovjan, der Begründer der modernen armenischen Literatur, verfasst seinen Roman *Leiden Armeniens*.

1863: Auf osmanischem Gebiet geben die Armenier sich eine „Nationalverfassung“.

1877-1878: Zweiter russisch-türkischer Krieg. Die Provinz Kars wird an Russland abgetreten.

1885: In Van wird die armenische Partei *Armenakan* gegründet.

1887-1890: Gründung revolutionär ausgerichteter Parteien wie *Hentschak* mit marxistischer Tendenz und *Daschnak* (Armenische Revolutionäre Föderation). Sultan Abdülhamid II. beantwortet die Terroraktionen gegen die Türkei mit harten Repressionsmaßnahmen.

1895-1896: Die Armenier werden Opfer der hamidischen Massaker.

1909: Die Armenier begrüßen den Staatsstreich der Jungtürken, der die Absetzung von Sultan Abdülhamid zur Folge hat. Doch die Repression gegen sie wird fortgesetzt.

1909: Massaker von Adana in Kilikien. 15 000 bis 30 000 Armenier werden getötet.

1914: Beginn des Ersten Weltkriegs. Armenien wird Schauplatz der Kämpfe zwischen Russen und Türken. Die von den Osmanen erlittenen Niederlagen verschärfen das Ressentiment gegen die Armenier. Ihnen wird vorgeworfen, mit den Russen zu kollaborieren.

1915: Der 24. April ist das offizielle Datum für den Beginn des armenischen Genozids durch die Regierung der Jungtürken unter dem Sultanat von Mehmed V.

1917: Bolschewistische Revolution in Russland. Die Osmanen dringen bis zum Kaukasus vor.

1918: Friedensvertrag von Brest-Litowsk: Die Bolschewiken treten Gebiete an die Osmanen ab.

1918: Die Armenier akzeptieren den Friedensvertrag nicht. Kämpfe in Sardarapat, Bash-Aparan und Gharakilisa. Am 28. Mai erklärt Armenien seine Unabhängigkeit. Die erste armenische Republik mit Jerewan als Hauptstadt wird gegründet.

1919: Freie Wahlen, auch die Frauen haben Wahlrecht.

1919: Konferenz von Paris. Die Armenier fordern die Schaffung eines „Gesamtarmenischen“ Staats, der die Gebiete des alten Armeniens von der Mittelmeerküste bis zum Kaukasus umfasst.

1920: Friedensvertrag von Sèvres. Armeniens territoriale Ansprüche auf das Gebiet der aktuellen Osttürkei werden zum Teil anerkannt.

1920: Mustafa Kemal Atatürk lehnt den Friedensvertrag von Sèvres ab. Erster türkisch-armenischer Krieg. Abkommen von Alexandropol: Die Armenier müssen auf die im Vertrag von Sèvres gemachten Zugeständnisse verzichten.

Die sowjetische Besatzung

1920: Die Bolschewiken besetzen Jerewan. Russland amputiert das armenische Territorium, überlässt Armenien aber die Gebiete von Bergkarabach und Nakhichevan in Aserbaidschan.

1921: Revolten gegen die Bolschewiken. Unterdrückung der armenischen Nationalbewegung. Die Parteimitglieder von *Daschnak* (Armenische Revolutionäre Föderation) müssen nach Persien fliehen.

1922: Armenien wird mit Georgien und Aserbaidschan Teil der Transkaukasischen Sozialistischen Föderativen Sowjetrepublik.

1936: Sowjetrepublik Armenien. Die armenische Kirche wird verfolgt.

1947: Die UDSSR stellt bei der UNO den Antrag, dass Armenien die türkischen Gebiete Kars und Ardahan zurückgegeben werden.

1946-1948: Armenier aus der Diaspora werden in die armenische Sowjetrepublik repatriiert.

1965: Große Kundgebungen in Jerewan am 50. Jahrestag des Genozids.

1967: In Jerewan wird eine Gedenkstätte für die Opfer des Genozids errichtet.

1979-1987: Massenhafter Exodus der Armenier ins Ausland. Nach den Juden sind sie die größte nationale Gruppe, die aus der UDSSR flieht.

1988: Eine Versammlung von Volksvertretern Bergkarabachs beschließt den Anschluss an die armenische Republik. Massiver Exodus der armenischen Bevölkerung aus Aserbaidschan.

1988: Ein Erdbeben verwüstet Nordarmenien.

1989: Armenien beschließt, sich mit der Region Bergkarabach zu vereinen.

1990: Angriffe auf die armenische Gemeinschaft in Baku. Krieg zwischen Armenien und Aserbaidschan.

Die neue Unabhängigkeit

1990: Am 23. August erklärt das armenische Parlament die Unabhängigkeit von der Sowjetunion.

1991: Die in Aserbaidschan liegende Region Bergkarabach, in der mehrheitlich Armenier leben, erklärt ihre Unabhängigkeit von Aserbaidschan und proklamiert die Republik Bergkarabach.

1991: Lewon Ter-Petrosjan wird der erste Präsident der armenischen Republik.

1992: Die Republik Armenien wird Mitglied der UNO.

1992: Armenische Truppen befreien Schuschi, die Hauptstadt von Bergkarabach.

1994: Waffenstillstand zwischen Armenien und Aserbaidschan. Armenien annektiert 16% des aserischen Territoriums.

1995: Per Referendum verabschiedet Armenien eine neue Verfassung.

1998: Robert Kocharjan wird zweiter Präsident der armenischen Republik.

2001: Feierlichkeiten anlässlich des Übertritts zum christlichen Glauben vor 1700 Jahren.

2005: 64% der Bevölkerung sprechen sich für eine zukünftige Eingliederung Armenien in die EU aus.

2007: Einweihung der Iran-Armenien-Erdgaspipeline.

2008: Serge Sarsjan wird dritter Präsident der armenischen Republik

MANUEL FORCANO

Übersetzung: Claudia Kalász



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi
au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenataran 6289).
Figurines marginales (détail).

900 •



Skylitzes John ou Scyltiza
Ioannes, H^a Matrit - F113.
Léon II d'Arménie devant
Andronique et Comnène
avec des sénateurs et des
ministres. Biblioteca
Nacional - Colección,
Madrid. © Album / Oronoz

καὶ τὸν αἰσιν καὶ τὴν ἀποστολὴν αὐτῆς· καὶ

Spirito d'Armenia

L'Armenia è una delle più antiche civiltà cristiane dell'Oriente, sopravvissuta miracolosamente ad una storia convulsa e particolarmente tragica. Dalla sua fondazione, essa si trova politicamente e geograficamente circondata da altre grandi culture, prevalentemente di credenze orientali e musulmane. Ha conosciuto un destino molto doloroso, punteggiato da guerre e da terribili massacri, che hanno causato la scomparsa di più della metà della sua popolazione, l'esilio di molta altra e la perdita di gran parte del suo territorio. Ciò nonostante, essa ha saputo conservare attraverso i secoli l'essenza delle sue particolarità nazionali, come prova soprattutto l'adozione di un proprio alfabeto (creato nel 405 dal monaco Mesrop Mashtots) e come mostra anche il suo ricco patrimonio architettonico, oggi sparso anche al di fuori dei suoi territori attuali. Sebbene questo patrimonio tangibile ne sia una delle testimonianze più sorprendenti, essa ha custodito anche un ricco patrimonio intangibile, in campo musicale: un repertorio molto ricco e vario, ma purtroppo poco conosciuto, con la sola eccezione della musica per *duduk*.

In tutte le culture evolute, la musica – rappresentata da certi strumenti, così come dai modi di cantare e di suonare che permettono di concretizzarla – diventa il riflesso spirituale più fedele dell'anima e della storia dei popoli. Tra tutti gli strumenti utilizzati nelle sue antiche tradizioni musicali, l'Armenia ha dato una speciale preferenza ad uno strumento musical assolutamente unico: il *duduk*. Si può quasi affermare che i *duduk* caratterizzano la musica armena in modo quasi assoluto. Fin dall'ascolto dei primi suoni di questi strumenti – che abitualmente si suonano in duetto – il timbro quasi vocale e la dolcezza delle loro vibrazioni ci trasportano in un universo straordinario, elegiaco e poetico, e ci immergono in una dimensione intima e profonda. La musica diventa così

un vero balsamo, al tempo stesso sensuale e spirituale, capace di toccare direttamente la nostra anima e, accarezzandola, di guarirla da tutte le ferite e da tutti i tormenti.

Montserrat Figueras aveva una profonda simpatia e sentiva una grande attrazione per questi strumenti armeni, specialmente per il *duduk* e il *kamancha*, e provava una grande ammirazione per le straordinarie qualità musicali dei nostri amici musicisti d'Armenia. Dopo la sua morte, io stesso ho trovato una grande consolazione nell'ascolto di questi meravigliosi lamenti a due *duduk* e *kamancha*. È per questo che ho loro chiesto di partecipare alle cerimonie che abbiamo organizzato per l'addio alla nostra cara Montserrat. I loro interventi musicali hanno riempito l'ambiente con i suoni di un altro mondo, ma di una bellezza e di una spiritualità sconvolgenti. È stato dopo questi momenti di così grande emozione, e a causa dell'effetto di così profonda consolazione che la loro musica mi arrecava, che ho avuto l'idea di dedicare questo progetto singolare alla memoria di Montserrat Figueras, nello stesso momento rendendo un omaggio personale ad un popolo che durante la storia ha tanto sofferto (con una sofferenza che non è ancora pienamente riconosciuta) e che, malgrado tanto dolore, aveva ispirato musiche così piene d'amore e così portatrici di pace e d'armonia. Allo stesso tempo, questo disco vuole essere un sincero omaggio a questi meravigliosi musicisti che dedicano se stessi a mantenere viva la memoria di questa antica cultura.

Per nostra immensa fortuna, il carissimo amico e grande maestro di *kamancha* Gaguik Mouradian mi aveva offerto, fin dal 2004, diverse raccolte di musiche armene, tra le quali il favoloso *Thesaurus*, il libro d'oro delle canzoni armene pubblicato nel 1982 a Yerevan dal musicologo Nigoghos Tahmizian, dove ho potuto trovare gli esempi più belli di questo repertorio, completati dai pezzi per *kamancha* e da quelli per due *duduk* che ci hanno proposto i nostri amici musicisti d'Armenia. Con la collaborazione di un altro musicista straordinario, che è anche un carissimo amico, il suonatore di *duduk* Haïg Sarikouyoumdjian, ho trascorso parecchi mesi di studio e di lavoro quotidiano, decifrando i segreti di queste antiche e bellissime, ascoltando delle vecchie registrazioni e ricercando le chiavi “segrete” d'accesso allo stile e al carattere di ciascuna di queste musiche. Durante tutti questi ultimi mesi, non c'era notte che finissi senza passare alcune ore arricchendomi nello studio e nell'interpretazione di queste musiche ammaliani.

Finalmente, abbiamo trovato delle date per lavorare insieme su queste opere, e tra la fine del mese di marzo e i primi giorni di aprile, ci siamo ritrovati nella meravigliosa Collegiata di Cardona a registrare tutti i brani scelti per realizzare questo omaggio personale e collettivo, dedicato all'affascinante ed elegiaco spirito dell'Armenia. Subito dopo, e grazie alla collaborazione di Lise Nazarian, ancora un'altra grande amica armena, ci siamo messi alla ricerca e allo studio degli elementi complementari alla musica, per realizzare il libretto del CD: libri d'arte e di storia sull'Armenia, che abbiamo trovato in abbondanza grazie a Armen Samuelian e Alice Aslanian, conservatori e animatori dell'eccezionale "Librairie Orientale", situata in Rue Monsieur Le Prince a Parigi, e attraverso i suggerimenti dello specialista J.-P. Mahé, per offrire un panorama generale dell'arte e la storia di questo paese. Ad integrazione, Manuel Forcano ha apportato dei testi sulla memoria del Genocidio e sulla cronologia della sua storia: una storia che vogliamo modestamente aiutare a mantenere viva mediante l'emozione che producono le musiche di questa registrazione.

Senza emozione non c'è Memoria, senza memoria non c'è Giustizia, senza giustizia non c'è Civiltà e senza civiltà l'essere umano non ha futuro.

JORDI SAVALL

Versailles, 5 luglio 2012

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net



Photo : Toni Pebarroya

Viva Biancaluna Biffi,
Haïg Sarikouyoumdjian.

Soffio d'Armenia

“Dio fece passare un soffio sulla terra e le acque si abbassarono (...). Il settimo mese, il diciassettesimo giorno del mese, l’arca si posò sul monte Ararat” (*Genesi* 8, 1, 4). L’Armenia è quella regione montagnosa, è l’antico Urartu dove il soffio divino prosciugò le acque del diluvio e fece riprendere una nuova creazione.

Attestato dalle tavolette mesopotamiche, il mito del diluvio, più antico della Bibbia stessa, non ha cessato di turbare la coscienza armena fino ai giorni nostri. Nel 1985, rievocando la varietà delle conoscenze che aveva acquisito durante l’infanzia nel suo villaggio natale, il romanziere Hrant Matévossian scriveva: “se il diluvio della mitologia si fosse ripetuto, avrei potuto, come Noè, ricostruire i rami principali dell’agricoltura e dell’allevamento; se la memoria umana si fosse cancellata bruscamente, avrei potuto ricostituire tutto il codice della moralità partendo dalla condotta dei miei genitori e dei miei compatrioti attuali (...). Ma in realtà questa eclissi della memoria ed il suo ristabilimento, questo paese li ha vissuti realmente, come le nostre altre valli e gli altri cantoni armeni”.

Difatti, non è solamente all’epoca del genocidio del 1915 che l’Armenia è morta e risorta – come se la prossimità del soffio divino fosse al tempo stesso temibile e salutare – ma a più riprese, nel corso delle catastrofi, delle invasioni e delle guerre che hanno segnato i suoi tremila anni di storia. Trovandosi alla congiunzione delle placche tettoniche che articolano i continenti, il paese di Ararat è stato devastato periodicamente da sismi tanto distruttivi quanto quello di dicembre del 1988. Ma l’instabilità geologica è moltiplicata dalle turbolenze geopolitiche: sempre al margine dei mondi e degli imperi, l’Armenia è però stata vittima dei loro scontri omicidi. Di volta in volta è stata dominata dagli Assiri e dai Cimmeri, dagli Sciti e dai

Medi, dai Persiani e dai Macedoni, dai Romani e dai Bizantini, dagli Arabi e dai Seliucidi, dai Mongoli e dai Turcomanni, dagli Ottomani e dai Safavidi.

Le forme delle montagne – giganti pietrificati dal tempo, familiari agli abitanti dei cantoni – sono i testimoni immemorabili di una lussureggiante mitologia. Quasi tutti i giorni d’estate, alla fine del pomeriggio, gli abitanti della pianura dell’Araxe credono di assistere, sopra le loro teste, al combattimento dei draghi (*vichap*) del *Massis* (il monte Ararat) contro quelli dell’*Aragatz*, dove l’illustre astrofisico Victor Hambardzoumian fece erigere, pochi anni fa, l’osservatorio “Biourakan” (“diecimila sorgenti” o “diecimila occhi”).

Giganteschi serpenti di nuvole nere si avventano furiosamente gli uni sugli altri, lanciandosi da cime contrapposte e svolgendo nel cielo anelli mostruosi. Velano completamente la luce del sole ruggendo con voce di tuono. Ma improvvisamente, il dio offuscato assesta loro i formidabili colpi della sua spada di fulmine. Li taglia in piccoli pezzi, liberando in trombe di acqua tutta la rugiada della terra, tutta l’umidità che i fiumi hanno inghiottito ingordamente durante la canicola. Questa lotta cosmica adorna i “tappeti a draghi” (*vichapagorg*) annodati da generazioni di donne armene, che sono l’immagine più fedele dei grandi cicli della natura.

A nord dell’Araxe, la cima dell’*Ara Lerr* (“la Montagna d’Ara”) si mostra come il profilo di un titano disteso. È il luogo dove riposa il grazioso eroe di cui s’invaghi un tempo Chamiram, la voluttuosa regina Semiramide. Stanca dei numerosi amanti che affascinava con le perle magiche che ornavano il colmo del suo petto – e che poi destinava a morire di consunzione, tanto le sue esigenze amorose erano spossanti – sognò di un *Amor de lonh* (“Amore da lontano”), per riprendere anacronisticamente il titolo di una romanza di Jaufré Rudel, trovatore aquitano del XII secolo (mentre siamo in realtà nel IX secolo prima della nostra era). E fu proprio una canzone che celebrava il fascino di Ara, il bel re d’Armenia, che le insegnò il nome ed il ritratto dello sconosciuto che voleva sedurre. “Nella follia della sua violenta passione, il sentire tutto ciò che si cantava di lui la infiammava di un amore sconvolgente, come se lo vedesse”. Ma egli, fedele alla sua sposa Nevart, respinse le pressanti ingiunzioni della regina.

A che cosa serve l'avere ragione contro i tiranni, essi stessi tiranneggiati dai loro vizi e dalle loro passioni? Gli eserciti assiri invasero l'Armenia e, nonostante le istruzioni di Chamiram, uccisero Ara, che combatteva alla testa delle sue truppe. Pazza di frustrazione, la lasciva sovrana ordinò di esporre il corpo del giovane re sulla cima di uno ziggurat, affinché dei geni a testa di cani, gli *Aralez*, lo riportassero in vita leccando affettuosamente le sue ferite. L'esperimento riuscì? Dipende. La morale cristiana lo nega, ma la mitologia pagana lo afferma. In ogni caso, nel Medioevo si affidavano ancora gli eroi uccisi in combattimento alla benevolenza di questi geni e, in pieno XX secolo, il romanziere Chahan Chahnour, scampato al genocidio, pubblicava nel suo esilio parigino una raccolta intitolata *Il tradimento degli Aralez*.

In questa terra di leggende, all'incrocio dell'Asia Minore, dell'Iran e della Siria, si accoglievano volentieri le divinità straniere. Così Vahagn, il "raccoltore di draghi" (*vichapakagh*), dio di origine iraniana adottato dagli armeni, aveva rubato un tempo, per farne la Via Lattea, la paglia luminosa del siriano Barchamin, "signore del cielo" (*baal chamayim*) di cui si adorava l'idolo "di bianca gloria" (*spitakaparr*), fatto d'argento, d'avorio e di cristallo di rocca. Parimenti Gesù Cristo, "il medico che cura senza medicamenti", aveva conquistato il sud dell'altopiano armeno fin dall'età apostolica, grazie alla predicazione di Taddeo e di Bartolomeo, come raccontano edificanti cronache. Ma il centro e il nord del paese – la pianura dell'Araxe – restavano ostinatamente chiusi all'annuncio del Vangelo. Invano i predicatori si sforzavano di scacciare i demoni dell'idolatria: subito scovati, gli spiriti maligni fuggivano con malefici clamori verso le vicine pendici del Grande Caucaso.

Occorse un miracolo spettacolare per strappare il re Tiridate dalle "tenebre del suo errore". Il monarca aveva appena fatto decapitare quaranta religiose, compagne della bella Hripsime, che gli si era rifiutata, quando senti che la sua colonna vertebrale si rizzava ricoprendosi di setole di maiale. Le sue mani e i suoi piedi si munirono di zoccoli, "come quelli dei cinghiali che scavano il terreno e mangiano delle radici"; la sua faccia fu sconsolata da un grugno degno di "quei porcellini che vivono nei canneti". La sorella del re, già cristiana, fu avvertita in sogno da un angelo che Gregorio, un sant'uomo che suo fratello aveva gettato tredici anni prima in fondo alla "fossa profonda", era ancora in vita e conosceva il mezzo di rendere al re le forme umane.

Estratto dalla fossa, Gregorio seppellì le vergini martiri e predicò, nella città reale di Vagharchapat, una catechesi di settanta giorni. Tiridate riprese poco a poco la stazione eretta e l'uso delle mani. Nel preciso istante in cui san Gregorio tacque, la carne del re ridivenne "morbida e tenera, come quella di un neonato". Su consiglio del santo, Tiridate distrusse i templi pagani e riservò terreni nei luoghi dove si sarebbero edificate le chiese, presso le reliquie dei martiri e nel punto, chiamato *Etchmiadzine*, dove il Figlio unico di Dio (*Miadzin*) era sceso (*etch*) ad assegnare la sua missione a san Gregorio. Questi partì allora per Cesarea di Cappadocia, dove fu nominato vescovo. Al suo ritorno, il re si fece battezzare con tutto il suo popolo e tutta la sua armata. L'Armenia diventò così, all'inizio del IV secolo, il primo stato cristiano del mondo.

Dipendendo interamente dalla persona del re, questa conversione, che gli armeni considerano oggi come la loro più preziosa eredità, e di cui hanno festeggiato, nel 2001, il diciassettesimo centenario, rimase per molto tempo esposta ad ogni tipo di minacce, interne ed esterne. Le mentalità, i costumi e i riti pagani erano radicati profondamente, non solo nelle campagne, ma fin nella più alta aristocrazia. Sostenuti dalle loro spose e dalle loro concubine, i principi rifiutavano gli usi cristiani che voleva istituire il re. Sollecitato all'abdicazione nel 330, si dice che Tiridate sarebbe morto avvelenato poco dopo.

La Bibbia, che in armeno si chiama "Soffio di Dio" (*Astvatzachountch*), non era ancora tradotta, e la nuova fede era sommersa dalle crude leggende del paganesimo. Improvvise nel momento della celebrazione degli uffici, le interpretazioni orali dei libri sacri in greco o in siriano erano subito dimenticate. Come fare meglio? L'armeno non si scriveva. Ci vollero cento anni perché un alto funzionario della cancelleria reale, il santo Mesrop Mashtots, che si era votato alla vita religiosa, decidesse di creare un alfabeto speciale di trentasei lettere per scrivere la sua lingua nazionale, fino allora unicamente parlata.

In due decenni, dal 405 al 425, in un periodo di angoscia e di agitazioni, un piccolo gruppo di ferventi letterati – Mashtots e i suoi discepoli, sotto la guida illuminata del *catholicos* (arcivescovo capo della chiesa nazionale) Sahak – che si celebra da allora con il nome di "Santi Traduttori", vennero a capo di un compito gigantesco: la traduzione della Bibbia e dei testi dei Padri della Chiesa. Di colpo, l'armeno si elevò al livello di lingua di cultura, capace di esprimere le idee più sottili e tutte le conquiste della scienza e della saggezza antica.

Come la brezza soffiata da Dio aveva asciugato le acque del Diluvio, la Parola ispirata dissipò le nebbie della mitologia. Informata dalla sacra scrittura della genesi del mondo e dei fini ultimi, l'Armenia inserì se stessa consapevolmente nella storia universale. Imitando gli scribi d'Israele, i chierici presero l'abitudine di scrivere gli eventi della loro storia nazionale, diventata preziosa quanto quella del popolo eletto. Questa è l'origine delle numerose cronache che figurano tra le migliaia di manoscritti, spesso sontuosamente miniati, del Matenadaran di Erevan, tempio della memoria. Col succedersi delle conquiste e delle annessioni, l'antico regno di Armenia, che si estendeva ad est dell'Anatolia, dal Caucaso al Kurdistan, tra il Mar Nero e il Mar Caspio, è stato ridotto ad un decimo. Ma il ricordo dei luoghi, dei secoli e delle persone è stato preservato.

Mentre Mashtots svolgeva la sua attività, una tempesta minacciava i cristiani dell'Armenia. Alleati e protettori del regno, i Romani avevano anch'essi adottato il Cristianesimo. Ma alle loro frontiere, i Persiani sassanidi pretendevano di imporre, dal Vicino-Oriente fino ai confini dell'Asia, la religione di Zoroastro, il culto del fuoco di Hormizd. Nel 387, i rovesci dell'armata romana avevano determinato una prima divisione dell'Armenia. I Romani si tennero solamente il terzo occidentale del paese, di cui non tardarono a fare una nuova "provincia." Nei due terzi rimanenti, i Persiani nominarono dei re armeni a loro devoti. Ma nel 428 la monarchia fu abolita, e nel 450 il sovrano persiano pretese l'apostasia dei principi armeni.

Ritornati nelle proprie sedi, sfuggiti di poco alla deportazione in Asia Centrale, i rinnegati dovettero fare penitenza. Accordando loro l'assoluzione, il *catholicos* impose loro di prendere la testa di un'insurrezione popolare. Combattimento disperato, a causa della superiorità militare dei Persiani e dei loro elefanti da guerra. Sotto la guida del suo capo, Vardan Mamikonian, il fiore della nobiltà fu schiacciato nella battaglia di Avarair, nel 451. La lotta era stata così accanita e aveva causato tanti morti anche al nemico, seppure vittorioso, che i piani di conversione forzata furono abbandonati. I compagni di Vardan furono canonizzati come martiri. Due altre guerre esplosero in seguito, nel 484 e nel 572, ma la fede armena rimase incrollabile. Qualificato come "Legge degli antenati", il Cristianesimo diventò una parte dell'identità nazionale.

È senza dubbio questa la ragione per cui resistette alle diverse dominazioni musulmane che si susseguirono, con alcune interruzioni – in particolare tra l'884 e il 1064 – dal VII al XIX secolo. Nell'assenza dello Stato, la Chiesa

armena restò l'unica custode della lingua e della nazione. Il *catholicos* si fece portavoce del suo popolo nei confronti dei califfi, degli emiri, dei sultani e dei khan.

Dal 1198 al 1375, un nuovo regno armeno si costituì in Cilicia, al riparo delle montagne del Taurus e dell'Amanus. Godendo di un accesso al mare, l'Armenia in Cilicia commerciava con le Repubbliche mercantili di Genova e di Venezia. Vicini degli Stati Crociati, i principi armeni diedero in moglie le loro ragazze ai baroni franchi stabilitisi in Oriente. Ci si appassionò per l'amor cortese, la teologia scolastica, le scienze e le tecniche occidentali; si tradusse il diritto feudale che passava, all'epoca, per l'ultimo grido del buon governo.

Cercando di difendersi contro i Mamelucchi e i loro successori, gli Ayyubidi dell'Egitto e della Siria, i re cilici fecero alleanza coi mongoli che, fino al 1295, non si erano ancora convertiti all'Islam. Contavano, grazie ai cavalieri delle steppe, di prendere l'anticristo alle spalle. Purtroppo, i Crociati non compresero questa strategia. I mongoli si unirono al fronte musulmano e tutti i principati franchi caddero uno dopo l'altro. Rimasti soli, gli armeni soccomberono a loro volta.

Nel 1441, mentre l'Armenia intera era nelle mani delle orde turcomanne che avevano seguito Tamerlano, un piccolo gruppo di principi e di prelati decise di rimpatriare il *catholicos* nella città santa di Vagharchapat, all'ombra della cattedrale di Etchmiadzine. Superando tutti gli ostacoli, questo ritorno alle sorgenti, in ore oscure della storia, inaugurava una lunga attesa, quella della brezza primaverile che faccia sciogliere la brina, "passare le piogge, schiudersi i fiori" (*Cantico dei cantici* 2, 11-12).

La speranza non è stata tradita. Ormai sono vent'anni che l'Armenia gode di un'indipendenza ottenuta senza violenza. Approfittando del cataclisma del cedimento dell'Unione Sovietica, ha costruito il suo Stato, istituito la sua moneta, assicurato le sue forniture energetiche e ha intrapreso coraggiosamente la ricostruzione della sua economia. Certo, importanti questioni non hanno ancora trovato la loro soluzione definitiva. Inclusi nel territorio azero, gli abitanti armeni delle montagne del Karabakh rivendicano il diritto alla sicurezza e all'autodeterminazione. Per rappresaglia, la Turchia e l'Azerbaigian infliggono un blocco

all'Armenia. All'interno stesso della repubblica armena il funzionamento della democrazia, l'applicazione delle leggi e del diritto del lavoro, esigono ancora notevoli progressi.

La ricerca dell'armonia è un'opera di lungo respiro. Al contrario dell'educazione pagana, che aveva fatto del tiro con l'arco il primo esercizio di abilità e di riflessione, il santo traduttore Mashtots sceglieva gli alunni per la qualità del loro fiato. Voleva dei robusti cantanti, capaci di salmodiare senza indebolirsi da un estremo all'altro dell'ufficio. L'usanza non si è perduta. Alla monodia liturgica si aggiungono i generi profani, i canti e le danze popolari, le recitazioni epiche, i lamenti elegiaci del duduk e il crepitio delle zurna: tutti cantano, d'accordo col poeta Hovhannès Toumanian (1869-1923), la bellezza del percorso, la resistenza dei camminatori, la profondità delle aspirazioni dell'anima.

*La nostra strada è scura, la nostra strada è la notte,
E noi, senza pausa,
Nell'ombra senza giorno,
Nel passare dei secoli, saliamo sempre,
Sugli aspri monti,
I monti dell'Armenia!*

*Da lontano, portiamo i nostri tesori senza prezzo:
Il mare dei tesori
Che, dal profondità dei tempi,
Ha partorito la nostra anima
Su queste alte cime,
I monti dell'Armenia!*

*Ma quante volte, nel deserto fulvo,
Delle nere coorti,
Una dietro l'altra,*

*Vennero ad attaccare la nostra carovana,
In questi monti insanguinati,
I monti dell'Armenia!*

*Quando, terrorizzata, la nostra carovana
Saccheggiata, massacrata
E fatta a pezzi
Se ne riparte carica di ferite senza numero,
In questi monti in lutto,
I monti dell'Armenia!*

*Fissiamo con occhi pieni di nostalgia,
Gli astri lontani,
Fino alla fine del cielo;
Chiediamo loro quando verrà il giorno
In cui rinverdiranno i monti,
I monti dell'Armenia!*

JEAN-PIERRE MAHÉ

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net

THESAURUS delle melodie armene

Nella prefazione del suo – *Voskeporik* (“Thesaurus”), il libro d’oro delle canzoni armene, pubblicato nel 1982 ad Erevan, il musicologo Nigoghos Tahmizian formula un voto piuttosto modesto: che quella raccolta di semplici melodie, che considerava un tesoro della cultura del suo popolo – e al quale diede un’originale forma di manoscritto che si propone di ricordare un’agenda di annotazioni personali prese da un musicista – potesse essere una base di lavoro per future realizzazioni. Voto esaudito... poiché è questo florilegio che Jordi Savall ha fatto suo, e in cui ha trovato la materia prima della presente registrazione. E visto che l’interpretazione delle melodie scelte è strumentale, non sarà inutile qualche rapido cenno sui testi e sui contesti di questo repertorio.

La musica di tradizione orale di un popolo che per secoli non ha avuto un suo Stato, non può avere un carattere omogeneo. Tuttavia, quando Komitas, alla fine dell’Ottocento, decise di farne uno studio approfondito, effettuando delle classificazioni rigorose secondo criteri di genere, di regione, di circostanza di esecuzione, è stato portato a mettere in luce degli elementi comuni a carattere atemporale.

Tutti questi canti hanno accompagnato una storia: sono stati integrati a dei rituali, hanno contrassegnato dei momenti importanti della vita rurale o cittadina, hanno mostrato delle evoluzioni nel pensiero o nel giudizio estetico. Ma, nelle eco eroiche come nel lamento dell’esule, nell’omaggio reso alla bellezza della terra come nel gioco amoroso, l’orecchio attento riconoscerà delle costanti. Le si sente qui come altrettanti elementi di un’identità musicale forte: ogni melodia sembra ricordarsi del simbolismo presente nei modi medievali codificati dalla chiesa, che con ogni probabilità li aveva assorbiti, almeno in parte, dal repertorio profano preesistente, mentre il ritmo è sempre legato alla scansione propria della versificazione del testo.

Essenzialmente monodica, questa musica si è a lungo accontentata del rilievo caratteristico dato dall'uso del bordone, mostrato qui dai pezzi eseguiti con il duduk. Fu armonizzata soltanto tardivamente, da compositori dell'Otto e Novecento che avranno acquisito il titolo di compositore mediante il contatto con le scuole occidentali, come Tshukhadjian (1), (5) e Komitas (8), (9), (10), (16), (18). Questa evoluzione è contemporanea dello sbocciare di una rinascita letteraria e artistica, in città come Costantinopoli e Tbilisi. Persuasi del valore della cultura popolare, poeti e musicisti vi trovano un'ispirazione nuova, ed ecco che Komitas si reca anzitutto nelle campagne per raccogliervi rispettosamente le melodie che studierà e farà conoscere.

Della matrice religiosa medievale, non abbiamo qui che un solo esempio. È *Sird im sassani* (13) cantilena del Giovedì Santo scritta da Mkhitar Ayrivanetsi, che esprime la paura di Cristo davanti al supplizio che l'aspetta dopo il tradimento di Giuda: "il mio cuore è turbato".

Lo strumento che ha il compito di rappresentare la parola assente è naturalmente il duduk. Le vibrazioni, così particolari, dell'ancia in giunco di questo flauto in legno di albicocco, hanno come caratteristica di imitare in modo sconcertante la voce umana, che gridi, canti o pianga.

Integrata nel rituale, la musica associa ai canti di matrimonio (9) degli elementi sacri molto antichi, taluni dei quali sono probabilmente anteriori al periodo cristiano, uniti ad elementi profani che vanno dalla danza alla raffigurazione umoristica degli invitati. Si sente qui il raccoglimento di rigore nel momento in cui lo sposo è rivestito dei suoi abiti di cerimonia prima di essere consacrato "re", la partenza in corteo per raggiungere la casa della "regina", e gli accenti più allegri della satira dei notabili, ritmata dal daff, grande tamburello piatto che permette una grande varietà di espressione.

L'altopiano armeno è una terra di passaggio. I regni e le città, molte volte invasi, hanno sempre tentato di resistere. Ci sono pochi canti propriamente guerreschi, e invece molti canti di lotta e di resistenza. Il tamburo suona nel canto *Menk kadj tohmi* (1), il cui testo dice infatti: "Noi siamo, noi, i figli di un popolo forte /... Fin dall'infanzia, abbiamo appreso il coraggio / Avanti, dunque, e risuonino i colpi del tamburo della vittoria / Sappiano tutti che non diventeremo il loro giocattolo".

L'amore del paese, spesso intriso di nostalgia, è scandito dai poeti che mettono poi il canto in musica. Nel canto *Hayastan* (14), è Mirza Vanantédsi che chiede alla sua "Armenia, terra di Paradiso" di ispirarlo e di aiutarlo a sperare, ricordando gli eroi fondatori: "è il tuo soffio che ha animato e fortificato Haïk".

I due canti riuniti *Azat asvatsn* e *Ter kedzo* (12) presentano un'altra variante di questo stesso tema poetico: *Azat asdvatsn* è un'ode alla libertà, e *Ter kedzo* invoca la benedizione divina su un popolo nello sconforto, poiché "le terre dell'Ararat sono oggi nelle mani di popoli stranieri".

Perché l'esilio è sempre tragico. Fin dal Medioevo, tutto un repertorio di lamenti strazianti lo ricorda. Spesso, questo dolore è affrontato attraverso dei simboli. La gru (*krunk*), uccello migratore, è uno di essi (2). "Da dove vieni, o gru... non hai nessuna notizia dal nostro paese? Il pane dell'esule è amaro, e la sua acqua torbida...". Il canto *O'h intsh anush* (5) mette in musica il testo di un poeta famoso, Meguerditch Bechiktachlian. È impregnato della grazia di un "soave canto di uccello", della "dolcezza di una brezza leggera che veglia sui fiori", alle quali rispondono i rifiuti ostinati e ripetuti dell'esule: "ma tu non sei della mia patria, uccello, vattene! Va' a cantare lontano dal mio cuore!"

La musica popolare accompagna la vita quotidiana di un mondo essenzialmente rurale.

Essa canta la natura, sempre appoggiandosi a dei simboli, come in *Sév mosse amper* ("cupe nuvole nere) (17). Si rivolge alle montagne per confidare loro una disperazione o una pena profonda (*hov arek*) (16), (17). Le montagne sono citate anche nell'evocazione serena della vita di tutti i giorni, come in *Alagyeaz* (18).

Le metafore sfuggono tuttavia ai cliché e la primavera della risurrezione (*karun*) può presentarsi terribile quanto la morte (8): "è primavera, ha nevicato... il mio fegato e i miei polmoni non sono che piaghe brucianti ghiacciate dal vento freddo, così freddo... L'amore della mia adorata è gelato".

Quando il canto non ritma direttamente i lavori dei campi, li integra. Il contadino (*matshkal*) non è ritornato. L'attesa inquieta della sua donna (6), esprime il timore che le fatiche lo rendano esausto...

L'amore, così spesso fonte di malinconia nel repertorio lirico (15), può essere anche leggero e grazioso, come in *Al Aylukhs* (10). È sempre lui ad essere onorato nel preludio alla danza che segue la sua evocazione (4).

La musica popolare e paesana fa a meno di interpreti professionisti. Ma dall'antichità i *gusans*, poeti musicisti itineranti o stabili in una corte, hanno sostenuto un ruolo equivalente a quello degli aedi e dei bardi

antichi che scandivano le gesta epiche. Questa tradizione che si è molto evoluta nel corso dei secoli, è stata conservata viva fino ai nostri giorni in Armenia (11) dove si confonde spesso con quella degli *achoughs*, poeti musicisti le cui opere, essenzialmente liriche, celebrano l'amore. Il più famoso tra loro, Sayat Nova (3), fu apprezzato in tutto il Caucaso. È vissuto alla corte di un re della Georgia nel XVIII secolo. Ed è a questo nobile e saggio amico che si rivolge il testo di *Dun en glkhen* (7), dove il poeta afferma fieramente che la “sua arte è di un'altra scrittura”. Prediligeva in modo particolare il kamanitcha, uno strumento a corde su cui si strofina un archetto a tensione manuale e che si tiene verticalmente, posato sulla coscia.

Compositori e “trascrittori”

Nel V secolo, mentre due grandi imperi, quello persiano da un lato, quello bizantino dall'altro, mettono in pericolo l'identità dell'Armenia smantellata, la geniale intuizione di uno scienziato mistico – Mashtots – condusse alla paradossale nascita di un'età dell'oro culturale, mediante l'invenzione di un alfabeto proprio, che eviterà l'assimilazione irrimediabile del suo popolo. Questa scrittura nuova ha infatti permesso al tempo stesso la traduzione di opere importanti delle grandi civiltà di allora, e uno sbocciare di talenti letterari.

La musica, invece, non ha avuto il suo Mashtots. Nella liturgia antica, o per gli inni e i cantici che la punteggiano, è la trasmissione orale che garantisce la fedeltà del cantore ai codici fissati dalle autorità religiose, che classificano i modi (otto all'origine), in funzione del calendario liturgico e delle sue feste: i neumi (*khaz*, in armeno), trovati sui manoscritti antichi, non formano per l'esattezza un sistema di scrittura musicale. Sono essenzialmente dei pro-memoria.

È un lungo apprendistato presso un maestro, la fonte del sapere musicale del *gusan* o dell'*achough*, interpreti professionisti della musica profana, che associano nella loro arte l'ispirazione poetica e l'invenzione melodica o ritmica.

Tigran Tchukhadjian (1) e (5), Gabriel Yeranian (14) e i loro contemporanei anonimi (12)

Il primo pezzo eseguito qui è tratto dall'opera del primo “compositore” a pieno titolo della storia armena. **Tigran Tchukhadjian** è nato nel 1837 a “Bolis” o “Polis” (il solo nome che le opere armene danno all'antica

Costantinopoli diventata Istanbul) in una ricca famiglia di artigiani. Ha avuto tra i primi maestri, all'origine della sua vocazione musicale, Gabriel Yeranian. Prosegue per tre anni (1861-1864) la sua formazione al Conservatorio di Milano, esperienza decisiva che lo porta poi a comporre le prime opere (ed anche una “*opéra comique*”) in lingua armena. Talune sono rappresentate dal vivo – il che significa accettare una sfida, in una città come Costantinopoli che non contava allora nessuna orchestra sinfonica e nessun cantante di opera professionista – e riscuotono un immenso successo. Ma tutti i suoi sforzi per persuadere dei mecenati dell'opportunità di eseguire le altre, a “Bolis”, a Parigi o a Smirne, sono vani. Bisognerà aspettare il 1945 perché la sua opera *Arshak II* sia rappresentata per la prima volta a Erevan. Tchukhadjian muore in miseria nel 1898.

Il suo lavoro è da mettere in prospettiva col vero **sviluppo della cultura armena nell'Ottocento**. Contemporaneo delle lotte e delle battaglie politiche condotte negli imperi dell'epoca, ha come obiettivo l'affermazione di un'identità nazionale nuova. Il considerevole successo del canto *Menk kadj tohmi* si spiega agevolmente in questo contesto: a Costantinopoli, come a Tbilisi, gli intellettuali che hanno studiato in università europee si appropriano allora di tutta un'eredità nazionale e la marchiano con il sigillo di una creazione propria.

Accanto alle prestigiose pubblicazioni letterarie nelle quali si esprimono poeti romantici, realisti e infine simbolisti, cominciano ad apparire delle riviste musicali. *Knar Haykakan* (“Lira armena”), è fondata da G. Yeranian nel 1861, e sarà il suo discepolo Tchukhadjian a dargli il cambio nel 1862. Entrambi sono animati da un'intenzione pedagogica e vogliono trascrivere e adattare in notazione occidentale le melodie con cui musicano le poesie dei loro contemporanei.

Altri musicisti, dei quali la storia non ha conservato il nome, si iscrivono nella stessa prospettiva e immortalano i testi di M. Taghiatians e M. Nalbantian nei canti *Azat asdvatsn* e *Ter kedzo* (12) che tutti gli armeni conoscono...

Gabriel Yeranian (1827-1862), il primo maestro di Tchukhadjian, non è vissuto abbastanza a lungo da lasciare un'opera ragguardevole. Pedagogo e organizzatore di conferenze, creatore di due riviste musicali, fa

parte di quei precursori che hanno voluto stabilire dei legami tra i patrimoni musicali del proprio popolo e la cultura occidentale.

Taluni dei suoi canti saranno armonizzati e ripresi alla fine del secolo dalle corali che si crearono in tutte le città dove vivevano degli armeni, o verranno interpretati da solisti di fama. La carica emotiva dell'elogio alla terra natale *Hayastan* (14) si conserverà nei posteri...

Sayat Nova (1712-1795) è il più emblematico ed il più amato degli *achoug* ("trovatori") del Caucaso. Nato nel Lori, è, secondo i suoi stessi scritti, figlio di una madre originaria di Sanahin e di un pellegrino giunto dalla Siria per visitare il celebre monastero di questa regione. Apprendista tessitore, rinuncia abbastanza rapidamente ad essere artigiano e si perfeziona nell'arte musicale a Tbilisi, città cosmopolita dove apprende varie lingue e si forma al contatto con varie tradizioni poetiche.

Canta alla corte del re georgiano Irakli II che lo manderà in esilio in riva al Mar Caspio nel 1756 per ragioni tanto misteriose quanto quelle che hanno allontanato Ovidio da Augusto... (7) La sua opera, molto caratteristica del lirismo orientale, è dedicata innanzitutto all'amore (3). La sua poesia crea una lingua propria, intessuta di riferimenti e ricca di metafore di volta in volta concrete o dotte e simboliche.

Komitas (1869-1935)

Non è un caso che la presente registrazione gli dia un grande spazio, con le piste (8), (9), (10), (16) e (18), perché la musica armena gli deve moltissimo.

Ha ricevuto le basi della sua formazione a Echmiadzin, sede del Patriarca di tutti gli armeni. Insegna musica ai seminaristi ed è ordinato sacerdote nel 1895. Soggiorna poi a Berlino dal 1896 al 1899 per perfezionare la sua cultura musicale, prima di dedicarsi alla missione che si è scelta: dare il posto che le spetta alla musica che egli venera, quella del suo popolo. Raccoglie in modo sistematico e rigoroso i canti delle province che percorre. Li classifica, li analizza, li mette a confronto e li pubblica su riviste, presentandoli nelle conferenze che tiene davanti a pubblici molto diversi a Tbilisi, Berlino, Parigi, Ginevra. Si stabilisce a Costantinopoli nel 1910 e partecipa attivamente alla ricca vita culturale della città, dove è amico dei principali scrittori e intellettuali. Nel 1915 sarà deportato insieme a loro. Teorico di riconosciuto talento musicale, sopravvivrà

loro grazie agli interventi dei diplomatici che pretendono il suo ritorno, ma la sua opera resta incompiuta. Condotta a Parigi e internato dopo la guerra, non ritroverà mai la sua salute mentale, definitivamente scossa in seguito alla tragedia vissuta dal suo popolo.

LISE NAZARIAN

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi
au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenataran 6289).
Figurines marginales (détail).

Chi si ricorda ancora dello sterminio armeno?

Il genocidio armeno: una questione da risolvere

“Il contrario dell’amore non è l’odio: è l’indifferenza. Il contrario dell’arte non è la bruttezza: è l’indifferenza. Il contrario della fede non è l’eresia: è l’indifferenza. E il contrario della vita non è la morte, è l’indifferenza”.

Elie Wiesel

Ogni 24 aprile, il popolo armeno commemora con una lunga giornata di lutto, in Armenia e nella diaspora, l'anniversario dell'inizio del genocidio patito nel 1915 da parte degli ufficiali turchi dell'Impero Ottomano, un trauma nazionale ancora vivo e non adeguatamente riconosciuto dalla comunità internazionale. Le cifre ufficiali e le atrocità sofferte in quel tragico tentativo di sterminio sistematico sono tanto spaventose quanto ignorate: circa 1.500.000 vittime, 870.000 deportati in massa, spoliazioni e conversioni forzate, devastazione del territorio... Il risultato fu la scomparsa, in pochi anni, di due terzi della popolazione armena che si trovava allora entro le frontiere del grande Impero Ottomano.

L'attuale Repubblica Turca non nega i massacri, ma ne rifiuta la responsabilità e non accetta il termine *genocidio*: attribuisce queste atrocità al regime precedente, il sultanato, e le include con condiscendenza nel periodo della guerra contro la Russia durante la Prima Guerra Mondiale. Le autorità turche temevano che la popolazione armena, cristiana come i loro avversari russi, si allearse con l'invasore ed aprisse un nuovo fronte di guerra nella retroguardia dell'impero. Il popolo armeno aveva ragioni molto giustificate di allearsi coi russi per liberarsi dell'oppressione che pativa da parte delle autorità ottomane: tra il 1894 e il 1896, il sultano Abdul Hamid II, in un tentativo infruttuoso di frenare la decadenza del suo impero, di affermare la sua autorità e di

consolidare il suo potere, attizzò l'odio religioso contro le comunità non turche. Gli armeni, che chiedevano l'ammodernamento delle istituzioni e il riconoscimento della loro identità, furono puniti duramente: il sultano ne fece massacrare più di 200.000 lasciandoli nelle mani dei contadini curdi delle montagne, ed un altro milione di armeni fu spogliato dei propri beni. Molti di loro furono obbligati a convertirsi all'Islam. La regione intorno al lago Van, nel cuore della storica nazione armena, fu devastata, le sue chiese bruciate o trasformate in moschee, e più di 350 villaggi sparirono completamente. L'opinione pubblica internazionale criticò la ferocia di questa repressione e Abdul Hamid II, quando non riuscì a corrompere totalmente i media europei, fu chiamato “grande assassino”, guadagnandosi così il soprannome di “sultano sanguinario”.

Questi fatti, che risalgono alla fine dell'Ottocento, furono l'avanguardia del grande massacro che si verificò poco più tardi, quando gli ufficiali ultranazionalisti dell'esercito, che formavano il gruppo dei “Giovani Turchi”, ottennero con un colpo di stato la deposizione di Abdul Hamid II, nel 1909, ed imposero la loro ideologia, il Turanismo, che perseguiva la creazione di una nuova grande potenza asiatica, la “Grande Turchia”, unione di tutti i popoli di lingua turca dalle coste dell'Egeo alle steppe dell'Asia Centrale e della Cina. Coscienti dello smembramento lento ed irrimediabile dell'Impero Ottomano, i Giovani Turchi cercarono di imporre con la forza una politica che trasformasse almeno il territorio dell'Anatolia in una nazione turca etnicamente omogenea. Per far questo, naturalmente, gli armeni erano il primo popolo da eliminare: tra il 14 e il 27 aprile 1909, tra 15.000 e 30.000 armeni della regione di Adana, al sud del paese, nell'antica Piccola Armenia del medioevo, furono massacrati senza pietà. Questa carneficina è conosciuta sotto il nome di “Massacri di Cilicia” e si estese anche ad altre città, come Aleppo, in Siria.

Davanti a questa minaccia costante e alla violenza esercitata contro di loro dal governo turco all'interno dei combattimenti della Prima Guerra mondiale tra gli eserciti turco e russo, gli armeni della regione di Van, nella Turchia orientale, si sollevarono e il 7 aprile 1915 proclamarono un governo armeno indipendente. I Giovani Turchi, e particolarmente Taalat Pascià, Gran Visir del sultanato, ne approfittarono, come pretesto per condurre in porto un'operazione di rappresaglia in grande scala, che cominciò con l'ordine di deportazione e di esecuzione di 600-800 intellettuali e personaggi di spicco delle élite armene ad Istanbul il 24 aprile 1915, in quella che fu chiamata la “Domenica Rossa”. Il genocidio è cominciato: i soldati armeni dell'esercito vengono

incarcerati e giustiziati con l'accusa di tradimento contro l'Impero (mentre il numero di diserzioni dei turchi era in realtà molto più elevato di quello dei soldati armeni), tutti i funzionari armeni dell'amministrazione sono destituiti e si dà ordine di deportare la popolazione armena delle sette province orientali della Turchia, con il pretesto di allontanarla dalla scena delle operazioni di guerra contro la Russia. Il governo turco minaccia di carcere e destituzione tutti i funzionari e gli ufficiali del regime che si rifiutino di eseguire gli ordini di deportazione o di esecuzione. La *Legge provvisoria di deportazione* del 29 maggio 1915 fissa le regole di questa deportazione e della spoliazione del popolo armeno: tutti gli uomini tra i 20 e i 45 anni, suscettibili di organizzare una resistenza armata e di allearsi con la Russia, sono condannati ai lavori forzati, e la maggioranza è assassinata durante il trasferimento. Le deportazioni si svolgono a piedi, in lunghe e disumane carovane di donne e bambini, senza acqua né cibo (le "Marce della Morte"), o ammassati all'inverosimile in vagoni da bestiame di treni che li portano lontano dai territori dell'Armenia storica. I documenti e i testimoni oculari dei fatti, narrano tutta una serie di atrocità: incenerimenti in massa, carico eccessivo nelle barche che poi affondavano nel Mar Nero, inoculazione del tifo e di morfina in dosi massicce ai bambini, impiego di gas tossici... Molte ragazze furono violate, vendute come schiave e poi convertite a forza. In questi ultimi anni, a questo proposito, è esplosa una polemica in Turchia perché molti turchi hanno scoperto con stupore che discendono da donne cristiane armena convertite in quell'epoca.

I campi di destinazione, ai quali i deportati arrivavano esausti e al limite delle loro forze, erano ripartiti verso sud su due assi: l'asse della città siriana di Aleppo, del Libano e della Palestina, dove esistevano già delle comunità armena e dove una parte degli ultimi arrivati sarebbe riuscita a sopravvivere, e l'asse del fiume Eufrate, nel deserto mesopotamico e lungo la ferrovia verso Bagdad, con la città siriana di Deir ez-Zor come epicentro dei diversi campi d'internamento, che erano veri luoghi di sterminio dove solamente il 10% dei deportati sarebbe riuscito a sopravvivere. Dei 2.500.000 armeni che esistevano allora nell'impero ottomano, circa 1.500.000 sparirono e il resto fuggì e si disperse nel mondo, a comporre quella che è oggi la diaspora armena.

Nonostante l'eco che questi fatti ebbero nella stampa internazionale, l'Europa, immersa nei combattimenti della Prima Guerra Mondiale, non ebbe il coraggio di occuparsi seriamente della questione armena. Tuttavia, nel

1919, le denunce delle atrocità obbligarono lo stesso sultano Maometto VI ad organizzare dei processi, molto sommari, contro i responsabili dell'eliminazione fisica degli armeni, tra i quali comparivano l'ex Gran Visir, Taalat Pascià, l'ex Ministro della Guerra, Ismael Enver, e l'ex Ministro della Marina, Àhmed Jamal Pascià. Furono giudicati e condannati a morte *in absentia*, visto che erano fuggiti dall'Impero alla fine della Prima Guerra Mondiale. Il Trattato di Sèvres del 1920 tra i paesi vincitori della Prima Guerra mondiale ed il nuovo governo dell'Impero prevedeva l'estradizione dei responsabili dei massacri per giudicarli, ma solo alcuni ufficiali e politici turchi furono trasferiti e trattenuti a Malta per tre anni mentre gli inquirenti cercavano la documentazione accusatoria negli archivi di Istanbul, Londra, Parigi e Washington. Queste ed altre buone risoluzioni miranti a punire i responsabili delle carneficine non ottennero nulla a causa dei conflitti interni in Turchia e del cambio di regime, con la salita al potere di Mustafa Kemal Atatürk che avrebbe portato all'abolizione del sultanato (1922) e alla proclamazione della Repubblica di Turchia (1923). Il tribunale alleato che doveva giudicare e chiudere definitivamente la questione come esigevano le clausole del Trattato di Sèvres fu annullato nel 1922, cessò la sua attività e i detenuti furono restituiti alla Turchia in cambio di un certo numero di cittadini britannici trattenuti dalle forze kemaliste.

L'impunità implicita nello scioglimento del tribunale designato dagli alleati nel Trattato di Sèvres fece reagire la Federazione Rivoluzionaria Armena, che scatenò l'Operazione Nemesis (dal nome della dea greca della vendetta), una cellula di guerriglia creata per assassinare i responsabili turchi del genocidio armeno ovunque si trovassero. Si elaborò una "lista nera" di più di duecento nomi e, tra il 1920 e il 1922, un certo numero di politici e di ufficiali appartenenti ai Giovani Turchi, che avevano avuto un ruolo primario nella persecuzione e nello sterminio degli armeni, furono uccisi dai guerriglieri di Nemesis. Il caso più clamoroso fu quello di Soghomon Tehlirian, un superstite del genocidio diventato eroe nazionale in Armenia perché, il 15 marzo 1921, uccise il "numero 1 della lista", l'ex Gran Visir Taalat Pascià in pieno giorno e nel bel mezzo del quartiere di Charlottenburg a Berlino, dove l'ufficiale turco si era esiliato. Le autorità tedesche processarono Tehlirian per omicidio, ma decisero di assolverlo a causa del trauma vissuto. Ahmed Jamal Pascià, l'ex Ministro della Marina, fu anch'egli assassinato, a Tbilisi nel 1922. Ma, eccetto nel caso di questi atti puntuali di punizione compiuti dagli armeni a guisa di vendetta, il mondo si disinteressò in generale della questione armena. Non è un caso che nel 1939 Adolf Hitler, alla vigilia di cominciare perversamente l'eliminazione degli handicappati

fisici tedeschi e di dare il via al brutale e spietato genocidio contro il popolo ebraico in Europa, abbia domandato: “C’è qualcuno che si ricordi ancora dello sterminio armeno?”

Oltre la Repubblica Armena, che si dichiarò nell’orbita del Caucaso sovietico, con la capitale a Erevan, e la cui popolazione è oggi di 3.500.000 armeni, la diaspora armena, conseguenza diretta del genocidio, si è distribuita su tutto il pianeta. Ne fanno parte nomi famosi come i cantanti Charles Aznavour, Cher, il campione di scacchi Gary Kasparov, il tennista André Agassi, l’attore François Berléand, il politico Édouard Balladur, il pilota Alain Prost o il poeta e partigiano francese Missak Manouchian. La Russia, gli Stati Uniti, la Francia, l’Iran, l’Ucraina, la Georgia, la Siria, il Libano e l’Argentina contano oggi le comunità più importanti, ed è in questi paesi che, dagli anni 80, l’opinione pubblica internazionale ha ricominciato molto lentamente a prendere coscienza dei fatti tragici del genocidio.

In Europa, il paese che ospita il maggior numero di superstiti dei massacri è la Francia, dove essi costituiscono oggi una comunità di circa 500.000 persone. È da qui che sono partite le prime iniziative per fare riconoscere ufficialmente il genocidio. Il Parlamento Europeo lo ha fatto il 18 giugno 1987. La Francia dispone dal 2002 di una legge che lo riconosce ufficialmente, ed ha fatto diversi tentativi legislativi per penalizzarne la negazione: nel 2006, l’assemblea nazionale francese ha discusso una proposta di legge mirante a punire con cinque anni di reclusione e 45.000 euro la negazione del genocidio armeno, ma l’iniziativa fu poi bloccata; nel 2011, è stata presentata una nuova proposta tendente a condannare la negazione del genocidio con un anno di detenzione e una multa dello stesso importo della precedente, ma è stata considerata contraria alla Costituzione dal Consiglio Costituzionale nel febbraio del 2012. L’Uruguay, il Canada, la Russia, il Vaticano, la Svizzera, l’Argentina, il Cile, il Venezuela, alcuni paesi dell’Unione Europea (Cipro, Grecia, Lituania, Polonia, Svezia, Belgio, Francia, Italia, Slovacchia, Olanda) e 43 dei 50 stati degli USA l’hanno ufficialmente riconosciuto. La Serbia e l’Islanda hanno presentato delle proposte di legge ai loro rispettivi parlamenti per riconoscerlo ufficialmente. In Canada, il Quebec è stato il primo a riconoscerlo nel 2001; in Spagna, solo i parlamenti del Paese basco, di Catalogna e delle Isole Baleari l’hanno fatto; in Brasile, gli stati di São Paulo e di Ceará; nel Regno Unito, i parlamenti della Scozia, del Galles e dell’Irlanda del Nord, ma non il parlamento britannico che, pure avendo riconosciuto i massacri, non li considera sufficientemente gravi per applicare loro il termine di genocidio secondo la

Convenzione contro il Genocidio dell’ONU del 1948. Comunque, nel 2000, 185 deputati inglesi hanno firmato una mozione per riconoscere il genocidio armeno.

In Germania, il Bundestag ha riconosciuto, il 15 giugno 2005, l’espulsione e il massacro degli armeni nel 1915, ed ha ingiunto al governo turco di riconoscere la sua “responsabilità storica” in questi fatti, ma non ha accettato l’impiego del termine *genocidio*, anche se il testo riportava la constatazione che molti storici e diversi paesi del mondo lo consideravano tale. Allo stesso modo, neanche lo Stato d’Israele l’ha riconosciuto ufficialmente come un genocidio. La prima discussione diretta e aperta su questa questione ha avuto luogo nel 2011 alla Knesset, dove è stata incaricata una commissione di approfondire l’argomento prima di prendere posizione sull’impiego del termine *genocidio*. Il professore Yehuda Bauer dell’Università Ebraica di Gerusalemme pensa che il genocidio armeno “è quello che si avvicina di più all’Olocausto ebraico”, ma che esistono differenze sufficienti per non denominarlo così, come le motivazioni di fondo, pseudo religiose nel caso dell’olocausto ebraico e puramente politico-territoriali nel caso degli armeni e il fatto che gli ebrei si sono prodotti solamente in Turchia e non in tutto l’Impero Ottomano. Il professor Bauer pensa anche che quello che viene chiamato genocidio armeno non sia cominciato nel 1915, ma prima, coi massacri dell’epoca del sultano Abdul Hamid II nel 1896 e quelli di Cilicia nel 1909. Tuttavia, l’Elie Wiesel Foundation for Humanity ha presentato nel 2007 una lettera firmata da 53 Premi Nobel nella quale si riaffermavano le conclusioni dell’International Association of Genocide Scholars, secondo la quale i massacri del 1915 costituivano chiaramente un genocidio. Il documento dichiarava anche che il riconoscimento del genocidio da parte della Turchia non doveva comportare nessuna “base legale per indennizzi economici o rivendicazioni territoriali” che potessero fare temere alla Repubblica di Turchia reclami economici o una modifica delle sue frontiere attuali.

In Turchia, la questione armena non è ancora risolta e il governo compie grandi sforzi a livello accademico, diplomatico, politico e giudiziale affinché il termine *genocidio* non sia adoperato per descrivere i massacri subiti dal popolo armeno. Ogni manifestazione per riconoscere questa tragedia storica è suscettibile di essere perseguita legalmente in virtù dell’articolo 301 del Codice Penale turco che vieta di “insultare la Turchia”. Alcuni intellettuali che hanno osato denunciare le atrocità del passato commesse contro gli armeni, hanno subito minacce e attentati. Una prova ne è la campagna di odio contro il Premio Nobel di Letteratura Orhan Pamuk, che

ha dovuto lasciare il paese a causa delle dichiarazioni rilasciate nel febbraio 2005 al settimanale tedesco *Das Magazin*, in cui si lamentava del silenzio che il governo turco aveva imposto su questa questione. Tuttavia, nello stesso 2005, Recep Tayyip Erdogan, attuale presidente della Turchia, ha proposto al governo della Repubblica d'Armenia la creazione di una commissione ufficiale che stabilisca la verità sui massacri del 1915, certamente forzato dalla clausola posta dall'Europa di riconoscere il genocidio armeno come condizione preliminare alla possibile adesione all'Unione Europea.

In Turchia, nonostante le difficoltà che esistono ancora ad assumersi la responsabilità di un episodio tragico e scabroso come quello del genocidio armeno, un gruppo di intellettuali turchi ha messo a titolo personale su Internet, nel 2008, una domanda di scuse. L'iniziativa era intitolata in turco “*Noi chiediamo perdono*” ed ha ottenuto in pochi giorni più di 10.000 firme; lo stesso presidente della Repubblica ha sostenuto la petizione. Ma si deve anche dire che, in risposta, un altro gruppo contrario ha messo a sua volta in rete un documento di opposizione che ha ottenuto un numero di firme ancora maggiore, nonché l'adesione del primo ministro, il che ha prodotto nel paese un dibattito profondo sulla questione. Tutto quello di cui si parla, esiste.

Ad Erevan, ogni 24 aprile, alla presenza sempre imponente del maestoso monte Ararat, il monumento intorno alla fiamma perenne che arde in ricordo delle vittime innocenti del genocidio si riempie di fiori. Che la musica di questo disco ne sia uno di più.

MANUEL FORCANO

Traduzione: Musikeon. net

Bibliografia

Alexander, E., *A Crime of Vengeance*, Londra, iUniverse, 2000.

Balakian, P., *The Burning Tigris: The Armenian Genocide and America's Response*, New York, Harper Collins, 2003.

Bauer, Y., “The Place of the Holocaust in Contemporary History”, in Roth, J.K. & Berenbaum, M. (eds.), *Holocaust: Religious & Philosophical Implications*, New York, Paragon House, 1989.

Carzou, J.M., *Arménie 1915, un génocide exemplaire*, Parigi, Flammarion, 1975.

Dadrian, V., *The History of the Armenian Genocide: Ethnic Conflict from the Balkans to Anatolia to the Caucasus*, Oxford, Berghahn Books, 1995.

Dédéyan, G. (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Tolosa, Privat, 2007.

Derogy, J., *Opération Némésis*, Parigi, Fayard, 1986 (ristampato nell'antologia *Fragments d'Arménie*, Parigi, Omnibus, 2007, pp. 473-723).

Kevorkian, R., *The Armenian Genocide: A Complete History*, Londra, I.B. Tauris, 2011.

Khachikyan, A., *History of Armenia*, Yerevan, Edit Print, 2010.

Svazlyan, V., *The Armenian Genocide and Historical Memory*. Tradotto da Tigran Tsulikian. Yerevan, Gitutian, 2004.

Taner, A., *A Shameful Act: The Armenian Genocide and the Question of Turkish Responsibility*, New York, Metropolitan Books, 2007.

Ternon, Y., *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Parigi, Seuil, 1977 (2^e edizione, 1996).

Ternon, Y., *La cause arménienne*, Parigi, Seuil, 1983.

Yeghiayan, V., *The Case of Soghomon Tehlirian*, Glendale, Center for Armenian Remembrance, 2006.

Armenia, sempre sul crocevia

Una cronologia

Tempi mitici

Secondo il Bibbia (Genesi 8:4), dopo il diluvio, l'Arca di Noé rimane arenata sulla cima del monte Ararat. Noé e i suoi tre figli Sem, Cam e Jafet sbarcano e ripopolano la terra.

Lo storiografo Movses Khorenatsi (Mosé di Chorene, 410-490) scrive in tre volumi la sua gran *Storia dell'Armenia*, dove racconta la leggenda di Haik, padre della nazione armena. Lo presenta come figlio di Togarmá, figlio di Gomer, figlio di Jafet, figlio di Noé.

Secondo Khorenatsi, Haik fugge da Babilonia quando il tiranno Bel, anche chiamato Nemrod, è conclamato re; emigra allora fino alla regione del monte Ararat dove, con un gruppo di 300 persone, fondò la città di Haikashen. Bel gli esige vassallaggio, ma Haik si nega e si sfidano a duello. Nel corso di una battaglia mitica, Haik spara una freccia col suo gran arco ed ammazza il tiranno. La regione della vittoria di Haik prenderà il suo nome, il Hayastan.

L'anno di quella vittoria si considera il primo del calendario armeno. Gli storiografi medievali armeni situarono quelle effemeridi l'11 agosto del 2292 a. C.

Tempi antichi

Le fonti ittite del secolo XV a. C. fanno riferimento al paese di Hayasa, intorno al lago Van.

Possibile arrivo, con l'invasione dei paesi del mare nel secolo XIII a. C., di un gruppo umano proveniente da Anatolia occidentale che, col nome di *armano*, si estende per la zona.

Stele assira di Tiglat Pileser I, 1114-1076 a. C., che commemora la vittoria sui "re di Nairi".

La minaccia assira sulle pianure armene farà che i re di Nairi si unifichino e credono il regno di Urartu, secoli IX-VI a. C. che si estende per la zona occidentale e meridionale del lago Van e con Tushpa come capitale.

782 a. C. Fondazione della forza di Erebuni, Yerevan, da parte del re Argishti I.

714 a. C. Campagne dell'imperatore assiro Sargon II contro il regno di Urartu.

585 a. C. Caduta del regno di Urartu a causa degli attacchi delle tribù scite, da nord, e dei persiani, da sud.

Le tribù tracio-frigie degli armeni si insediano definitivamente nel territorio di Urartu e si fondono con gli indigeni, benché imponendo la sua propria lingua.

520-521 a. C. Rivolta degli armeni contro gli occupanti persiani. Dario I soffoca la rivolta e lascia una testimonianza di questo nella celebre iscrizione trilingue di Behistun. Nel testo accadico si parla della sconfitta del "regno di Urachu"; nel testo persiano si cita l'"Arminia" ed in lingua elamita appare il termine "Harminia".

Il geografo e storiografo greco Ecateo di Mileto, 550-476 a. C., li cita come "arminoi".

Tempi classici

401-400 a. C. I diecimila soldati greci di Senofonte, in ritirata verso il mare Nero, attraversano il territorio della satrapia armena di Oronte.

330 a. C. Dopo la conquista dell'impero persiano da parte di Alessandro Magno, i regni indipendenti si succedono, nel territorio dell'Armenia. Si introduce la cultura ellenistica.

240 a. C. Creazione del regno armeno di Tsopk.

215 a. C. Conquista del regno di Tsopk da parte dell'Impero Seleucide.

189 a. C. Indipendenza dei territori armeni dall'Impero Seleucide. Il re Artaxias I fonda un regno armeno-ellenistico che amplia le sue frontiere e fonda una nuova capitale ad Artashat.

95-55 a. C. Tigranes II il Grande trasforma l'Armenia in una gran potenza regionale. Le sue conquiste fanno sì che l'Armenia si estenda dalle coste del mar Caspio sino a quelle del Mediterraneo. Domina la Cilicia, l'alta Mesopotamia, il nord-est dell'Iran, la Siria e il Libano. Fonda Tigranocerta, la nuova capitale.

69-68 a. C. I romani, preoccupati del potere di Tigranes, entrano in guerra contro di lui. Il generale Lucullo conquista Tigranocerta; obbliga a Tigranes II a rinunciare alla maggior parte delle sue conquiste ed allearsi coi romani contro i parti.

66 a. C. Campagne di Pompeo in Armenia.

55-34 a. C. Il figlio di Tigranes II, Artavasdes II, regina sotto la tutela romana. È poi deposto e inviato in esilio in Egitto, dove verrà ucciso.

20 a. C. L'Armenia si trasforma in protettorato romano.

1-53. Romani e Parti si spartiscono i territori armeni.

64. Trattato di Randeia: l'Armenia avrà un re che appartenga alla dinastia reale dei Parti, ma sarà alleata di Roma.

66. Tiridate I è incoronato re dell'Armenia da Nerone.

66-428. Sull'Armenia regneranno in modo intermittente i principi della dinastia arsacide, gli Arshakuni.

La cristianizzazione

298. Trattato di Nisibis: Roma e la Persia dei sassanidi riconoscono a Tiridate III come re dell'Armenia.

301. Tiridate III si converte al Cristianesimo grazie al vescovo Gregorio l'Illuminatore. L'Armenia diventa la prima nazione che adotta il Cristianesimo come religione ufficiale.

325. Morte del vescovo Gregorio, santo patrono della Chiesa armena. Ciò malgrado, la Chiesa armena si dichiara "apostolica", poiché afferma essere stata evangelizzata da Giuda Taddeo e Bartolomeo, apostoli di Gesù.

365. Sinodo di Ashtishat: il vescovo Narsete il Grande svincola la Chiesa armena da quella di Cesarea.

387. Spartizione dell'Armenia tra Roma e la Persia.

406. Il monaco Mesrop Mashtots crea l'alfabeto armeno.

428. L'Armenia persiana è convertita in satrapia: comincia l'epoca del marzbanato. Si cerca con la forza di convertire gli armeni alla religione mazdeista.

450-484. Resistenza e lotta degli armeni, comandati da Vardan e Vahan Mamikonian, contro l'oppressione persiana e la persecuzione religiosa.

451. Lo storiografo Agatangelo fissa la dottrina ufficiale della Chiesa armena nella sua *Storia degli armeni* o *Storia e vita di san Gregorio*.

480-490. Mosé di Chorene, considerato il padre della storia armena o l'Erodoto armeno, scrive la sua monumentale *Storia dell'Armenia*.

591. Seconda spartizione dell'Armenia, tra la Persia e l'Impero Bizantino.

Tempi di invasioni: arabi, bizantini, seleucidi, mammalucchi, mongoli

641. Invasione araba dell'Armenia. Caduta della capitale, Dvin, nelle mani degli arabi.

649. La conquista araba provoca la rottura dei lacci con l'Impero Bizantino e l'allontanamento dei postulati teologici della Chiesa armena rispetto alla Chiesa ufficiale di Costantinopoli.

652. Trattato arabo-armeno tra Theodoros Rshtuni ed il califfo omayyade Muawiya con l'obiettivo di recuperare, sotto il dominio degli arabi, un certo grado di indipendenza che durerà fino al secolo VIII.

703. Rivolte contro la dominazione araba.

855. Gli arabi nominano ad Ashot Bagratuni governatore dell'Armenia.

885. Ashot Bagratuni è incoronato re di Armenia. Inizio della dinastia bagratide, che regnerà fino a 1045.

962. Ashot III converte Ani, la "città delle mille chiese", in capitale dell'Armenia.

1002. Il poeta mistico, teologo e filosofo Gregorio di Narek scrive il suo *Libro dei lamenti*.

1045. L'Impero bizantino conquista Ani e annette l'Armenia ai suoi domini.

1064. Le tribù turco-seleucidi sottrae Ani ai bizantini.

1071. Battaglia di Manzikert. I seleucidi sconfiggono l'Impero bizantino ed estendono il loro impero dal centro dell'Asia fino al Bosforo. L'Armenia rimane inghiottita in questo impero.

1081-1375. In alcune province, sopravvivono certi principati armeni semiindipendenti, come il regno di Cilicia, chiamato la Piccola Armenia.

1179. Concilio di Hromgla. Tentativi di unione tra la Chiesa greca e quella armena. Il vescovo di Tarso è Narsete di Lampron, o Narsete Lampronese, uno dei grandi scrittori e traduttori armeni.

1185-1240. Sotto la protezione del regno indipendente della Georgia, la famiglia dei principi Zakarian si solleva contro i seleucidi nell'Armenia orientale.

1198. Levon (Leone) II il Magnifico è incoronato re della Cilicia armena. Offre aiuto ai cavalieri cristiani europei della Terza Crociata.

1237. Arrivo degli invasori mongoli.

1245. Alleanza della Cilicia con gli invasori mongoli. Il re Hetum I viaggia a Karakorum.

1271. Marco Polo attraversa la Piccola e la Gran Armenia.

Secolo XIV. Dopo il dominio mongolo, l'Armenia cade nelle mani di Tamerlano.

1375. I mammalucchi dell'Egitto conquistano il regno armeno della Cilicia.
 1441. La santa sede della Chiesa armena si sposta dalla Cilicia a Echmiadsin.

Tra turchi, persiani e russi

1453. Caduta di Costantinopoli. Impero Ottomano.
 Secolo XV. L'Impero Ottomano dominerà la regione della Transcaucasia per frenare le aspirazioni espansioniste della dinastia persiana dei safavidi.
 1512. Prima edizione stampata di un libro in lingua armena, a Venezia. È l'*Urbatagirk* di Hakob Meghapart, un compendio di discorsi, miti, rimedi contro le malattie e citazioni di libri storici.
 1555. Trattato di Amasia. Prima spartizione dell'Armenia tra la Turchia ottomana e la Persia safavide.
 1604-1605. Lo scià di Persia Abbas deporta 50.000 armeni ad Esfahan, dove si crea una prospera comunità di mercanti.
 1636. Prima tipografia armena ad Esfahan.
 1639. Seconda spartizione dell'Armenia tra la Turchia e la Persia.
 1666. La prima bibbia in lingua armena è stampata ad Amsterdam.
 1678. Delegazione del *catholicos* armeno presso Luigi XIV, in Francia.
 1717. Fondazione della Congregazione Cattolica Armena dei Mechitaristi, nell'isola di San Lazzaro, a Venezia.
 1722-1728. Rivolta armena contro il dominio persiano, guidata da David Bek.
 1771. Fondazione della casa editrice Echmiadsin, la prima in Armenia.
 1773. Pubblicazione del *Vorogait parats*, un abbozzo di costituzione per un'Armenia indipendente.
 1794. Pubblicazione a Madras (India) del *Azdarar*, il primo quotidiano in lingua armena.
 1804-1828. Guerre russo-persiane. I russi s'impadroniscono dell'Armenia persiana.
 1828-1840. Creazione di una *oblast* (provincia) armena dentro l'Impero Russo.
 1828-1829. Prima guerra russo-turca per i territori armeni.
 1841. Khachatur Abovian, padre della letteratura armena moderna, scrive il suo romanzo *Ferite di Armenia*.
 1863. In territorio ottomano, gli armeni adottano la "Costituzione nazionale".
 1877-1878. Seconda guerra russo-turca. La Russia s'impadronisce della regione di Kars.

1885. Fondazione a Van del partito politico armeno Armenakan.
 1887-1890. Fondazione di partiti politici di tendenza rivoluzionaria: il Hentchak, di orientamento socialista, e la Dashnak (Federazione Rivoluzionaria Armena). Le azioni terroristiche contro la Turchia provocheranno una feroce repressione da parte del sultano Abdul Hamid II.
 1895-1896. Gli armeni sono vittime dei "Massacri hamidiani".
 1909. Gli armeni celebrano il colpo di Stato dei Giovani Turchi, che depongono il sultano Abdul Hamid II. La repressione, tuttavia, continua.
 1909. Massacro di Adana, in Cilicia: tra 15.000 e 30.000 armeni sono assassinati.
 1914. Inizio della Prima Guerra Mondiale. L'Armenia è campo di battaglia tra russi e turchi. Le sconfitte subite dai turchi esasperano il risentimento contro gli armeni, considerati complici dei russi.
 1915. 24 aprile, data ufficiale dell'inizio del Genocidio Armeno da parte del governo dei Giovani Turchi durante il sultanato di Maometto V.
 1917. Rivoluzione bolscevica in Russia. I turchi avanzano verso il Caucaso.
 1918. Trattato di Brest-Litovsk: i bolscevichi cedono terreni ai turchi.
 1918. Gli armeni non accettano il trattato. Battaglie di Sardarapat, Bash Abaran e Karakilisa. L'Armenia si dichiara indipendente il 28 maggio: è l'inizio della Prima Repubblica. Yerevan ne è la capitale.
 1919. Elezioni libere e diritto al suffragio femminile.
 1919. Conferenza di Parigi. Gli armeni chiedono la creazione di una "Armenia integrale" che unifichi gli antichi territori armeni dalla costa mediterranea fino al Caucaso.
 1920. Trattato di Sèvres. L'Armenia vede riconosciute alcune delle sue aspirazioni territoriali, con la promessa di una prossima annessione di buona parte dell'est dell'attuale Turchia.
 1920. Mustafa Kemal Atatürk non accetta il trattato di Sèvres. Prima guerra turco-armena. Trattato di Alexandropol: gli armeni devono rinunciare al trattato di Sèvres.

L'occupazione sovietica

1920. I bolscevichi occupano Yerevan. La Russia amputa il territorio armeno cedendo i territori del Nagorno-Karabakh e del Nakhchivan all'Azerbaigian.

1921. Rivolte contro i bolscevichi. Repressione del nazionalismo. I militanti della Dashnak (Federazione Rivoluzionaria Armena) devono rifugiarsi in Persia.

1922. Integrazione dell'Armenia nella Repubblica Federale Socialista Sovietica di Transcaucasia, con Georgia ed Azerbaigian.

1936. Repubblica Sovietica dell'Armenia. Persecuzione della Chiesa armena.

1947. L'URSS richiede presso le Nazioni Unite la restituzione all'Armenia dei territori turchi di Kars ed Ardahan.

1946-1948. Rimpatrio nell'Armenia sovietica di molti armeni della diaspora.

1965. Grandi manifestazioni a Yerevan in commemorazione del cinquantenario del Genocidio.

1967. Costruzione del Memoriale per le vittime del Genocidio, a Yerevan.

1979-1987. Esodo massiccio di armeni all'estero. Dopo gli ebrei, sono il gruppo più numeroso che fugge dall'Unione Sovietica.

1988. Il Nagorno-Karabakh decide di unirsi alla Repubblica dell'Armenia. Esodo massiccio di armeni dell'Azerbaigian.

1988. Devastante terremoto nell'Armenia settentrionale.

1989. L'Armenia proclama l'unificazione con la regione del Nagorno-Karabakh.

1990. Attacco contro la comunità armena di Baku. Guerra tra l'Armenia e l'Azerbaigian.

La nuova indipendenza

1990. Il 23 agosto, il parlamento armeno dichiara l'indipendenza dall'Unione Sovietica.

1991. La regione del Nagorno-Karabakh, ora in territorio azerbaijano ma di maggioranza armena, si dichiara indipendente e si proclama repubblica.

1991. Levon Ter-Petrosian, primo presidente della Repubblica Armena.

1992. La Repubblica Armena è ammessa nelle Nazioni Unite.

1992. L'esercito armeno libera Shushi, la capitale del Nagorno-Karabakh.

1994. Armistizio tra l'Armenia e l'Azerbaigian. L'Armenia mantiene un 16% del territorio azerbaijano.

1995. L'Armenia adotta una nuova costituzione approvata con un referendum.

1998. Robert Kocharian, secondo presidente della Repubblica Armena

2001. Celebrazione del 1700° anniversario dell'adozione del Cristianesimo in Armenia.

2005. Un 64% della popolazione si dichiara a favore di una futura integrazione dell'Armenia nell'Unione Europea.

2007. Inaugurazione del gasdotto Iran-Armenia.

2008. Serzh Sargsyan, terzo presidente della Repubblica Armena.

MANUEL FORCANO

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi
au monastère de Gladsor, en Siunik (Matenataran 6289).
Figurines marginales (détail).



Détails d'un tapis : motif aigles. Réalisation H. Kechnichian.
Musée de la Cathédrale d'Etchmiadzin.

Հայաստանի ոգին

Հայաստանը՝ հնագույն արևելյան քրիստոնեական քաղաքակրթություններից մեկը, հրաշքով գոյատևել է՝ դիմակայելով իրեն բաժին ընկած դաժան, ողբերգական ճակատագրին: Իր հիմնադրման օրվանից ի վեր այն ինչպես քաղաքականապես, այնպես էլ աշխարհագրական դիրքով, շրջապատված է եղել հիմնականում արևելյան մշակույթ ունեցող և մահմեդականություն դավանող մեծ տերություններով և անողորմ պատերազմներով ու կոտորածներով լի դաժան պատմություն է ունեցել, որոնց հետևանքով կորցրել է իր տարածքների մեծ մասը, ազգի կեսից ավելին բնաջնջվել է, և շատ-շատերն աքսորի ճամփան են բռնել: Չնայած այդ ամենին՝ Հայաստանը դարերով պահպանել է իր ազգային ինքնությունը, նախ սեփական այբուբեն ստեղծելով (հայոց գրերը 405 թ. ստեղծել է վանական Մեսրոպ Մաշտոցը), ապա իր հարուստ ճարտարապետական ժառանգության շնորհիվ, որի վկայությունները ցրված են Հայաստանի ներկա սահմաններից շատ հեռու: Այդ նյութեղեն ժառանգությունից բացի, որն ազգի ինքնության ամենավառ և ապշեցուցիչ դրսևորումներից մեկն է, Հայաստանը սերունդներին է փոխանցել նաև հարուստ հոգևոր ժառանգություն՝ իր երաժշտությունը՝ շքեղ ու բազմազան, չնայած քիչ հայտնի (թերևս դուրուկից բացի):

Բոլոր բարձր զարգացած մշակույթներում երաժշտությունը (որը մարմնավորվում է ազգային երաժշտական գործիքների մեջ և արտահայտվում երգեցողության ու նվագի ուրույն եղանակով) ժողովրդի ոգու և պատմության ամենաճշգրիտ արտացոլումն է: Հնուց օգտագործվող բազմաթիվ ավանդական երաժշտական գործիքների միջից հայերն առանձնացրել են դուդուկը, որին հատուկ տեղ են հատկացրել իրենց մշակույթի մեջ: Չափազանցություն չի լինի ասելը, որ դուդուկը

Հայաստանի ծայրն է: Այս գործիքի՝ մարդկային ծայրին շատ մոտ քաղցրահնչյուն ելևէջները լսելուն պես (ստեղծագործությունները սովորաբար երկու դուդուկով են կատարվում) մենք հայտնվում ենք թախծալուր, բանաստեղծական մի տիեզերքում՝ տարածության խիստ անձնական ու խորը մի չափման մեջ: Որքան զգայական, այնքան էլ հոգևոր այս երաժշտությունն ասես իսկական բալասան լինի. որը թափանցում է մինչև հոգու խորքը և զգուշորեն բժշկում վերքն ու ցավը:

Մոնսերատ Ֆիգերասը խորապես զգում ու սիրում էր հայկական երաժշտական գործիքները, հատկապես՝ դուդուկը և քամանչան, և հիանում էր հայաստանցի մեր երաժիշտ բարեկամների հազվագյուտ երաժշտականությամբ: Նրա մահից հետո ես մխիթարանք գտա երկու դուդուկով և քամանչայով կատարվող այդ ողբերգերը լսելով: Այդ պատճառով խնդրեցի մեր հայ բարեկամներին մասնակցել մեր սիրելի Մոնսերատի հրաժեշտի արարողությանը: Նրանց կատարած երաժշտությունն՝ իր խորհրդավոր անդրշիրիմյան ծայրով, անհուն գեղեցկությամբ ու հոգևոր մաքրությամբ լցրեց արարողությունը: Խոր հուզմունքով լի այդ պահերից և այս երաժշտության կախարդական սփոփիչ ուժն իմ վրա զգալուց հետո էր, որ ես միտք հղացա Մոնսերատ Ֆիգերասի հիշատակին նվիրել այս եզակի նախագիծը՝ միևնույն ժամանակ հարգանքի տուրք մատուցելով հայ ժողովրդին, որն այդքան տառապանքներ է կրել իր պատմության ընթացքում (տառապանքներ, որոնք դեռ ամբողջությամբ հայտնի չեն աշխարհին) և որը, չնայած իր ծանր ճակատագրին ու ցավին, կարողացել է այդպիսի սեր ճառագող, խաղաղություն ու ներդաշնակություն ներշնչող երաժշտություն տալ աշխարհին: Բացի այդ, այս ծայնագրությունն իմ խորին հարգանքի և հիացմունքի անկեղծ արտահայտությունն է այն երաժիշտների նկատմամբ, ովքեր իրենց կյանքը նվիրել են այս հիմնավոր մշակույթը կենդանի պահելու սուրբ գործին: Ճակատագրի բերմամբ՝ դեռ 2004 թ. մեր շատ սիրելի բարեկամ՝ ականավոր քամանչահար Գագիկ Մուրադյանը, մեզ հայ երաժշտության մի քանի հավաքածու էր նվիրել, այդ թվում՝ 1982 թ. երաժշտագետ Նիկողոս Թահմիզյանի կողմից երևանում հրատարակված հայկական մեղեդիների շքեղ գանձարանը՝ «Ոսկեփորիկը», որում ես մի շարք հիասքանչ մեղեդիներ գտա: Մեր հայ բարեկամների խորհրդով՝ ես այդ մեղեդիներին ավելացրեցի քամանչայով կատարվող և երկու դուդուկի համար գրված ստեղծագործությունները: Մեկ այլ արտասովոր երաժշտի և շատ մոտ բարեկամի՝ Հայզ

Սարիկույումջանի հետ միասին՝ ես մի քանի ամիս ուսումնասիրում և վերծանում էի այս հինավուրց, հիասքանչ մեղեդիների գաղտնիքները՝ լսելով հին ձայնագրությունները և բացելով յուրաքանչյուր ստեղծագործության ոճի ու բնավորության թաքնված «բանալիները»: Վերջին մի քանի ամսվա ընթացքում չի եղել մի գիշեր, երբ ես մի քանի թանկարժեք ժամ անցկացրած չլիներմ այս հզոր, սփոփիչ մեղեդիներն ուսումնասիրելով:

Վերջապես եկավ ժամանակը, երբ մենք որոշեցինք հավաքվել ու միասին աշխատել ստեղծագործությունների վրա, և ապրիլի վերջից մինչև մայիսի սկիզբը մենք հավաքվում էինք Կարդոնայի հոյակերտ մայր եկեղեցում ու ձայնագրում Հայաստանի դյուքիչ ու թախծալի հոգուն մեր անձնական և համատեղ հարգանքի տուրքը հանդիսացող այս նախագծի համար ընտրված երգերը: Դրանից անմիջապես հետո, մեր մեկ այլ մոտ բարեկամի՝ Լիզ Նազարյանի հետ մենք սկսեցինք այս ձայնապնակին կից գրքույկի տեքստը կազմել, որի նպատակով Հայաստանի արվեստին և պատմությանը նվիրված գրքեր ուսումնասիրեցինք: Փարիզի Սայո-լը-Պրենս փողոցում գտնվող «Հ. Սամուելյանի արևելյան գրախանութի» կառավարիչներ Արմեն Սամուելյանը և Ալիս Ասլանյանը մեզ սիրահոծար կերպով հարուստ գրականություն տրամադրեցին, իսկ արևելագետ ժան-Պիեռ Մահեն ակնարկ գրեց Հայաստանի արվեստի և պատմության մասին, որոնց մենք մեր խորին երախտագիտությունն ենք հայտնում: Մենք երախտապարտ ենք նաև Մանուել Ֆորկանոյին՝ ցեղասպանության հիշատակին նվիրված հողված գրելու և հայ ազգի պատմության ժամանակագրությունը կազմելու համար: Թող այս ձայնապնակի մեղեդիների մեջ պարունակվող զգացմունքները մեր համեստ ներդրումը լինեն այդ պատմության հավերժացման գործում: Առանց Ձգացմունքի չկա՝ Հիշողություն, առանց Հիշողության չկա՝ Արդարություն, առանց Արդարության չկա՝ Քաղաքակրթություն, իսկ առանց Քաղաքակրթության մարդ արարածն ապագա չունի:

ՋՈՐԴԻ ՍԱՎԱԼ

Վերսալ, 5 հուլիսի 2012 թ.

Թարգմանությունը Հենրիկ Պիպոյանի



Photo : Toni Petarova

Georgi Minassyan, Armen Badalyan, Gaguik Mouradian.

Հայաստանի շունչը

«Աստուած հողմ բարձրացրեց երկրի վրայ, եւ անձրեւը դադարեց: (...) Եօթներորդ ամսի քսանեօթին տապանը նստեց Արարատ լեռան վրայ:» (Ծննդոց 8:1, 4): Հայաստանն այդ լեռնային երկիրն է՝ հինավուրց Ուրարտուն, որտեղ աստվածային հողմը չորացրեց ջրհեղեղի ջրերն ու շունչ տվեց նոր աշխարհին:

Դեռևս Միջագետքի սեպագիր արձանագրությունների մեջ հիշատակված առասպելը ջրհեղեղի մասին, որն Աստվածաշնչից ավելի հին է, միշտ բորբոքել է հայերի երևակայությունը: 1985 թ.՝ վերհիշելով երեխա ժամանակ իր հայրենի գյուղում ստացած դասերը, գրող Հրանտ Մաթևոսյանը գրում է. «Առասպելի ջրհեղեղը եթե կրկնվեր՝ Նոյան պես կարող էի վերստեղծել հողագործության և անասնապահության մեծ մշակույթները, և մարդկանց հիշողությունը եթե հանկարծ խաթարվեր, ազգականներիս ու երկրացիներիս այն օրերի վարքից կարող էի նորից ժողովել մարդկային բարոյականության օրենսգիրքը: (...) Ի դեպ, նման մի բան՝ հիշողության վթար և վերստեղծում, Հայոց մեր բոլոր տոհմերի ու հովիտների պես, նաև այդ բնակավայրն է ապրել»:

1915 թ. ցեղասպանությունը միակ դեպքը չէ, երբ Հայաստանը մեռել, ապա հարություն է առել՝ ասես Աստծու զարհուրելի բայց կենարար հողմը շարունակում է փչել մոտակայքում: Իր երեքհազարմյա պատմության ընթացքում Հայաստանը բազմիցս ավերվել է բնության կործանարար արհավիրքներից, օտարների ասպատակություններից ու պատերազմներից, ապա կրկին հառնել մոխիրներից: Գտնվելով մայրցամաքների միջև ձգվող տեկտոնական բեկվածքի վրա՝ Արարատի երկիրը պարբերաբար ենթարկվել է ավերիչ երկրաշարժների, որոնք իրենց մահաբեր ուժով չեն

գիջել 1988 թ. դեկտեմբերին տեղի ունեցած երկրաշարժին: Երկրակեղևի այդ անկայունությանը ոչնչով չի գիշում տարածաշրջանի անհամադաս երկրաքաղաքական իրավիճակը. տարբեր աշխարհների և կայսրությունների սահմանի վրա գտնվող Հայաստանը հաճախ դրանց բախման կիզակետում է հայտնվել: Տարբեր ժամանակներում այն գտնվել է ասորիների և շումերների, սկյութների և մեդերի, պարսիկների և մակեդոնացիների, հռոմեացիների և բյուզանդացիների, արաբների և սելջուկների, մոնղոլների և թուրքմենների, օսմանների և սևֆյանների տիրապետության տակ:

Ինչպես ժամանակի կողմից քարերի վերածված հսկաներ՝ այս տարածաշրջանի բնակիչների կյանքի ամբաժանելի մասը կազմող լեռները հինավուրց առասպելների ականատեսներն են եղել: Ամռանը, համարյա ամեն օր՝ կեսօրից հետո, Արաքս գետից ջուր առնող դաշտավայրի բնակիչներն իրենց գլխավերևում՝ շատ բարձր, լսում են կատաղի ճակատամարտի ծայները Արարատ և Արագած լեռների վիշապների միջև (այստեղ՝ «բյուր ակնում» է աշխարհահռչակ աստղագետ Վիկտոր Համբարձումյանը հիմնել Բյուրականի աստղադիտարանը):

Դեմ հանդիման վեր խոյացող լեռների գագաթներից հսկայական վիշապ օձերի նմանվող սև ամպերը գալարվելով իրար ընդառաջ են սողում ու որոտագին դղրոյունով բախվում՝ ամբողջությամբ փակելով արևի լույսը: Հետո հանկարծ խավարի միջից շողշողուն սրի նման դուրս է նայում արև-աստվածը: Նա բզկտում է օձերին ու քամում նրանցից այն ողջ խոնավությունը, որ ամառվա այրող շոգին նրանք ազահորեն ծծել էին գետերից: Բնության հավերժ շրջապտույտը խորհրդանշող այս տիեզերական ճակատամարտն են պատկերում վիշապագորգերը, որոնք հայ կանայք գործում են անհիշելի ժամանակներից՝ սերմդե-սերունդ փոխանցելով իրենց արվեստը:

Արաքսից դեպի հյուսիս, թիկն տված հսկայի նման, ուրվագծվում է Արա լեռան գագաթը: Դա այն գեղեցկատես հերոսի վերջին հանգրվանն է, ում սիրահարվեց Շամիրամ թագուհին: Հոգնելով իր անթիվ սիրելեկներից, որոնց հրապուրում էր իր կուրծքը զարդարող կախարդական մարգարիտներով, ապա իր անսպառ սիրո եռանդով նրանցից վերջին հյուսիսը ծծելով՝ թողնում մահաճալու, Շամիրամը երագուն էր «հեռվից եկած սիրո» մասին, ինչպես երգվում է XII դարի

ակվիտանցի տրուբադուր ժոֆրե Ռուդելի բալլադում (դարաշրջանը մ.թ.ա. IX դարն է): Շամիրամն Արա Գեղեցիկի մասին լսում է նրան ծոնված երգից: Արայի գովերգն այնքան է նրան հմայում, որ նա ամհույս սիրո տռփանքով է լցվում նրա հանդեպ, ասես Արան իր աչքի առջև լիներ: Սակայն Արան հավատարիմ է մնում իր կնոջը՝ Նվարդին, և մերժում է թագուհու համառ սիրահետումը:

Բայց սեփական արատների ու կրքերի գերի բռնակալի մշուշված ուղեղն անկարող էր որևէ բացատրություն ընկալել, բացի վիրավորված ինքնասիրությունից: Ասորեստանի բանակը հարձակվում է Չայաստանի վրա և հայոց զորքերին մարտի դաշտ առաջնորդող Արան սպանվում է ճակատամարտում, չնայած Շամիրամը պատվիրել էր նրան կենդանի թողնել: Վշտից խելակորույս թագուհին հրամայում է, որ երիտասարդ արքայի մարմինը տեղադրվի աշտարակի գագաթին, որպեսզի շնակերպ ոգիները՝ հարալեզները, Արայի վերքերը լիզելով հարություն տան նրան: Արդյոք կենդանանու՞մ է Արան: Դա կախված է այն բանից, թե ում տարբերակն ենք մենք ընդունում: Դեպքերի նման զարգացումն անհարիր կլիներ քրիստոնեական բարոյականությանը, բայց հեթանոսական առասպելում դա միանգամայն ընդունելի է: Միջնադարում մարտի դաշտում զոհված հերոսները ոգիների պահպանությանն էին համծնվում, իսկ XX դարում, ցեղասպանությունից փրկված փարիզաբնակ գրող Շահան Շահնուրը *«Հարալեզներու դավաճանությունը»* վերնագրով մի հավաքածու հրատարակեց Փարիզում:

Փոքր Ասիան, Իրանն ու Սիրիան միացնող ճանապարհների խաչմերուկում գտնվող լեզենդների այս օրրանում օտար աստվածներին միշտ գրկաբաց են ընդունել: Օրինակ՝ հայոց Վահագն Վիշապաքաղն իրանական ծագում ունի: Նա հարդ է գողացել Ասորեստանի թագավոր Բերշամինից՝ «երկնքի տիրոջից» (Բալլ Շամայիմ), որի սպիտակափառ արծանը կերտվել է արծաթից, փղոսկրից ու բյուրեղից: Առասպելի համաձայն՝ Ծիր Կաթինը Վահագնի գողացած հարդի հետքն է, որը թափվել է ճանապարհին: Իսկ հին ձեռագրերից մեզ հայտնի է, որ Հիսուսը՝ «առանց դեղի բժշկող բժիշկը», առաքյալների ժամանակներում արդեն նվաճել էր Չայաստանի հարավը, որտեղ քարոզչություն էին արել նրա աշակերտները՝ Սուրբ Թադեոսը և Բարդուղիմեոսը: Բայց երկրի կենտրոնական և հարավային հատվածները՝ Արաքսի դաշտավայրը, համառորեն դիմադրում էին Ավետարանին: Կռապաշտության դևերին Չայաստանից վռնդելու քարոզիչների ջանքերն իզուր էին

անցնում: Նրանք միայն այն ժամանակ հեռացան, երբ չար ոգիներն անեծքներ տեղալով շրջվեցին ու հեռացան՝ ապաստան գտնելով Մեծ Կովկասի լեռներում:

Տրդատ թագավորին հրաշքը փրկեց ու ցույց տվեց ճիշտ ուղին: Իր սիրահետումը մերժած Հռիփսիմենին ուղեկցող քառասուն կույսերին զլխատելուց հետո՝ նա խոզի կերպարանք ստացավ, և մեջքը խոզի թավ մազերով պատվեց: Ձեռքերն ու ոտքերը կնդակների վերածվեցին, ինչպես վազող ու արմատ ուտող վայրի խոզերի մոտ, իսկ դեմքը եղեգների մեջ բնակվող վայրի գագաթի մոռթ դարձավ: Արքայի քրոջը, որն արդեն քրիստոնեություն էր ընդունել, երազում հրեշտակը զգուշացրեց, որ Գրիքորը, այն սուրբը, որին իր եղբայրը տասներեք տարի առաջ «խոր վիրապն» էր նետել, դեռ կենդանի է և կարող է վերադարձնել արքայի մարդկային կերպարանքը:

Բանտարկությունից ազատ արձակվելուց հետո Գրիքորը թաղեց կույս նահատակների մասունքները և վաթսուն օր քարոզեց արքայանիստ Վաղարշապատում: Աստիճանաբար վերականգնվեց Տրդատի ուղղահայաց կեցվածքն, ու նա կարողացավ օգտագործել ձեռքերը: Երբ Սուրբ Գրիքորն իր քարոզը վերջացրեց, արքայի մաշկը կրկին «նորածնի մաշկի նման հարթ ու փափուկ դարձավ»: Արքի խորհրդով՝ Տրդատը քանդեց հեթանոսական տաճարները և դրանց տեղը եկեղեցիներ կառուցեց՝ Էջմիածնի նահատակների մասունքների կողքին, որտեղ իջել էր (*էջ*) Աստծո Որդին (*Միածինը*), որպեսզի Գրիքորին պատվիրի տարածել իր խոսքը: Ավելի ուշ Գրիքոր Լուսավորիչը Կեսարիա մեկնեց և Կապադովկիայում եպիսկոպոս ձեռնադրվեց: Վերադառնալուց հետո նա մկրտվեց թագավորին՝ իր ժողովրդի և բանակի հետ միասին: Եվ այդպես, IV դարի սկզբին Չայաստանը դարձավ աշխարհի առաջին քրիստոնյա պետությունը:

Տրդատ թագավորի հրամանով Չայաստանում հաստատվող քրիստոնեական հավատքը, որի հազար յոթարյուր ամյակը նշվեց 2001 թվականին, և որն առ այսօր հայերն իրենց ամենաթանկարժեք ժառանգությունն են համարում, երկար ժամանակ դիմադրության էր հանդիպում երկրի ներսում և ստիպված էր դիմագրավել դրսից սպառնացող մի շարք վտանգների: Հեթանոսական տրամադրությունները, սովորույթներն ու արարողությունները խորն արմատ էին նետել ոչ միայն ժողովրդի, այլև բարձրաստիճան ազնվականության շրջանում: Կանանցով ու

հարճերով շրջապատված՝ իշխանների կյանքը շատ գայթակղիչ էր, որպեսզի նրանք ընդունեին արքայի առաջարկած քրիստոնեական ժուժկալությունը: 330 թ. Տրդատին ստիպում են հրաժարվել գահից, և կարծիք կա, որ ավելի ուշ նրան թունավորում են:

Քանի դեռ Աստվածաշունչը, որը հայերեն բառացիորեն նշանակում է «Աստծո շունչ», թարգմանված էր հայերեն, նոր հավատքը դաժան հեթանոսական առասպելներով էր համեմվում: Եկեղեցական ծիսակատարությունների ժամանակ Սուրբ Գրքի հունարեն կամ ասորերեն տարբերակների հիման վրա կատարվող բանավոր մեկնությունները շուտով մոռացվեցին: Հայերենը գրավոր լեզու էր: Եվս հարյուր տարի անցավ, մինչ պալատական մի բարձրաստիճան պաշտոնյա՝ Մեսրոպ Մաշտոցը, որն իրեն հավատքին էր նվիրել, որոշեց երեսունվեց տառից բաղկացած հատուկ այբուբեն ստեղծել՝ իր մայրենի լեզվով գրելու համար, որը մինչ այդ բացառապես բանավոր լեզու էր:

Տազնապով ու փորձություններով լի երկու տասնամյակի ընթացքում՝ 405-ից մինչև 425 թթ., նվիրյալ գիտնականների մի փոքր խումբ՝ Մեսրոպն ու իր աշակերտները, որոնք պատմության մեջ են մտել «Սուրբ թարգմանիչներ» անվամբ, Սահակ կաթողիկոսի ղեկավարությամբ վիթխարի աշխատանք կատարեցին. թարգմանեցին Աստվածաշունչը և եկեղեցու հայրերի ստեղծագործությունները: Մեկ հարվածով հայերենի կարգավիճակը բարձրացավ մշակութային լեզվի մակարդակի, որով կարելի էր մտքի, գիտության և հին աշխարհի իմաստության նրբերանգներն արտահայտել:

Ինչպես Աստծո հողմը չորացրեց ջրհեղեղի ջրերը, այնպես էլ հայերեն գրված Աստծո Խոսքը ցրեց առասպելների մշուշը: Աշխարհի ստեղծման և աշխարհի վերջի մասին Սուրբ Գրքի վկայություններով զինված՝ Հայաստանն իր անունը գրեց համաշխարհային պատմության ժամանակագրության մեջ: Իսրայելցի գրիչների օրինակով՝ հայերն իրենց ազգային պատմությունը սկսեցին գրել, որն այնքան թանկարժեք էր դարձել, որքան ընտրյալ ազգի պատմությունը: Դա է այն բազմաթիվ տարեգրությունների ստեղծման պատմությունը, որոնք հազարավոր այլ ձեռագրերի հետ այսօր հանգրվան են գտել Երևանի Մատենադարանում՝ հիշողության տաճարում: Բազմաթիվ ասպատակությունների ու նվաճումների հետևանքով՝ Հայաստանի թագավորությունը, որն

Անատոլիայի արևելքում ձգվում էր Կովկասից մինչև Քրդստան՝ Սև և Կասպից ծովերի միջև, կորցրեց իր հողերի 90%-ը: Բայց կորցրած բնակավայրերի, անցած տարիների ու մարդկանց մասին հիշողությունը պահպանվեց մագաղաթների վրա:

Մինչ Մաշտոցն օր ու գիշեր նվիրված էր իր առաքելությունն ի կատար ածելուն, սև ամպեր էին կուտակվում քրիստոնյա Հայաստանի վրա: Հայերի դաշնակիցները և պաշտպանները՝ հռոմեացիք, նույնպես քրիստոնեություն էին ընդունել: Սակայն Հայաստանին սահմանակից Սասանյան Պարսկաստանը մտադիր էր գրադաշտություն՝ կրակապաշտություն տարածել Միջին Արևելքից մինչև կենտրոնական Ասիա ընկած հսկայական տարածքի վրա: 387 թ. հռոմեական բանակի պարտությունները պատճառ դարձան Հայաստանի բաժանմանը: Հռոմեացիներին հաջողվեց իրենց ձեռքում պահել միայն երկրի մեկ երրորդը՝ արևմտյան հատվածը, որտեղ նրանք շատ չանցած նոր «պրովինցիա» ստեղծեցին: Մնացած երկու երրորդում պարսիկները սկսեցին մարիոնետային հայ թագավորներ նշանակել, բայց 428 թվականին միապետությունը լուծարվեց, իսկ 450 թ. Պարսկաստանի արքան հայ իշխաններին ստիպեց հրաժարվել քրիստոնեությունից:

Տուն վերադառնալուց հետո, Կենտրոնական Ասիա արտաքսվելուց մագապուրծ հավատափոխ իշխանները ստիպված էին քավել իրենց մեղքը: Նրանց ներում չնորհելով՝ կաթողիկոսը ստիպեց գլխավորել ժողովրդական ապստամբությունը: Պարսկական զորքի և վարժեցրած փղերի ակնհայտ ռազմական գերազանցությունն այս ճակատամարտն անիմաստ էին դարձնում: 451 թ.՝ Վարդան Մամիկոնյանի ղեկավարությամբ, Ավարայրի ճակատամարտում հայ ազնվականության սերունդքը ջախջախվեց: Չնայած իրենց տարած հաղթանակին, ճակատամարտն այնքան արյունալի ու կատաղի էր, որ պարսիկները հրաժարվեցին բռնի հավատափոխության մտքից: Վարդանի զինակիցները սուրբ նահատակների շարքը դասվեցին: Եվս երկու պատերազմ տեղի ունեցավ 484 և 572 թթ., բայց հայոց հավատքն անսասան մնաց: Քրիստոնեությունը, որը հայերը կոչում են «մեր նախնիների օրենքը», դարձավ հայ ազգային ինքնության անբաժանելի մասը:

Անկասկած դա է պատճառը, որ հայերն իրենց հավատքին կառչած մնացին նաև VII-ից XIX դարերում միմյանց հաջորդած մահմեդական նվաճումների ժամանակ, հատկապես՝ 884-ից մինչև

1064 թթ.: Հայ պետականության բացակայության պայմաններում հայոց լեզվի և հայ ժողովրդի միակ պահապանը հայ եկեղեցին էր: Կաթողիկոսը դարձավ իր ժողովրդի պատվիրակը խալիֆների, էմիրների, սուլթանների ու խաների առաջ:

1198-ից մինչև 1375 թթ. նոր հայկական թագավորություն հաստատվեց Կիլիկիայում՝ Տավրոս և Ամանուս լեռների ստվերում: Ծովային սահմանները Կիլիկիայի հայկական պետությանը հնարավորություն էին տալիս առևտուր անել Ջենովայի ու Վենետիկի հանրապետությունների հետ: Որպես խաչակիր պետությունների հարևան՝ հայ իշխաններն իրենց դուստրերին կնության էին տալիս Արևելքում բնակություն հաստատած ֆրանկական բարոններին: Նրանք մեծ եռանդով յուրացրեցին ասպետական ռոմանտիկ սիրո մրբությունները, սխուլաստիկական աստվածաբանությունը և Արևմտյան գիտությունն ու տեխնիկան: Բացի այդ, թարգմանեցին ֆեոդալական օրենքը, որն այն ժամանակների համար վերջին խոսքն էր կառավարման բնագավառում:

Մամլուկներից ու նրանց հաջորդներից՝ Եգիպտոսի և Սիրիայի Այուբիդներից պաշտպանվելու նպատակով՝ Կիլիկյան Հայաստանի թագավորները դաշինք կնքեցին մոնղոլների հետ, որոնք 1295 թ. դեռևս իսլամ չէին ընդունել: Նրանք հույս ունեին տափաստանի հեծյալների օգնությամբ անակնկալ հարձակում կատարել Հակաբրիտոսի վրա: Ցավոք խաչակիրները չհասկացան այդ ռազմավարությունը: Մոնղոլները միացան մահմեդական ճամբարին, և մեկը մյուսի հետևից ընկան բոլոր անկախ իշխանությունները: Միայնակ մնացած ու մեկուսացված հայերը նույնպես տեղի տվեցին:

1441 թ., երբ ողջ Հայաստանը Լենգ Թեմուրից հետո հայտնված թուրքմեն հորդաների ճանկերում էր գտնվում, իշխանների և հոգևորականների մի փոքր խումբ որոշեց հայ առաքելական եկեղեցու նստավայրը սուրբ Վաղարշապատ քաղաքում գտնվող Էջմիածնի մայր տաճար վերադարձնել: Ազգի պատմության ողբերգական պահերից մեկի ժամանակ բազմաթիվ արգելքներ հաղթահարելով սեփական արմատներին վերադառնալը նշանավորեց մի ժամանակաշրջանի սկիզբը, երբ ազգը պետք է դարերով սպասեր ցուրտը մեղմող զարման գեփյուռին. «անձրեւները անցան-գնացին,

ծաղիկները երեւացին մեր երկրում» (Երգ երգոց 2:11-12):

Եվ եկավ այն պահը, երբ նրանց երկարատև սպասումը վարձատրվեց: Վերջին քսան տարիների ընթացքում Հայաստանն անկախություն է վայելում, որն առանց բռնության է նվաճել: Հաղթահարելով Խորհրդային Միության աղետալի փլուզումը՝ հայերը պետականություն կառուցեցին, իրենց դրամը ստեղծեցին, էներգետիկական պաշարներ ապահովեցին ու արիաբար սկսեցին վերակառուցել իրենց տնտեսությունը: Իհարկե, դեռ բազմաթիվ խնդիրներ կան, որոնք լուծում են պահանջում: Աղբբեջանի տարածքում գտնվող Լեռնային Ղարաբաղի հայ բնակչությունը պահանջում է հարգել անվտանգության ու ինքնակողմնորոշման իր իրավունքը, որին ի պատասխան՝ Թուրքիան ու Աղբբեջանը շրջափակել են Հայաստանը: Բուն Հայաստանի Հանրապետությունում դեռ շատ բան կա անելու ժողովրդավարության, օրենքի գերակայության և աշխատողների իրավունքների հաստատման ճանապարհին:

Հայ ժողովրդի ներդաշնակության ձգտումը երկարատև գործընթաց է: Ի տարբերություն կրթության հեթանոսական համակարգի, որտեղ աղեղնաձգությունն էր բարձրագույն արվեստը, Սուրբ Թարգմանիչ Մաշտոցն իր աշակերտներին թոքերի ուժի համաձայն էր ընտրում: Նրան բարձր ու զիլ ծայներ էին պետք, որպեսզի առանց թուլանալու երգեին եկեղեցում՝ ծիսակատարության ժամանակ: Եվ այդ ավանդույթը չի մոռացվել: Միալար պատարագին են միացել աշխարհիկ, ժողովրդական երգերն ու պարեղանակները, հերոսական գովերգերն ու թախծալի ողբերգերը՝ դուդուկի ու զիլ զուռնայի նվագակցությամբ: Բանաստեղծ Յովհաննես Թումանյանի նման (1869-1923 թթ.), նրանք բոլորն էլ արտահայտում են ճամփի գեղեցկությունը, ճամփին գտնվող պանդուխտի համբերատարությունը և հոգու խոր բաղձանքը:

*Մեր ճամփեն խավար, մեր ճամփեն գիշեր,
Ու մենք անհատնում
էն անլույս մըթնում
Երկա՜ր դարերով զընում ենք դեպ վեր*

Հայոց լեռներում,
Դրժար լեռներում:

Տանում ենք հրնուց մեր գանձերն անգին,
Մեր գանձերը ծով,
Ինչ որ դարերով
Երկնել է, ծընել մեր խորունկ հոգին
Հայոց լեռներում,
Բարձր լեռներում:

Բայց քանի անգամ շեկ անապատի
Օրդունները սև
Իրարու ետև
Եկա՛ն զարկեցին մեր քարվանս ազնիվ
Հայոց լեռներում,
Արնոտ լեռներում:

Ու մեր քարվանսը շրփոթ, սոսկահար,
Թալանված, ջարդված
Ու հատված-հատված
Տանում է իրեն վերքերն անհամար
Հայոց լեռներում,
Սուգի լեռներում:

Ու մեր աչքերը նայում են կարոտ՝
Հեռու աստղերին,
Երկընթի ծերին,
Թե ե՞րբ կըբացվի պայծառ առավոտ՝
Հայոց լեռներում,
Կանաչ լեռներում:

ԺԱՆՊԻԵՐ ՄԱՐԵ

Թարգմանությունը Հենրիկ Պիպոյանի



Évangile de 1323 peint par Toros Taronatsi
au monastère de Gladsor, en Siunik
(Matenadaran 6289).
Figurines marginales (détail).



Garabet et Esugan
offrent un manuscrit
de l'Évangile
page enluminée.
© Album / Dea Picture Library

Հայ երգի «ԳԱՆՁԱՐԱՆԸ»

1982 թ. երևանում հրատարակված «Ոսկեփողիկի»՝ «հայ երգի ոսկի մատյանի» ներածության մեջ երաժշտագետ Նիկողոս Թահմիզյանը մի շատ համեստ ցանկություն է հայտնել՝ որ պարզ մեղեդիների իր հավաքածուն, որը նա հայկական մշակույթի գանձ է համարում (իր կողմից հավաքված ու երգահանի անծնական գրառումների նմանվող մի ձեռագիր մատյանի վերածված), գործող փաստաթուղթ դառնա ապագա կատարումների համար:

Նրա երազանքն իրականացել է, քանի որ այդ հավաքածուն հայտնաբերելուց հետո Ջորդի Սավալը գտավ այս ծայնագրության նյութը:

Քանի որ այստեղ ընդգրկված մեղեդիները գործիքային կատարմամբ են ներկայացված, տեղին է մի քանի խոսք ասել երգերի բառերի և այն միջավայրի մասին որում դրանք ստեղծվել են:

Դարերով պետություն չունեցող ժողովրդի բանավոր երգերը չեն կարող համասեռ լինել: Այնուամենայնիվ, 19-րդ դարի վերջին, երբ Կոմիտասը որոշեց հայկական ժողովրդական երգի մանրագին ուսումնասիրություն ձեռնարկել՝ դասակարգելով դրանք ըստ ժանրի, շրջանի և նշանակության, նա մի շարք ընդհանուր հատկանիշներ հայտնաբերեց:

Իհարկե, յուրաքանչյուր երգ իր պատմությունն ունի. դրանք տարբեր արարողությունների անբաժանելի մասն են կազմել, նշանավորել են գյուղական կամ քաղաքական կյանքի կարևոր իրադարձություններ և աշխարհընկալման կամ գեղագիտական հայացքների մեջ տեղի ունեցած փոփոխությունների հետքերն են կրում իրենց մեջ: Բայց ինչպես հերոսներին ծնված, այնպես էլ պանդուխտի հառաչանքով լի երգերի, ինչպես հայրենիքի գեղեցկությունը գովերգող երգերի, այնպես էլ սիրահարների սրամիտ զուգերգերի մեջ ուշադիր ականջն ընդհանուր ու հավերժ գծեր

կորսա: Այս ծայնագրության մեջ դրանք հանդես են գալիս որպես հզոր ազգային երաժշտական ինքնության տարրեր: Բոլոր երգերը հիշեցնում են եկեղեցու կողմից կանոնակարգված միջնադարյան խորհրդապաշտական մեղեդիները, որոնք անկասկած որոշ չափով փոխառված էին մինչ այդ գոյություն ունեցող աշխարհիկ երգերից:

Հիմնականում միալար այս երաժշտությունը երկար ժամանակ տարբերակվել է միայն բասային ռեգիստրի հատկանշական փոփոխություններով, որոնք այստեղ կատարվում են դուդուկով:

Մշակումը և գործիքավորումը կատարվել են ավելի ուշ՝ 19-րդ և 20-րդ դարերում՝ Արևմտյան դպրոցներում սովորած երգահանների, օրինակ՝ Չուխաջյանի (1), (5) և Կոմիտասի (8), (9), (10), (16), (18) կողմից: Դա համընկավ գրականության և արվեստի վերածննդի հետ՝ այնպիսի քաղաքներում, ինչպիսիք են Կոնստանդնուպոլիսը և Թբիլիսին: Բանաստեղծներն ու երաժիշտներն իրենց ներշնչանքն ազգային մշակույթից էին քաղում՝ համոզված լինելով, որ դա է իսկական արժեքը: Կոմիտասն սկսեց շրջել գյուղերով և մեղեդիներ գրի առնել, որոնք հետագայում ուսումնասիրեց ու տարածեց:

Այս ծայնասկավառակի վրա միայն մեկ միջնադարյան հոգևոր մեղեդի է ընդգրկված, դա Ավագ հինգշաբթի օրը երգվող շարական է՝ Մխիթար Այրիվանեցու «Սիրտ իմ սասանին» (13): Այն պատկերում է Հիսուսի ահն իրեն սպասող տառապանքներից, որոնց պետք է ենթարկվեր Հուդայի մատնությունից հետո՝ սիրտ իմ սասանի, այսինքն՝ սիրտս կտրված է:

Գործիքը, որին վստահված է փոխարինել բացակայող խոսքը, դուդուկն է: Ծիրանենուց պատրաստված այս սրնգի երերուն ծայրը նմանակում է մարդկային ծայրը՝ թե՛ լացը, թե՛ երգը, և թե՛ հոգոցը:

Հարսանեկան երգերը (9), որպես արարողության անբաժանելի մաս, պարունակում են մի շարք հնադարյան հոգևոր տարրեր, որոնց մի մասն, անկասկած, նախաքրիստոնեական ժամանակներից է մեզ հասել, և այլ աշխարհիկ տարրեր՝ սկսած պարեղանակից մինչև կատակով հարսանիքի հյուրերի հիշատակումը: Մենք լսում ենք այն հանդիսավոր պահը, երբ թագադրումից առաջ փեսան՝ «թագավորը», հագնում է իր արքայական զգեստները, և հարսանքավորները շարժվում են դեպի հարսի՝ «թագուհու» տուն, ապա լսում ենք գյուղի մեծերի հասցեին ուղղված ուրախ կատակները, որոնք ուղեկցվում են դափի և դիդլի հարվածներով:

Հայկական բարձրադիր հարթավայրն առևտրային ուղիների խաչմերուկ է, և տարբեր նվաճողների կողմից նվաճված հայկական քաղաքներում ու գյուղերում միշտ վառ է եղել դիմադրության ոգին: Չնայած զուտ մարտական երգերը շատ չեն, դրանք հիմնականում պայքարին կամ դիմադրությանն են նվիրված, օրինակ՝ «Մենք քաջ տոհմի» երգը (1)՝ «Մենք քաջ տոհմի զավակներն ենք, չենք վախի ... Մենք դեռ փոքրուց միշտ սիրել ենք քաջություն ... Ուրեմն՝ առաջ, զարկենք թմբուկ հաղթական ... Թող իմանան՝ մենք չենք դառնա խաղալիք ...»

Բանաստեղծները երգել են սերը հայրենիքի հանդեպ՝ հաճախ հայրենաբաղձության տխուր ելևեղներով լցված, որոնք հետագայում երգի են վերածվել, օրինակ՝ «Հայաստան» (14) երգը, որում Միրզա Վանանդեցին խնդում է իր «Հայաստան, երկիր դրախտավայրից» ներշնչանք ու հույս տալ իրեն և հիշատակում ազգի նահախորը. «քո շունչն էր, որ ուժ ու կորով տվեց Հայկին»:

Նույն բանաստեղծական թեման բոլորովին տարբեր հնչողություն է ստանում մեկ այլ ստեղծագործության մեջ, որը սկավառակի վրա ներկայացված է երկու միավորված երգով՝ «Ազատ Աստված և Տեր կեցո» (12): «Ազատ Աստվածն» ազատությանն է ծոնված, իսկ «Տեր կեցոն» Աստծո ողորմությունն է խնդրում իր հուսահատ ժողովրդի համար, քանզի «այսօր Արարատի սուրբ հողն օտարի ձեռքին է»:

Աքսորն ու գաղթը ողբերգություն են, և միջին դարերից սկսած այդ ողբը տեղ է գտել հայ ժողովրդի երգերում: Հաճախ ցավը տարբեր խորհրդանշանների օգնությամբ է արտահայտվում: Նման մի խորհրդանշան է կռունկը (2): «Կռունկ, ուստի՞ կուզաս ... Կռունկ, մեր աշխարհին խապրիկ մի չունի՞ս ... Թողել են ու եկել մըլքերս ու այգիս, Քանի որ ա՛խ կանեն, կու քաղվի հոգիս ...»: «Օհ, ինչ անուշ» երգում (5) հնչում են հայտնի բանաստեղծ Մկրտիչ Պեշկեթյանի բառերը: Այն լցված է «թռչնիկի քաղցր երգով» ու «ծաղկանց վըրա գուրգուրացող» «անուշ և զով հովիկով», որոնք միայն ցավ են պատճառում հեղինակին, քանի որ՝ «Բայց չես թռչնիկ իմ Հայրենյաց, Գընա՛ երգե՛ սըրտես ի բաց»:

Գեղջկական երաժշտությունը հիմնականում գյուղական շրջանների առօրյան է արտացոլում: Այն գովերգում է բնությունը և լի է խորհրդանշանակ լեզվով, օրինակ՝ «Սև-մուժ ամպերը» (17): Հեղինակը դիմում է լեռներին՝ նրանց պատմելով իր վշտի մասին՝ «Հով արեք» (16) և (17): Խորհրդանշական լեզվով հարուստ է նաև «Ալագյազը» (18): Բայց այլաբանական լեզուն

յուրօրինակ է, և գարնան գարթոնքը («Գարուն») մահվան պես դաժան կարող է լինել (8), «Գարուն ա, ծուն ա արել ... Իմ յարն ինձնից ա սառել ... Քամին փչում ա պաղ-պաղ, Լեղդ ու թոքս անում ա դաղ»:

Եթե անգամ երգն ուղղակիորեն դաշտի աշխատանքի ժամանակ չի երգվում, միևնույն է, այդ աշխարհն արտացոլված է նրանում. մաճկալը տուն չի վերադարձել, և կինն անհանգիստ սպասում է աշխատանքից հոգնած իր մաճկալին (6):

Սերը, որը երգերում հաճախ մեկամաղծության աղբյուր է (15), կարող է նաև ուրախ ու թեթև լինել, ինչպես «Ալ այլուխս» (10) երգում: Այն կարող է նաև պարի մախաբան լինել (4):

Գեղջկական և ժողովրդական երգերը մասնագիտական կատարում չեն պահանջում: Բայց հնուց թափառական բանաստեղծները՝ գուսանները, և թագավորական երաժիշտները էպիկական բալլադներ հորինող հին բարդերի ու բանաստեղծների դերն են խաղացել: Դարերից եկած այդ ավանդույթն այսօր էլ շարունակում է կարևոր դեր խաղալ Հայաստանում (11), որտեղ այն սերտորեն միահյուսված է աշուղների՝ հիմնականում սիրո մասին երգող ժողովրդական երգիչ-երգահանների մշակույթի հետ: Նրանցից ամենահայտնին՝ Սայաթ Նովան (3), մեծ համբավ է վայելել ողջ Կովկասում: Նա ապրել է 18-րդ դարում՝ վրաց թագավորի պալատում, և իր այդ իմաստուն ու ազնվական բարեկամին է նա հղում իր խոսքերը «Դուն էն գլխեն» (7) երգում՝ հպարտությամբ հայտարարելով, որ «Ամեն մարթ չի՝ կանա կարթա՝ իմ գիրը ուրիշ զըրեն է»: Սայաթ Նովան պաշտում էր քամանչան, որն ուղղահայաց դիրքով ազգրի վրա դրվող աղեղնավոր լարային երաժշտական գործիք է:

Երգահանները և «գրի առնողները»

Հինգերորդ դարում, երբ երկու մեծ կայսրություն՝ Պարսկաստանը և Բյուզանդիան, սպառնում էին հայերի ինքնությանը, հանճարեղ Մեսրոպ Մաշտոցը ստեղծեց հայոց գրերը, և չնայած բարդ քաղաքական իրավիճակին, որում գտնվում էր Հայաստանը, սկսվեց հայ մշակույթի ոսկե դարը՝ թույլ չտալով հայ ազգին ծուլվել ու կորչել: Ժամանակի մեծագույն գրական

ստեղծագործությունները հայերեն թարգմանվեցին ու սկսվեց հայ գրականության վերածնունդը:

Ցավոք սրտի հայ երաժշտությունն իր Մաշտոցը չունեցավ: Պատարագը, օրհներգերն ու շարականները բերանացի էին փոխանցվում սերնդից սերունդ, և միայն հոգևոր առաջնորդների կողմից հաստատված կանոններին կատարողի հավատարմությունն էր երաշխավորում դրանց անաղարտությունը: Հին խազագիր երգարաններում օգտագործվող խազերը ոչ թե նոտագրության համակարգ էին, այլ ավելի շուտ՝ կատարողին մեղեդին հիշեցնող օժանդակ նշաններ: Միայն վարպետի մոտ երկար ու տքնաջան աշխատանքից հետո էր, որ գուսանները կամ աշուղները՝ աշխարհիկ երաժշտության պրոֆեսիոնալ կատարողները, տիրապետում էին երաժշտական արվեստին՝ իրենց երգերում միավորելով ներշնչանքը բանաստեղծության մեղեդայնությունը կամ ռիթմը:

Տիգրան Չուխաջյանը (1) և (5), Գաբրիել Երանյանը (14) և նրանց անանուն ժամանակակիցները (12)

Այս ծայնապնակի առաջին ստեղծագործությունը գրված է հայ ժողովրդի պատմության մեջ պրոֆեսիոնալ երաժշտական կրթություն ստացած առաջին երգահանի կողմից:

Տիգրան Չուխաջյանը ծնվել է 1837 թ.՝ «Բոլսում» կամ «Պոլսում» (հայկական տեքստերում այսպես էր կոչվում Կոնստանդնուպոլիսը, որը հետագայում վերածվեց Ստամբուլի)՝ հարուստ արհեստավորի ընտանիքում: Երաժշտության առաջին դասերն առել է Գաբրիել Երանյանից: 1861-ից մինչև 1864 թթ. ուսանել է Միլանի կոնսերվատորիայում, որը խոր հետք է թողել նրա ողջ հետագա ստեղծագործական կյանքի վրա. նա ստեղծել է առաջին հայկական օպերաները (այդ թվում՝ մի օպերա-կատակերգություն): Նրա որոշ ստեղծագործություններ բեմադրվել են իր կենդանության օրոք (դա բավականին դժվար իրագործելի խնդիր էր Կոնստանդինապոլսի նման մի քաղաքում, որն այդ օրերին ո'չ սիմֆոնիկ նվագախումբ ուներ, և ո'չ էլ օպերայի պրոֆեսիոնալ երգիչներ) և մեծ հաջողություն ունեցել: Սակայն նրան չհաջողվեց համոզել իր ղեկավարությանը և «Բոլսում», Փարիզում կամ Ջնյուռնիայում բեմադրել իր օպերաներից մեկը՝ «Արշակ Երկրորդը», որը միայն 1945 թվականին բեմադրվեց Երևանում...

Զուխաջյանը մահացել է աղքատության մեջ՝ 1898 թվականին:

Զուխաջյանի ստեղծագործությունները հարկավոր է դիտել **19-րդ դարում հայ մշակույթի ապրած անմախաղեպ վերելքի** լույսի տակ: Լինելով այդ օրերին տարբեր կայսրությունների միջև ծավալված կատաղի պայքարի ակամատեսը՝ նա պայքարում էր նոր ազգային ինքնության հաստատման համար: Այդ լույսի տակ դժվար չէ գուշակելը, թե ինչու էր «Մենք քաջ տոհմի» երգն այդպիսի ժողովրդականություն վայելում...

Եվրոպական համալսարաններում ուսում առած մտավորականները Կոնստանդնուպոլսում և Թբիլիսիում իրենց ազգային արմատներից էին քաղում ներշնչանքը և հարստացնում այն իրենց ստեղծագործական հանճարով:

Հեղինակավոր գրական հրատարակությունների կողքին, որոնցում տպագրվում էին ռոմանտիկ, իրապաշտ, իսկ ավելի ուշ՝ խորհրդապաշտ բանաստեղծների ստեղծագործությունները, այդ տարիներին հայտնվեցին նաև մի շարք երաժշտական հանդեսներ: «Քնար հայկականը» հիմնվեց 1861 թ՝ Գաբրիել Երանյանի կողմից, որի գործը 1862 թվականից շարունակեց իր աշակերտը՝ Տիգրան Զուխաջյանը: Ժողովրդին լուսավորելու իրենց առաքելությամբ խանդավառված՝ նրանք երկուսն էլ Արևմտյան մոտագրությամբ գրի առան հայկական մեղեդիները և երգի վերածեցին հայ ժամանակակից բանաստեղծների ստեղծագործությունները:

Նրանց օրինակին հետևեցին նաև այլ՝ անհայտ երաժիշտներ՝ «Ազատ Աստվածն և Տեր կեցո» երգերում (12) անմահացնելով Մ. Թադիադյանի և Մ. Նալբանդյանի բանաստեղծությունները, որոնք այսօր յուրաքանչյուր հայի շուրթերին են...

Գաբրիել Երանյան, (1827-1862 թթ.): Զուխաջյանի առաջին ուսուցիչը կարճ կյանք ունեցավ և մեծ ժառանգություն չթողեց սերունդներին: Նա դասավանդում էր և դասախոսություններ կազմակերպում, հիմնեց երկու երաժշտական հանդես, և առաջին երգահաններից մեկն էր, որը կապ հաստատեց իր ժողովրդի երաժշտական ժառանգության և Արևելյան մշակույթի միջև:

Նրա մի շարք երգեր մշակվեցին և կատարվեցին երգչախմբերի կողմից, որոնք դարավերջին

հայտնվել էին բոլոր այն քաղաքներում ու ավաններում, որտեղ հայեր էին բնակվում: Հայրենիքին նվիրված օրհներգի՝ «Հայաստանի» (14) զգացմունքային լիցքը փոխանցվել է սերունդներին...

Սայաթ Նովան (1712-1795 թթ.) Կովկասի ամենախորհրդանշական և ամենասիրված աշուղն է: Նա ծնվել է Լոռու գավառում: Իր իսկ գրավոր վկայության համաձայն՝ նրա մայրը Սանահինից է եղել, իսկ հայրը՝ Սիրիայից Սանահինի հռչակավոր վանքն այցելած ուխտավոր: Մանուկ հասակում ջուլհակություն է սովորել, բայց շուտով հրաժարվել է արհեստավոր դառնալու մտքից ու կատարելագործվել աշուղական արվեստի մեջ բազմազգ Թբիլիսիում, որտեղ սովորել է մի քանի լեզու և ծանոթացել տարբեր բանաստեղծական ավանդույթների:

Սայաթ Նովան երգել է վրաց թագավոր Հերակլ II-ի պալատում, որը 1756 թ. նրան խորհրդավոր հանգամանքներում, որն Օվիդիոսի և Օգոստոսի բաժանման պատճառն էր դարձել, աքսորել է Կասպից ծով (7): Սայաթ Նովայի ստեղծագործությունները, որոնք տիպիկ Արևելյան քնարերգություն են, սիրո մասին են: Նա խիստ յուրօրինակ, այլաբանություններով հարուստ բանաստեղծական լեզու ունի՝ երբեմն կոնկրետ, իսկ երբեմն՝ վերացական ու խորհրդանշական:

Կոմիտաս (1869-1935 թթ.)

Ջարմանալի չէ, որ այս սկավառակի վրա այդքան մեծ տեղ է հատկացված Կոմիտասի ստեղծագործություններին՝ (8), (9), (10), (16) և (18), քանի որ հայ երաժշտությունը շատ բանով է նրան պարտական:

Կոմիտասն ուսում է առել Էջմիածնում՝ Ամենայն Հայոց Կաթողիկոսի նստավայրում, որից հետո երաժշտություն է դասավանդել սեմինարի ուսանողներին, իսկ 1895 թ. օծվել վարդապետի հոգևոր աստիճանով: 1896-ից մինչև 1899 թթ. նա Բեռլինում կատարելագործել է իր երաժշտական արվեստը՝ խստորեն հետևելով իր առջև դրած նպատակին՝ իր ժողովրդի երաժշտության համար, որը նա պաշտում էր, արժանի տեղ ապահովել համաշխարհային երաժշտության զանախանում: Կոմիտասը շրջել է գյուղերով, ժողովրդական երգեր հավաքել ու գրի առել, ապա դրանք դասակարգել, վերլուծել, համեմատել ու հրապարակել երաժշտական հանդեսներում, ինչպես նաև դրանց նվիրված դասախոսություններ կարդացել Թբիլիսիում, Բեռլինում, Փարիզում ու ժնևում:

1910 թ. Կոմիտասը հաստատվում է Կոնստանդնուպոլսում, որտեղ գործում մասնակցություն է ունենում քաղաքի հարուստ մշակութային կյանքին և բարեկամական կապեր հաստատում գրողների և այլ մտավորականների հետ: Նրանց հետ միասին էլ 1915 թ. նա տեղահանվում է: Կոմիտասը խուսափում է իր եղբայրակիցների դաժան ճակատագրից միայն այն բանի շնորհիվ, որ դիվանագետները պահանջում են նրա վերադարձը, բայց նրա աշխատանքը կիսատ է մնում: Նա փոխադրվում է Փարիզ, որտեղ պատերազմից հետո հիվանդանոցում է տեղավորվում, բայց իր ժողովրդի տառապանքների պատճառով խաթարված նրա հոգեկան առողջությունն այդպես էլ չի վերականգնվում:

ԼԻՋ ՆԱԶԱՐՅԱՆ

Թարգմանությունը Հենրիկ Պիպոյանի



Carte d'Arménie.
Peinture c.1575/84
de Stefano Buonsignori
(Mort en 1589)
et Ignazio Danti (1536-1586).
Extrait d'une série de 53
cartes de Mers et Territoires.
Florence, Palazzo Vecchio,
Guardaroba.
© Album / akg-images /
Rabatti - Domingie

«Իսկ ո՞վ է այսօր հիշում հայերի բնաջնջումը» Հայոց ցեղասպանությունը՝ չլուծված հարց

*Սիրո հակառակն ատելությունը չէ, այլ անտարբերությունը:
Գեղեցկության հակառակը տգեղությունը չէ, այլ անտարբերությունը:
Հավատքի հակառակը հերժվածողությունը չէ, այլ անտարբերությունը:
Եվ կյանքի հակառակը մահը չէ, այլ անտարբերությունը:*

Էլի փզել

Հայերի համար, թե՛ հայրենիքում, թե՛ սփյուռքում, ապրիլի 24-ը սգո օր է՝ Օսմանյան Կայսրության պարագլուխների կողմից 1915 թ. կազմակերպված ցեղասպանության զոհերի հիշատակի օր՝ մինչ օրս մորմոքում մի ցավ, ազգային ողբերգություն, որը բավարար չափով ճանաչման չի արժանացել միջազգային հանրության կողմից: Քչերն են ծանոթ հայ ժողովրդի կանոնավոր բնաջնջման այդ հանցագործ փորձի մասին պաշտոնական տվյալներին և սահմնկեցուցիչ վայրագությունների մանրամասներին՝ մոտ 1 500 000 զոհ, 870 000 հայերի զանգվածային տեղահանում, կողոպուտ ու բռնի կրոնափոխություն, հայկական տարածքների ամայացում... Այդ ամենի արդյունքում ընդամենը մի քանի տարում Օսմանյան Կայսրությունում բնակվող հայերի երկու երրորդը բնաջնջվեց:

Ժամանակակից Թուրքիայի Հանրապետությունը չի հերքում կոտորածների փաստը, բայց իրեն պատասխանատու չի համարում այդ իրադարձությունների համար և չի ընդունում *ցեղասպանություն* եզրը: Այն նախորդ վարչակարգին՝ սուլթանությանն է վերագրում վայրագությունները՝ արդարացնելով դրանք Առաջին աշխարհամարտի ժամանակ Ռուսաստանի

հետ վարվող պատերազմի թելադրած անհրաժեշտությամբ: Թուրքիայի իշխանությունները վախենում էին, որ հայերը՝ լինելով քրիստոնյա, ինչպես իրենց Ռուս թշնամիները, կմիանան նվաճողների հետ ու իրենց թիկունքում մոր ճակատ կբացեն: Իրականությունն այն է, որ իսկապես՝ հայ ժողովուրդը հիմնավոր պատճառներ ուներ ռուսների հետ դաշնակից դառնալու և թոթափելու սուլթանի ատելի լուծը. 1894 և 1896 թթ. սուլթան Աբդուլ Համիդ Բ-ն՝ իր կայսրության փլուզումը կանխելու, իր հեղինակությունն ու իշխանությունն ամրապնդելու գուր փորձեր կատարելով՝ կրոնական անհանդուրժողություն ու թշնամանք սերմանեց ոչ-թուրք համայնքներում: Հայերը, որոնք հանդես էին գալիս Օսմանյան կայսրության վարչակարգի արդիականացման օգտին և պայքարում իրենց ազգային ինքնության ճանաչման համար, դաժանորեն պատվեցին: Քուրդ լեռնաբնակների ձեռքերով սուլթանն ավելի քան 200 000 հայ բնաջնջեց: Մեկ միլիոն հայ զրկվեց իր ունեցվածքից, և շատերը բռնի կերպով կրոնափոխվեցին: Վանա լճի շրջանը՝ պատմական Հայաստանի կենտրոնը, ամայացվեց. եկեղեցիները հողին հավասարեցվեցին կամ վերածվեցին մզկիթների, և ավելի քան 350 գյուղ ջնջվեց երկրի երեսից: Միջազգային հանրությունը դատապարտեց այդ վայրագությունները, և Աբդուլ Համիդ Բ-ն, որին չհաջողվեց կաշառել եվրոպական զանգվածային լրատվամիջոցներին, ստացավ «մեծ մարդասպան», ապա՝ «արյունոտ սուլթան» մականունը:

Տասնիններորդ դարի վերջին կատարված այս դեպքերը նախաբանն էին ավելի ուշ տեղի ունեցած մեծ ջարդի, երբ թուրքական բանակի՝ երիտասարդ թուրքերի շարժման մասնակից գերազգայնական սպաները՝ 1909 թ. պետական հեղաշրջում կատարելուց և Աբդուլ Համիդ Բ-ին գահընկեց անելուց հետո, սկսեցին տարածել իրենց սեփական գաղափարախոսությունը՝ թուրանականությունը, որի նպատակն էր բոլոր թուրքախոս ցեղերը միավորելով՝ Էգեյան ծովից մինչև Կենտրոնական Ասիայի տափաստանները և Հիմաստան ձգվող մեծ ասիական տերություն հիմնել: Քաջ գիտակցելով որ Օսմանյան Կայսրությունը դանդաղորեն, բայց անխուսափելիորեն դեպի կործանում է գնում, երիտթուրքերը փորձում էին երկրի քաղաքական զարգացման իրենց ուղին պարտադրել, որը նախատեսում էր առնվազն Անատոլիայի շրջանը միատարր թուրքաբնակ շրջանի վերածել, և բնականաբար՝ հայերն առաջինն էին, որ պիտի բնաջնջվեին. 1909 թ. ապրիլի 14-ից մինչև 27-ը Ադանայի հարավային շրջանում, որը Փոքր Հայքի կամ Կիլիկիայի հայկական

թագավորությունն էր եղել, 15 000-ից 30 000 հայ բարբարոսաբար կոտորվեց. արյան բաղնիքի վերածվեցին նաև այլ քաղաքներ, օրինակ՝ Սիրիայի Հալեպ քաղաքը: Այս դեպքերը պատմության մեջ մտան որպես «Կիլիկիայի ջարդեր»:

Ենթարկվելով թուրքական իշխանությունների կողմից անդադար սպառնալիքների և բռնության, գտնվելով թուրքական և ռուսական բանակների միջև Առաջին համաշխարհային պատերազմի ժամանակ վարվող մարտական գործողությունների կիզակետում, 1915 թ. ապրիլի 7-ին Թուրքիայի արևելքում գտնվող Վանի շրջանի հայազգի բնակչությունն ապստամբեց և անկախ հայկական կառավարություն հայտարարեց: Երիտթուրքերը, և հատկապես՝ սուլթանի Մեծ Վեզիր Թալեթ Փաշան, այդ առիթն օգտագործելով՝ համատարած պատժամիջոցներ կիրառեցին հայ բնակչության դեմ, որը սկսվեց 1915 թ. ապրիլի 24-ին՝ Ստամբուլում, 600-ից 800 հայ մտավորականների ու հայ համայնքի առաջնորդների ձերբակալության ու մահապատժի հրամանով. այդ օրը պատմության մեջ մտավ «Կարմիր կիրակի» անվամբ: Ցեղասպանությունը սկսվել էր. թուրքական բանակում ծառայող հայ զինվորները մեղադրվեցին կայսրությանը դավաճանելու մեջ, ձերբակալվեցին ու սպանվեցին (այն դեպքում, երբ իրականում դասալիք թուրքերի թիվը շատ ավելի մեծ էր), հայազգի բոլոր պետական պաշտոնյաներն ազատվեցին աշխատանքից, իսկ Թուրքիայի յոթ արևելյան շրջանների հայ բնակչությունը տեղահանվեց՝ պատերազմական գործողությունների թատերաբեմից բնակչությանը դեպի թիկունք փոխադրելու պատրվակով: Իշխանությունները սպառնում էին դատի տալ կամ աշխատանքից ազատել բոլոր այն պաշտոնյաներին, ովքեր հրաժարվում էին կատարել տեղահանման կամ մահապատժի հրամանները: 1915 թ. մայիսի 29-ի «Օրենքը ժամանակավոր տեղահանման մասին» սահմանեց հայ բնակչության տեղահանման և սեփականազրկման պայմանները. 20-ից 45 տարեկան բոլոր տղամարդիկ, ովքեր կարող էին զինված դիմադրություն ցույց տալ և նեցուկ լինել ռուսական բանակին, հարկադիր աշխատանքների դատապարտվեցին, և նրանց մեծ մասը սպանվեց ճանապարհին: Բնակչության տեղահանումը տեղի էր ունենում սարսափելի, անմարդկային պայմաններում. կանայք ու երեխաները ոտքով ճանապարհ էին ընկնում՝ առանց սննդի ու ջրի՝ այսպես կոչված «մահվան երթերով», կամ փակվում էին անասունների համար նախատեսված վազոններում ու երկաթուղով պատմական Հայաստանի տարածքից դուրս փոխադրվում: Այդ

իրադարձությունների մասին փաստաթղթերն ու ականատեսների վկայությունները լի են անասելի վայրագությունների նկարագրություններով՝ զանգվածային իրկիզումներ, խմբերով նավերի վրա բեռնվող մարդիկ, որոնք հետագայում խորտակվում էին Սև ծովում, տիֆով ու թմրադեղերով թունավորված երեխաներ, թունավոր գազի կիրառություն... Շատ երիտասարդ կանայք բռնաբարվում էին, ստրկության վաճառվում, ապա բռնի կերպով կրոնափոխ արվում: Վերջին տարիներին Թուրքիայում տարօրինակ խառնաշփոթ է առաջացել. շատ թուրքեր զարմանքով հայտնաբերում են, որ իրենք այդ տարիներին կրոնափոխ արված հայ քրիստոնյա կանանց թոռներ են:

Համակենտրոնացման ճամբարները, որոնցում պահվում էին թուլացած, հյուծված տեղահանված հայերը, գտնվում էին դեպի հարավ տանող երկու գծի վրա. դրանցից մեկն անցնում էր սիրիական Հալեպ քաղաքով, Լիբանանով ու Պաղեստինով, որտեղ արդեն հայկական համայնքներ կային, և որոնցում որոշ տեղահանվածների հաջողվեց պահպանել կյանքը, իսկ մյուսը ձգվում էր Եփրատ գետի ափերով՝ Միջագետքի անապատով, ապա դեպի Բաղդադ տանող երկաթգծի երկայնքով. այս գծի վրա՝ սիրիական Դեր Էզ-Ձոր քաղաքում, բազմաթիվ համակենտրոնացման ճամբարներ կամ ավելի շուտ՝ «մահվան ծուղակներ» կային, որոնցում տեղահանվածների ընդամենը 10%-ն էր գոյատևում: Այդ օրերին Օսմանյան Կայսրությունում բնակվող 2 500 000 հայերից մոտ 1 500 000-ը բնաջնջվեց, իսկ մյուսները մազապուրծ փախուստ տալով տարածվեցին աշխարհով մեկ և կազմեցին հայոց սփյուռքը:

Չնայած միջազգային լրատվամիջոցները լուսաբանում էին այս դեպքերը, պատերազմից ծվատված Եվրոպան ի վիճակի չէր լուրջ ուշադրություն դարձնելու հայկական հարցին: Այնուամենայնիվ, 1919 թ., տեղի տալով եվրոպական պետությունների մեղադրանքներին, սուլթան Մեհմեդ 2-ն ստիպված էր ռազմական դատարան հանձնել հայերի ֆիզիկական բնաջնջման համար պատասխանատուներին, այդ թվում՝ նախկին Մեծ Վեզիր Թալեթ Փաշային, նախկին ռազմական նախարար Իսմայիլ Էնվերին և ռազմածովային ուժերի նախկին նախարար Ահմեդ Ջեմալ փաշային: Դատավարությունը տեղի ունեցավ մեղադրյալների բացակայությամբ, քանի որ Առաջին աշխարհամարտից հետո նրանք փախուստ էին տվել Կայսրությունից, և նրանք մահվան

դատապարտվեցին: Հաղթանակած տերությունների և Օսմանյան Կայսրության նոր կառավարության միջև կնքված Սևրի դաշնագրի պահանջների համաձայն՝ կոտորածների հեղինակները պետք է արտահանվեին ու դատվեին: Քննիչները կոտորածների կազմակերպիչների մեղքն ապացուցող փաստաթղթեր հավաքեցին Ստամբուլի, Լոնդոնի, Փարիզի ու Վաշինգտոնի արխիվներում, բայց միայն փոքր թվով թուրք պաշտոնյաներ ու քաղաքական գործիչներ փոխադրվեցին Մալթա ու ներկայվեցին երեք տարով: Ջարդերի հեղինակներին պատասխանատվության ենթարկելու այս և այլ փորձերն ի չիք դարձան, երբ Թուրքիայում ապստամբություն բարձրացավ ու վարչակարգը փոխվեց: Սուլթանության անկումից հետո իշխանության գլուխ եկավ Մուսթաֆա Քեմալ Աթաթուրքը (1922 թ.) և հիմնեց Թուրքիայի Հանրապետությունը (1923 թ.): Միջազգային դատարանը (1922 թ. լուծարված), որը Սևրի դաշնագրի պահանջների համաձայն՝ պետք է քններ և ավարտին հասցներ հարուցված գործերը, դադարեցրեց իր գործունեությունը, իսկ ձերբակալվածները Թուրքիա վերադարձվեցին՝ փոխանակվելով Քեմալ Աթաթուրքի կողմից գերևարված մի շարք բրիտանահպատակների հետ:

Սևրի դաշնագրով ստեղծված միջազգային դատարանի լուծարումը, որի հետևանքով հանցագործներն անպատիժ մնացին, Հայ հեղափոխական դաշնակցությանը մղեց իրականացնել «Նեմեսիս» (հին հունական վրեժխնդրության աստվածուհու անունով) գործողությունը: Նեմեսիսն ընդհատակյա կազմակերպություն էր, որի նպատակն էր սպանել հայոց ցեղասպանությունը կազմակերպող և իրականացնող թուրքերին՝ անկան նրանց գտնվելու վայրից: Ավելի քան երկու հարյուր անունից բաղկացած սև ցուցակ կազմելուց հետո՝ 1920-ից 1922 թթ. «Նեմեսիսի» անդամները ոչնչացրեցին երիտթուրքական շարժման ամդամ մի շարք քաղաքական գործիչների և պաշտոնյաների, ովքեր գործուն դեր էին խաղացել հայերի հալածանքների ու բնաջնջման հարցում: Ամենահայտնի դեպքը 1921 թ. մարտի 15-ին՝ Բեռլինի Հառլոտենբուրգ թաղամասում, օրը ցերեկով «սև ցուցակի թ. 1 հանցագործի»՝ նախկին Մեծ Վեզիր Թալեաթ փաշայի սպանությունն էր ցեղասպանությունից փրկված Սողոմոն Թեհլերյանի կողմից, որն այժմ ազգային հերոս է համարվում: Գերմանական իշխանությունները դատեցին Թեհլերյանին սպանության համար, բայց ազատ արձակեցին՝ հաշվի առնելով նրա ապրած ողբերգությունը: Ահմեդ Ջեմալ փաշան՝ ռազմածովային ուժերի նախկին նախարարը, սպանվեց Թիֆլիսում՝ 1922 թ.: Սակայն, հայերի

կողմից իրականացված վրեժխնդրության այս առանձին գործողություններից բացի, համաշխարհային հանրությունն, ընդհանուր առմամբ, անտարբեր գտնվեց հայոց հարցի նկատմամբ: 1939 թ., հաշմանդամ գերմանացիներին ոչնչացնելու և Եվրոպայի հրեաների նկատմամբ վայրագ ու անողորմ ցեղասպանություն կազմակերպելու իր տխրահռչակ որոշումն ընդունելուց առաջ, Ադոլֆ Հիտլերն ասել է. — «Իսկ ո՞վ է այսօր հիշում հայերի բնաջնջումը»:

Բացի Հայաստանի Հանրապետությունից, որը հիմնվել է Անդրկովկասում, Խորհրդային Միության տարիներին՝ այժմ 3 500 000 բնակչությամբ և երևան մայրաքաղաքով, այսօր աշխարհով մեկ սփռված է նաև հայ սփյուռքը, որը ցեղասպանության ուղղակի հետևանքն է: Հայ ազգի անվանի ներկայացուցիչների թվում են երգիչներ Շառլ Ազնավուրը, Շերը, շախմատիստ Գարի Կապարովը, թենիսիստ Անդրե Աղասին, դերասան Ֆրանսուա Բեռլեանը, քաղաքական գործիչ Էդուարդ Բալադյուրը, Ֆորմուլա-1-ի վարորդ Ալան Պրոստը և բանաստեղծ ու ֆրանսիական դիմադրության անդամ Միսաք Մանուշյանը: Ռուսաստանը, Միացյալ Նահանգները, Ֆրանսիան, Իրանը, Ուկրաինան, Վրաստանը, Սիրան, Լիբանանը և Արգենտինան այն երկրներն են, որտեղ գտնվում են ամենամեծ հայկական համայնքները, և այդ երկրներում էր, որ 80-ականներին միջազգային հանրությունը կրկին սկսեց աստիճանաբար վերհիշել ցեղասպանության ողբերգական իրադարձությունները:

Եվրոպական երկրներից, Ֆրանսիայում է գտնվում կոտորածներից փախուստ տված հայերի ամենամեծ համայնքը՝ ներկայումս մոտ 500 000 հոգի: Եվ հենց Ֆրանսիայում էլ կատարվել են ցեղասպանության պաշտոնական ճանաչման առաջին քայլերը. 1987 թ. հունիսի 18-ին Եվրոխորհրդարանը, իսկ 2002 թվականից՝ Ֆրանսիան, օրենքով պաշտոնապես ճանաչել են հայոց ցեղասպանությունը: Բացի այդ, Ֆրանսիայում հայոց ցեղասպանության մերժումը պատժող օրենք ընդունելու մի շարք փորձեր են կատարվել. 2006 թ. Ֆրանսիայի ազգային ժողովն օրինագիծ ընդունեց, որը հինգ տարվա ազատազրկում և 45 000 եվրո տուգանք էր նախատեսում հայոց ցեղասպանությունը մերժելու համար: Սենատն արգելք դրեց օրինագծի վրա, բայց 2011 թ. նոր օրինագիծ առաջարկվեց, որի համաձայն ցեղասպանության մերժումը դատապարտվում էր մեկ տարվա բանտարկությամբ և 45 000 եվրո տուգանքով: Սակայն 2012 թ. փետրվարին

Սահմանադրական խորհուրդը որոշում ընդունեց, որ օրինագիծը հակասահմանադրական է: Ուրուզվալը, Կանադան, Ռուսաստանը, Վատիկանը, Շվեյցարիան, Արգենտինան, Չիլին, Վենեսուելան, մի շարք եվրոպական երկրներ (Կիպրոսը, Յունաստանը, Լիտվան, Լեհաստանը, Շվեդիան, Բելգիան, Ֆրանսիան, Իտալիան, Սլովակիան, Յուգոսլավիան) և ԱՄՆ 50 նահանգներից 43-ը նույնպես պաշտոնապես ճանաչել են հայոց ցեղասպանությունը: Սերբիան և Իսլանդիան պաշտոնական ճանաչման օրինագծեր են ընդունել իրենց խորհրդարաններում: Կանադայում հայոց ցեղասպանության ճանաչման գործընթացը սկսվեց 2001 թ.: Քվեբեկում: Իսպանիայում ցեղասպանությունը պաշտոնապես ճանաչվել է Բասկերի երկրի, Կատալոնիայի և Բալեարյան կղզիների, Բրազիլիայում՝ Սան Պաուլու և Սեարա Մահանգների, իսկ Մեծ Բրիտանիայում՝ Շոտլանդիայի, Ռեյսի և Յուկսիսային Իռլանդիայի խորհրդարանների կողմից՝ ի տարբերություն Ուեստմիստրի խորհրդարանի, որը թեև ընդունում է կոտորածների փաստը, բայց չի համարում, որ դրանք կարելի է ցեղասպանություն որակել՝ ցեղասպանության վերաբերյալ Միացյալ ազգերի կազմակերպության 1948 թ. կոնվենցիաով տրված սահմանումի համաձայն: Բայց չնայած դրան, 2000 թ. Միացյալ Թագավորության խորհրդարանի 185 անդամ միջնորդագիր է ստորագրել հայոց ցեղասպանությունը ճանաչելու համար:

2005 թ. հունիսի 15-ին Գերմանական Բունդեսթագը ճանաչեց 1915 թ. հայերի տեղահանության և ջարդերի փաստը և թուրքիայի կառավարությանը կոչ արեց ստանձնել «պատմական պատասխանատվությունը» տեղի ունեցածի համար, բայց հրաժարվեց կատարվածը *ցեղասպանություն* որակել, չնայած այն բանին, որ բազմաթիվ պատմաբաններ և աշխարհի շատ երկրներ դա հենց ցեղասպանություն են համարում: Իսրայելը նույնպես հրաժարվել է պաշտոնապես ճանաչել ցեղասպանությունը: Այս հարցին նվիրված առաջին ուղղակի և անկեղծ քննարկումը Քնեսետում տեղի է ունեցել 2011 թ., և հանձնաժողով է ստեղծվել, որը պետք է հանգամանորեն ուսումնասիրի այս հարցը՝ նախքան Քնեսետը որոշում կընդունի այն մասին, թե արդյոք դա կարելի է *ցեղասպանություն* կոչել: Երուսաղեմի հրեական համալսարանի աշխատակից Յեհուդա Բաուերի կարծիքով՝ հայոց ցեղասպանությունը «ամենամոտն է հրեական Յոլոթսոսին», չնայած նա նշում է նաև, որ երկուսի միջև բավականաչափ տարբերություններ կան, որպեսզի հայոց

ողբերգությունը ցեղասպանություն չհամարվի, այդ թվում՝ դրդապատճառները, որոնք կեղծ կրոնական բնույթ էին կրում հրեական Յոլոթսոսի դեպքում, իսկ հայերի դեպքում թուրքերն առաջնորդվել են զուտ քաղաքական ու տարածքային նկատառումներով և միայն թուրքիայում, այլ ոչ ողջ Օսմանյան Կայսրության տարածքում: Բացի այդ, Բաուերն այն կարծիքի է, որ հայերի այսպես կոչված ցեղասպանությունն իրականում սկսվել է, ոչ թե 1915 թվականին, այլ ավելի վաղ՝ դեռևս սուլթան Աբդուլ Համիդ Բ-ի օրոք տեղի ունեցած կոտորածներով և 1909 թ. Կիլիկիայի ջարդերով: Սակայն 2007 թ. «Էլի Կիզելը հանուն մարդկության» հիմնադրամը 53 նոբելյան մրցանակակիրների կողմից ստորագրված նամակ հրապարակեց, որում ցեղասպանությունն ուսումնասիրող գիտնականները 1915 թ. կոտորածները տիպիկ ցեղասպանություն են համարում: Փաստաթղթում նշվում է նաև, որ թուրքիայի կողմից ցեղասպանության ճանաչումը չպետք է «իրավական հիմքեր տա տարածքային պահանջների համար», և հետևաբար՝ չպետք է մտահոգի թուրքիայի Հանրապետությանն՝ այն առումով, որ կարող է հիմք հանդիսանալ ֆինանսական փոխհատուցման պահանջների և թուրքիայի ներկա սահմանների վերանայման համար:

Թուրքիայի համար հայոց հարցը դեռևս բաց վերք է, և երկրի կառավարությունը շարունակում է գիտական, դիվանագիտական, քաղաքական և իրավաբանական միջոցներով հերքել *ցեղասպանություն* եզրը՝ հայ ժողովրդի դեմ իրականացված ջարդերը նկարագրելիս: Հրապարակավ այս պատմական ողբերգության ճանաչումը հանցագործություն է համարվում և պատժվում՝ թուրքիայի քրեական օրենսգրքի 301-րդ հոդվածի համաձայն, որով արգելվում է «թուրքականության վիրավորանքը»: Մի շարք մտավորականներ, որոնք համարձակվել են բարձրաձայն դատապարտել անցյալում հայ բնակչության դեմ կատարված վայրագությունները, սպառնալիքների և մահափորձերի են ենթարկվել: Նման մի օրինակ վերջերս թուրք գրող, գրականության ոլորտում Նոբելյան մրցանակի դափնեկիր Օրհան Փամուկի դեմ կազմակերպված ատելության արշավն էր, որը ստիպված էր հեռանալ երկրից՝ 2005 թ. փետրվարին գերմանական «*Das Magazin*» շաբաթաթերթում տպագրված իր հայտարարությունների համար, որոնցում նա քննադատում էր թուրքիայի կառավարությանն այս հարցը լուրջան մատնելու համար: Այնուամենայնիվ, թուրքիայի վարչապետ Ռեջեփ Թայիփ Էրդողանը Հայաստանի

Հանրապետության իշխանություններին խոստացել է պաշտոնական հանձնաժողով ստեղծել, որը կուսումնասիրի ու վեր կհանի 1915 թ. կոտորածների մասին ճշմարտությունը: Դա անկասկած արվել է այն պատճառով, որ Եվրոպան, որպես Թուրքիայի Եվրամիության հնարավոր անդամակցության նախապայման, պահանջում է Թուրքիայից ճանաչել հայոց ցեղասպանությունը:

Բուն Թուրքիայում, չնայած այն բանին, որ խիստ դժվար է պատասխանատվություն ստանձնել հայոց ցեղասպանության նման ողբերգական ու անոթալի մի արարքի համար, 2008 թ. դեկտեմբերին թուրք մտավորականների մի խումբ նամակ գետեղեց համացանցում, որով ներողություն էր խնդրում կատարվածի համար: Ընդամենը մի քանի օրում «Մենք ներողամտություն ենք հայցում» վերնագրված նախաձեռնությունն ավելի քան 10 000 ստորագրություն հավաքեց և նույնիսկ արժանացավ հանրապետության նախագահի հավանությանը: Սակայն այս նախաձեռնության հակառակորդ մեկ այլ խումբ իր հերթին նամակ հրապարակեց, որն ավելի մեծ թվով ստորագրություններ հավաքեց և արժանացավ երկրի վարչապետի հավանությանը՝ Թուրքիայում այս հարցի վերաբերյալ լուրջ վեճերի պատճառ դառնալով: Երբ որևէ բանի մասին խոսում են, նշանակում է այն գոյություն ունի:

Երևանում ամեն տարի ապրիլի 24-ին՝ ամենագո Սրբազան Լեռնա մշտական հայացքի տակ, ծաղիկների սար է բարձրանում ցեղասպանության անմեղ զոհերի հիշատակին նվիրված հուշարձանի հավերժական կրակի շուրջ: Այս սկավառակի վրա ծայնագրված երաժշտությունը նույնպես նրանց հիշատակը հավերժացնելու համար է:

ՄԱՆՈՒԷԼ ՖՈՐԿԱՆՈ

Թարգմանությունը Յենրիկ Պիպոյանի

Գրականության ցանկ

Alexander, E., *A Crime of Vengeance*, London, iUniverse, 2000:

Balakian, P., *The Burning Tigris: The Armenian Genocide and America's Response*, New York, Harper Collins, 2003:

Bauer, Y., "The Place of the Holocaust in Contemporary History", in J. K. Roth and M. Berenbaum (eds.), *Holocaust: Religious & Philosophical Implications*, New York, Paragon House, 1989:

Carzou, J. M., *Arménie 1915. Un génocide exemplaire*, Paris, Flammarion, 1975:

Dadrian, V., *The History of the Armenian Genocide: Ethnic Conflict from the Balkans to Anatolia to the Caucasus*. Oxford, Berghahn Books, 1995:

Dndnyan, G. (Dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007:

Derogy, J., *Opération Némésis*, Paris, Fayard, 1986. (Reedited in the anthology *Fragments d'Arménie*, Paris, Omnibus, 2007, pp. 473-723. English version: *Resistance & Revenge*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1990.) :

Knvorkian, R., *The Armenian Genocide: A Complete History*, Londres, I. B. Tauris, 2011:

Khachikyan, A., *History of Armenia*, Erevnn, Edit Print, 2010:

Սվազյան Վ., *Հայոց ցեղասպանությունը և ժողովրդի պատմական հիշողությունը*, «Գիտություն» հրատարակչություն, 2004 թ.:

Taner, A., *A Shameful Act: The Armenian Genocide and the Question of Turkish Responsibility*, New York, Henry Holt & Co., 2007:

Ternon, Y., *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Paris, Seuil, 1977 (1996, 2nd ed.) :

Ternon, Y., *La cause arménienne*, Paris, Seuil, 1983:

Yeghiayan, V., *The Case of Soghomon Tehlirian*, Glendale, Center for Armenian Remembrance, 2006:

Հայաստան՝ հավերժ խաչներուկի վրա ժամանակագրություն

Առասպելական ժամանակներ

Աստվածաշնչի համաձայն (Ծննդոց 8:4)՝ ջրհեղեղից հետո Նոյան տապանն իջնում է Արարատ լեռան գագաթին: Նոյն ու իր երեք որդիները՝ Սեմը, Բամը և Հաբեթը, ափ են իջնում և բնակեցնում երկիրը:

Հայ պատմաբան Մովսես Խորենացին (410-490 թթ.) գրում է «*Հայոց պատմություն*» հանճարեղ եռահատոր աշխատությունը, որտեղ պատմում է հայոց նախահայր Հայկի առասպելը: Ըստ Խորենացու՝ հայկը Թորգոմի որդին է, որը Գոմերի որդին է, որը Հաբեթի որդին է, որը Նոյի որդին է: Խորենացու համաձայն՝ երբ բռնակալ Բելը (որը հայտնի է նաև Նիմրոդ անվամբ) իրեն աշխարհակալ է հռչակում, Հայկը հեռանում է Բաբելոնից և հաստատվում Արարատ լեռան ստորոտում: Այնտեղ, 300 հոգուց բաղկացած իր ցեղակիցների հետ, նա հիմնում է Հայկաշեն բնակավայրը: Բելը պահանջում է Հայկից ենթարկվել իրեն, բայց Հայկը մերժում է: Բելը մեծ բանակով հարձակվում է Հայկի վրա, բայց ճակատամարտի թեժ պահին Հայկը լարում է իր առասպելական աղեղն ու նետահարում Բելին: Շրջանը, որտեղ տեղի է ունենում հաղթական ճակատամարտը, նրա անունն է կրում՝ Հայաստան:

Այս հաղթանակի տարին համարվում է հայոց օրացույցի առաջին տարին: Միջնադարյան հայ պատմաբանների համաձայն՝ Հայկի հաղթական ճակատամարտը տեղի է ունեցել մ.թ.ա. 2292 թվականի օգոստոսի 11-ին:

Հնագույն ժամանակներ

Մ.թ.ա. XV դարի հիթիթական աղբյուրներում հիշատակվում է Հայասա երկիրը՝ Վան լճի մերձակայքում:

Հնարավոր է, որ արևմտյան Անատոլիայից ժամանած Արման կոչվող ցեղը նվաճել է «ծովի մարդկանց» (մ.թ.ա. XIII դար) և տարածվել շրջանում:

Ասորեստանի Թիզլաթ-Պալասար թագավորի (մ.թ.ա. 1114-1076 թթ.) սեպագիր արձանագրության մեջ գրված է «Նաիրի երկրի թագավորներին» պարտության մատնելու մասին:

Ասորեստանի սպառնալիքը ստիպում է Նաիրի երկրի թագավորներին միավորվել և Վան լճից դեպի արևելք ու արևմուտք ընկած տարածքների վրա ստեղծել Ուրարտու թագավորությունը (մ.թ.ա. IX – VI դարեր)՝ Տուշպա մայրաքաղաքով:

Մ.թ.ա. 782 թ. Արգիշտի I թագավորը հիմնում է Էրեբունի (Երևան) ամրոցը:

Մ.թ.ա. 714 թ. Ասորեստանի Սարգոն II կայսրը պատերազմ է սկսում Ուրարտուի թագավորության դեմ:

Մ.թ.ա. 585 թ., հյուսիսից սկյութական ցեղերի, իսկ հարավից՝ պարսիկների հարձակումների հետևանքով՝ Ուրարտուի թագավորությունը կործանվում է:

Հայերի թրակիա-փռուգիական ցեղերը վերջնականապես հաստատվում են Ուրարտուի տարածքում և ձուլվում տեղաբնակների հետ, բայց պահպանում են իրենց լեզուն:

Մ.թ.ա. 521-520 թթ. հայերն ապստամբում են իրենց երկիրը նվաճած պարսիկների դեմ: Դարեհ I-ը ճնշում է ապստամբությունը, ինչպես գրված է Բեհիստունի հայտնի եռալեզու տարբերությունում մեջ: Տեքստի աքաղերեն տարբերակում ասվում է «Ուրախտու թագավորության» մասին,

պարսկերեն տարբերակում՝ «Արմինիայի», իսկ էլամերեն տարբերակում «Խարմինիայի»:

Հույն աշխարհագրագետ և պատմաբան Հեկատեոս Միլեթացին (մ.թ.ա. 550-476 թթ.) նույնպես գրում է «Արմինյների» մասին:

Հնադար

Մ.թ.ա. 401-400 թթ., դեպի Սև Ծով նահանջելիս, Քսենոփոնի 10 000-անոց բանակն անցնում է Օրոնտեսի հայկական կուսակալության տարածքով:

Մ.թ.ա. 330 թ.՝ այն բանից հետո, երբ Ալեքսանդր Մեծը նվաճում է Պարսկաստանը, հայկական

տարածքների վրա մի շարք անկախ թագավորություններ են երևան գալիս: Տարածվում է հելենիստական մշակույթը:

Մ.թ.ա. 240 թ. հիմնվում է Օոփքի հայկական թագավորությունը:

Մ.թ.ա. 215 թ. Օոփքի թագավորությունը նվաճվում է Սելևկյան Կայսրության կողմից:

Մ.թ.ա. 189 թ. հայկական տարածքներն անկախություն են նվաճում Սելևկյան Կայսրությունից: Արտաշես I թագավորը ընդլայնում է երկրի սահմանները և հելենիստական հայկական թագավորություն է հիմնում՝ Արտաշատ մայրաքաղաքով:

Մ.թ.ա. 95-55 թթ.՝ Տիգրան Մեծի օրոք, Հայաստանը դառնում է տարածաշրջանի հզորագույն պետություններից մեկը: Հայաստանի սահմանները ձգվում են մինչև Կասպից և Միջերկրական ծովերը՝ ընդգրկելով Կիլիկիան, վերին Միջագետքը, հյուսիսարևելյան Իրանը, Սիրիան ու Լիբանանը: Տիգրան Մեծը հիմնում է պետության նոր մայրաքաղաքը՝ Տիգրանակերտը:

Մ.թ.ա. 69-68 թթ., Տիգրան մեծի աճող ազդեցությունից անհանգստացած, Հռոմը պատերազմ է սկսում նրա դեմ: Ջորավար Լուկուլլոսը նվաճում է Տիգրանակերտը և ստիպում Տիգրանին թողնել իր նվաճած տարածքների մեծ մասն ու դաշնակցել իր հետ՝ պարթևների դեմ:

Մ.թ.ա. 66 թ. տեղի է ունենում Պոմպեոսի արշավանքը:

Մ.թ.ա. 55-34 թթ. Արտավազդ II-ը՝ Տիգրանի որդին, Հռոմի հովանու տակ է գահ բարձրանում, բայց շատ չանցած գահընկեց է արվում և աքսորվում Եգիպտոս, որտեղ էլ սպանվում է:

Մ.թ.ա. 20 թ. Հայաստանը դառնում է Հռոմեական պրոտեկտորատ:

1-53 թթ. հայկական տարածքները բաժանվում են Հռոմի և Պարթևաստանի միջև:

64 թ.՝ Հռանդեայի պայմանագրով, Հայաստանի թագավոր է նշանակվում պարթևաց արքայատոհմի ներկայացուցիչը, բայց Հայաստանը Հռոմի դաշնակից է մնում:

66 թ. Ներոնը Հայաստանի թագավոր է օծում Տրդատ I-ին:

66-428 թթ. Հայաստանի գահին ընդհատումներով տիրում են Արշակունիները:

Քրիստոնեության ընդունումը

298 թ.՝ Նիսիիսի պայմանագրով, Հռոմը և Սասանյան Պարսկաստանը Տրդատ III-ին Հայաստանի թագավոր են ճանաչում:

301 թ., Գրիգոր Լուսավորչի ղեկավարությամբ՝ Հայաստանը քրիստոնեություն է ընդունում: Հայաստանը դառնում է պաշտոնապես քրիստոնեություն ընդունած առաջին պետությունը:

325 թ. մահանում է սուրբ Գրիգոր Լուսավորիչը՝ հայ եկեղեցու հիմնադիրը: Հայ եկեղեցին կոչվում է «առաքելական», քանի որ համարվում է, որ քրիստոնեությունը Հայաստանում տարածվել է Քրիստոսի աշակերտներ Թադեոս և Բարդուղիմեոս առաքյալների կողմից:

365 թ.՝ Ներսես Ա. Մեծ կաթողիկոսի օրոք, հռչակվում է հայ եկեղեցու անկախությունը Կեսարիայի եկեղեցուց:

387 թ. Հայաստանը բաժանվում է Հռոմի և Պարսկաստանի միջև:

406 թ. Մեսրոպ Մաշտոցը ստեղծում է հայոց այբուբենը:

428 թ. Պարսկահայաստանը դառնում է կուսակալություն. սկսվում է մարգպանների դարաշրջանը: Հայերին բռնի կերպով կրոնափոխ անելու և կրակապաշտ դարձնելու փորձեր են կատարվում:

450-484 թթ. Վարդան և Վահան Մամիկոնյանների գլխավորությամբ հայերը դիմադրում և պայքարում են պարսկական լծի և կրոնական բռնությունների դեմ:

451 թ. պատմաբան Ագաթանգեղոսն իր «*Պատմություն Հայոց*» կամ «*Վարք և պատմութիւն սրբոյն Գրիգորիի*» գրքում շարադրում է հայ եկեղեցու պաշտոնական գաղափարախոսությունը:

480-490 թթ. Մովսես Խորենացին՝ «հայոց պատմահայրը», կամ «հայ Հերոդոտոսը» գրում է իր «*Հայոց պատմությունը*»:

591 թ. Հայաստանը կրկին բաժանվում է Պարսկաստանի և Բյուզանդական Կայսրության միջև:

Նվաճումները՝ արաբների, բյուզանդացիների, սելջուկների, մամլուկների, մոնղոլների կողմից

641 թ. արաբները ներխուժում են Հայաստան: Նրանք գրավում են Հայաստանի մայրաքաղաք Դվինը:

649 թ. արաբական նվաճման հետևանքով կապը Բյուզանդական Կայսրության հետ թուլանում է և հայ եկեղեցու աստվածաբանական դրույթները հեռանում են Կոնստանդնուպոլսի եկեղեցու պաշտոնական դրույթներից:

652 թ. հայ արաբական պայմանագիր է կնքվում Թեոդորոս Ռշտունու և արաբների խալիֆ Մուավիայի միջև, որը մինչև VIII դարը որոշ չափով անկախություն է ապահովում Հայաստանի համար:

703 թ. ապստամբություն է տեղի ունենում արաբական լծի դեմ:

855 թ. խալիֆաթը հայաստանի նահանգապետ է նշանակում Աշոտ Բագրատունուն:

885 թ. Աշոտ Բագրատունին թագադրվում է Հայաստանի թագավոր: Սկսվում է Բագրատունիների արքայատոհմի թագավորությունը, որը շարունակվում է մինչև 1045 թ.:

962 թ. Աշոտ III-ը Հայաստանի մայրաքաղաք է դարձնում Անին՝ «Հազար ու մի եկեղեցիների քաղաքը»:

1002 թ. բանաստեղծ, աստվածաբան և փիլիսոփա Գրիգոր Նարեկացին գրում է իր «*Մատյան ողբերգությանը*»:

1045 թ. Բյուզանդական Կայսրությունը նվաճում է Անին և իրեն կցում Հայաստանը:

1064 թ. թուրք սելջուկները բյուզանդացիների ձեռքից նվաճում են Անին:

1071 թ. տեղի է ունենում Մանազկերտի ճակատամարտը: Սելջուկները պարտության են մատնում բյուզանդացիներին, և նրանց կայսրությունը տարածվում է Կենտրոնական Ասիայից մինչև Բոսֆոր՝ ներառելով Հայաստանը:

1081-1375 թթ. որոշ շրջաններում գոյատևում են կիսաանկախ հայկական իշխանություններ, օրինակ՝ Կիլիկիայի թագավորությունը, որը հայտնի է Փոքր Հայք անվամբ:

1179 թ. Հռոմկլայի ժողովում հունական և հայկական եկեղեցիները միավորելու փորձ է կատարվում: Տարսոնի եպիսկոպոսն է մեծ գրող և թարգմանիչ Ներսես Լամբրոնացին:

1185-1240 թթ. Վրաստանի անկախ թագավորության հովանու տակ Արևելյան Հայաստանում Ջաքարյան իշխաններն ապստամբում են սելջուկների դեմ:

1198 թ. Կիլիկյան Հայաստանի թագավոր է օծվում Լևոն II-ը՝ «Մեծագույնը»: Նա աջակցություն է ցույց տալիս երրորդ խաչակրաց արշավանքին մասնակցող եվրոպացի ասպետներին:

1237 թ. սկսվում է մոնղոլների արշավանքը:

1245 թ. դաշինք է կնքվում Կիլիկիայի և մոնղոլ նվաճողների միջև: Հեթում I-ը գնում է Կարակորում:

1271 թ. Մարկո Պոլոն ճանապարհորդում է Փոքր և Մեծ Հայքում:

XIV-րդ դարում՝ մոնղոլական տիրապետությունից հետո, Հայաստանը Լենգ Թեմուրի դատաստանին է հանձնվում:

1375 թ. Եգիպտոսի մամլուկները նվաճում են Կիլիկիայի թագավորությունը:

1441 թ. հայ եկեղեցու նստավայրը Կիլիկիայից Էջմիածին է տեղափոխվում:

Օսմանյան Կայսրությունից մինչև Պարսկաստան և Ռուսաստան

1453 թ.՝ տեղի է ունենում Կոնստանդնուպոլսի անկումը: Ստեղծվում է Օսմանյան Կայսրությունը:

XV դարում Օսմանյան Կայսրությունն իշխում է Անդրկովկասում և խափանում իրենց սահմաններն ընդարձակելու պարսկական Սեֆյան արքայատոհմի ձգտումները:

1512 թ. Հակոբ Մեղապարտը Վենետիկում հրատարակում է առաջին հայերեն տպագիր գիրքը՝ «*Ուրբաթագիրքը*», որն աղոթքների, առասպելների, բժշկությունների և պատմական գրքերից կատարված քաղվածքների հավաքածո էր:

1555 թ. կնքվում է Ամասիայի պայմանագիրը. հայաստանը բաժանվում է Օսմանյան Կայսրության և Սեֆյան Պարսկաստանի միջև:

1604-1605 թթ. Շահ Աբասը 50 000 հայերի տեղահանում և ուղարկում է Իսֆահան, որտեղ սկսում է ծաղկել առևտուրը:

1636 թ. Իսֆահանում լույս է տեսնում առաջին հայերեն տպագիր լրագիրը:

1639 թ. Հայաստանը կրկին բաժանվում է Թուրքիայի և Պարսկաստանի միջև:

1666 թ. Ամստերդամում լույս է տեսնում առաջին հայկական տպագիր Աստվածաշունչը:

1678 թ. հայոց կաթողիկոսը պատվիրակություն է ուղարկում Ֆրանսկայի Լյուդովիկոս XIV թագավորի մոտ:

1717 թ. Վենետիկի Սուրբ Ղազարոս կղզում հիմնվում է Մխիթարյան միաբանությունը:

1722-1728 թթ. Դավիթ Բեկի գլխավորությամբ ապստամբություն է բարձրանում պարսկական լծի դեմ:

1771 թ. Էջմիածնում հիմնվում է Հայաստանում առաջին հրատարակչությունը:

1773 թ. լույս է տեսնում «*Որոգայք փառաքը*»՝ անկախ Հայաստանի առաջին սահմանադրության նախագիծը:

1794 թ. Մադրասում (Հնդկաստան) սկսում է լույս տեսնել *«Ազդարարը»*՝ առաջին հայկական օրաթերթը:
 1804-1828 թթ. տեղի են ունենում ռուս-պարսկական պատերազմները: Ռուսաստանը գրավում է Պարսկահայաստանը:
 1828-1840 թ. Ռուսական Կայսրության ներսում ստեղծվում է հայկական գավառ («օբլաստ»):
 1828-1829 թթ. տեղի է ունենում առաջին ռուս-թուրքական պատերազմը՝ հայկական տարածքների շուրջ:
 1841 թ. Խաչատուր Աբովյանը՝ հայ ժամանակակից գրականության հիմնադիրը, գրում է *«Վերք Հայաստանին»*:
 1863 թ. Օսմանյան կայսրության մեջ ապրող հայերն իրենց «ազգային սահմանադրությունն» են ընդունում:
 1877-1878 թթ. տեղի է ունենում երկրորդ ռուս-թուրքական պատերազմը: Ռուսները գրավում են Ղարսի նահանգը:
 1885 թ. Վանում հիմնվում է Արմենական քաղաքական կուսակցությունը:
 1887-1890 թթ. հիմնվում են հայ հեղափոխական քաղաքական կուսակցությունները՝ սոցիալիստ հնչակյան և դաշնակցական (Հայ հեղափոխական դաշնակցություն) կուսակցությունները: Թուրքիայի դեմ ձեռնարկված ահաբեկչական գործողություններին սուլթան Աբդուլ Համիդը դաժան հակազդեցություն է ցույց տալիս:
 1895-1896 թթ. տեղի են ունենում հայերի համիդյան ջարդերը:
 1909 թ. հայերը ողջունում են երիտթուրքերի կողմից կազմակերպված պետական հեղաշրջումը, որը գահընկեց է անում Սուլթան Աբդուլ Համիդին: Սակայն հայերի հալածանքները շարունակվում են:
 1909 թ. Կիլիկիայում տեղի են ունենում Ադանայի կոտորածները. էրեսունից հիսուն հազար հայ է սպանվում:
 1914 թ. սկսվում է Առաջին աշխարհամարտը: Հայաստանը կռվախնձոր է դառնում Ռուսաստանի և Թուրքիայի միջև: Թուրքերի կրած պարտությունները թուրքերին ատելությամբ են լցնում հայերի դեմ. նրանք համարում են, որ հայերը ռուսների հետ դաշինքի մեջ են մտել:
 1915 թ. ապրիլի 24-ը պաշտոնապես համարվում է Սուլթան Մեհմեդ V-ի իշխանության օրոք

երիտթուրքերի կողմից կազմակերպված հայոց ցեղասպանության սկիզբը:
 1917 թ. բոլշևիկյան հեղափոխություն է տեղի ունենում Ռուսաստանում: Օսմանյան զորքերը շարժվում են առաջ՝ դեպի Կովկաս:
 1918 թ. կնքվում է Բրեստ-Լիտովսկի պայմանագիրը. բոլշևիկները տարածքը թուրքերին են զիջում:
 1918 թ. հայերը մերժում են պայմանագիրը: Տեղի են ունենում Սարդարապատի, Բաշ-Ապարանի և Ղարաքիլիսայի ճակատամարտերը: Մայիսի 28-ին Հայաստանն անկախություն է հռչակում:
 Ստեղծվում է առաջին հանրապետությունը՝ Երևան մայրաքաղաքով:
 1919 թ. ազատ ընտրություններ են տեղի ունենում և կանայք ծայրի իրավունք են ստանում:
 1919 թ. տեղի է ունենում Փարիզի խաղաղության վեհաժողովը: Հայերը ձգտում են «միավորյալ Հայաստան» ստեղծել՝ միավորելով հին հայկական տարածքները՝ Միջերկրական ծովից մինչև Կովկաս:
 1920 թ. կնքվում է Սևրի պայմանագիրը: Հողային հարցը հայերի համար մասամբ լուծվում է և նախատեսվում է ապագայում Հայաստանին կցել նաև այլ տարածքներ, որոնք այժմ արևմտյան Թուրքայում են:
 1920 թ. Մուսթաֆա Քեմալ Աթաթուրքը հրաժարվում է կատարել Սևրի պայմանագրի պայմանները: Սկսվում է առաջին հայ-թուրքական պատերազմը: Կնքվում է Ալեքսանդրապոլի պայմանագիրը և հայերը ստիպված են լինում հրաժարվել Սևրի պայմանագրից:

Խորհրդային նվաճումը

1920 թ. բոլշևիկները գրավում են Երևանը: Ռուսաստանը մասնատում է հայկական տարածքները՝ Ադրբեջանին տալով Լեռնային Ղարաբաղը և Նախիջևանը:
 1921 թ. ապստամբություն է բարձրանում բոլշևիկների դեմ, որը ճնշվում է: Դաշնակցական կուսակցության (Հայ հեղափոխական դաշնակցության) անդամները ստիպված փախուստ են տալիս Պարսկաստան:
 1922 թ. Հայաստանը, Վրաստանի և Ադրբեջանի հետ միասին, կազմում է Անդրկովկասի Խորհրդային Ֆեդերատիվ Սոցիալիստական Հանրապետությունը:

1936 թ. ստեղծվում է Հայկական Խորհրդային Սոցիալիստական Հանրապետությունը: Սկսվում են հայ եկեղեցու հալածանքները:
1947 թ. ԽՍՀՄ-ը ՄԱԿ-ում պահանջում է Ղարսը և Արդահանը վերադարձնել Հայաստանին:
1946-1948 թթ. տեղի է ունենում սփյուռքահայության հայրենադարձությունը Խորհրդային Հայաստան:
1965 թ. Երևանում զանգվածային ցույցերով նշվում է ցեղասպանության հիսնամյակը:
1967 թ. Երևանում ցեղասպանության զոհերի հիշատակը հավերժացնող հուշարձան է կառուցվում:
1979-1987 թթ. տեղի է ունենում հայերի զանգվածային արտագաղթ. հրեաներից հետո՝ Խորհրդային Միությունից փախուստ տվող երկրորդ ամենամեծ համայնքը հայկական համայնքն էր:
1988 թ. Լեռնային Ղարաբաղը որոշում է միանալ Հայաստանի Հանրապետությանը: Ադրբեջանում բնակվող հայերի զանգվածային արտագաղթ է սկսվում:
1988 թ. ավերիչ երկրաշարժ է տեղի ունենում Հայաստանի հյուստում:
1989 թ. Հայաստանը որոշում է միավորվել Լեռնային Ղարաբաղի հետ:
1990 թ. Բաքվում հայերի վրա հարձակումներ են կատարվում: Սկսվում է հայ-ադրբեջանական պատերազմը:

Նոր անկախությունը

1990 թ. օգոստոսի 23-ին Հայաստանի Խորհրդարանն անկախություն է հռչակում Խորհրդային Միությունից:
1991 թ. Ադրբեջանի տարածքում գտնվող բայց մեծ մասամբ հայերով բնակեցված Լեռնային Ղարաբաղն անկախություն է հռչակում և հանրապետություն ստեղծում:
1991 թ. Լևոն Տեր-Պետրոսյանը դառնում է Հայաստանի Հանրապետության առաջին նախագահ:
1992 թ. Հայաստանի Հանրապետությունը ՄԱԿ-ի անդամ է դառնում:
1992 թ. հայոց բանակն ազատագրում է Շուշին՝ Լեռնային Ղարաբաղի մայրաքաղաքը: 1994 թ. հրադադար է հաստատվում Հայաստանի և Ադրբեջանի միջև: Հայաստանը պահում է Ադրբեջանի տարածքի 16%-ը:

1995 թ. ընդունվում է Հայաստանի նոր սահմանադրությունը:
1998 թ. Ռոբերտ Քոչարյանը դառնում է Հայաստանի Հանրապետության երկրորդ նախագահ:
2001 թ. տոնվում է Հայաստանում քրիստոնեության ընդունման 1700-ամյակը:
2005 թ. բնակչության 64%-ը կողմ է հանդես գալիս ապագայում Հայաստանի անդամակցմանը Եվրամիությանը:
2007 թ. պաշտոնապես բացվում է Իրան-Հայաստան գազատարը:
2008 թ. Սերժ Սարգսյանը դառնում է Հայաստանի Հանրապետության երրորդ նախագահ:

ՄԱՆՈՒԵԼ ՖՈՐԿԱՆՈ

Թարգմանությունը Հենրիկ Պիպոյանի



Ani (Turco-Arménien, prov. Kars nord-ouest d'Anatolie, Turquie). L'ancienne cité arménienne d'Ani en ruines, l'Eglise de Saint Grégoire d'Abugarmrentz, édifiée en 944 et fondée par Grégoire Abugarmrentz (nef centrale de l'église avec coupole octogonale).

© Album / akq-images / Yvan Travert